

Licence eden-19-7-3666691-7-7547923-2334025  
accordée le 01 juin 2016 à 3666691@7.com



ELOISA JAMES

*Quatre nuits  
avec le duc*

LES DUCHESSES



POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

ELOISA  
JAMES

LES DUCHESSES – 8

Quatre nuits  
avec le duc

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Maud Godoc*



James Eloisa

# Quatre nuits avec le duc

## Les duchesses 8

Collection : Aventures et passions

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Maud Godoc

© Eloisa James, Inc., 2015

Pour la traduction française © Éditions J'ai lu, 2016

Dépôt légal : mai 2016

ISBN numérique : 9782290128398

ISBN du pdf web : 9782290128411

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290125403

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

**Présentation de l'éditeur :**

Adolescente, Emilia a été humiliée par Vander Brody, futur duc de Pindar, dont elle s'était entichée. Elle s'est juré de l'oublier. Aujourd'hui, la donne a changé. Toujours célibataire à vingt-huit ans, elle sait qu'elle doit acquérir une position sociale respectée si elle veut obtenir la tutelle de son neveu. Or, il se trouve qu'elle possède un document compromettant qui, s'il était divulgué, ferait perdre à Vander son titre et sa fortune. Emilia n'hésite pas à le faire chanter pour se faire épouser et Vander, la rage au coeur, est bien obligé de céder. Magnanime, la jeune fille pensait lui rendre sa liberté au bout d'un an, mais la chasseresse va se retrouver prise à son propre piège.

**Biographie de l'auteur :**

ELOISA JAMES est diplômée de Harvard, spécialiste de Shakespeare. Professeure à l'université de New York, elle est auteure de romances historiques traduites dans le monde entier.

© Rekha Garton / Arcangel Images

© Eloisa James, Inc., 2015

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2016

## **Eloisa James**

Diplômée de Harvard, d'Oxford et de Yale, spécialiste de Shakespeare, elle est professeure à l'Université de New York et auteure de romances historiques traduites dans le monde entier. Elle a été récompensée par de nombreux prix et ses livres sont traduits dans le monde entier.

***Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu***

**LES SŒURS ESSEX**

- 1 – Le destin des quatre sœurs  
*N° 8315*
- 2 – Embrasse-moi, Annabelle  
*N° 8452*
- 3 – Le duc apprivoisé  
*N° 8675*
- 4 – Le plaisir apprivoisé  
*N° 8786*

**LES PLAISIRS**

- 1 – Passion d'une nuit d'été  
*N° 6211*
- 2 – Le frisson de minuit  
*N° 6452*
- 3 – Plaisirs interdits  
*N° 6535*

**IL ÉTAIT UNE FOIS**

- 1 – Au douzième coup de minuit  
*N° 10163*
- 2 – La belle et la bête  
*N° 10166*
- 3 – La princesse au petit pois  
*N° 10510*
- 4 – Une si vilaine duchesse  
*N° 10602*
- 5 – La jeune fille à la tour  
*N° 10786*

**LES DUCHESSES**

- 1 – La débutante  
*N° 11065*
- 2 – Le couple idéal  
*N° 11159*
- 3 – Lady Harriet  
*N° 11172*
- 4 – Lady Isidore  
*N° 11184*

5 – Jemma de Beaumont

*N° 11288*

6 – Le duc de Villiers

*N° 11297*

7 – Trois semaines avec lady X

*N° 11190*

*Au merveilleux écrivain Cathy Maxwell, qui m'a raconté les récits de fougues pur-sang arabes malheureux d'être séparés de ceux qui leur sont chers, puis m'a envoyé une photo d'elle-même sur un sublime étalon qui a servi de modèle à Jafir.*

*Et à mon mari, Alessandro.*



## Remerciements

Mes livres sont comme les très jeunes enfants : il faut du monde pour les aider à grandir. Je remercie du fond du cœur mon petit monde à moi : mon éditrice, Carrie Feron ; mon agent, Kim Witherspoon ; mon assistante, Linda Francis Lee ; les concepteurs de mon site Web, Wax Creative ; et mon équipe personnelle : Kim Castillo, Anne Connell, Franzeca Drouin et Sharlene Martin Moore. Jody Gayle m'a apporté son expertise concernant les magazines de l'époque, de même que Carola Dunn, incollable sur l'étiquette et l'affectation des loges privées aux courses hippiques sous la Régence anglaise. Je remercie également toute l'équipe de Harper Collins, des services éditoriaux, marketing et presse, qui ont fait un magnifique travail. Merci à chacun de vous.

# Prologue

## Printemps 1787, Récital, hôtel particulier du duc de Villiers

À quinze ans, Emilia Gwendolyn Carrington avait déjà une conception assez claire de l'enfer. Sa gouvernante lui avait tout appris des neuf cercles de Dante.

Le premier avait contraint Mia à faire son entrée dans le monde sous l'égide d'un chaperon engagé pour l'occasion, sa mère étant décédée. Le deuxième avait ajouté une indignité bien plus affreuse : son père veuf entretenait une liaison ostensible avec une duchesse mariée, au vu et au su de toute la bonne société.

Elle avait franchi le troisième cercle un peu plus d'un an auparavant lorsque, contre toute raison, elle était tombée éperdument amoureuse du fils de ladite duchesse, Vander. C'était le jeune homme le plus sensible et intelligent du monde, du moins le pensait-elle. Et il avait en outre un visage d'ange qui lui rappelait les chérubins de pierre protégeant les tombes d'enfants.

Quant aux autres cercles, ils étaient en train de se révéler à elle en une succession rapide. Tous les six.

Mia avait supplié son père d'assister à ce récital chez le duc de Villiers dans l'espoir que l'objet de son adoration, Evander Septimus Brody, futur duc de Pindar, serait présent. La probabilité était grande, car le fils aîné du duc de Villiers, Tobias, était le meilleur ami de Vander.

La demeure se révéla en effet prise d'assaut par une horde d'élèves d'Eton en vacances. Parmi eux se trouvait Vander, qui l'ignora royalement. Mia ne s'en offusqua pas ; le vénérer de loin lui suffisait. Ce garçon était trop divin pour une fille comme elle.

Et puis, ce n'était pas comme s'il n'avait d'yeux que pour une autre. Rien à craindre apparemment. Ses camarades et lui passaient leur temps à boire du brandy alors qu'il n'était même pas midi, à grand renfort de jurons, et de manière générale à feindre d'avoir bien plus que quinze ans. Mia finit par se réfugier dans la bibliothèque, une pièce tranquille aux murs tapissés de rayonnages.

Elle parcourait les rangées de livres en quête d'un ouvrage ressemblant de près ou de loin à son roman favori, *Un amour excessif*, d'Eliza Haywood, lorsqu'à son indicible horreur elle entendit des garçons approcher. Pire, elle eut tôt fait de reconnaître les voix de Vander et de son ami Tobias qui, semblait-il, se faisait appeler Thorn ces derniers temps.

La bibliothèque se trouvait au bout du couloir, donc pas d'échappatoire possible. Affolée, Mia se précipita derrière le sofa et se baissa jusqu'à disparaître complètement. Alors seulement, elle comprit qu'elle venait de pénétrer dans le cercle ultime, le cœur même de l'enfer.

Les garçons discutaient d'un poème.

Et pas n'importe lequel.

Ils s'interrogeaient sur l'*Ode d'amour à E. Septimus Brody* – autrement dit un poème adressé explicitement à Vander, et composé par Mia en personne. Une œuvre dans laquelle elle avait mis tout son cœur, son amour et ses larmes.

Il n'était pas très bon – aucun de ses poèmes ne l'était –, cependant, il était censé se trouver en sécurité dans le tiroir de son bureau à la maison, et non entre des mains étrangères. Et encore moins celle de l'intéressé en personne.

Au bord de la nausée, Mia devina quel tragique enchaînement d'événements avait abouti à cette situation. Son père avait trouvé le poème et pensé qu'il serait amusant d'en faire profiter sa maîtresse qui, à son tour, l'avait montré à son fils. Quelle idiote d'avoir choisi un titre aussi transparent !

Au moins Vander ne hurlait-il pas de rire. Sans doute ne comprenait-il pas ce qu'il lisait. Thorn et lui n'étaient pas du genre à apprécier la littérature, si pareil exploit était possible chez des gamins de quinze ans.

— Les rayons de lune qui embrassent la mer, c'est une allusion grivoise, tu crois ? demanda Thorn.

Mia leva les yeux au ciel. Quelle suggestion absurde, digne d'un ignare qui remuait encore les lèvres en lisant !

— Je ne pense pas, non, répondit Vander sans conviction. Jetons-le au feu. Je ne tiens pas à ce que quelqu'un tombe dessus.

À peine Mia avait-elle poussé un soupir de soulagement qu'un bruit de bottes retentit. Elle se pétrifia.

— Je vous cherchais partout, mes amis. Un des jumeaux Villiers vient de vomir à cause du trac. C'est une puanteur en bas !

— Tu nous cherchais, Oakenrott ? Nous avons pourtant été clairs la semaine dernière : nous ne voulons plus avoir affaire à toi, articula Vander avec l'autorité d'un futur duc.

— Pas la peine d'être aussi hargneux, répliqua le garçon, indifférent à cette rebuffade. Qu'as-tu donc là ?

À la grande horreur de Mia, la question fut suivie d'un bruissement de papier qui se déchira.

Si Dante avait inventé un dixième cercle de l'enfer, elle s'y serait trouvée en cet instant même. Francis Oakenrott était un garçon pourri jusqu'à la moelle. Elle l'avait rencontré deux fois à des réceptions où son père l'avait traînée. L'aversion avait été mutuelle au premier regard.

— Un poème d'amour ! s'exclama-t-il, à l'évidence ravi. Ne me dites pas que tu t'es acoquiné avec une danseuse de ballet qui a un penchant pour la littérature. Le directeur va se fabriquer des bretelles avec tes boyaux.

— Rends-moi cela, gronda Vander.

Apparemment, Oakenrott n'obtempéra pas.

— Par tous les feux de l'enfer, quel monceau d'inepties !

Il éclata d'un rire qui atteignit rapidement un crescendo tonitruant. S'ensuivit un bruit de lutte.

— Oh, bon sang, lâche-moi, que je lise tranquille ! Il est un peu tard pour cacher ton petit secret. C'est à croire que tu en as honte.

Mia retint un gémissement. Elle voulait mourir, disparaître dans une fissure du parquet.

— *Je suis folle d'amour*, récita Oakenrott d'une voix de fausset. J'imagine bien la scène sur les planches. Tu as déjà traîné du côté de l'entrée des artistes à Drury Lane ?

— Pas de doute, cette fille est fêlée, décréta Thorn. Qui s'amouracherait d'un rustre malodorant et poisseux de sueur tel que toi ?

— Jaloux, rétorqua Vander. Il faudrait être encore plus timbré pour regarder dans ta direction. Ou celle d'Oakenrott.

— Et qui est cette folle ? s'enquit Oakenrott qui tourna la feuille dans un bruissement. Emilia Carrington ? La fille du galant de ta...

— Tais-toi, le coupa Vander d'un ton sec.

Il y eut un silence éloquent, puis :

— D'accord. Revenons-en plutôt à ce chef-d'œuvre. *Personne ne comprend mon supplice*, reprit-il d'une voix encore plus haut perchée. J'aime ce passage sur *le rayon de lune qui embrasse la mer*. De toute évidence, tu es le rayon de lune et elle, la mer, conclut-il avant d'éclater d'un rire graveleux.

Un sanglot monta dans la poitrine de Mia, menaçant si fort d'exploser que la douleur lui transperça le sternum.

— Espèce d'abruti, lâcha Thorn. Quel âge a cette fille, au fait ?

— Quinze ans, répondit Vander.

— *Dans mes rêves, vous êtes mien*, continua Oakenrott, passant à la strophe suivante. *Votre beauté m'emplit d'ivresse*.

Il hurla de rire et Mia entendit une claque sonore. Une larme roula sur sa joue.

— Au moins as-tu séduit une fille qui semble s'y connaître en brandy, commenta Thorn.

— Pas autant que toi, après la nuit dernière ! ricana Vander.

Rien qu'une bande d'ivrognes, songea Mia. Sa gouvernante lui avait bien dit que les garçons, soucieux de se faire passer pour des hommes, buvaient beaucoup trop.

Oakenrott refusait impitoyablement de se taire.

— *La clarté lunaire inonde ma chambre et vos yeux luisent telles des perles*, enchaîna-t-il, hilare. Elle t'invite à promener tes yeux de nacre dans sa chambre inondée par la lune, tu crois ?

— Il faudrait que j'y aille à tâtons, fit remarquer Vander, amusé. Personne ne risque d'y voir avec des yeux de nacre.

Les lèvres de Mia articulèrent un juron qu'elle n'aurait jamais osé prononcer à voix haute.

Oakenrott laissa échapper un sifflement égrillard.

— Vous devinez de quel genre de perles elle parle, pas vrai ? Les gouttes nacrées ! La fameuse potion nacrée comme on l'appelait en première année. Non, ce n'était pas plutôt le philtre nacré de la passion ? Bref, quelque chose de ce genre. En tout cas, c'est le premier poème que je lis qui parle du jus d'amour !

Les trois garçons éclatèrent d'un rire sonore.

Le jus d'amour ? Mia n'avait pas la moindre idée de ce dont il s'agissait, elle sut pourtant d'instinct que c'était dégoûtant. Les garçons étaient naturellement dégoûtants ; elle l'avait oublié, toute à sa flamme pour Vander. Quand elle le considérait comme un dieu.

Alors qu'en réalité, il n'était qu'un porc sans cœur.

— Tu ne lui as pas retroussé les jupes ? demanda Oakenrott qui semblait jubiler à cette perspective. *Je me noie dans votre douceur...* Son père pourrait prendre ce vers au mot et te forcer à demander sa main.

— Jamais !

Vander paraissait tellement épouvanté que le mot glissa tel un serpent sur la peau de Mia.

— C'est un peu bizarre de se dire qu'elle me désire. Quel genre de gamine de quinze ans a des pensées pareilles ? Mais elle est la digne fille de son père, je suppose.

Mia s'efforçait de sangloter sans bruit si bien qu'elle pouvait à peine respirer. À l'entendre, elle était répugnante. Cela ne se passait pas comme cela. Elle n'était pas comme cela.

— Tu as remarqué comme elle te dévorait des yeux tout à l'heure, dans le salon ? intervint Thorn. Regarde ce qu'elle a écrit : *Comme un oiseau qui contemple la lune à longueur de nuit, je n'ai d'yeux que pour vous*.

— Un oiseau de paradis, oui ! commenta Oakenrott. Elle pourrait peut-être s'établir comme gourgandine littéraire. Un souverain pour un poème et deux pour vous savez quoi.

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle n'est pas douée en poésie, observa Vander. Même moi, je sais que les vers sont censés rimer.

L'imbécile ! Mia prit une inspiration frémissante. Il fallait qu'elle s'échappe. Elle n'en supporterait pas davantage.

— À mon avis, tu devrais l'encadrer, suggéra Thorn, hilare, parce que je peux t'assurer qu'aucune autre ne s'extasiera ainsi sur ton rayon de lune, étant donné sa taille.

Ce commentaire déclencha un pugilat et de nouveaux rires gras. À ses dépens. Mia sentait l'air siffler dans sa gorge. Sans doute le râle de la mort. Peut-être allait-elle passer de vie à trépas ici même, derrière le sofa où ils découvriraient son corps.

— Je vais devoir mettre les autres en garde, déclara Oakenrott. L'un d'eux discute peut-être avec elle en ce moment même sans se douter que c'est une marie-couche-toi-là.

Mia se raidit.

— Si elle est comme cela à quinze ans, qu'est-ce que ce sera à vingt ?

— Ne te risque pas à plaisanter à ce sujet, tu ruinerais sa réputation, avertit Thorn d'un ton tranchant. Pas un mot, c'est clair ?

— Ce poème est une preuve évidente, protesta Oakenrott. Cette fille est une dévergondée. Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en rendre compte. La plupart des filles de cet âge ont des beignets aux pommes riquiqui en guise de poitrine, mais ses mamelles ressemblent davantage à des choux qu'à des cerises.

*Des choux ?*

Mia étouffa un nouveau sanglot. Le silence qui suivit se prolongea juste assez pour qu'elle imagine Vander prenant sa défense, tel un preux chevalier : « Ferme-la donc, Oakenrott. Elle n'a rien d'une dévergondée ! »

Le miracle ne se produisit pas.

— Inutile de nous mettre en garde, dit Vander avec indifférence. Pas un camarade ne s'abaîsserait à parler à ce pot à tabac. Elle n'est dans cette maison que parce que ma mère a amené son amant, qui a traîné sa fille avec lui. Question de charité, rien de plus.

Cette fois, la coupe était pleine.

Mia le méprisait d'autant plus qu'il avait raison. Oui, elle était un petit modèle – une tournure élégante pour ne pas dire courtaude. Et bien en chair.

Ce garçon était un monstre.

La fureur est une émotion utile qui consume le chagrin et la honte. Ulcérée, Mia jaillit de sa cachette, les poings serrés.

Malgré sa rage, la vue de Vander lui fit un choc. Elle l'aimait depuis trop longtemps pour demeurer insensible à sa présence, surtout quand il était si proche.

Il était déjà grand et avait une belle carrure. On devinait dans sa silhouette bien découpée et sa mâchoire carrée l'homme qu'il deviendrait un jour. Affichant une moue dédaigneuse, elle le toisa de haut en bas, avant d'infliger le même traitement à ses amis.

Thorn semblait horrifié, Oakenrott, surpris. Quant à Vander, il était complètement inexpressif. Toutes ces qualités qu'elle avait cru deviner en lui, cette courtoisie naturelle qui lui semblait un antidote aux égarements de son père... eh bien, tout cela devait être le fruit de son imagination. Son visage ne trahissait rien et, à l'évidence, elle n'y avait lu que ce qu'elle rêvait d'y trouver.

— Ma foi, fit-elle, soulagée de découvrir que sa voix était assurée, voilà trois garçons à l'imagination si dépravée qu'ils voient de la lubricité dans un innocent poème d'amour.

Elle arracha la feuille de la main de Thorn et la déchira en deux. Puis elle recommença, encore et encore, et lâcha les morceaux qui tombèrent en pluie sur le parquet.

— Peut-être me suis-je ridiculisée en tombant amoureuse, dit-elle à Vander, mais vous n'avez nullement le droit de vous moquer de moi. J'ai commis l'erreur stupide de vous considérer comme un gentleman, à la différence...

Elle se reprit à temps. Son père restait son père, quels que soient ses péchés.

— J'aurais dû montrer davantage de jugeote, poursuivit-elle. Vous dites que je suis la fille de mon père. Eh bien, vous, lord Brody, êtes à l'évidence le fils de votre mère.

À sa gauche, Thorn esquissa un geste de protestation. Elle le foudroya du regard et il s'en tint là.

Vander se contentait de la fixer. Pourquoi n'avait-elle jamais remarqué que ses beaux yeux étaient en réalité durs et froids ?

— Je vais maintenant regagner le salon avec mes choux, continua-t-elle, la tête haute, au prix d'un effort de volonté surhumain. Je vous demanderai d'avoir la courtoisie de demeurer ici un quart d'heure, le temps que je rejoigne mon père et m'en aille.

Aucun des trois ne pipa mot, bande de fichus couards.

— Sachez que je n'épouserai aucun d'entre vous, même si j'étais désespérée, ajouta-t-elle d'une voix cinglante. Même si vous étiez les derniers hommes vivants dans toute l'Angleterre.

# 1

## Treize ans plus tard

*Brandy, Bucknell & Bendal, Éditeurs*

27 août 1800

*Chère mademoiselle Carrington,*

*Je me permets de vous écrire afin de m'enquérir de l'avancement de votre nouveau roman. Comme vous le savez, nous espérons recevoir le manuscrit il y a six mois environ. Nous vous exprimons notre plus profonde compassion après les décès tragiques de votre père et de votre frère survenus l'année dernière. Mais il serait négligent de ma part de ne pas mentionner que les lettres réclamant le nouvel opus de Mlle Lucibella Delicosa s'empilent sur nos bureaux. Son titre, Une allure d'ange et un cœur de démon, s'avère si alléchant que les abonnements dépassent déjà les ventes de vos deux derniers romans réunies.*

*Avec mon plus profond respect, et dans l'espoir d'une réponse favorable de votre part, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués.*

*William Bucknell*

*P.-S. : Je joins à cette missive le dernier roman de Mlle Julia Quiplet. Vous avez dit, je crois, ne pas avoir encore lu son œuvre et nous sommes persuadés qu'il vous plaira.*

## 4 septembre 1800, Rutherford Park, domaine du duc de Pindar

Mia détestait l'admettre, mais elle tremblait comme l'une de ses héroïnes. Souvent, elle aimait à placer les malheureuses en Péril Mortel, par exemple au bord d'une rivière aux eaux glaciales et tumultueuses, poursuivies par un logeur lubrique, leurs genoux s'entrechoquant pitoyablement, leurs mains délicates tremblant.

Ses lecteurs – en majorité des lectrices, supposait-elle – étaient friands de Périls Mortels.

Elle choisirait avec joie un plongeon dans une cascade plutôt que l'humiliation qui l'attendait. Ses mains moins que délicates tremblaient, elles aussi. Elle serra les poings tandis que le valet l'annonçait. À en juger par le regard qu'il lui adressa, le majordome du duc de Pindar était surpris de voir une jeune lady se présenter sans chaperon.

L'humiliation suprême constituait-elle un Péril Mortel ?

Non, car s'il était possible de mourir d'humiliation, elle serait sans nul doute déjà passée de vie à trépas. Après tout, elle avait survécu à l'incident mortifiant du poème dans la bibliothèque de Villiers, puis elle avait échoué des années durant à se trouver un mari pour finalement subir un affront bien plus cuisant encore : un mois plus tôt, son fiancé l'avait abandonnée au pied de l'autel.

Comme romancière, elle ménageait toujours ses héroïnes : le Péril Mortel n'incluait jamais l'abandon le jour des noces. En outre, grâce à leurs silhouettes de sylphides, elles flottaient toujours au fil de l'eau,

trop légères pour couler. Une consœur de sa connaissance avait osé provoquer la mort d'un personnage par la chute d'une tortue lâchée par un aigle sur son crâne.

Un meurtre par tortue ? Jamais dans un roman de Lucibella !

Ses lecteurs savaient qu'il n'y aurait ni oiseau sanguinaire ni fiancée éconduite. Jamais non plus elle n'avait forcé une seule de ses héroïnes à faire une demande en mariage, et certainement pas à un duc.

C'étaient les hommes qui tombaient à leurs pieds, et non l'inverse. Une stricte exigence du genre. Lucibella Delicosa décevrait ses lecteurs à ses risques et périls : un torrent de lettres indignées ne manquerait pas d'inonder les bureaux de son éditeur si elle humiliait une de ses héroïnes comme Mia s'apprêtait à s'abaisser elle-même.

Au moins n'allait-elle pas se jeter aux pieds de Vander. Non, elle maîtrisait la situation.

Sans se laisser le temps de changer d'avis, elle prit une profonde inspiration, tendit sa pelisse au majordome et, passant devant lui, pénétra dans le petit salon. Enfant, Mia avait passé beaucoup de temps dans la propriété des Pindar du fait de la longue liaison de feu la duchesse avec son père. Elle connaissait donc les lieux.

Malgré la disparition des principaux protagonistes du drame, son propre père et la mère de Vander, rien ne semblait avoir changé. Chaque surface libre était encombrée de figurines d'animaux, témoignage de la fascination de la duchesse pour les petites créatures.

Mia se tourna vers le majordome.

— Veuillez informer Sa Grâce que ma visite sera brève, je vous prie.

— Je vais m'assurer que Sa Grâce est en mesure de vous recevoir, répondit le domestique avant de se retirer.

Vander allait sûrement la recevoir, non ? Comment pourrait-il refuser vu les relations que leurs parents respectifs avaient entretenues ? Le bon sens lui rappela qu'il pouvait fort bien refuser pour cette raison-*là*.

Elle s'approcha de la cheminée sur le manteau de laquelle trônait une petite ménagerie de verre. Si la licorne avait perdu sa corne, tous les animaux étaient encore à leur place, qui une patte en l'air, qui la queue au vent – certains avec des portées, comme s'ils s'étaient accouplés et multipliés tandis que la maisonnée était endormie.

Mais elle ne put se concentrer sur le petit tortillon de verre, un têtard, qu'elle tenait entre les doigts. La perspective qui l'attendait – la demande en mariage – lui donnait le vertige, comme si son corset était trop serré, lui rendant la respiration difficile. Des années plus tôt, lorsqu'elle avait juré à Vander que jamais elle ne l'épouserait, une lueur d'amusement s'était allumée dans le regard de celui-ci.

Et s'il lui éclatait de rire au nez ?

Elle n'était ni d'une beauté exquise ni d'un grand raffinement ou d'une intelligence remarquable... et elle ne possédait même pas de fortune. Qui avait entendu dire qu'une petite souris habituée à faire tapisserie demandait la main d'un duc ?

Mia inspira de nouveau profondément. Elle n'allait pas précisément *demander* au duc de l'épouser. Ce serait pitoyable. Non, elle avait l'intention de le *faire chanter*, ce qui était tout à fait différent. Beaucoup plus flamboyant. Plus périlleux.

Plus criminel.

Comme d'habitude, elle prétendrait que cela arrivait à l'une de ses héroïnes et non à elle. Elle avait déjà une grande expérience lorsqu'il s'agissait d'observer sa propre vie de l'extérieur. Il lui arrivait souvent de converser avec des messieurs qui s'ennuyaient visiblement, et de récrire mentalement leur échange de telle façon qu'une fabuleuse version idéalisée d'elle-même les laissait pantois de désir.

De retour chez elle, elle notait la scène avec précision comme elle l'avait imaginée – s'octroyant des yeux violets et une taille de guêpe. Il lui arrivait de demeurer éveillée toute la nuit pour se raconter les



aventures de son héroïne, une jeune fille docile aux manières si parfaites et au cœur si pur que seuls ses lecteurs les plus clairvoyants remarquaient son intelligence.

À l'opposé, les hommes remarquaient celle de Mia, mais elle semblait leur faire l'effet d'un repoussoir.

Si la vraie vie imitait l'un de ses romans, Vander entrerait dans la pièce et, après un seul regard, entreprendrait de la courtiser avec tant de passion que la question déplaisante du chantage ne serait jamais évoquée.

Ses beaux yeux bleus s'enflammeraient d'une ferveur possessive. Jusqu'à la fin de ses jours, il regretterait les treize années qu'il aurait pu passer en sa compagnie, stupidement gâchées par son aveuglement de blanc-bec. Il se reprocherait aussi amèrement ses cruelles insultes.

Hélas, cette réaction était fort improbable ! D'après l'expérience de Mia, les gens ne regrettaient jamais les insultes bien tournées, si blessantes soient-elles.

Jusqu'à aujourd'hui, elle détestait le chou. Et Oakenrott tout autant.

Une étrange langueur s'empara d'elle. Elle, Emilia Gwendolyn Carrington, s'apprêtait à contraindre un duc au mariage. Une vieille fille de vingt-huit ans qui n'avait ni les yeux violets ni une taille de guêpe...

Ces réflexions ne lui étaient d'aucune aide.

Elle devait cesser de trembler. Cette demande n'était pas dans son intérêt personnel. Ni ce mariage destiné à durer. Elle avait juste besoin que Vander l'épouse pour la forme, un mariage d'un an tout au plus. C'était l'unique moyen d'obtenir la tutelle de son neveu, Charles Wallace.

Son neveu ? Sur tous les plans qui comptaient, Charlie était comme son fils.

Mia inspira un grand coup. Il y avait des femmes qui sautaient du pont d'un vaisseau pour sauver des enfants tombés à l'eau. D'autres qui combattaient des tigres et des ours. Qu'était un malheureux duc comparé à un fauve mangeur d'hommes ? Elle avait entendu dire que certaines créatures possédaient des dents si impressionnantes qu'une fois creusées elles pouvaient faire office de louches.

Bref.

La difficulté – et maître Plummer, son avoué, s'était montré inflexible sur ce point – résidait dans le fait que le duc ne devait pas être informé des raisons de sa demande. Auquel cas, il répondrait très probablement par la négative.

En l'épousant, le duc obtiendrait non seulement la tutelle d'un petit garçon, mais il prendrait aussi le contrôle d'une immense propriété adjacente à la sienne, ce qui paraîtrait hautement suspect à ses pairs. Leur mariage serait une *cause célèbre* sans même tenir compte des scandales causés par leurs parents : Vander aurait sans aucun doute à affronter un procès pour captation de la part de sir Richard Magruder, l'oncle de Charlie du côté de sa mère.

Sa Grâce, le duc de Pindar n'était qu'un idiot comme les autres, privilégié et hautain, se rappela-t-elle. Il n'avait rien d'un tigre avec des louches en guise de dents.

Elle y arriverait. Elle n'avait pas le choix.

## 2

NOTES SUR *Une allure d'ange*  
*et un cœur de démon : un roman*

*L'héroïne est svelte, éthérée, élancée... un autre mot pour mince ? D'une légèreté singulière pour quelqu'un qui mange avec appétit au petit déjeuner.*

*Si désirable que le héros est subjugué à sa seule vue. Yeux bleus, cheveux blonds, délicate en tous points.*

*Dentelle à la mode ? Dentellière. Recherches sur la fabrication de la dentelle. Fuseaux ?*

*Coup de foudre au premier regard. Héros à genoux. Sous la pluie. Dans la boue. Oui, assurément dans la boue.*

— Votre Grâce, une certaine Mlle Carrington demande à vous parler.

L'espace d'un instant, Vander ne vit pas du tout de qui il s'agissait. Puis il réalisa que ce devait être Mia, l'infortunée poétesse. Le soin avec lequel il évitait la haute société, à laquelle il préférait ses écuries, expliquait qu'il ne l'ait pas vue depuis des années.

— A-t-elle mentionné la raison de sa visite ?

— Non, Votre Grâce. Elle se trouve dans le petit salon si vous souhaitez lui parler, ou je peux l'informer que vous êtes occupé. Je me permets aussi de préciser qu'elle n'est pas accompagnée. En outre, votre avoué est dans la bibliothèque. Il attend depuis un moment et commence à s'impatienter.

La dernière fois qu'il avait vu Mia, se rappelait-il, c'était lors de cet incident terriblement embarrassant, alors qu'ils avaient quinze ans. Quelle mouche l'avait donc piquée de venir ainsi lui rendre visite de bon matin, sans chaperon ? De venir tout court, d'ailleurs.

— Je vais recevoir Mlle Carrington, décida-t-il en sortant de sa chambre.

Il devait une audience à la poétesse, ne serait-ce que parce qu'il aurait dû mieux gérer la situation. À ce seul souvenir, il en eut un frisson. Il était certes jeune et stupide, mais s'était bel et bien conduit comme un crétin.

Vander dévala les marches en ajustant ses manchettes. Le nom de Mia devait être aussi entaché que le sien depuis le décès de leurs parents, un an plus tôt. Impossible d'étouffer la vérité : la duchesse de Pindar était morte dans le même lit que lord Carrington. Toute l'Angleterre savait qu'un tuyau de poêle défectueux leur avait coûté la vie, un scandale qui avait éclipsé les huit autres malheureuses victimes qui dormaient dans la même auberge – une liste qui incluait le frère et la belle-sœur de Mia, si sa mémoire était bonne. L'année écoulée avait dû être éprouvante pour elle.

Alors qu'il atteignait la dernière marche, son avoué, Grieg, jaillit de la bibliothèque. Vander retint de justesse un grognement et se força à l'écouter. Apparemment, sir Cuthbert avait pris l'engagement malavisé de financer une expédition archéologique dans les Andes.

Comme l'unique source de revenus de son oncle était la rente que Vander lui versait, et qu'il s'empressait de la dépenser en redingotes de velours et bouteilles de blanc sec, il n'était pas en position d'honorer cette promesse. Apparemment, Chuffy avait contourné ce léger désagrément en griffonnant une note assurant que le duc de Pindar soutiendrait ladite expédition. Il lui faudrait mettre les choses au point

avec son oncle : ses fonds étaient immobilisés dans ses écuries et il ne pouvait financer une expédition dans les Andes pour le moment. Ni plus tard, du reste.

De Mia Carrington, il avait gardé le souvenir d'un visage joufflu et de seins opulents.

Après tant d'années, son visage s'était aminci. Sans doute les seins opulents étaient-ils toujours là, mais elle portait une robe en grosse toile terne qui dissimulait entièrement son buste. Elle ressemblait à une missionnaire. Peut-être en était-elle devenue une ?

Il ressentit un élan de compassion. Ses penchants religieux, s'ils étaient avérés, étaient sans doute une réponse au mépris flagrant de leurs parents pour le caractère sacré du mariage. Toutefois, si elle venait ici faire du prosélytisme...

— Votre Grâce, fit-elle en exécutant une révérence. Quel plaisir de vous revoir.

Était-ce une pointe de sarcasme dans sa voix ? Non, sûrement pas. Après tout, c'était elle qui venait à l'improviste chez lui, et non l'inverse.

Vander la salua. Lorsqu'il se redressa, il remarqua qu'elle l'observait, les mains jointes, avec l'air de quelqu'un qui assiste à une pièce. Étrange.

— Mademoiselle Carrington, que puis-je pour vous ? s'enquit-il.

— Je viens vous demander une faveur.

Vander se détendit. Elle était bel et bien missionnaire, avait sans doute rejoint une organisation religieuse pour tenter d'expié les péchés de son père, et allait solliciter une contribution. Il avait l'habitude ; quasiment tout le monde dans sa vie, à l'exception de son ami Thorn, lui avait un jour demandé de l'argent. C'était inhérent à son rôle de duc.

Un don serait parfait pour apaiser le reste de cette culpabilité qu'il ressentait encore à l'idée de l'avoir froissée des années plus tôt.

— Je serais très heureux de vous aider, dit-il avec aménité. Asseyez-vous, je vous en prie. Désirez-vous du thé ?

Elle demeura plantée comme un arbre, à se tordre les mains.

— Vous pourriez ne pas être enclin à la générosité quand vous aurez entendu ma requête.

— Je vous connais depuis l'enfance et pour cette seule raison, je vous assure être prêt à accepter toute aide que vous me demanderez. Quelle somme souhaitez-vous ?

Il lui adressa un sourire. Il était pressé de se débarrasser d'elle. Son secrétaire se chargerait de lui remettre la somme.

Elle avait une mâchoire délicate. Il la remarqua parce qu'elle se crispait visiblement, comme si Mia grinçait des dents. Enfant, elle lui faisait penser à un pigeon dodu avec un petit ventre rond et des jambes qui s'agitaient sur le gazon tandis qu'elle s'efforçait de le rattraper à la course. Ce qui n'arrivait jamais.

— Mademoiselle Carrington, insista-t-il comme elle demeurait muette, je suppose que vous récoltez des fonds pour une œuvre de bienfaisance et je suis tout à fait prêt à y contribuer.

Elle serra de nouveau les mâchoires.

— Je suis venue vous demander quelque chose de tout à fait différent.

— Et je suis heureux de vous apporter mon assistance, dit-il, s'autorisant une pointe d'impatience.

— Le mariage, lâcha-t-elle à brûle-pourpoint avant d'inspirer un grand coup.

Vander la dévisagea un instant dans un silence de cathédrale. Il fronça les sourcils.

— Pardon ?

— Je viens vous demander en mariage, déclara-t-elle.

Il se retint de secouer la tête afin de s'assurer qu'il avait bien entendu. Cette femme devait être dérangée, quoique ce fût dans sa famille à lui que sévissait la folie, et non dans la sienne. Il n'empêche, elle devait être folle, car elle le regardait avec espoir, comme s'il existait la moindre possibilité qu'il la prît au sérieux.

Il se racla la gorge. Sans doute s'agissait-il d'une sorte de ruse.

— C'est très aimable à vous. Cependant, j'ai le regret de vous informer que je n'ai nulle intention de me marier pour l'instant.

Une ombre passa sur le visage de la jeune femme. De la déception ?

— Je suppose que vous me croyez folle. Je crains de l'être, un peu.

— Je vois, dit Vander qui, contre toute attente, commençait à se divertir.

Après tout, la famille de Mia avait causé la perte de la sienne. En séduisant la duchesse de Pindar, lord Carrington en avait fait la risée de la bonne société. Et maintenant sa fille avait la témérité de penser qu'il pourrait envisager de l'épouser ? Cette famille ne manquait décidément pas d'aplomb.

— Ainsi vous êtes en quête d'un époux, reprit-il, amusé. Et vous vous êtes dit, ma foi, je vais tenter ma chance avec le duc d'à côté ?

— Ce n'est pas aimable de votre part, répliqua-t-elle en étrécissant les yeux.

Des yeux d'un vert remarquable, bordés de cils épais. Non que Vander trouvât leur couleur attrayante, loin de là. Il préférait les yeux bleus. D'un bleu transparent tel un ciel d'été.

— Asseyez-vous, j'insiste. Faire la cour est une tâche si ardue, vous ne trouvez pas ?

Après une hésitation, Mia prit place dans un fauteuil. Le duc s'assit en face d'elle. Bien décidée à revenir à la charge, elle lâcha :

— Acceptez-vous de m'épouser, Votre Grâce ?

La réponse fusa :

— Certainement pas. Étant donné notre histoire familiale, vous êtes la dernière femme au monde que j'épouserais. En fait, je crois me rappeler que vous avez exprimé le même sentiment à mon égard il y a quelques années et je ne vois pas pourquoi votre opinion aurait changé.

C'était une déséquilibrée. Il n'y avait pas d'autre explication possible. Pour oser demander un duc en mariage, et imaginer qu'il puisse accepter, il fallait de toute évidence souffrir de troubles mentaux.

— Je n'ose penser au scandale que cette union provoquerait, ajouta-t-il.

— J'ai conscience qu'elle ferait l'objet de conjectures, dit-elle comme s'ils discutaient de la pluie et du beau temps. Je m'efforce de ne pas me laisser atteindre par les ragots. En outre, j'en suis venue à considérer la relation de nos parents comme une tragédie marquée par le sceau du destin.

— Tragédie, le mot est faible, observa-t-il d'une voix traînante. Votre salaud de père a séduit ma mère et en a fait une catin, ruinant du même coup notre nom.

Hormis ses mains, qui se crispèrent sur les accoudoirs, Mia ne montra pas de signe d'inquiétude.

— Nos parents s'aimaient, Votre Grâce. Leur union n'était pas approuvée par la bonne société, mais d'après ce que j'ai pu observer, ils menaient une vie des plus rangées. Sans l'accident qui leur a coûté la vie, je suis certaine qu'ils auraient passé les quarante prochaines années ensemble.

Vander réprima un frisson. Il avait haï Carrington comme jamais il n'avait haï un homme. Il avait porté sa haine si longtemps qu'elle était devenue comme une veste confortable dont il n'imaginait pas qu'il faille s'assurer qu'elle lui allait toujours.

Des années durant, il avait veillé à ne jamais se trouver dans la même résidence que Carrington, quitte à dormir aux écuries. Ce qui signifiait qu'il n'avait pas vu sa mère durant les longs mois qui avaient précédé sa mort.

Un pincement de culpabilité lui fit adopter un ton plus dur qu'il n'en avait l'intention lorsqu'il rétorqua :

— Mademoiselle Carrington, je ne comprends pas comment vous avez pu croire que je prendrais votre requête en considération, sans même parler de l'accepter. Quand, ou plutôt *si* je décide de me marier, c'est moi qui choisirai ma future épouse et qui ferai ma demande.

Bon sang, c'était absurde. Il n'avait pas de maîtresse en ce moment, mais si tel était le cas, personne dans toute l'Angleterre n'imaginerait que ce pût être un petit bout de femme aux formes généreuses, vêtue comme une missionnaire.

— Pourquoi diable vous adresser à moi entre tous les hommes ? demanda-t-il, sincèrement curieux. Il y a en Angleterre un million de gentlemen que vous pourriez épouser si vous tenez absolument à braver les usages et faire votre cour vous-même – ce que, pour être tout à fait franc, je ne trouve guère judicieux.

Sous sa robe affreuse, il la devinait aussi voluptueuse qu'à quinze ans. Si elle mettait ses atouts en valeur, elle pourrait sans doute épouser n'importe quel homme de son choix. Personnellement, il préférait les grandes femmes sveltes ; cela dit, beaucoup avaient un faible pour les Vénus miniatures.

Et puis ce n'était pas sa mère à elle la femme adultère. Le déshonneur était moins grand pour un homme qui faisait d'une duchesse sa maîtresse.

— Vous avez une dot, n'est-ce pas ? ajouta-t-il, comme elle n'avait pas répondu à sa question précédente.

Les terres des Carrington jouxtaient le domaine ducal, il aurait été au courant s'il y avait eu des problèmes. Aux dernières nouvelles, sir Richard Magruder gérait la propriété parce que l'héritier des Carrington était mineur. Il n'admirait pas sir Richard, mais ce dernier accomplissait sans doute sa tâche convenablement.

— J'ai une dot, en effet.

Mia hésita, prit une profonde inspiration et sortit de son réticule une feuille de papier jauni pliée en un petit carré.

— Et aussi ceci.

— Morbleu, bougonna Vander. Pas encore un poème. Je ne suis pas féru de littérature, mademoiselle Carrington. Vous ne me ferez pas changer d'avis avec quelques vers.

Les joues de Mia se colorèrent, ce que, à son grand étonnement, il trouva charmant.

— Jamais je ne... balbutia-t-elle avant de se reprendre. Non, ce n'est pas un poème. C'est une lettre.

Vander se rembrunit et un frisson glacé courut le long de son échine lorsqu'il comprit.

— Vous avez l'intention de me faire chanter ? Je suppose qu'il s'agit d'un de ces ramassis d'inepties révoltantes que ma mère a adressés à votre père.

Il se leva, avança d'un grand pas vengeur, puis se pencha sur Mia, les mains calées sur les accoudoirs de son siège.

— Publiez ce torchon, mademoiselle Carrington, et allez au diable !

Elle gardait les yeux rivés sur ses mains alors même qu'il était si près qu'il lui frôlait presque le front. Il perçut des effluves délicats de chèvrefeuille – un parfum inattendu de la part d'une femme emmaillotée jusqu'au cou dans du lainage grossier.

— Je suppose que vous avez prévu de me contraindre au mariage, lâcha-t-il entre ses dents, furieux de la réaction de son corps à leur soudaine proximité. Eh bien, faites ! Veillez à obtenir le prix fort du journal de Grub Street qui vous achètera cette lettre, parce que je vous préviens : je vais vous ruiner.

Elle se décida enfin à le regarder.

— Vous ne voulez pas lire d'abord le document ?

— La nature excessive de ma mère laisse présager un monceau de fadaïses. Des rayons de lune et des perles nacrées à foison, je parie.

Mia tiqua et son visage blêmit. Il n'empêche, elle était aussi courageuse que dans son souvenir. Elle s'éclaircit la voix et le regarda droit dans les yeux.

— Cette lettre n'est pas de votre mère, mais de votre père.

Vander contint sa surprise.

— Mon père a passé la plus grande partie de sa vie d'adulte interné dans un asile privé, un fait que vous connaissez aussi bien que moi. Je doute que vous obteniez plus de cinq livres pour la publication d'une de ses divagations.

Il y eut un silence pesant.

— Votre Grâce, je vous implore de lire cette lettre, insista Mia.

Vander la fixa une longue seconde avant de s'emparer du feuillet. Il se redressa, recula d'un pas. La lettre était bel et bien de la main de feu le duc – il aurait reconnu son écriture entre mille. La date était très antérieure au diagnostic de sa folie, même si l'écriture prouvait le contraire.

Quand son père souffrait d'une crise de démence, ses griffonnages reflétaient son état d'esprit. Les lettres couvraient le papier en de violentes cavalcades, comme couchées par une forte bourrasque. Certaines semaines, des missives de vingt ou trente pages parvenaient de l'asile, toutes plus pressantes et incohérentes les unes que les autres.

Il lut la lettre. Et la relut trois fois encore avant de la replier avec soin.

— Si vous publiez ceci, on me prendra mon titre et mon domaine.

Elle avait le regard grave, sans une once de triomphalisme.

— Vous avez raison, je crois.

Vander en avait le vertige.

— Ainsi, mon père était un traître à la Couronne.

Il croyait que sa famille avait touché le fond quand sa mère avait rendu l'âme dans les bras de Carrington. Il s'avérait aujourd'hui qu'il était loin du compte. La folie, l'adultère... et maintenant la haute trahison.

— Il semblerait.

— Je doute qu'il aurait pu assassiner le roi, en dépit des affirmations contenues dans cette missive. Mon père n'avait pas ses entrées à la Cour. Pour autant que je sache, tout le monde l'évitait, même durant sa scolarité. Il avait une nature trop extrême et imprévisible pour être d'une compagnie facile.

L'esprit de Vander chancelait sous le coup. Son duché était la clé de tout ce qui comptait pour lui : ses écuries, son domaine, ses métayers. Tout lui serait confisqué au profit de la Couronne. Après la débâcle de son enfance et les scandales causés par ses parents, ses chevaux étaient toute sa vie.

Les mots jaillirent spontanément. Une bordée de jurons qu'il n'avait jamais prononcés en présence d'une dame.

Mais en était-ce une ?

Non. C'était un vulgaire maître chanteur en jupons !

Elle pinça les lèvres, feignant de ne pas l'entendre.

— Malgré cette lettre, vous n'imaginez quand même pas que j'accepterai de vous épouser.

L'espace d'un instant, son sang-froid l'abandonna, il se ressaisit très vite. Qu'il soit damné s'il menaçait une femme, quand bien même elle tentait de le plier à sa volonté.

Non qu'elle montrât le moindre signe d'effroi.

Au contraire. Mia Carrington lui évoquait une Amazone, si tant est que cette race de guerrières possédât une armée de petites tireuses à l'arc – une pensée qui, curieusement, était loin de le laisser indifférent.

Il avait l'impression d'être un valet appelé dans une chambre pour le bon plaisir de sa patronne, une situation qui lui était intolérable.

— Il y a bien des années, vous avez juré de ne jamais m'épouser quand bien même je serais le dernier homme en Angleterre. Qu'est-ce qui a changé, mademoiselle Carrington ? Outre le fait que nos réputations sont encore plus sulfureuses que durant nos jeunes années ? Pourquoi diable tenez-vous tant à vous ridiculiser ainsi ?

### 3

#### NOTES SUR LE HÉROS

*Allure d'ange : le héros est d'une élégance irréprochable. Porte une redingote de chez Weston, canne à pommeau en argent. Cheveux bruns en désordre. Cheveux blonds comme le lin. Yeux sombres.*

*Titre. Un comte ? Au moins quatre héros de Lucibella sont des ducs.*

*Mais pourquoi a-t-il un cœur de démon ?*

*Tiré de la vraie vie ? Héroïne abandonnée le jour des noces ? RAISON ??? Pas brusque changt de disposition – héros trop épris. Faire intervenir un comte perfide ? Jumeau ?*

*Un comte anglais ? Jamais rencontré un seul (vérifier dans le Debrett). Ou un comte français bavarois. Comment dit-on comte en allemand ? En rester à comte.*

*Comte Frédéric !*

*Il l'abandonne le jour des noces dans la cathédrale Saint-Paul... Pourquoi ?*

*Bonne question.*

— Me ridiculiser ?

Jamais Mia n'avait entendu une voix aussi vibrante de colère. Et glaciale. Si elle avait été une superbe femme aux grands yeux innocents, cette demande en mariage n'aurait pas été tout à fait aussi humiliante. En l'état actuel des choses... une partie d'elle-même se tordait de honte. Une partie ? Son être tout entier, oui.

— Je ne considère pas une demande en mariage comme ridicule, mentit-elle, luttant pour que sa voix ne monte pas dans les aigus. Je suis en possession d'une dispense de bans et souhaiterais me marier assez vite.

En guise de réponse, elle eut droit à un éclat de rire qui claqua comme un coup de tonnerre.

— C'est une plaisanterie ! Vous pensez sérieusement que je vous épouserais, *vous* ?

Il la parcourut de la tête aux pieds. Mia garda le silence, la gorge nouée. Elle s'efforçait de ne pas penser à sa beauté – ou à son absence, en l'occurrence – et y parvenait la plupart du temps.

— Vous ne plaisantez pas, lâcha-t-il.

Il ne bougea pas, mais elle sentit le danger planer, comme s'il était capable à tout instant de flanquer le poing à travers la fenêtre s'il perdait son sang-froid. Il venait déjà de prononcer des mots qu'elle n'avait encore jamais entendus.

— Mon avoué a obtenu l'autorisation, s'entêta-t-elle. J'espérais que nous pourrions nous marier d'ici quelques jours. Ou au moins dans la semaine, Votre Grâce.

— Incroyable. Je vous l'ai déjà demandé et je vous repose la question : pourquoi moi, mademoiselle Carrington ? Est-ce une question d'ambition ? Oh, Seigneur, enchaîna Vander sans attendre sa réponse. Vous vous vengez à cause de l'incident du poème autrefois ?

— Bien sûr que non ! C'est hors de propos, protesta Mia qui sortit une autre feuille pliée de son réticule. Vous pouvez garder la lettre de votre père, Votre Grâce. J'ai pris la liberté de noter mes desiderata concernant notre mariage.

— Vos desiderata ? répéta-t-il, sidéré.

Vander avait l'impression d'avoir basculé dans un autre monde. Une femme ne demandait pas un homme en mariage. Elle ne lui dictait son comportement, qu'ils soient mariés ou pas.

Elle posa le document sur un guéridon.

— Ce sont les conditions de notre union.

Vander avança d'un pas et lui attrapa le poignet. Il était étonnamment fin.

— C'est insensé.

Elle tenta de se libérer, en vain. Il avait maîtrisé des chevaux autrement plus grands qu'elle et dix fois plus lourds.

— Ambitionnez-vous un statut social ? Ou est-ce votre père qui vous a mis cette idée en tête avant sa mort ?

Le regard de Mia se fit fuyant, et il devina la révoltante vérité.

— C'est cela ! Je ne vous ai même pas demandé comment cette lettre était arrivée entre vos mains. Il l'a volée, n'est-ce pas ? Ou ma mère la lui aura donnée. L'entraîner dans le ruisseau et humilier mon père ne lui suffisait pas, Carrington s'est aussi assuré de souiller la lignée des Pindar tout entière.

Mia cessa de se débattre et le dévisagea avec une expression absurdemment innocente.

— *Souiller* votre lignée ?

— Oui, salir mon sang, insista-t-il, bien décidé à la blesser. Tout le monde sera d'accord pour reconnaître que des enfants issus de votre famille entacheraient la lignée ducale. Mon père espérait me voir épouser une femme issue d'une des meilleures familles d'Angleterre, mademoiselle Carrington. Le vôtre n'a pas été ennobli par sa liaison avec ma mère, bien au contraire.

Elle le foudroya du regard.

— Permettez-moi de vous rappeler que vous parlez d'une lignée ducale avec à sa tête un fou et une...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Une quoi ? articula Vander. Quel mot utiliseriez-vous pour décrire ma mère ?

— Nous ne devrions pas avoir cette discussion, Votre Grâce.

Cette fois, il lui agrippa les deux mains et l'attira à lui avant qu'elle ait le temps d'étouffer un cri. Son réticule tomba sur le sol.

— Le mot que vous cherchez est *catin*, je crois.

— Pas du tout, et vous ne devriez pas parler de votre mère ainsi, s'offusqua-t-elle. Vous ne devriez même pas prononcer ce mot en ma présence !

Vander resserra sa prise.

— Vous ne criez pas au scandale quand je jure, mais il suffit que je dise « catin » et vous piaillez comme une nonne outragée ? Qui êtes-vous réellement Mia Carrington ?

— Je suis toutes ces choses que vous avez dites, Votre Grâce. Une vieille fille tout juste bonne à tenir la chandelle, une désespérée en quête d'un mari.

Il la toisa à nouveau de la tête aux pieds.

— Un mari ? Dans votre lit ? C'est de cela qu'il s'agit ?

Les joues de Mia s'empourprèrent. C'était donc cela. Elle le désirait encore. Cela aurait dû le faire rire, mais ils étaient si proches qu'il sentait la chaleur qui émanait de son petit corps sensuel.

Il ne voulait pas la regarder dans les yeux, car cela le déstabilisait. D'un mouvement brusque, il lui fit exécuter un demi-tour, si bien qu'elle se retrouva le dos contre son torse, prisonnière de ses bras qu'il croisa sur son buste.

Elle était nichée à la perfection dans le cercle de ses bras, au point qu'il resserra son étreinte avant de s'en rendre compte.

— Vous vous imaginez que nous aurons le même genre de relation qu'avaient nos parents ?



Il étala la main droite sur le ventre de Mia et la plaqua étroitement contre lui afin qu'elle n'ignore rien de la réaction physique qu'elle suscitait en lui. Depuis qu'il s'était penché au-dessus de son fauteuil, il était roide comme un pieu.

Ce n'était pas une dame et il refusait de la traiter comme telle. Avec elle, il voulait se comporter en homme qui n'avait jamais entendu parler de la civilisation : il avait envie de la renverser sur ce fauteuil et de la prendre sauvagement.

— Lâchez-moi !

Il n'entendit pas la moindre peur dans sa voix, aussi ignora-t-il son ordre.

— Si je veux une catin, je paie pour, déclara-t-il avec un mouvement du bassin sur lequel elle ne pouvait se méprendre. Je ne l'épouse pas. Votre père ne s'est pas embarrassé de tant de cérémonie, pourquoi le devrais-je ?

Pour toute réponse, elle se débattit, la tête penchée en avant, des épingles s'échappant de son chignon. Vander avait la désagréable impression d'être celui que leur posture troublait le plus. Pour une raison incompréhensible, le corps de Mia contre le sien le brûlait presque et son parfum subtil le grisait. Jamais il n'avait éprouvé ce genre de sensations – l'ivresse du désir brut, l'envie irrépressible de la culbuter et de lui prouver...

Avec un juron, il la lâcha et recula, comme si cela pouvait le sauver de cette concupiscence grotesque.

Mia se retourna lentement. Ses cheveux blonds s'enroulaient en rubans pâles le long de son cou et sur la toile grossière de sa robe. Cette vision raviva le trouble de Vander.

— Votre mère n'était pas une catin, répéta-t-elle avec fougue. Elle était amoureuse de mon père. C'est injuste de la calomnier ainsi !

— Elle ne l'était peut-être pas, mais qu'en sera-t-il de son fils ? Après tout, vous êtes prête à acheter mes services, non ? Le prix du marché pour un duc en condition physique honorable se limite, semble-t-il, à une simple missive incriminante. Réfléchissez à ce que pourraient vous rapporter deux lettres du même acabit. Deux nobles pour le prix d'un dans votre lit.

— Voilà une remarque méprisante, s'indigna-t-elle, la voix tremblante pour la première fois.

Vander fourragea dans ses cheveux, la frustration se mêlant au désir.

— Je vous accorderai une dot, si c'est là le problème, proposa-t-il, conscient de se raccrocher à un semblant d'espoir. Je peux faire de vous une femme riche, afin que vous séduisiez un homme par des moyens conventionnels. Rien ne vous oblige à faire ce que vous êtes en train de faire, mademoiselle Carrington. Nous pouvons tout oublier.

Elle fronça les sourcils, le menton haut.

— Vous me croyez incapable de séduire un homme sans une dot conséquente ?

Le regard de Vander s'attarda sur son horrible robe.

— Avec une garde-robe raisonnablement à la mode, je suis sûr que vous trouveriez chaussure à votre pied, lui assura-t-il. Ma foi, je pourrais même vous aider. Je connais plusieurs messieurs...

— Assez désespérés pour épouser une femme comme moi si un duc les rétribue généreusement ? acheva-t-elle à sa place.

Il la détailla sans un mot, puis haussa les épaules.

Elle se raidit, telle une statue sculptée par un maître. Débarrassée de ses oripeaux, elle possédait sans doute une certaine grâce voluptueuse que lui envieraient les déesses grecques aussi fines que des tiges. Avec ces lèvres d'un rose profond et ces yeux-là... oui, elle réussirait certainement à avoir un homme à ses pieds. Peut-être même toute une foule.

Mais il n'en ferait pas partie.

— Malheureusement pour vous, je possède déjà une dot conséquente. Et j'ai aussi... des revenus personnels.

Il étrécit les yeux.

— Alors pourquoi tenez-vous tant à m'imposer cette décision ? Vous dites que ce n'est pas une revanche. Ni du désir. Dieu sait que notre union serait un désastre.

Soudain, la vérité s'infiltra en lui tel un poison brûlant.

— Mademoiselle Carrington, gardez confiance, vous finirez par trouver quelqu'un qui tombera amoureux de vous. Moi, vous ne m'aimez pas vraiment. Vous ne me connaissez même pas.

— Je ne vous...

— Écoutez, mon ami le plus proche, Thorn – Tobias Dautry – n'avait jamais songé à se marier. Il n'est tombé amoureux que l'année dernière, aussi brutalement que s'il avait reçu un boulet de canon en pleine tête.

— C'est là votre définition de l'amour ? Recevoir un boulet de canon en pleine tête ?

Il hocha la tête avec une impatience grandissante.

— Et si cela vous arrive ? continua-t-il. Si vous rencontrez l'homme de vos rêves – parce que cela adviendra forcément –, vous serez désespérée si nous sommes mari et femme.

Les lèvres sensuelles de la jeune femme se pincèrent jusqu'à ne plus former qu'une ligne. Apparemment, sa remarque avait fait mouche.

— Il n'y a aucune chance pour que notre union soit couronnée de succès. En aucun cas. Imaginez, j'ai courtoisé lady Xenobia l'année dernière. L'une des plus belles femmes de la capitale, peut-être de toute l'Angleterre. Et la fille d'un marquis.

Mia garda le silence.

— India est grande et svelte, insista-t-il. D'une beauté exquise, avec un port de déesse.

Inutile de préciser qu'il l'avait trouvée un peu trop grande pour lui.

— Nous connaissons déjà tous deux votre opinion à mon sujet, Votre Grâce, commenta-t-elle, le menton levé et le dos droit, comme devant un juge. Vous m'avez traitée de pot à tabac quand j'ai émergé de ma cachette, dans la bibliothèque de Villiers.

En réalité, il se souvenait de sa bravoure. Plus d'une fois, il aurait pu tourner le dos à un défi, mais il se rappelait alors la petite Mia contournant le sofa au pas de charge.

— Vos beaux discours sur l'amour ne m'ont pas fait changer d'avis, pas plus que vos insultes. Excusez-moi.

Elle récupéra son réticule et se dirigea vers la porte.

En deux enjambées, Vander la rattrapa et lui bloqua le chemin. Ses yeux verts étaient sombres et embués ; elle n'était pas aussi impassible qu'il y paraissait.

— Vous devez renoncer à cette idée folle, ordonna-t-il.

Elle inspira une grande goulée d'air, cherchant désespérément quoi répondre. Son avoué lui avait dépeint le chantage comme un jeu d'enfant. *Agitez la lettre et le duc comprendra qu'il n'a d'autre choix que de se soumettre à vos exigences.*

Hélas, face à Vander, la réalité était tout autre. Elle détestait agir ainsi. Elle se sentait misérable et vile, meurtrie par sa fureur et son dégoût. Pourtant, au lieu de renoncer, elle se força à penser à l'adorable petit Charlie. Et à son oncle, l'ignoble sir Richard. Cette pensée renforça sa conviction et elle parvint à refouler ses larmes.

— Je suis désolée, répéta-t-elle, mais je dois vous épouser.

La mâchoire de Vander se crispa.

— Mes attentes sont énumérées sur le document que j'ai laissé sur le guéridon, dit-elle d'une voix qui, par miracle, demeura ferme. Je ne suis pas très exigeante, ajouta-t-elle. Je vous en conjure, Votre Grâce... faites-moi cette faveur.

Vander n'écoutait pas, elle s'en rendait compte. Si la chose avait été possible, les éclairs dans ses yeux l'auraient carbonisée.

Il tendit la main vers elle. Tel un stupide lapin, elle se pétrifia.

— Si vous devez être ma femme, autant avoir un avant-goût de ce qui m'attend, déclara-t-il d'un ton brusque.

Avant qu'elle ait pu dire un mot, il la fit pivoter contre la porte, et pressa la bouche sur la sienne et lui extorqua un baiser. Un baiser furieux et vengeur.

Lorsqu'elle était fiancée à Edward Reeve, le fils du comte de Gryffyn, elle appréciait ses baisers. Respectueux, Edward ne dépassait jamais les limites de la bienséance... ou si peu. Durant les mois qu'avaient duré leurs fiançailles, tandis qu'ils attendaient que son deuil s'achève, il l'avait parfois embrassée jusqu'à ce qu'elle s'empourpre et pouffe de rire.

C'était avant qu'il ne l'abandonne, bien sûr.

Le baiser de Vander n'avait rien de commun avec ceux d'Edward. Lorsqu'il captura sa bouche, une onde de chaleur si brutale déferla sur Mia que son crâne la picota. Il força le barrage de ses lèvres avec sa langue et plaqua son corps athlétique contre le sien sans la retenue dont son fiancé avait fait preuve. Mia eut l'impression d'être jetée dans une rivière sans savoir nager. Là où il la touchait, elle ressentait comme une brûlure, presque douloureuse. Devant son insistance, elle céda, la tête inclinée pour mieux accueillir son baiser. L'esprit vide, elle cessa d'appuyer sur son torse pour le repousser et noua les mains autour de son cou. Le contact soyeux de ses cheveux déclencha une palpitation au creux de son ventre.

Tremblante, les paupières closes, elle ne remarqua pas immédiatement que Vander s'écartait. Pas avant que le bras qui la maintenait ne la lâche.

Si seulement elle avait gardé les yeux fermés.

Le mépris dans son regard le disputait à la pitié, et elle n'aurait su dire ce qui était le pire.

Vander lui souleva le menton.

— Vous ne pouvez pas forcer un homme à vous aimer, Mia.

Si les mots étaient durs, ils étaient aussi empreints d'une certaine condescendance à l'endroit de la vieille fille qui n'avait d'autre moyen que le chantage pour se dénicher un mari. Et il l'avait appelée par son prénom, tel un grand frère offrant ses conseils.

Elle inspira et l'air parut lui brûler les poumons. Pouvait-on connaître humiliation plus douloureuse ? À peine le oui prononcé, elle partirait en Écosse avec Charlie.

— C'est une leçon difficile, je sais. Mais gardez confiance, vous finirez par en aimer un autre, ajouta Vander, l'air navré.

Navré pour elle.

L'Écosse n'était pas assez loin. La Bavière. Charlie et elle se réfugierait en Bavière où personne ne les connaissait. À dix-huit ans, Charlie pourrait rentrer en Angleterre et réclamer les biens des Carrington à Vander. Avec le duc à la tête de sa fortune, au moins avait-elle l'assurance qu'il resterait un héritage à Charlie. Sir Richard, lui, le dilapiderait en procès aussi futiles que dispendieux, sans le moindre égard pour le patrimoine de son neveu. En son absence, maître Plummer aiderait Vander à présenter une requête de divorce à la Chambre des lords. Il se chargerait de tout, car elle ne remettrait jamais les pieds en Angleterre.

Vander la transperçait du regard.

— Demandez-moi de détruire cette lettre, Mia. Conservez votre dignité et le respect de vous-même. Ne me forcez pas à vous détester.

Il ignorait à quel point elle tenait à conserver le respect d'elle-même. Sa dignité s'était envolée... mais qu'en était-il de son sens de la décence ? Elle frissonna, consciente de l'opinion qu'elle aurait d'une femme ayant agi comme elle venait de le faire. Dans ses romans, les traîtresses connaissaient toujours une fin tragique.

— Je suis désolée, murmura-t-elle, je ne peux pas.

Elle semblait éprouver du regret, toutefois Vander comprit qu'elle n'avait nulle intention de le libérer. Elle était déterminée à lui mettre la main au collet. Ou peut-être à l'attacher au pied de son lit. La pauvre n'avait à coup sûr pas la moindre idée de ce qu'un époux exigerait de son épouse. Pour dire les choses crûment, elle n'était qu'une vieille fille ignorante des réalités charnelles : les ahanements, les corps moites, le plaisir à l'état brut. La colère l'envahit de nouveau, presque au point d'ébullition.

— Vous croyez prendre possession de mon rayon de lune, Mia ? Quel que soit le nom que vous lui donniez, je puis vous assurer qu'il ne fonctionnera pas dans ces circonstances. Pas sous la contrainte. Nous autres hommes sommes bizarrement faits : nous aimons à avoir le choix de nos partenaires de lit. Et, pardonnez ma brutalité, mais je ne vous aurais pas choisie.

Les joues de Mia s'enflammèrent de nouveau.

— Mon poème n'avait rien à voir avec ces... questions intimes !

— Je ne suis pas d'accord.

D'un geste brusque, Vander se débarrassa de sa redingote et la jeta derrière lui.

— Que faites-vous ?

Il entreprit de déboutonner son gilet. Sous les yeux écarquillés de Mia, le gilet rejoignit la redingote, cette fois avec un tintement de verre brisé.

Elle étouffa un petit cri.

— Vous venez de...

— Vous devriez voir ce que le chantage fait à la virilité d'un homme, vous ne croyez pas ? Excusez-moi, à son *rayon de lune*.

Il s'attaqua au premier bouton de sa culotte. Dans le même temps, la combinaison du regard effaré de Mia, son buste opulent et la réminiscence délicieuse de leur baiser jouèrent à Vander un tour inattendu : il était au garde-à-vous, raide comme la justice.

Il jura intérieurement. Voilà qui ruinait son plan initial. Qu'importe. Il la choquerait en lui montrant que loin d'être poétique, le mariage était physique et moite.

— Puis-je savoir ce qui vous prend ? insista Mia.

Vander passa lentement la main sur le devant de ses pantalons et vit avec satisfaction le regard de Mia suivre le mouvement. Elle s'imaginait probablement que les vœux du mariage possédaient une sorte de pouvoir romantique. La pauvre avait inventé une histoire de conte de fées autour de la relation dissolue de leurs parents. Sans doute avait-elle lu trop de ces romans remplis de fadaïses dans lesquels des messieurs au comportement indigne d'un homme ne cessaient de tomber à genoux aux pieds de leurs belles, les suppliant à la manière d'un épagneul qui quémanderait un os.

— Je vais vous montrer la réalité de ce que vous avez écrit dans ce maudit poème, répondit-il avec un sourire féroce.

Il lâcha un deuxième bouton de sa braguette tendue. Il s'attendait qu'elle s'enfuie avec un piaillage de souris – une réaction on ne peut plus typique de ce genre de femme.

Mais Mia le surprit. Une fois de plus.

— Suis-je censée remarquer quelque chose ? s'enquit-elle.

Un court instant, il l'admira presque. Sans être vantard, il se savait généreusement pourvu. Quelques courtisanes aguerries avaient même paru choquées par ses proportions.

Pas elle.

Pour une femme prête au chantage pour se glisser dans le lit d'un duc, elle semblait d'une sidérante nonchalance.

Bouton numéro trois. Cette fois, elle parut légèrement troublée.

— Arrêtez immédiatement ! ordonna-t-elle d'une voix un peu rauque qui ne fit qu'exciter davantage Vander.

— Vous voulez dire que vous ne souhaitez pas jeter un coup d’œil ? Sincèrement, Mia, vous devez apprendre les us et coutumes du marché. Un vendeur expose toujours sa marchandise.

Elle se raidit.

— Il y a une raison pour laquelle les messieurs gardent ce genre de détails pour eux-mêmes. Vous, par exemple, semblez avoir des illusions quant à vos... capacités, rétorqua-t-elle.

— En réalité, j’ai une conviction, maugréa Vander. Une conviction de grandeur.

À chaque bouton qui sautait, à chaque signe de la détermination de Mia, il sentait la colère enfler, menaçant de le suffoquer, le forçant à se comporter de plus en plus scandaleusement. C’était le danger qu’il courtisait, pas les femmes. Il lui était parfois arrivé de parler vaguement de prendre épouse, mais il se rendait maintenant compte avec une brusque acuité qu’il n’en voulait pas. Son être entier se cabrait à cette idée, lui hurlant de lutter par tous les moyens contre cette folie. Il défit le dernier bouton et son sexe jaillit, seulement caché à la vue par la soie de son sous-vêtement.

— Alors, mademoiselle Carrington, le rayon de lune est-il à la hauteur de vos attentes ?

L’espace d’une seconde, il aurait juré voir ses yeux s’assombrir ; la seconde d’après, elle croisa les bras sur la poitrine.

— Si ma mémoire est bonne, quand vous n’aviez que quinze ans, vos amis les plus proches exprimaient déjà quelque préoccupation au sujet de vos... proportions.

Pris au dépourvu, Vander éclata d’un rire sonore.

— Ce que je vois, Votre Grâce, poursuivit-elle, c’est un homme qui a le bon sens de célébrer ce que la Nature lui a offert sans prendre ombrage de sa pingrerie.

Le duc sourit. Peu de gens avaient l’audace de le défier ainsi. Il s’apprêtait à répliquer quand il se rendit compte que Mia cherchait à tâtons la poignée de la porte dans son dos. Aussitôt, il l’attira à lui, cambrant le bassin contre son corps. Puis il glissa les mains le long de son dos et les étala sur son postérieur, la plaquant contre lui avec autorité.

Mia ne pipa mot, mais le petit soupir affolé qui lui échappa déclencha un frisson en réponse.

Il venait de commettre une nouvelle erreur en jouant son jeu. À quoi pensait-il donc ? Cette femme écrivait des poèmes érotiques à quinze ans. Elle le voulait dans son lit et se moquait sans doute éperdument de son titre.

Après tout, elle était la digne fille de son père.

Avant qu’il ait pu dire un mot, Mia le repoussa et il la lâcha. Les joues en feu, elle évitait son regard, gardant les yeux rivés sur son épaule gauche.

— Je vais prendre congé, articula-t-elle, la voix toujours un peu rauque. Faites-moi connaître votre réponse à mes exigences, je vous prie.

Vander était si abasourdi qu’il ne l’arrêta pas.

Il demeura planté là, fixant la porte close, la culotte déboutonnée, le sexe palpitant.

Il était bien avancé à présent.

## 4

### NOTES SUR L'INTRIGUE

*Premier chapitre s'ouvre sur Flora qui se rend à pied à son... travail. Elle est dentellière (ajoute origines humbles, orpheline, etc.).*

*Un vieux gentleman respectable, M. Mortimer, la voit traverser la rue dans sa robe propre et rapiécée. Une jeune fille si charmante, gentille et méritante ne peut être laissée dans le Dénuement, à la merci du Monde Cruel (cette idée me plaît !).*

*Il meurt le soir même après avoir changé son testament en sa faveur. Il lui lègue cent mille livres (trop) à la condition formelle qu'elle ne dépense jamais un sou pour quiconque à part elle-même. Si p. ex. elle achète un cottage à sa vieille nourrice – ou une feuille de laitue – elle perd l'héritage tout entier.*

*Intéressant. Grosse dot en cas de mariage.*

*Alors pourquoi Frédéric la quitte-t-il ?*

*Qui obtient l'argent par la suite ? Des parents acariâtres ?*

Une bouteille de brandy à moitié vide sur la petite table près de lui, Vander fixait le feu dans l'âtre. Pour une des rares fois de sa vie, il maudit sa capacité à tenir l'alcool.

Il voulait être ivre.

Après le départ de Mia, il avait eu une conversation avec son avoué qui lui avait déclaré sans détour qu'il n'avait pas le choix. Quelles que soient les exigences de Mia dans cette satanée missive – qu'il n'avait pas encore décachetée –, il serait contraint de s'y plier.

Ou de perdre son duché.

Quand Thorn entra dans le salon, Vander ne leva même pas les yeux, même s'il sentait le regard de son ami rivé sur lui.

— Que diable se passe-t-il ? s'inquiéta celui-ci qui saisit la bouteille et se laissa choir dans un fauteuil. Tu as perdu aux courses ?

Vander garda le silence.

— Un jour, je t'ai dit que j'envisageais de me marier par amour, tu te souviens ? Une de mes idées les plus stupides, pourrais-je ajouter.

Qu'avait-il donc imaginé ? Ce n'était pas pour les hommes, toute cette passion.

— Je ne me considère pas comme idiot, fit remarquer Thorn en examinant la bouteille. Un brandy mis en fût en 1878. Voilà qui mérite un verre.

Il se leva et revint un instant plus tard avec un verre aux armoiries du duc de Pindar.

— Ton mariage n'est pas le sujet de la présente conversation, dit Vander avant d'avaler une généreuse gorgée de brandy. Il s'agit du mien. Tu arrives à pic pour me féliciter.

Thorn posa son verre auquel il n'avait pas touché.

— Bonté divine, que s'est-il passé ?

Le duc observa le ruissellement du liquide doré sur le bord de son verre tandis qu'il l'inclinait.

— Non seulement mon père était fou, mais il s'avère que c'était aussi un traître. Et pas n'importe quel traître : il se proposait dans une missive d'assassiner le roi en personne, permettant ainsi à Bonnie

Prince Charlie de monter sur le trône.

— *Pardon ?*

Vander continua de suivre le fil de ses pensées.

— C'était un dément. Et un cocu. Mais que je sois damné si je le laisse accuser de haute trahison.

— Quel rapport avec ton mariage ? demanda Thorn, perdu.

— La lettre qui prouve sa trahison est entre les mains d'une femme. Et elle exige le mariage.

— Nom de Dieu !

— C'est exactement mon avis.

— Comment pourrait-on te confisquer ton duché ? Le traître, ce n'est pas toi.

Vander haussa les épaules.

— À en croire mon avoué, la confiscation est inévitable. Apparemment, les duchés à distribuer aux favoris sont une denrée rare et je n'ai jamais été un lèche-bottes de la Couronne.

Il n'était pas du genre à se préoccuper de s'insinuer dans les bonnes grâces de George et de sa cour. Ni de la bonne société en général, d'ailleurs. En témoignait le fait qu'il avait pour unique ami un bâtard. Fils d'un duc, certes, et néanmoins bâtard.

— Nom de Dieu, répéta Thorn entre ses dents. Qui est la femme ?

— Tu l'as rencontrée.

— Vraiment ? Quel est son nom ?

— La poétesse.

Thorn fronça les sourcils.

— La poétesse ? Je ne me souviens d'aucune... Non ! La fille Carrington ?

— En personne.

Vander se resservit un verre.

— La fille de l'amant de ta mère te contraint au mariage ?

Thorn paraissait sous le choc, ce qui était d'autant plus amusant qu'ayant grandi dans la rue, il était rarement surpris par la capacité à nuire de ses semblables.

— C'est cela même. Tu peux aussi l'appeler l'Imminente duchesse de Pindar, dit Vander. Si je n'étais pas aussi furieux, je serais impressionné par son ingéniosité. Sans parler de sa ténacité.

— Elle te fait chanter sous la menace d'une accusation de haute trahison et de la perte de ton duché dans le seul but de te passer la bague au doigt ?

— Présentée ainsi, l'histoire a tout d'une tragédie grecque.

— Qu'elle aille au diable, lâcha Thorn, la voix vibrante de dégoût. Entre ce poème atrocement mauvais qu'elle avait écrit sur toi, et son père, qui était un coureur de jupons dépravé, votre union sera la risée de tous jusqu'à la fin de ta vie. Cela n'en vaut pas la peine. Renonce à ton duché.

— J'y ai songé.

— Et ?

— La folie de mon père a terni notre nom, mais ce nom n'en reste pas moins le mien. Un de mes ancêtres a fini décapité en défendant le roi Charles contre les puritains. Un autre s'est battu pour le roi Henry II. Le château des Pindar se dressait ici même trois cents ans avant que cette demeure ne soit érigée. Et je devrais renier l'histoire de ma famille juste parce qu'une femme me désire si ardemment qu'elle a recours au chantage ?

— Je dirai juste ceci : ta mère a épousé un fou et tu t'apprêtes à épouser une folle.

La voix de Thorn trahissait sa préoccupation et Vander réfléchit un instant. Il connaissait la folie. Il l'avait côtoyée toute sa vie. Il lui suffisait d'approcher quelqu'un atteint du moindre symptôme pour que son crâne se mette à le picoter. Mia ne lui faisait aucunement cet effet-là.

— Elle n'est pas folle, finit-il par déclarer. Je serais bien en peine de la décrire, mais elle n'est pas folle. Obsédée, peut-être.

— Nous allons faire appel aux meilleurs avocats du pays, suggéra Thorn. Ils la discréditeront. Folle ou pas, nous la ferons enfermer à Bedlam. Ou nous pouvons lui voler la lettre ! Donne-moi son adresse et je la fais suivre immédiatement.

— Inutile, le dissuada Vander avec une ébauche de sourire. Elle me l'a donnée.

— Brûle-la, lâcha Thorn sèchement.

— Impossible. Un gentleman a un code d'honneur.

— Foutaises. En tout cas, moi, je ne suis pas gentleman. Donne-la-moi.

— Non.

— C'était un coup de génie de te remettre cette lettre, reconnut Thorn. Elle devait se douter que tes nobles principes te lieraient les mains. Moi, j'aurais mis sa maison sens dessus dessous ou je l'aurais même réduite en cendres et l'affaire était close.

— C'est une question de nom et de lignée, expliqua Vander. Cela dépasse ma propre personne. Cette sordide affaire m'a fait réfléchir à ce que je veux vraiment. Ma mère était éperdument amoureuse de Carrington, prête à tout risquer pour être avec lui, quand bien même cet homme n'était qu'un malandrin doublé d'un sot.

— Entièrement d'accord.

Vander regarda Thorn, conscient d'afficher un air contrit.

— Je parlais toujours vaguement de tomber amoureux... parce que c'était une excellente excuse pour éviter les mondanités où je pourrais trouver une épouse. Franchement, je serais horrifié de me retrouver piégé dans une passion de ce genre.

— Je pensais la même chose.

— Pis encore, je détesterais que mon nom devienne synonyme de cocufiage si mon épouse prenait des amants. Je pourrais en perdre la raison, avoua Vander, impassible.

— Étant donné la persistance de son adoration, je doute que Mlle Carrington ait un jour des vues sur un autre homme, fit remarquer Thorn.

— Précisément, approuva Vander avec un sourire dur. Le parti idéal pour moi.

— Elle sera censée porter ton héritier, lui rappela Thorn. Bref, il te faudra l'honorer. J'en serais incapable ; impossible avec une femme qui me fait chanter. Mais peut-être qu'elle n'en a qu'après ton nom ?

— Tu as oublié le fameux poème ? Si ma mémoire est bonne, mon titre vient loin après mon rayon de lune.

Thorn jura de nouveau.

— C'est intolérable.

— Pas nécessairement. J'ai souvent pensé que ce serait l'enfer d'avoir une épouse froide. En l'occurrence, j'ai l'impression que ce n'est pas du tout le cas. J'ai toutefois bien l'intention d'imposer certaines restrictions à cet égard.

— C'est-à-dire ?

— Je lui octroie quatre nuits.

— Par mois ou par semaine ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Vander, visiblement content de lui. Quatre nuits par an.

Le visage de Thorn s'éclaira d'un grand sourire.

— Je lui accorderai peut-être une nuit supplémentaire de temps en temps, plaisanta le duc. Le jour de son anniversaire.

Thorn riait rarement – ce n'était pas dans sa nature –, pourtant là, il s'esclaffa.

— Quatre nuits devraient suffire pour avoir un héritier, ajouta Vander.

Ce n'était pas la fin du monde d'avoir une épouse en adoration devant lui. D'autant que les conditions de leur arrangement signifiaient qu'il n'avait nul besoin d'être aux petits soins pour elle.



— India la détestera de toute façon, avertit Thorn en se levant. Elle avait des projets pour toi.

— Cette fille que vous avez poussée dans mes bras à notre dernière sortie au théâtre m'a bélé des fadaises toute la soirée. Et elle avait des sortes de becs saillants sur la figure.

— Ce sont des pommettes, idiot.

— Eh bien, elles ne me plaisaient pas.

Cette fille tout en os et angles droits. Personnellement, il préférerait une femme qu'il pouvait nicher sous son bras tel un petit oiseau. Même la sublime épouse de Thorn, India, était trop grande à son goût.

Thorn le dévisagea un instant, puis :

— Dis-moi, Mlle Carrington approuve-t-elle ton quota de quatre nuits ?

— Je ne lui en ai pas encore parlé, mais elle le sera. Elle est *folle d'amour*, si je me rappelle les termes exacts de son poème. Elle est prête à grappiller le peu de miettes que je lui jetterai. Elle a dû réitérer sa demande trois ou quatre fois. Bref, elle m'a supplié.

— Seigneur, bougonna Thorn d'un air dégoûté, ce mariage va faire de toi un être bouffi d'orgueil !

Vander lui décocha un grand sourire.

## 5

### NOTES SUR FLORA ET LONDRES

- *L'avoué de M. Mortimer lui achète des bijoux, une voiture, des domestiques... quoi d'autre ?*
- *Célèbre couturière ravie de fournir une garde-robe à une jeune femme si charmante. Grande et mince, jambes de gazelle, yeux de biche (attention à l'excès de métaphores animalières).*
- *En qqs semaines Londres aux pieds de Flora.*
- *Fermier propriétaire terrien pauvre, mais vertueux, M. Wolfington. « Mon cœur est le seul or que j'ai à offrir ! »*
- *Le comte Frédéric – en lisière de la salle de bal – rêve de la main de Flora.*
- *Frédéric invite Flora à une danse, puis deux. La salle soupire devant la beauté céleste du comte, boucles brunes et blonde chevelure, etc.*
- *Pourtant, au milieu des réjouissances, Flora consciente d'un inexplicable sentiment d'appréhension...*

Toute la journée, Vander avait éludé la question du mariage, travaillant dans ses écuries de l'aube au soir. Un étalon acheté en Afrique, choisi pour sa lignée, avait été livré le matin même. Le jeune cheval, Jafir, s'était révélé à la fois féroce et complètement perturbé par sa nouvelle résidence, et Vander avait passé le plus clair de l'après-midi à essayer de le calmer.

Son palefrenier en chef était persuadé qu'une bonne nuit de sommeil aurait un effet bénéfique sur l'humeur de Jafir. Vander n'en était pas si sûr. Il y avait dans les hennissements du pur-sang arabe une véhémence qui trahissait une réelle détresse. Merveilleux. Cet étalon, qui avait fait le long voyage depuis l'Afrique, s'annonçait difficile, voire impossible à dresser.

Vander entra dans son bureau et son regard tomba sur la lettre encore cachetée : les prétendues exigences de Mia pour le mariage. La rage s'empara de lui. Non seulement cette femme le faisait chanter, mais elle s'imaginait sérieusement pouvoir lui imposer les conditions de leur union ? De quel droit ! Un homme était maître de sa vie. Une fois Mia et lui mariés, ce serait lui qui tiendrait les rênes.

Elle réussirait peut-être à acheter son titre, mais rien de plus. S'emparant de la lettre, il la froissa et la jeta dans le feu. Elle se consuma en quelques secondes. Avec sa carrure imposante et ses manières brusques, il se savait le duc le moins raffiné du pays. Pourtant, Mia n'avait fait montre d'aucune crainte lorsqu'il avait laissé libre cours à sa colère, alors même que des hommes faits tremblaient en sa présence.

Son amour était à ce point puissant.

Elle avait dû y succomber dans sa jeunesse, rongé par son frein jusqu'à aujourd'hui, un an jour pour jour après le décès de sa mère à lui. Il serra le poing et en assena un coup sur le manteau de la cheminée. Qu'elle puisse le désirer autant – même après tout ce temps – au point de le faire chanter, était profondément déroutant. Il aurait toutes les raisons d'être révolté à l'idée de devoir l'honorer. Pourtant, fou qu'il était, malgré son indignation, il ne pouvait s'empêcher d'aimer ses formes voluptueuses.

Il retourna à son bureau. Sans doute tenterait-elle d'utiliser le désir qu'il éprouvait pour le soumettre. Chaque parcelle de son corps rejetait cette aberration.

Peut-être était-il temps de renoncer au duché.

Sauf que ce duché était toute sa vie. Les portraits de ses ancêtres tapissaient les murs de sa demeure. La crypte abritait leurs dépouilles. Sa mère y reposait auprès de son père, pathétique ironie étant donné les circonstances.

Non. Impossible de laisser ce destin historique tomber entre des mains étrangères à cause d'une futilité telle que le mariage. Il tenait à conserver le titre pour ses propres enfants, fussent-ils sortis du ventre de Mia Carrington.

Une pulsion sauvage monta en lui. Les courbes de Mia, ses lèvres pleines, sa blonde chevelure : tout cela serait bientôt à lui.

L'irrésistible tentation céda la place à la répulsion. Cette femme était d'une incroyable naïveté. Et s'il l'enfermait dans le grenier ? L'affamait ? L'assassinait ? Il avait le sentiment que ses pairs se refuseraient à le condamner pour meurtre en cas de procès, si les faits sordides de leur mariage venaient à être connus.

Non qu'il eût l'intention de lui faire du mal. Penser était une chose, passer à l'acte, une tout autre. Mais elle avait intérêt à accepter ses conditions à *lui* et au diable, les exigences ridicules qu'il venait de confier au feu !

Il se laissa choir dans son fauteuil, attrapa une feuille de papier à en-tête et griffonna quelques mots qu'il signa de son titre au grand complet :

*Mademoiselle Carrington,*

*Vous trouverez ci-dessous les clauses du mariage. Sans votre consentement exprès, cette union n'aura pas lieu et le duché ira au diable.*

*Evander Septimus Brody*

*4<sup>e</sup> duc de Pindar*

*Vicomte Brody*

*Baron Drummond*

Il sortit la cire à cacheter rouge qu'il n'utilisait jamais, alluma une chandelle, et ferma le pli à l'aide du sceau ducal.

Un sourire mauvais aux lèvres, il tira le cordon de la sonnette. Quand le domestique apparut, il lui tendit la lettre.

— Portez ceci chez les Carrington. Informez Mlle Carrington que vous attendrez sa réponse.

## 6

### De Mlle Emilia Carrington à M. William Bucknell des Éditions Brandy, Bucknell & Bental

6 septembre 1800

*Cher monsieur Bucknell,*

*Soyez assuré que j'écris aussi vite que possible sachant que mon deuil s'achève à peine. Et que mon fiancé m'a abandonnée*

*Je progresse de manière très satisfaisante sur Une allure d'ange et un cœur de démon. J'ai déjà rédigé cinquante cent pages.*

*J'ai procédé à quelques ajustements salutaires et ce sera, je crois, mon roman le plus original et le plus novateur. À son immense consternation, mon héroïne, Flora, est abandonnée le jour de ses noces par le héros. Toutefois, cette indignité ne demeurera pas impunie.*

*Elle manque aussi de mourir de faim et échappe de justesse au maléfique lord Plum, sa vertu intacte, jusqu'aux retrouvailles finales avec le comte Frédéric qui vient à son secours alors que son cheval s'est emballé.*

*Je pense que mes lecteurs trouveront l'intrigue des plus divertissantes.*

*Avec toute ma considération,*

*Mademoiselle Carrington*

*P.-S. : Merci de me faire parvenir tous les romans de Mlle Julia Quiplet par retour du courrier. J'ai adoré celui que vous m'avez envoyé. Pour maintes raisons, ces derniers jours ont apporté leur lot de contrariétés, mais ce livre m'a été d'un grand réconfort. En fait, j'ai été incapable de trouver le sommeil la nuit dernière avant d'avoir tourné la dernière page du Duc perdu de Windhower.*

### Carrington House, domaine de M. Charles Wallace Carrington, résidence de Mlle Emilia Carrington (et donc de Mlle Lucibella Delicosa)

Mia était à son bureau depuis 5 heures du matin, s'échinant en vain à rédiger le premier chapitre de son manuscrit ridiculement en retard. Si Charlie et elle s'enfuyaient en Bavière, ils auraient besoin de ses droits d'auteur.

Elle en était seulement à jeter sur le papier quelques notes sur l'intrigue et à essayer des bribes de dialogues, étape qui pouvait lui prendre des semaines avant la rédaction proprement dite.

Peut-être Flora pourrait-elle assommer le vaurien, le comte Frédéric, avec le missel de sa mère (détail subtil). « Mais je vous aime », bêlerait-il pitoyablement. « Je ne comprends pas pourquoi vous gémissiez ainsi, comte, rétorquerait Flora. J'ai perdu des amis plus proches que vous en me faisant épouiller ! »

Mia avait lu cette insulte quelque part.

Hélas, impossible ne serait-ce que d'envisager une héroïne de Lucibella infestée de vermine. Elles se retrouvaient acculées au fond d'un ravin ou menacées d'enlèvement, jamais, cependant, elles n'avaient à subir les poux, la menstruation, ni même une dent gâtée. Sans parler de furoncles, de la vérole ou de la syphilis.

Une héroïne de Lucibella défaillirait, voire passerait de vie à trépas, au seul diagnostic d'une infection risquant de la défigurer.

En outre, tout gentleman rencontrant une héroïne de Lucibella mettait d'instinct un genou en terre. Il va sans dire qu'aucun ne déboutonnerait ses pantalons pour exhiber ses organes génitaux.

Ce qui lui fit penser à Vander. Pour être honnête, elle n'avait cessé de penser à lui. Elle concevait assez clairement la mécanique de l'acte conjugal. Mais cette partie de l'anatomie masculine était beaucoup plus imposante et vivante qu'elle ne l'imaginait.

Parce qu'elle l'avait imaginée. Environ la taille d'une plume, pensait-elle. Ou d'un crayon.

À l'évidence, elle se trompait lourdement.

À moins que Vander ne soit juste disproportionné. Tout chez lui semblait plus grand que chez les autres hommes. Son torse, ses épaules... Il n'y avait aucune raison que d'autres parties de son corps ne soient pas à l'avenant. Sans doute avait-il un gros orteil énorme. Et des rotules géantes.

L'humiliation rivalisait avec... la mortification. Mia déglutit avec peine. C'était une chose de déduire de l'attitude dédaigneuse de la plupart des hommes à son endroit qu'ils la trouvaient peu séduisante. C'en était une autre d'entendre la confirmation de toutes ses craintes. Vander trouvait qu'elle ressemblait à un pot à tabac. Et qu'elle était affligée des tares de son père, apparemment.

Elle avait certes été horrifiée de découvrir les agissements adultérins de lord Carrington... mais au fond de son cœur, elle était une incorrigible romantique. Son père aimait tant la duchesse qu'il ne s'était jamais remarié. Chaque fois que le duc était autorisé à quitter l'asile pour regagner Rutherford Park, son père se faisait un sang d'encre. Il arpentaient la bibliothèque de long en large en marmonnant. Puis, une semaine ou deux plus tard, un événement se produisait au duché – Mia ne savait jamais trop quoi précisément – et un message arrivait, réclamant la présence de lord Carrington.

Le duc était de nouveau enfermé et son père reprenait sa place auprès de la duchesse. Mia avait appris de son père que l'amour comptait plus que les vœux matrimoniaux. L'amour était tout.

Pour autant, aucun de ses propres personnages ne commettait d'adultère, parce que Mia avait une idée claire des exigences de ses lecteurs. À la seule mention du mot, Flora défaillirait. « Orgie » lui arracherait un cri et la ferait fuir en courant, même si Mia ne pouvait s'empêcher d'inventer des utilisations intéressantes – une orgie de confiseries, par exemple, ou une orgie de dépenses.

Une orgie de Vander.

Au souvenir de sa propre main effleurant son sexe le pouls de Mia s'emballa de nouveau. Les héros de Lucibella n'étaient pas esclaves de leurs désirs. Ils avaient des principes et étaient sincères lorsqu'ils déclaraient leur amour, sans une once de luxure. Mieux encore, ils gardaient toujours leur calme, y compris face au Pêril Mortel.

Vander n'était pas calme. Il brûlait de passion et de fureur. Quand il se mettait en colère, il ressemblait à un lion en cage.

Peut-être ce nouveau roman lui donnait-il tant de fil à retordre parce que son héros paraissait bien empoté et insipide comparé à Vander.

Mia se ressaisit. Il était temps de cesser de tergiverser et de définir les grandes lignes de l'intrigue. Après six romans, elle savait qu'une fois l'intrigue choisie, le livre s'écrivait assez rapidement.

Elle reprit sa plume : Frédéric prévoit d'humilier Flora au pied de l'autel, mais celle-ci subodore ses vils desseins. Comprenant enfin (quoique trop tard) quels sont ses sentiments, il tombe à ses pieds.

*Le comte attendait à genoux, sa belle tête inclinée, les yeux scrutant la poussière en quête de la réponse qu'il cherchait.*

*Malheureusement pour l'aristocrate hautain et arrogant qu'il était, Flora sut voir au-delà du titre et de la naissance. Le comte n'était pas un homme bien.*

*M. Wolfington était bien meilleur que lui, bien que n'appartenant pas à la noblesse.*

*Elle préférerait vivre avec lui dans une mesure que partager l'existence du méprisable comte dans un palais.*

Mia s'arrêta. Ses lecteurs seraient surpris par cet attrait pour la pauvreté, car dans ses précédents romans, ses héroïnes se retrouvaient à la tête d'une cohorte de serviteurs, sans parler d'une fortune en rivières de diamants. En fait, elle subodorait que nombre d'entre eux ne partageraient pas les conceptions de Flora sur les plaisirs de la vie dans une mesure.

Elle haussa les épaules. Creusant la terre battue de sa cahute, M. Wolfington pouvait découvrir un sac d'or.

La porte s'ouvrit.

— Oui ?

Son regard tomba sur le plateau d'argent que tenait son majordome. Une lettre était posée dessus. L'épais papier crème cacheté avec de la cire rouge comme si le pli provenait de l'empereur Charlemagne en personne.

Son estime pour Vander diminuait d'heure en heure. Non qu'elle fût en position de lui jeter la pierre. Mais l'homme semblait avoir développé une outrecuidance démesurée.

Le bon sens l'aiguillonna. À quoi s'attendait-elle donc ? Il était *duc*, pour l'amour du ciel. Sans doute avait-il l'habitude qu'on lui lèche les bottes à longueur de temps.

Dieu merci, Vander ne se doutait pas qu'il s'apprêtait à épouser une femme dotée d'un alter ego indigne répondant au charmant pseudonyme de Lucibella Delicosa. Le saurait-il qu'il renoncerait sans doute à son duché plutôt que d'endurer cette humiliation. Sa future épouse n'était pas qu'un pot à tabac à qui l'on faisait la charité : grâce à son talent pour la poésie larmoyante, elle faisait aussi carrière dans un genre de fiction peu recommandable.

Elle prit la lettre et brisa le sceau tandis que son majordome lui précisait qu'un valet attendait la réponse.

Ainsi, il promettait d'envoyer son duché au diable si elle ne se soumettait pas à ses exigences ? découvrit-elle. Peu lui importait d'en connaître la teneur ; elle n'avait d'autre choix que de les accepter. À la guerre comme à la guerre.

Elle lut deux fois le message et, contre toute attente, éclata de rire. Elle allait épouser un fou, si arrogant qu'il la croyait sincèrement éperdue d'amour et prête à l'implorer de l'honorer.

Et il avait l'intention de la rationner. Quatre nuits par an, pas une de plus.

L'implorer ? Son sourire s'évanouit. Vander pouvait attendre que tous les cercles de l'enfer de Dante gèlent avant qu'elle le supplie de lui accorder ne serait-ce qu'une nuit.

Le duc était extraordinairement séduisant, nul doute à ce sujet, c'était aussi l'homme le plus vaniteux qu'elle ait jamais rencontré. De très loin. Elle repensa au moment où il avait déboutonné ses pantalons. Était-elle censée être impressionnée par sa magnificence et frissonner d'effroi ?

Probablement n'était-elle pas censée être curieuse (ce qui était bel et bien le cas, une attitude honteuse, indigne d'une dame).

De toute évidence, Vander s'était imaginé qu'elle le jaugerait d'un coup d'œil et s'enfuirait à toutes jambes. Jusque-là, sa connaissance de l'anatomie masculine se limitait à quelques statues de marbre et à ce qu'elle imaginait derrière les feuilles de vigne.

La taille desdites feuilles suggérait qu'il avait raison au sujet de sa « grandeur ».

Cependant, les femmes devaient l'avoir outrageusement flatté s'il avait cru qu'un seul coup d'œil la terrifierait.

Quoi qu'on pût en conclure d'autre de cette lettre, il était clair que Vander avait ignoré la sienne dans laquelle elle expliquait que leur union serait de courte durée. Soit. Il suffisait qu'il se présente le jour dit à l'église et M. Plummer se chargerait du reste.

Sa réponse fut brève.

*J'accepte vos conditions, à savoir que vous et moi n'aurons de relations intimes que si je vous supplie de m'accorder ce privilège, et en aucun cas plus de quatre nuits par an.*

À la seule pensée de relations intimes, ses doigts tremblèrent, laissant une tache d'encre après sa signature. Vander... nu. Dans un lit.

Comme elle quitterait Rutherford Park tout de suite après la cérémonie, la question ne se posait pas. Le mariage ne serait pas consommé, car cela menacerait son annulation – mais pas la tutelle de Vander sur Charlie, selon maître Plummer.

Cette union n'avait rien à voir avec le plaisir.

Pas même pour quatre nuits...

Mia cacheta la lettre et la fit remettre au valet de Vander. Puis elle écrivit encore deux phrases qu'elle barra avant de décider qu'elle ferait mieux de s'installer dans un fauteuil et de se replonger dans le roman de Mlle Julia Quiplet. Cette lecture la convaincrait que, Dieu merci, il existait, des hommes bien sur cette terre.

Toutefois, elle tenait d'abord à s'assurer que Charlie allait bien. Elle se leva et gagna la chambre d'enfant. Duc, mariage, nuit de noces... Charlie comptait tellement plus que toutes ces futilités.

Son neveu était assis au petit bureau dans un angle de la pièce. Son regard s'illumina dès qu'il la vit.

— Tante Mia ! Vous voulez lire mon essai sur Aristophane ?

— Certainement, répondit-elle avec un sourire.

Depuis le décès de son frère, sir Richard avait congédié le précepteur de Charlie, à la suite de quoi Mia avait convaincu le pasteur de se charger de l'éducation de son neveu.

Son frère John aurait été effaré. S'il avait été déçu par la condition physique de son fils unique, jamais il n'avait lésiné sur son éducation, sachant qu'un jour Charles Wallace serait amené à diriger le domaine familial.

Charlie se précipita sur ses jambes maigrichonnes, s'arrêta près du sofa, où Mia s'était assise, et prit appui sur sa béquille.

— Que se passe-t-il ?

Elle l'attira sur ses genoux et l'étreignit avec tendresse. Bientôt, il aurait neuf ans. Puis dix, puis vingt...

Si elle devait se marier avec le diable en personne pour assurer son bonheur et sa sécurité, elle n'hésiterait pas. Le testament de John exigeait qu'elle soit mariée ; par chance, il ne spécifiait pas combien de temps.

— Rien du tout ! assura-t-elle avec une gaieté forcée. Tout va bien. En fait, je tiens à ce que tu sois le premier à savoir que je viens d'accepter la demande en mariage d'un duc.

Mia choisit d'oublier que ladite demande émanait d'elle. Charlie n'avait nul besoin de le savoir. Il avait déjà eu bien trop de soucis durant sa courte vie.

— Tu imagines, mon chéri, je vais être duchesse. C'est beaucoup mieux que d'épouser M. Reeve.

— Non ! protesta le garçon. M. Reeve va revenir, je le sais ! Il a promis de me fabriquer une nouvelle béquille. Il ne partirait pas sans avoir tenu sa promesse.

Mia soupira. Charlie refusait d'admettre qu'elle avait été abandonnée par son fiancé.

— M. Reeve a laissé un mot disant qu'il s'embarquait pour l'Inde, tu te souviens ?

Edward n'avait pas pris la peine de lui éviter la honte de l'attendre en vain à l'église, un coup bas qu'elle ne lui pardonnerait jamais. Pourquoi n'avait-il pas décidé de fuir la veille du mariage ? L'humiliation aurait été plus supportable. Elle aurait pu pleurer en privé. Mais la lettre avait été remise à sir Richard qui l'avait lue à voix haute alors qu'elle attendait dans le vestibule de Saint-Ninian.

Edward n'avait même pas informé ses parents. Quand elle avait vu le comte de Gryffyn et son épouse plus tard ce matin-là, ils semblaient aussi choqués et bouleversés qu'elle.

Dans un recoin secret de son cœur, elle voulait croire que Charlie avait raison. Qu'un jour, Edward reviendrait. Il l'avait aimé. Il la regardait... eh bien, comme elle regardait Vander autrefois.

Un jour, Edward se libérerait de la terreur du mariage qui l'avait poussé à la fuite ; ce serait, hélas, trop tard.

— Je ne peux attendre, Charlie, murmura-t-elle, la gorge nouée. Il ne reste que deux semaines avant que la clause de tutelle dans le testament de ton père ne prenne effet.

Son frère l'avait nommée tutrice de Charlie – à condition qu'elle soit mariée dans les douze mois suivant son décès. À un homme de bien et de valeur.

Son frère n'aurait jamais envisagé qu'elle, Mia, pût se charger de la gestion du domaine, tâche ô combien ennuyeuse et répétitive pourtant. Son père et lui l'avaient toujours écartée avec désinvolture, traitant ses romans de « griffonnages ».

Les griffonnages en question avaient rapporté davantage que le domaine en un an, mais elle n'en avait rien dit à son père, pas depuis la sortie de son premier livre, quand, magnanime, il lui avait accordé le droit de « garder ses quatre sous pour elle-même ».

— J'aurais préféré qu'il reste, insista Charlie. M. Reeve m'avait promis d'acheter un traîneau l'hiver prochain et de me tirer dans la neige. Et il devait aussi m'apprendre à inventer des choses.

Mia resserra son étreinte. À la mort de son frère, sir Richard avait tenté de s'arroger la tutelle de son neveu sous prétexte que son fiancé était un enfant illégitime et ne pouvait, de ce fait, être considéré comme un homme « de bien et de valeur ». Dieu merci, sa démarche n'avait pas abouti.

Sir Richard gagnait souvent ses procès – qui étaient légion –, mais il avait perdu celui-ci. Les avocats d'Edward avaient contre-attaqué pour diffamation. Illégitime, Edward n'en était pas moins le fils d'un comte. Il était en outre, professeur à Oxford et avait fait fortune en mettant au point diverses machines, dont une, révolutionnaire, à fabriquer le papier qui rencontrait un franc succès chez les imprimeurs.

Mia l'avait rencontré dans le bureau de son éditeur, alors que Lucibella Delicosa était en visite à Londres. Un instant, elle songea avec nostalgie aux premiers jours enivrants de leur idylle, lorsque son père et son frère vivaient encore et qu'elle croyait avoir enfin rencontré un homme qu'elle admirait.

Elle se ressaisit. Ironie de l'histoire, les faits avaient donné raison à sir Richard : Edward n'était pas un homme de bien et de valeur. Sinon, jamais il ne l'aurait abandonnée.

— Tu apprendras à inventer des choses par toi-même, répondit-elle à Charlie. Je suis obligée d'épouser un autre homme que M. Reeve. Cette offre du duc est une chance pour nous. Je ne te laisserai pas aux mains de sir Richard, mon Charlie chéri, ajouta-t-elle avant de plaquer un baiser sur son front.

Le garçon posa la tête sur son épaule et elle l'entoura de son autre bras. Elle sentait son petit corps frêle et osseux contre le sien. Un jour, il deviendrait un homme ; pour l'heure, il n'était encore qu'un enfant. Un enfant fragile.

— Je n'aime pas être le pupille de sir Richard. Il me regarde comme si j'avais trois doigts, ou deux nez.

— Nous n'aurons plus jamais à nous inquiéter de ton oncle. Tu seras le pupille d'un duc. Qu'en penses-tu ?

L'indécision de Charlie lui fendit le cœur.

— Je n'ai jamais rencontré de duc. Vous le connaissez bien ?



— Bien sûr, affirma Mia. Je connais Sa Grâce depuis l'enfance. Voilà pourquoi il est assez généreux pour nous faire cette faveur, en l'honneur de notre vieille amitié.

Si seulement c'était vrai.

— Je me suis dit qu'après le mariage, nous pourrions faire un voyage, tous les deux. Que dirais-tu d'aller visiter la Bavière ?

À ses yeux, la Bavière avait toujours été un endroit des plus romantiques, avec ses châteaux qui pourraient servir de cadre aux aventures futures de ses héroïnes.

Plus vite elle quitterait l'Angleterre, plus vite Vander pourrait engager une procédure de divorce pour abandon du domicile conjugal ou d'annulation pour non-consommation du mariage. À lui de voir, comme elle le lui expliquait dans la lettre qu'il n'avait pas pris la peine de lire.

Dès lors que Charlie l'accompagnait, Mia réalisa non sans tristesse qu'à part son cheval Lancelot, rien ni personne ne la retenait en Angleterre. En cet instant, sa vie lui parut étrangement vide.

— Oh oui, s'il vous plaît ! s'exclama son neveu avec enthousiasme. J'adorerais faire ce voyage !

— Alors c'est décidé, nous partirons.

— Je pourrais avoir du mal à marcher sur le pont du bateau.

Mia frissonna à la pensée de Charlie sur un pont glissant.

— Nous resterons dans la cabine, et nous serons de l'autre côté de la Manche avant que tu aies eu le temps de dire *ouf* ! assura-t-elle, s'efforçant de nouveau d'apparaître gaie.

Sans grand succès.

Charlie noua les bras autour de son cou.

— Tout ira bien, tantine, la rassura-t-il.

Sa tignasse brune rappelait à Mia celle de son frère.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

— Moi aussi, je vous aime, répondit son neveu d'une toute petite voix.

# 7

## NOTES SUR L'INTRIGUE

— *Tout Londres aux pieds de Flora.*

— *Flora a des doutes sur le comte Frédéric. Se pourrait-il qu'en dépit de sa cour assidue, il ne soit en réalité qu'un Traître Cruel ?*

*Frédéric : « Qui pourrait regarder pareil tableau de la grâce et la douceur féminines et ne pas y reconnaître l'œuvre parfaite du Créateur ? »*

— *Doit-il se déclarer immédiatement, dès le premier bal ?*

*« Mon cœur vous est follement dévoué », s'écria le comte (s'exclama ? protesta ?). Peut mieux faire.*

*« Par tout ce que mon âme a de plus sacré, je vous jure que mon cœur est à vous pour l'éternité ! » s'exclama le comte, en proie aux affres de la passion qu'il ressentait.*

*Pas mal.*

## Rutherford Park, trois jours plus tard

Le jour du mariage s'annonça ensoleillé et d'une chaleur inattendue pour une fin d'été.

Mia ouvrit l'œil à 5 heures, désorientée, pensant qu'il était temps d'aller voir si Charlie était réveillé.

Entre deux clignements de paupières, elle aperçut un papier peint inconnu, et se souvint alors qu'elle avait embrassé son neveu la veille au soir avant de se rendre à Rutherford Park. Il n'y avait qu'une heure de trajet entre leurs demeures, mais le duc avait exigé qu'elle passe la nuit chez lui. Elle avait cédé, estimant plus diplomatique de ne pas se chamailler sur un sujet aussi insignifiant.

En guise de rébellion, elle mit un point d'honneur à arriver tard, si bien qu'on la conduisit droit à sa chambre – celle de feu la duchesse, supposait-elle – et qu'elle n'eut pas l'heur d'être accueillie par son futur époux.

Avec un petit frisson de dégoût, Mia jeta un regard à la ronde, s'attardant sur les glands dorés qui ornaient les colonnes du baldaquin, les tentures en soie de Lyon derrière la coiffeuse, l'urne en argent gravée du sceau ducal posée sur le manteau de la cheminée.

L'urne était entourée d'un fouillis de petits animaux en porcelaine, laque et jade, une collection qui avait quelque chose de désespérant, trouvait Mia. Se pouvait-il que son père ait offert ces miniatures à sa maîtresse parce qu'il ne pouvait lui donner d'enfants ? Quelle triste pensée. Elle se souvenait du sourire mélancolique de la duchesse. Peut-être leur secret était-il plus triste que l'adultère. Plus intime.

Haussant les épaules, elle sortit du lit. Elle serait partie pour midi. Inutile de contrarier Vander par sa présence plus longtemps que ne l'exigeait l'absolue nécessité. Il serait fou de joie d'apprendre qu'elle n'avait nulle intention de demeurer sous son toit et que ce mariage ne le serait que de nom.

Susan, sa femme de chambre, passa la tête dans l'entrebâillement.

— Bonjour mademoiselle, la salua-t-elle avec un sourire.

Elle fit entrer des valets chargés de brocs d'eau fumante qu'ils portèrent dans la salle de bains adjacente.

Malgré tous ses efforts, Mia ne pouvait s'empêcher de penser à feu la duchesse. Pourquoi, par exemple, Sa Grâce avait-elle souhaité une baignoire entourée de miroirs ? Elle-même s'employait de son mieux à ne jamais regarder sa silhouette, ni la moindre partie de son corps, à vrai dire. Impossible d'ignorer ces vallons déprimants de chair rose avec une galerie des glaces à laquelle le regard ne pouvait échapper. Elle ne s'attarda pas dans son bain, et s'enveloppa en hâte dans une grande serviette dès qu'elle sortit de l'eau. Plus vite cet épisode serait terminé, mieux elle se sentirait.

— Que pensent les domestiques de ce mariage ? demanda-t-elle à Susan.

Le regard de la femme de chambre croisa le sien dans le miroir de la coiffeuse, puis se fixa sur la brosse qu'elle passait dans les longs cheveux de sa maîtresse.

— Ils n'osent pas me le dire en face.

Susan était à son service depuis trois ans et savait presque tout d'elle, y compris l'histoire du poème. Fidèle à sa nature, la jeune femme avait éclaté de rire à l'évocation du « jus nacré », mais trouvait elle aussi monstrueux qu'Oakenrott ait révélé à tous l'adoration de Mia pour Vander.

— On s'attendrait qu'ils soient heureux que leur maître se marie, poursuivit-elle. Mais ils semblent croire que Sa Grâce commet une énorme erreur. Il m'a fallu faire appel à toute ma volonté pour ne pas dire ma façon de penser à M. Nottle, hier soir.

Ses joues virèrent au rose et les coups de brosse s'accéléchèrent.

— Le majordome ?

— C'est si guindé à l'office, milady. M. Gaunt hurlerait de rire si nous devions faire des courbettes comme l'exige M. Nottle. Pourtant, il n'a pas empêché les domestiques de jacasser sur les maîtres d'une façon que M. Gaunt ne permettrait jamais.

— Je doute que mon père ait été très populaire dans ces murs, commenta Mia. Mon poème m'avait déjà rendue tristement célèbre, et son décès l'année dernière dans les circonstances que l'on sait a été le point d'orgue d'une longue série de scandales.

— Sa Grâce a de la chance de vous avoir ! assura Susan. À ce que tout le monde dit, il n'a jamais montré le moindre intérêt pour les dames, juste les chevaux. Il ne va pas aux bals, ni même à Londres pour la saison. Il passe tout son temps aux écuries. Il n'a même jamais feint de courtiser une dame. Certains prétendent que les femmes ne l'intéressent pas, si vous voyez ce que je veux dire, ajouta-t-elle à mi-voix.

Les joues de Mia s'enflammèrent. Ces gens se trompaient. Les femmes intéressaient Vander.

— On ne peut pas reprocher au personnel d'être déconcerté par ce mariage hâtif, Susan. Ils auraient sans doute préféré qu'il choisisse une femme élégante, comme sa mère. En accord avec tout ceci.

D'un geste, elle désigna la multitude de bibelots.

Susan plissa le nez.

— Sa Grâce n'appartenait pas à la noblesse, et cette pièce en est la preuve. Ce décor est très révélateur de sa personnalité.

— Nous ne devons pas parler ainsi, la réprimanda Mia. Ce n'est pas convenable.

— Cette chambre est oppressante, s'entêta Susan, et elle n'avait pas tort.

Le regard n'avait pas un seul endroit où se poser qui n'évoquât pas le statut de la duchesse ou sa passion immodérée pour les miniatures.

— Les serviteurs préféreraient que je sois une femme différente. Voilà ce que je veux dire, Susan.

— Tout ce qu'il vous faut, c'est une nouvelle garde-robe, assura la femme de chambre, et ce n'était pas la première fois.

Susan était un ange. Elle affirmait toujours que sa maîtresse sous-estimait ses charmes, à quoi Mia répliquait qu'elle se montrait simplement pragmatique. Là où les grandes femmes pouvaient porter des

robes au tombé souple, elle paraissait immanquablement courtaude.

Elle subodorait vaguement que trois ou quatre essayages seraient nécessaires pour façonner une robe à la coupe flatteuse. Elle n'en avait jamais eu le temps, et la couturière locale n'était assurément pas à la hauteur du défi.

De plus, c'était sir Richard qui tenait les cordons de la bourse depuis l'année passée. Comme il n'était pas autorisé à retirer des fonds en son nom avant d'obtenir la tutelle officielle, il s'était contenté de réduire toutes les dépenses – et avait supprimé la rente de Mia sous prétexte qu'étant en deuil, elle n'avait nul besoin de nouvelles toilettes.

L'argent de ses droits d'auteur, elle le réservait à une possible fuite avec Charlie. En conséquence, elle arborerait pour son mariage une robe de mousseline mal ajustée. Vander porterait sans doute le sac et la cendre, alors sa propre tenue n'avait guère d'importance.

Edward n'en aurait eu cure. C'était un intellectuel que les apparences n'intéressaient pas – trop superficiel. Mia réalisa non sans surprise qu'elle n'avait pas le cœur aussi brisé qu'il aurait pu l'être à la perspective d'épouser un autre homme que son fiancé.

Selon les codes des romans qu'elle affectionnait (et écrivait), elle devrait être encore prostrée sur le sol, en sanglots. Après tout, le drame ne remontait qu'à un mois. Elle avait l'intention de décrire Flora blanche comme un linge, le regard hanté et le corps amaigri, son appétit l'ayant désertée.

Celui de Mia était aussi solide que d'ordinaire. En fait, une fois le choc passé, elle s'était sentie davantage irritée qu'accablée de chagrin. Et la mauvaise humeur lui donnait toujours envie de dévorer des brioches beurrées.

Problème plus important en cet instant, Mia était pétrifiée à l'idée de descendre l'escalier. Comment affronter Vander ? Elle lui avait forcé la main avec tant de malhonnêteté. Il devait la haïr.

Évidemment, il la haïssait.

Elle finit par se résoudre à quitter la chambre. Nul autre choix possible : il lui fallait affronter le duc irascible et prononcer ses vœux aussi vite que possible, après quoi elle rentrerait chez elle et feindrait de tout oublier.

Alors qu'elle atteignait le pied de l'escalier, elle entendit, horrifiée des voix en provenance du salon. Vander n'avait quand même pas organisé une réception ?

Son héroïne dans *L'Amour conquiert tout*, Petronella – ou était-ce Giuliana ? – devait affronter la guillotine. Le menton levé, elle s'avavançait avec courage vers son destin (enfin, pas vraiment, bien sûr, car un duc, fasciné par sa beauté, risquait sa vie pour la sauver).

Mia redressa le menton et se dirigea d'un pas déterminé vers le salon. Ce n'était pas tout à fait pareil que la guillotine, pourtant son cœur cognait comme si elle allait à la mort. Nottle, le majordome, ne lui facilita pas la tâche : il la toisa de la tête aux pieds avant d'ouvrir la porte.

— Mlle Carrington, annonça-t-il.

À la totale stupéfaction de Mia, le duc de Villiers se tenait devant elle. L'homme – une lointaine connaissance de son père, si sa mémoire était bonne – était réputé pour son extravagance vestimentaire. Fidèle à sa réputation, il était vêtu d'une redingote en taffetas de soie à rayures bleues et vertes sur un gilet entièrement brodé de fleurs. L'air égaré, Mia chercha son épouse du regard, mais la seule autre personne présente était Vander, élégant lui aussi dans sa redingote en soie améthyste ornée de manchettes brodées.

Raté pour le sac et la cendre.

Sa propre toilette n'était certes pas à la hauteur de la cérémonie qui l'attendait, dut admettre Mia.

Vander s'avança vers elle et la salua.

— Mademoiselle Carrington. Toutes mes excuses pour ne pas vous avoir accueillie en personne hier soir.

Sa voix virile lui arracha un frisson.

— Votre Grâce.

Mia exécuta une profonde révérence qui lui permit de se ressaisir. Puis elle se redressa et salua le duc de Villiers.

— Votre Grâce, répéta-t-elle dans un souffle.

— Tout va bien, j'espère, dit Vander, impassible.

Elle sentit une brusque chaleur monter dans son cou.

— Bien sûr. En fait, je suis surprise. Vu les circonstances, je ne m'attendais pas à une réception.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? brailla une voix sortie de nulle part.

Saisie, Mia fit un bond de côté, droit dans les bras de Vander qui la prit aux épaules pour la remettre d'aplomb et la garda contre lui.

— Mon oncle, j'ignorais que vous étiez là. Mademoiselle Carrington, puis-je vous présenter mon oncle, sir Cuthbert Brody ?

Sir Cuthbert venait de se lever d'un fauteuil à haut dossier placé devant la fenêtre. De la taille de Mia, quoique beaucoup plus rondet, il avait le nez et les joues rouges, et le peu de cheveux qui lui restaient se dressaient sur son crâne tel un pavillon à la proue d'un navire. Il portait une redingote extraordinaire, mais quelque peu froissée, en soie à motif cachemire vert sauge avec une canne assortie ornée d'un pommeau en laiton.

— Je préfère Chuffy, déclara-t-il d'une voix pâteuse. Bonjour à vous, ma chère.

Il semblait un peu éméché. Non, pire : il était complètement ivre et titubait même un peu.

Vander grogna.

— La dernière fois que je vous ai vu, il était 2 heures du matin et vous alliez vous coucher, mon oncle.

— Oh, à cette heure-là, il était trop tard pour aller au lit ! Et puis, j'aurais manqué ce glorieux événement, cette cérémonie... nuptiale.

— Avez-vous prévu de changer de redingote ? s'enquit Vander.

— Celle-ci convient tout à fait pour boire, répliqua son oncle avec entrain. Alors elle conviendra aussi pour te conduire à l'autel. Et puis, ce n'est pas comme si c'était le genre de mariage où on tortille du postérieur dans la travée centrale de Saint-Paul, hein ?

Outre les brumes d'alcool, il y avait dans ses yeux bruns une lueur touchante. Mia se libéra des mains de Vander et le premier sourire sincère de la journée lui incurva les lèvres.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, sir Cuthbert, assura-t-elle en s'inclinant dans une révérence.

— Appelez-moi donc Chuffy, dit-il, gâtant un peu lorsqu'il la salua. Vous allez devenir ma... ma nièce, après tout. Je vous ai déjà rencontrée, n'est-ce pas ? Je veux dire, à l'époque où votre père batifolait avec ma belle-sœur ?

— Mon oncle, intervint Vander d'une voix dure.

Chuffy lui coula un regard en coin.

— Qu'est-ce à dire ? Feignons-nous de n'avoir jamais rencontré cette demoiselle ? Même si je ne me rappelle plus trop quand, ma chère. Le père de Vander était mon frère, mais il n'avait pas toutes les tasses dans le buffet.

— Elle est au courant, fit remarquer Vander.

— Pas une raison pour rester tous plantés là à la devisager comme si elle était un garçon d'étable affublé de la soutane du pasteur, décréta Chuffy.

Il réussit l'exploit de se tenir droit tout en donnant un grand coup de tête sur le côté qui envoya valser sa mèche.

— Comment va, Villiers ? Je ne m'attendais pas à vous voir ici, je dois dire.

C'était intéressant de découvrir que l'aristocrate le plus strict de Londres quant à ses fréquentations comptait apparemment un ivrogne au nombre de ses amis.

— Je ne me doutais pas que vous étiez dans cette pièce, Chuffy, répondit Villiers avec un salut et un sourire chaleureux.

— Eh bien, je ne vais pas vous mentir. Quand j'ai compris que vous comptiez jacasser un moment au sujet de la future mariée, j'ai piqué un petit roupillon.

Mia se mordit la lèvre. C'était une chose de s'imaginer face à la guillotine, et une autre d'avoir la confirmation que des gens réclamaient sa tête. Ainsi, son futur mari s'était amusé à la tourner en ridicule. À quoi s'attendait-elle donc ?

À son grand étonnement, Chuffy prit sa défense.

— Vous devriez avoir honte, Leo, dit-il au duc de Villiers. Vous n'étiez pas non plus le meilleur parti de la saison, vous savez. Je ne comprends pas comment vous avez réussi à convaincre cette charmante personne de vous épouser, avec tous vos bâtards. Presque une douzaine, si je ne m'abuse.

Villiers se détendit visiblement.

— Une demie seulement. Et un fils légitime, à présent.

— Suis-je censé vous féliciter de semer dans votre propre champ ? rétorqua Chuffy. C'est l'hôpital qui se moque de la charité, ou cette autre expression avec la paille et la poutre.

Il fit un pas mal assuré vers Mia, tel un chevalier en armure ternie.

— Enfin bref, je ne tolérerai pas davantage ces jacasseries de vieilles commères.

Le duc de Villiers opina.

— Honte à moi, dit-il avant de se tourner vers Mia. Désolé de vous avoir mise mal à l'aise, mademoiselle Carrington. Je connais Sa Grâce depuis sa plus tendre enfance et les circonstances de ses fiançailles ne sont pas ce que j'avais espéré pour lui.

Mia inspira un grand coup.

— Je présente mes excuses pour ces circonstances, dit-elle, sincère.

Le duc attendit, comme si elle allait changer d'avis simplement parce qu'un duc – un autre – n'approuvait pas son chantage. Ce qui était impossible. Le bien-être de Charlie était autrement plus important que l'opinion du duc de Villiers.

— Moi, je comprends pourquoi cette demoiselle veut mon neveu, annonça Chuffy. Elle a bon goût, voilà tout. Ce garçon parle n'importe quelle langue sans pour ainsi dire ouvrir un livre...

— C'est faux, le coupa Vander.

— Certes, il y a plus séduisant, poursuivit Chuffy, ignorant son neveu. Mais il est duc. Son tempérament querelleur est son plus gros défaut.

Mia voyait que Vander commençait à perdre patience.

— Pas comme son père, cependant. Mon frère – paix à son âme – ne pouvait dominer sa colère. Sauf que c'était sa cervelle qui était en cause, pas lui. C'était un grand mangeur de bœuf et je crois que cela a fait du tort à son esprit.

Il marqua un temps d'arrêt et regarda Mia d'un air complice. Elle hocha la tête avec un sourire. Était-elle censée jouer au jeu des citations ? Elle avait reconnu le texte ; le moment lui semblait toutefois mal choisi pour une petite discussion sur Shakespeare.

— Ce garçon a toutefois une magnifique crinière, ajouta Chuffy.

Cette fois, ce n'était pas de Shakespeare. C'était un simple état de fait. Vander possédait en effet une belle chevelure épaisse.

— Je crois que nous pourrions aussi bien nous asseoir, proposa ce dernier, non sans agacement. Mlle Carrington et moi devons nous marier dans moins d'une heure, mais le pasteur semble avoir disparu. Les préparatifs à la chapelle ont dû se prolonger. Elle a été peu utilisée ces dernières années, expliqua-t-il à Mia.

Elle était soulagée de ne pas avoir à remettre les pieds dans l'église locale, Saint-Ninian, et de devoir revivre le Grand Abandon. Elle se sentait nauséuse, et avait encore du mal à croire qu'elle avait

été capable de contraindre un homme au mariage en recourant au chantage. Elle ne voulait pas croiser le regard de son oncle, ni réfléchir aux implications de son acte pour Vander.

La porte s'ouvrit et Nottle s'encadra sur le seuil.

— M. Tobias et lady Xenobia India Dautry, annonça-t-il avec emphase.

Le cœur de Mia se serra. Vander avait invité son ami Thorn, l'un des témoins de l'horrible incident dans la bibliothèque.

— Pourquoi ne pas inviter toute la contrée ? ironisa Chuffy. Nottle, où est le champagne ? Votre maître se fait passer la corde au cou !

Le majordome pinça les lèvres. Vander lui adressa un signe de tête et il se retira. Chuffy trotтина à sa suite, agitant la main à l'adresse de Dautry et de son épouse.

Prise de vertige, Mia regarda le duc de Villiers saluer son fils et sa belle-fille. Que diable faisait-elle en compagnie de gens aussi beaux et distingués ? Thorn Dautry et lady Xenobia étaient remarquablement bien assortis. Inutile de préciser qu'ils étaient aussi parés que des mâts de mai. Et aussi grands. Le genre de personnages qui lui donnaient l'impression d'être un pauvre champignon rabougri.

— Attendez-vous d'autres invités ? demanda-t-elle à Vander à voix basse.

— Pourquoi cette question ? s'enquit-il d'un ton courtois, alors même que son regard étincelait de colère. Vous ne souhaitez pas célébrer cet événement heureux, ma chère ?

Évidemment, il était furieux. À juste titre.

— J'avais imaginé une cérémonie dans l'intimité, dit-elle, maîtrisant difficilement sa voix.

— Dans l'intimité ? Pourquoi diable ? s'étonna Vander qui se tourna et donna une brève accolade à Thorn. Merci d'être venu.

— Je n'aurais manqué cet événement pour rien au monde, répondit Dautry d'une voix crispée.

Au moins dans *L'Amour conquiert tout*, son héroïne échappait-elle à la guillotine avant d'être menacée par la lame. Mia, elle, avait la sensation que celle-ci luisait, menaçante, au-dessus de son cou.

Elle réalisait trop tard qu'elle aurait dû insister pour que Vander lise sa lettre. Celui-ci lui prit le coude.

— Mademoiselle Carrington, vous vous souvenez sûrement de M. Dautry, quoique vous n'ayez pas encore rencontré son épouse, lady Xenobia India. Ce sont des amis proches.

Thorn Dautry décocha à Mia un regard assassin. D'un coup d'œil, elle comprit que sa femme était dans les mêmes dispositions à son égard. Quand elle avait pris la décision désespérée de faire chanter Vander, elle n'avait pas songé au mépris dont elle ferait l'objet, et qu'elle lisait à cet instant dans les yeux de lady Xenobia. Après un bref salut, celle-ci se détourna comme si Mia n'était qu'une vulgaire fille de cuisine impudente.

Mia avait entendu dire que lady Xenobia était capable de réorganiser une maison en deux jours. À présent, elle savait comment elle s'y prenait. Sans doute lui suffisait-il d'un regard acéré aux domestiques qui chapardaient le brandy et ils se confessaient sur-le-champ.

Dautry escorta son épouse jusqu'au sofa avec une sollicitude suggérant qu'elle attendait un enfant. Vander suivit et fit asseoir Mia près de lady Xenobia, alors qu'il était évident qu'elle aurait préféré se trouver ailleurs. Dans un coin, par exemple.

Chuffy réapparut, suivi de Nottle qui portait un plateau chargé de flûtes à champagne et d'une bouteille. L'oncle de Vander tenait deux autres bouteilles.

— Nous voilà ! brailla-t-il. Cette fête est tellement sinistre que j'ai l'impression de devoir prendre les mensurations de mon pauvre neveu pour son cercueil au lieu de son lit conjugal !

Vander s'avança vers son oncle, inquiet sans doute qu'il ne s'effondre, au risque de briser les bouteilles.

— Cet homme est ivre mort, fit remarquer Lady Xenobia sans prendre la peine de murmurer.

Chuffy étant la seule personne dans la pièce à avoir fait montre d'un peu de gentillesse à son égard, Mia se sentit obligée de le défendre. Elle se racla la gorge, puis :

— Sir Cuthbert me donne cependant l'impression d'avoir toute sa tête.

Lady Xenobia tourna vers elle le regard condescendant d'une reine découvrant une femme de chambre égarée.

— Seul un imbécile peut trouver un homme ivre raisonnable, lâcha-t-elle, tranchante.

— Je préférerais que vous vous absteniez, dit Mia après une hésitation.

Lady Xenobia arqua un sourcil interrogateur.

— De quoi, je vous prie ?

— Il ne sert à rien d'être en colère.

C'était une erreur. Mia le comprit à la seconde où le sourire acide de son interlocutrice s'accrut au lieu de s'évanouir, un talent des plus déconcertants.

— Je vois un ami cher pris dans les filets d'une mystificatrice, agitant une lettre qu'elle a sans doute fabriquée de toutes pièces, déclara l'aristocrate avec une éloquence féroce, quoique posée. Inutile de philosopher sur la moralité du chantage. Qui peut cependant affirmer que le père de Vander a réellement rédigé cette lettre ?

— C'est bien lui, assura Mia. Même s'il était sans doute déjà fou, se sentit-elle obligée d'ajouter par honnêteté. Je suis navrée de vous causer de la peine.

Lady Xenobia garda le silence quelques secondes, puis posa la main sur celle de Mia.

— Je vous en prie, renoncez, murmura-t-elle.

Comme Vander s'approchait d'elles, elle le chassa d'un geste. Paradoxalement, Mia eut le sentiment qu'il lui faisait défection.

— Je m'emporte beaucoup trop facilement, continua lady Xenobia. Mais, voyez-vous, Vander est un véritable ami. Nous le chérissons. Il mérite de choisir lui-même son épouse, mademoiselle Carrington. Une épouse qui lui convienne. Je vous en conjure.

— Je comprends votre inquiétude pour Sa Grâce, répondit Mia, qui s'efforça de ne pas s'appesantir sur le fait qu'elle n'était pas une épouse convenable, et je respecte votre désir qu'il soit heureux. Je vous assure que le duc aura tout le temps de trouver une épouse digne de lui. Nous ne resterons pas mariés longtemps, et il est encore jeune.

— *Pardon ?*

Avant que Mia ait le temps de répondre, Chuffy se laissa choir entre elles deux. Il lui tendit la flûte qu'il avait à la main. Dans l'autre, il tenait une bouteille à laquelle il buvait au goulot.

— J'ai pensé que je ferais bien de venir à votre secours, dit-il sans prendre la peine de baisser la voix. Cette fête manque de musique ! lança-t-il à la cantonade.

— C'est parce que la fête n'en est pas vraiment une, répondit Vander en contournant le sofa.

Lady Xenobia se leva en hâte et entraîna son mari à l'autre bout de la pièce. Peut-être se montrerait-elle plus polie maintenant qu'elle connaissait la nature temporaire de l'union dont ils devaient être les témoins.

— Eh bien, mon garçon, tu as de la chance : je peux assurer l'animation musicale. *Ne dis pas à l'amour : plus tard, s'égosilla Chuffy. Vite un baiser, ma toute belle : jeunesse passe à tire-d'aile<sup>1</sup>.*

Il se pencha vers Mia, lèvres en avant.

Vander la fit lever brusquement et l'attira contre lui avant qu'elle pût l'en empêcher.

— Vous ne pouvez pas embrasser Mlle Carrington, mon oncle.

Chuffy cligna des yeux, surpris.

— Vous avez plus de vingt printemps ? demanda-t-il à Mia.

— Oui, concéda-t-elle, se sentant soudain vieille fille à l'extrême.

— Alors, ma foi, tant pis pour le baiser.



— Ne devrions-nous pas aller retrouver le pasteur ? suggéra Mia, au désespoir.

Il lui tardait d'en avoir terminé avec cette épouvantable matinée et de regagner son domicile. Elle craignait que Charlie ne s'inquiète. Elle ne l'avait jamais laissé seul la nuit et était toujours présente à son réveil le matin.

— Vous êtes pressée ? s'enquit Vander.

Elle s'écarta de lui.

— Oui, répondit-elle avec audace.

Elle avait hâte de quitter ces gens qui aimaient tous Vander – tant mieux pour lui –, lui rappelant ainsi qu'à part Charlie, personne ne tenait à elle.

— Votre Grâce, vous ne tenez assurément pas à rendre cette occasion plus émouvante qu'elle ne l'est déjà, n'est-ce pas ?

— *Arrête, écoute, ô ne fais plus : mon amour chantera pour toi !* chantait Chuffy à tue-tête. D'aucuns prétendent que Shakespeare était indigeste, mais nous savons qu'il n'en est rien, n'est-ce pas ?

Il se leva d'un pas chancelant et inclina sa bouteille au-dessus du verre de Mia. Elle était vide. Il fit volte-face vers Vander, l'air furibond.

— Quelle maison misérable qui n'a même pas une goutte de champagne pour la mariée le jour de ses noces !

— Quelqu'un a dû le boire, ironisa Vander.

— Après les noces vient le plaisir, vous comprenez ? roucoula Chuffy.

— Mademoiselle Carrington, vous vous mordez à nouveau les lèvres, fit remarquer Vander qui se pencha vers elle. Du coup, elles prennent une couleur de fruit rouge très appétissante. Certaines femmes le font précisément pour cette raison.

Elle le foudroya du regard.

— J'en déduis que vous ne cherchez pas à séduire votre futur époux, railla-t-il avant de se tourner vers ses invités. Allons à la chapelle, voulez-vous ? La fiancée a hâte d'avoir la bague au doigt.

Hâte d'avoir la bague au doigt ? C'en était trop. Après le camouflet du poème, l'abandon à l'église et le mépris des amis de Vander, c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase de l'humiliation.

« Bienvenue au douzième cercle de l'enfer », songea Mia.

<sup>1</sup>. Shakespeare, *La Nuit des rois*, acte II scène 3, traduction de Pierre Leyris. (N.d.T.)

## 8

### NOTES SUR LE LEGS

*Comte Frédéric riche au-delà des rêves les plus fous – supplie Flora de renoncer au legs de M. Mortimer. « Achetez un petit bouquet pour ma boutonnière, ma bien-aimée. Aucun homme à part moi ne vous offrira rien. Pas même par-delà la tombe ! »*

*— Flora appréhende de lui faire confiance (éviter « Flora appréhende »).*

*« Si vous n'avez pas confiance en moi, nous ne sommes pas destinés à nous marier ! s'exclama Frédéric, la trahison luisant au fond de ses yeux bleus. Comment puis-je prendre comme comtesse une femme qui n'a pas confiance ne m'aime pas ? »*

*Puis il l'abandonne le jour du mariage – après l'avoir convaincue de renoncer à son héritage. (Perfide ! Diabolique ! J'adore !)*

Le pasteur était visiblement contrarié, pour toutes sortes de raisons sans doute.

— Qui assiste cette femme ? demanda-t-il avec autorité.

Vander nota avec fierté que Mia ne cilla pas. Elle regarda le pasteur droit dans les yeux et joignit les mains.

— Mon parent vivant le plus proche a huit ans.

Chuffy s'avança en titubant.

— Elle m'a moi. Je veux dire, je serai son parent de substitution et l'accompagnerai là où elle doit aller. Je dois la mener à l'autel, c'est cela ?

Le pasteur le regarda avec dégoût.

— Sir Cuthbert, comment faites-vous pour être si tôt dans cette... léthargie ?

— Il est tôt ? s'étonna Chuffy.

— Je crois que nous ferions mieux de commencer, intervint Vander.

Ils patientèrent tandis que le pasteur s'affairait avec son missel et Vander se mit à penser aux divagations de son père. Sa mère l'écoutait, ou faisait semblant, puis se tournait vers un autre homme à la première occasion. Songeant à l'union catastrophique de ses parents, il regarda Mia avec un sourire sincère. Elle avait la tête inclinée et le soleil du matin qui inondait la chapelle accrochait des reflets d'or et de miel dans ses cheveux.

Jamais il ne l'aurait imaginé quelques jours plus tôt, mais il commençait à se dire que ce mariage était ce qui pouvait lui arriver de mieux : éperdument amoureuse, jamais Mia ne se détournerait de lui. De son côté, insensible à tout sentimentalisme comme il l'était, il n'avait pas à craindre de s'enticher d'une autre femme.

Comme si elle avait senti son regard, Mia leva les yeux vers lui. Certes, il ne lui avait promis que quatre nuits par an, il ne serait cependant pas contre lui en octroyer davantage.

Son regard descendit un peu plus bas, jusqu'à l'endroit où ses seins tendaient le tissu fatigué de sa robe. Elle avait besoin de toilettes plus seyantes ; des tenues de duchesse et non de gouvernante.

La robe d'India attira l'attention de Vander. Son buste était mis en valeur avec élégance et il ne verrait pas d'objection à ce que celui de Mia soit ainsi dévoilé.

— Pourquoi ce sourire ? lui murmura sa future épouse.

Surpris, il l'effaça aussitôt.

— Peut-être suis-je heureux de me marier.

— Inutile de vous moquer de moi !

Chuffy s'agita.

— Vander, va te placer là-bas, ordonna-t-il avec un geste vague en direction de l'autel. Moi, je ferai entrer la demoiselle par la cour et tu feindras de ne pas l'avoir vue ce matin. C'est important, sais-tu, de ne pas voir la mariée avant la cérémonie.

Sans attendre de réponse, il agrippa Mia par le bras et l'entraîna dans son sillage.

Thorn s'esclaffa.

— Dois-je me tenir auprès de toi ? demanda-t-il à Vander.

Ce dernier se souvint du mariage de Thorn, à Saint-Paul. La cathédrale était remplie jusqu'au dôme de membres de la bonne société londonienne pressés de voir la fille d'un marquis épouser un bâtard, quoique fils d'un duc. Lui-même se tenait près de Thorn devant l'autel, regardant une India rayonnante s'avancer vers eux. Pas un instant elle n'avait détaché les yeux de son futur époux.

— Oui, répondit Vander avant de se tourner vers le duc de Villiers. Si vous acceptiez de vous joindre aussi à moi, j'en serais honoré.

— Vous êtes comme un fils pour moi, dit le duc en lui touchant le bras. Entre nous, Thorn et moi allons arranger cette triste affaire, je vous le promets.

— Je me tiendrai près de Mlle Carrington, déclara India d'un air lugubre.

Vander hocha la tête.

— Merci.

Chuffy passa la tête par la porte de la chapelle.

— Dois-je faire entrer la mariée maintenant ? braila-t-il.

Le pasteur eut un reniflement de mépris, puis se tourna vers la petite assemblée. Vander s'écarta sur le côté, rasséréiné par la présence de Thorn.

Chuffy remonta la travée, Mia à son bras. Il marchait à grands pas, l'air digne. À mi-chemin, il trébucha et fit une embardée sur le côté, entraînant Mia à sa suite. India réprima un petit cri. Par chance, Chuffy réussit à se rattraper à un banc et reprit sa marche solennelle.

— Par Dieu et tous les saints à la porte du Purgatoire, j'ai bien cru nous faire chavirer tous les deux ! s'exclama-t-il avec entrain lorsqu'ils parvinrent à la balustrade du chœur et qu'il remit Mia entre les mains de Vander. Avec l'âge, j'ai tendance à tanguer un peu.

— Je vous rappellerai, sir Cuthbert, de ne pas invoquer le nom du Seigneur en vain dans sa propre maison ! aboya le pasteur.

Chuffy lui adressa un regard noir.

— *Crois-tu donc qu'à cause de ta vertu il n'y aura plus de brioches ni de bamboches ?*

Cette déclaration suscita un rire charmant chez Mia. Alors que Vander tentait encore de déchiffrer les paroles sibyllines de son oncle et qu'India fronçait les sourcils avec perplexité, Chuffy et Mia échangèrent un sourire.

— Celle-ci a fait mouche, n'est-ce pas, ma chère ? se réjouit le vieil homme. En plein dans le mille.

— Sir Cuthbert cite des répliques de *La Nuit des rois*, expliqua Mia. Il s'est amusé à ce petit jeu toute la matinée.

— Vraiment ? s'étonna India, visiblement aussi surprise que Vander.

Le pasteur s'éclaircit la voix. Même lui semblait amusé, quoique à contrecœur.

— Je pourrais considérer cette référence comme une offense, sir Cuthbert. À présent, vous devez cesser vos « désordres », afin que je puisse procéder à l'union de Sa Grâce avec Mlle Carrington.

— D'accord ! approuva Chuffy. Il est temps de lui passer la corde au cou.

Le pasteur se lança dans sa lecture. À l'évidence, il avait compris que le mariage qu'il célébrait n'avait pas grand-chose à voir avec l'amour ni, en l'occurrence, avec le caractère sacré de ce sacrement.

Tout en prêtant une oreille distraite aux paroles du pasteur, Vander songeait à sa future épouse. Mia connaissait Shakespeare. Chuffy l'appréciait. Son oncle était un vieil ivrogne, mais de toute la famille, c'était son parent le plus proche. Il l'adorait déjà quand il était enfant et son affection ne s'était pas démentie depuis.

Lorsque vint son tour de prononcer ses vœux, il fut envahi par une sérénité inattendue. Ce mariage lui était imposé, et sans doute ne pardonnerait-il jamais complètement à Mia. Cela dit, il y gagnait une épouse qui lui demeurerait fidèle. Cette pensée fit naître en lui un sentiment primitif, un élan possessif qui remontait sans doute à l'époque où sa mère avait fait entrer un autre homme dans la maison pour la première fois.

Mia répéta ses vœux d'une voix claire et posée. Vander s'en étonna. Il s'attendait qu'elle fût en larmes, ayant enfin atteint le but qu'elle s'était donné depuis l'enfance. À aucun moment, son regard ne croisa le sien durant la cérémonie. Il aima néanmoins lui glisser au doigt l'alliance qui avait appartenu à son arrière-grand-mère.

Le pasteur les déclara mari et femme, et ferma son missel.

— Vous pouvez embrasser la mariée.

Vander n'avait pas réfléchi à cette partie du rituel. Sa pensée première fut de ne pas se permettre ce genre de familiarités – sa toute nouvelle duchesse pourrait en conclure qu'il entendait lui prodiguer régulièrement des gestes d'affection. Mia leva les yeux. Son regard le transperça, même s'il n'y lut aucun reproche.

Sans lui laisser le temps de réagir, Chuffy beugla :

— Ma foi, mon garçon, si tu n'y vas pas, moi, je fonce !

Sur ces mots, il fit pivoter Mia et lui plaqua un baiser sur les lèvres, lui arrachant un rire gêné.

Vander se força à se détendre. Pour l'amour du ciel, il se contrefichait que son oncle embrasse sa femme !

Thorn, India et Villiers les entourèrent et leur adressèrent des félicitations polies. Vander vit Mia ciller lorsqu'on l'appela Votre Grâce pour la première fois. Son manque d'assurance était touchant.

— Parfait ! s'exclama Chuffy qui, à l'évidence, s'était arrogé le rôle de maître de cérémonie. J'ai chargé Nottle de préparer le champagne et un déjeuner de mariage digne de ce nom. Alors, allons-y ! Tu peux accompagner ta femme maintenant, je suppose ? glissa-t-il à Vander avec un regard noir qui paraissait étonnamment sobre.

En guise de réponse, Vander offrit le bras à son épouse.

*Son épouse.*

En proie à un immense soulagement, Mia remonta la travée au bras de Vander. C'était fait. Personne, pas même le méprisable sir Richard, ne pourrait contester son mariage. Il le liait à un homme qui la détestait, certes, et la vouait à une vie de solitude une fois leur union officiellement rompue, mais la sécurité de Charlie était assurée.

Adieu, sir Richard, sa pingrerie et son esprit procédurier. Elle engagerait un précepteur sans attendre et le paierait double afin qu'il les accompagne en Bavière. Elle ferait réparer les toits de chaume du village ; l'hiver dernier, alors qu'ils fuyaient, sir Richard avait décrété que les réparations incombaient aux villageois eux-mêmes, quand bien même ces derniers avaient été toute leur vie au service des Carrington.

Elle congédierait aussi tout domestique qui regardait Charlie comme s'il avait deux nez. Penser à lui apaisa le tourbillon d'émotions en elle. Elle lui avait promis d'être de retour à la fin de l'après-midi.

La vie reprendrait bientôt son cours. Elle se remettrait à l'écriture, et peut-être réussirait-elle à finir son roman d'ici à un mois. Elle feindrait de n'avoir jamais vécu ce douloureux épisode. Elle ne manquait

pas d'expérience lorsqu'il s'agissait d'oublier les humiliations... Ce n'était qu'une de plus, quoique profonde.

Pendant le déjeuner, l'assemblée discuta de *La Nuit des rois*, ce qui leur évita d'aborder des sujets plus épineux.

— Je n'ai pas aimé cette pièce, confessa lady Xenobia. Je trouve absurde que la comtesse jure de garder le deuil toute sa vie à cause du décès de son frère. Étant fille unique, je sous-estime peut-être le lien fraternel.

— Les frères et sœurs s'imposent à vous de manière insidieuse, observa son époux. Je m'estime chanceux d'être proche des miens.

— Mais iriez-vous jusqu'à prendre le deuil et à renoncer à vous marier si l'un d'eux venait à disparaître ? insista lady Xenobia. L'hypothèse de base de cette pièce est absurde. Shakespeare a créé une improbabilité dont il fait dépendre toute l'intrigue.

— *Ah ! mort, viens-t'en, viens-t'en me prendre*, chanta Chuffy.

— La pièce a pour sujet la façon dont le chagrin peut submerger la raison, intervint Mia. Viola est un peu folle de chagrin. Quand mon frère...

Elle s'interrompit, affolée. Que diable lui prenait-il ? Jamais elle ne parlait de ses sentiments. C'était sûrement le champagne.

— J'en conclus que vous avez perdu votre frère, raison pour laquelle c'est moi qui vous ai menée à l'autel, dit Chuffy. Plus âgé ou plus jeune ? Je ne peux pas dire que j'ai passé beaucoup de temps à éplucher le Debrett.

— John était mon aîné. En fait, il a péri dans le même incendie que mon père et feu la duchesse, répondit Mia avec un pâle sourire.

— Sacrée déveine, commenta Chuffy qui lui tapota la main. Voilà pourquoi vous êtes un peu fêlée, je suppose.

— Ah, vous êtes fêlée ? fit Thorn d'un air innocent, comme si la question n'était pas incroyablement discourtoise.

— Bien sûr qu'elle l'est, insista l'oncle de Vander. Épouser le fils de la maîtresse de son père, si ce n'est pas fou, je ne sais pas ce que c'est. Qui se ressemble s'assemble, n'est-ce pas ? Et la folie sévit dans cette famille.

Après cette charmante observation, Mia jeta un regard à la ronde et se rendit compte que toutes les assiettes étaient vides. Vander et elle allaient avoir l'ultime conversation de leur vie conjugale. Comme il n'avait pas daigné l'embrasser à l'issue de la cérémonie, il se réjouirait sûrement d'apprendre que son épouse prévoyait de le quitter avant la nuit de noces. Autant lui faire ce plaisir maintenant.

Elle se leva avec peut-être un peu plus de hâte que ne l'exigeait la politesse.

Un pétilllement amusé au fond des yeux, le duc de Villiers lui baisa la main.

— Ce fut une matinée littéraire des plus distrayantes. Je me découvre, je l'avoue, beaucoup plus intéressé par votre personne qu'auparavant, ma chère. Ma femme regrettera sincèrement de n'avoir pu se joindre à nous.

Mia secoua la tête.

— Je n'ai rien d'intéressant, croyez-moi, Votre Grâce.

Elle croisa intérieurement les doigts – d'aucuns pourraient considérer une identité secrète d'écrivain comme plutôt intéressante.

— Juste un instant, reprit Villiers. La littérature n'est pas mon fort. Et ma mémoire n'est plus ce qu'elle était.

— Je vois, dit poliment Mia.

— *Ô temps, défais ce nœud trop embrouillé pour moi*, déclama Villiers.

— Il n'y a aucun nœud à défaire, je vous assure, mentit-elle. Mais j'applaudis votre aisance avec Shakespeare.

— Le mariage m'a rendu plus intelligent, confia le duc, presque amical.

Mia s'empessa de libérer sa main. Elle ne tenait pas du tout à ce que ces gens la considèrent comme une amie. Elle ne l'était pas. Elle s'était comportée de manière méprisante avec Vander dans son seul intérêt et serait très bientôt sortie de leurs vies.

Après leur départ, elle se tourna vers son époux avant de perdre tout courage.

— Votre Grâce, nous devons parler.

— Les possibilités de conversation sont inépuisables, en effet, plaisanta celui-ci. *Lear ? Hamlet ?*

Comme on pouvait s'y attendre, il semblait ne pas avoir apprécié la conversation littéraire autant que lady Xenobia et elle.

— Je suis sérieuse, insista-t-elle.

— Je ne peux vous accorder qu'un court moment. Je dois me changer et aller aux écuries. J'ai un nouveau cheval qui a du mal à s'acclimater.

Mia compatissait déjà avec celle qui épouserait Vander quand ils auraient divorcé. La pauvre serait contrainte de voler des minutes de conversation, puisque à l'évidence les chevaux étaient plus importants aux yeux du duc que son épouse. Elle espérait que la nouvelle duchesse, elle, n'aurait pas de mal à s'acclimater, parce que Vander passerait son temps aux écuries à dorloter un cheval.

— Dix minutes, promit-elle.

## Brandy, Bucknell & Bendal, Éditeurs

9 septembre 1800

*Chère mademoiselle Carrington,*

*J'attends avec impatience votre réponse à ma missive du 27 août. Dans l'intervalle, je vous envoie plusieurs lettres de lecteurs. J'ai pris la liberté de les ouvrir; eu égard à cette affaire désagréable l'année dernière avec le gentleman qui se trouvait désavantagé comparé à vos héros. Je me permets d'attirer votre attention sur la lettre de Mme Petunia Stubbs.*

*Avec mon plus profond respect,*

*Votre dévoué,*

*William Bucknell,  
Brandy, Bucknell & Bendal, Éditeurs*

Mia entra dans le bureau de Vander, s'efforçant d'ignorer les battements désordonnés de son cœur.

Le pire dans toute cette affaire – hormis le fait qu'elle se détestait d'avoir contraint Vander au mariage –, c'était de découvrir qu'en dépit du désespoir, de l'humiliation et des années écoulées depuis la débâcle du poème, cet homme était encore capable d'éveiller en elle... un je-ne-sais-quoi.

Rien à voir avec la flamme amoureuse. Certainement pas.

Ce devait être un désir animal. Elle avait lu quelque chose à ce sujet. Le désir était un constituant naturel de tout animal en bonne santé, ce qu'elle était.

Quant à Vander, jamais elle n'avait vu un homme en aussi bonne santé. Tout en muscles et peau tannée par le soleil, il paraissait littéralement déborder de vie. Son époux – quel mot étrange – ressemblait davantage à un boxeur qu'à un gentleman. Jamais il ne domestiquerait sa crinière en sages ondulations, comme son père à elle. Et ses ongles n'étaient pas manucurés. Non, il avait les mains calleuses de celui qui maniait les rênes quotidiennement.

Une fois dans le bureau, elle se rendit compte que Vander lui parlait. Elle leva les yeux vers lui, déconcertée. À cet instant, alors qu'elle regardait ses lèvres remuer sans comprendre un traître mot de ce qu'il disait, elle eut une révélation capitale : son époux avait le pouvoir de causer sa perte.

Elle avait beau avoir décidé de le mépriser depuis qu'il avait tourné son poème en ridicule, il n'en demeurait pas moins son premier amour.

Faiblesse de gamine stupide, se rappela-t-elle. Son côté un peu dévergondé – pour appeler un chat un chat. Aujourd'hui, elle était une femme et savait qu'un corps musclé était bien moins important qu'un cœur bon.

*Bon* n'était du tout un qualificatif qui convenait à Vander. Il fallut un moment à Mia pour réaliser qu'il s'impatientait.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle. Vous disiez ?

— Je vous demandais quand arriveraient vos affaires. J'ai une course importante le quinze et j'aimerais que vous soyez installée. Je peux envoyer des domestiques les chercher à Carrington House si vous n'avez pas encore pris vos dispositions. Oh, et je suppose qu'ils devront aussi ramener votre neveu ! Mon avoué m'a informé hier après-midi que j'avais désormais un pupille.

Il prononça cette dernière phrase avec une aigreur suggérant qu'il était aussi au courant de la probable intention de sir Richard Magruder de lui intenter un procès.

Mia étouffa un soupir et s'assit. Le moment était venu.

— Je suis presque sûre que vous n'avez pas lu la lettre exposant mes attentes quant à ce mariage.

Vander se laissa choir dans le fauteuil en face d'elle.

— Je n'ai pas pris cette peine, en effet. Vous devriez savoir, duchesse, qu'un homme est maître dans son foyer. Si je décidais de vous faire dormir au grenier, le majordome y ferait monter un lit avant la tombée de la nuit.

— Inutile d'en arriver à cette extrémité ; le lit dans le grenier peut attendre votre prochaine épouse. Il ne nous faut rester mariés que six mois, après quoi maître Plummer, mon avoué, organisera l'annulation de notre union.

Les détails s'enchaînaient dans son esprit en ordre parfait, comme dans l'un de ses romans. C'était maintenant à Vander d'exprimer sa joie.

— *Pardon ?*

— Maître Plummer est par nature conservateur, mais il espère pouvoir mettre un terme à ce mariage d'ici le début de l'année prochaine. Je lui ai demandé de vous rendre visite demain afin de vous expliquer les détails.

Vander se pencha en avant, le regard étincelant.

— De quoi diable parlez-vous ? Vous m'avez *forcé* à vous épouser. Vous m'avez passé la bride autour du cou plus adroitement qu'à tous les chevaux que j'ai dressés !

Il ressemblait à l'un de ces grands dieux nordiques capables de brandir un éclair qui la fendrait en deux, songea Mia. Elle n'aurait pas été surprise d'entendre un roulement de tonnerre dans le lointain.

Elle se recentra sur le sujet en cours.

— Inutile d'en faire un drame. Il suffit à chacun d'aller de son côté. Le divorce n'est permis qu'en cas d'infidélité ou d'abandon de...

— Vous prévoyez d'être infidèle ? la coupa-t-il. Après même pas une journée de mariage ?

Vander crispa les mâchoires, et l'image du boxeur sur le ring traversa de nouveau l'esprit de Mia. Il la foudroyait du regard, mais elle ne se laissa pas impressionner. Elle savait d'instinct que s'il serrait les poings jamais il ne se montrerait violent.

— Bien sûr que non, Vander. Je pensais que nous pouvions requérir une annulation.

— *Vander ?* répéta-t-il, cinglant.

Catastrophe. Elle avait oublié que si elle l'appelait mentalement par le surnom que lui avaient donné ses amis, lui se souvenait à peine d'elle.

— Je vous présente mes excuses, bafouilla-t-elle. Préférez-vous Votre Grâce ? Oui, bien sûr, vous préférez Votre Grâce. Vous êtes duc.

Elle avait conscience de babiller, mais ne pouvait s'en empêcher.

— Ma mère est morte il y a des années et j'ignore comment les couples se parlent dans l'intimité. Non pas que nous en soyons vraiment un. C'est juste que je... Je suis désolée.

Après un silence de mauvais augure, Vander se passa la main dans les cheveux.



— C'est à moi de vous présenter mes excuses. Vous m'avez pris au dépourvu. Personne ne s'adresse à moi ainsi, à part mes amis les plus proches.

— Bien sûr, dit Mia en s'obligeant à sourire. Inutile de vous excuser. Comme je l'ai dit, mon avoué m'a assuré qu'il pouvait obtenir l'annulation de ce mariage en six mois. Nul besoin d'établir entre nous une intimité de quelque nature que ce soit.

Elle sortit un document plié de son réticule.

— J'ai rédigé une nouvelle liste de mes conditions, sachant que vous n'aviez pas lu la première.

Il lui prit la feuille des mains, la survola.

— Vous voulez que nous restions mariés six mois, après quoi notre union prendra fin. Et vous n'attendez aucun soutien financier pendant ou après.

— C'est cela, confirma-t-elle d'un ton enjoué.

Maintenant qu'il avait compris, il pouvait tirer un trait sur sa colère. Son regard allait sans nul doute s'illuminer de joie.

Mia se trompait. Vander pinça les lèvres, puis entreprit de déchirer lentement, méthodiquement, ladite liste en petits morceaux qu'il laissa tomber sur le sol.

— Que faites-vous ? bredouilla-t-elle, sidérée.

— J'ai la ferme intention de ne subir qu'une fois dans ma vie la farce que nous avons endurée à la chapelle.

— Pourquoi voudriez-vous... De quoi parlez-vous ?

— Du mariage. Ce mécanisme par lequel deux personnes sont forcées de rester ensemble leur vie durant. En vérité, votre demande m'a fait réaliser qu'un mariage d'amour est la dernière chose au monde que je souhaite.

— Mais...

— Comme je vous l'ai dit, vous n'êtes pas celle que j'aurais choisie, poursuivit-il, balayant sa robe du regard. Il n'en demeurerait pas moins que le risque existait que je commette l'erreur de mon père et épouse une belle femme qui accumulerait les amants tel un écureuil des noisettes.

Les joues de Mia s'embrasèrent. Une partie d'elle-même, celle qui écrivait des histoires d'amour, voulait croire qu'elle ne déplaisait pas à tous les hommes. Son côté superficiel et naïf.

Elle leva le menton d'un cran.

— Il n'empêche que je ne souhaite pas demeurer votre épouse. Vous ne rêvez peut-être pas d'un mariage d'amour, mais moi si, un jour. Votre Grâce, conclut-elle avec une pointe de rudesse.

Il eut un rire bref.

— Vous auriez dû y penser avant de m'infliger votre chantage, duchesse. Vous êtes prise à votre propre piège, semble-t-il. C'est souvent le cas, je crois.

Elle le dévisagea, s'efforçant de trouver ses mots. Il était sérieux. Il tenait à ce qu'ils restent mariés.

— Je vous en prie, dit-elle, commençant à ressentir une authentique inquiétude. Je vois que vous êtes furieux contre moi et je le mérite. Toutefois ne pourrions-nous pas laisser parler la raison ? J'offrirai volontiers une preuve d'adultère qui nous laissera tous deux libres de tirer un trait sur cette union.

Il se pencha en avant.

— Ma mère a passé des années à se pavaner aux yeux de tout le pays au bras d'un autre homme, votre père soit dit en passant, articula-il d'une voix vibrante de colère. Je ne suis ni fou ni handicapé. Mon épouse vivra sous mon toit. Elle ne commettra *jamais* d'adultère.

Mia inspira une grande goulée d'air.

— Mais je ne désire pas vivre avec vous, expliqua-t-elle. Je ne vous considère pas comme vraiment mariés.

Un sourire mauvais incurva les lèvres de Vander.

— Le pasteur qui vient de nous unir ne serait pas de cet avis.

Le cœur de Mia battait si vite qu'elle craignait de défaillir.

— Vous ne voulez même pas de moi. C'est censé être un arrangement provisoire !

— Que nenni.

— Vous n'êtes pas sérieux ? dit-elle, au désespoir. Je suis sûre que vous finirez par rencontrer une femme que vous aimerez. Vous vous souvenez ? Vous m'avez affirmé que cela arriverait probablement, et vous avez raison.

— Quelle différence fera notre mariage ?

La cruauté dans sa voix lui fit l'effet d'une gifle. Après le sale tour qu'elle lui avait joué, elle pouvait difficilement se prétendre insultée qu'il aille voir ailleurs.

— Avez-vous une maîtresse en ce moment ? demanda-t-elle dans un souffle.

Le regard de Vander n'aurait pu être plus glacial.

— Cela ne vous regarde en rien. Vous avez réussi à accéder à mon lit, mais pas à gagner ma confiance. Quatre nuits par an, duchesse, siffla-t-il. C'est ce à quoi vous aurez droit en échange de la lettre de mon père. Vous avez donné votre assentiment. Détail que vous semblez avoir négligé : ces quatre nuits par an s'entendent jusqu'à la fin de nos jours.

Le sang rugissait aux oreilles de Mia. La situation tournait au désastre.

— Un mariage, un vrai, ne marcherait jamais entre nous, voulut-elle argumenter, la voix rauque d'angoisse.

D'un bond, il fut devant elle et la força à se lever, les doigts si serrés autour de ses bras qu'elle en aurait à coup sûr des bleus.

— Comme on fait son lit, on se couche ; vous coucherez quatre nuits par an avec moi. Cela suffira, je pense, pour assurer une descendance, n'est-ce pas ? Mes parents n'ont pas pris la précaution d'un héritier de réserve, mais nous devrions peut-être y songer après le premier. Par héroïsme aristocratique, vous comprenez. Afin de perpétuer la lignée.

Mia s'enjoignit de ne pas s'affoler.

— Vous ne voulez pas dire...

— Vous êtes ma femme, la coupa-t-il de nouveau. Mon unique femme, Mia. Vous m'avez peut-être épousé pour six mois, en ce qui me concerne, c'est pour la vie.

— Il s'agit d'un simple mariage de convenance.

— Sûrement pas. Il ne nous convient ni à l'un ni à l'autre.

Un frisson d'horreur la secoua. Elle ne pouvait être *sérieusement* mariée à Vander. Pas pour toujours. Pas dans cette maison. Non !

Il avait dû deviner ses pensées.

— Vous résiderez ici, à Rutherford Park. Votre neveu vivra aussi sous mon toit. Et vous ne coucherez avec aucun autre que moi, murmura-t-il, une lueur glaçante dans le regard.

— Vous ne comprenez pas !

— Oh, que si ! Je ne comprends que trop bien la folie, et je vous soupçonne d'en avoir une bonne dose. Je dirais que nous sommes à égalité pour faire courir le risque à nos enfants d'être complètement fêlés. Raison pour laquelle nous devrions en avoir plusieurs : l'aîné pourrait finir à l'asile avant d'atteindre sa majorité.

Le sanglot que Mia retenait éclata et elle tenta de se libérer.

— Lâchez-moi !

Il obtempéra et elle se réfugia derrière un fauteuil.

— Vous pensiez vraiment que je ne trouverais rien à redire à une union provisoire ? demanda-t-il, incrédule.

— J'imaginai que nous vivrions séparés les quelques mois que durerait notre mariage, avoua-t-elle en se frottant les bras là où les doigts de Vander s'étaient enfoncés dans sa chair. J'avais prévu — *j'ai*

prévu – d’aller en Bavière avec Charlie.

— Je suppose que vous ne vous êtes pas imaginée remplissant votre devoir conjugal. Sans doute aviez-vous l’intention de séduire un Bavarois crédule qui vous fournirait une preuve d’adultère si l’annulation tombait à l’eau ?

— Non ! J’aurais pu payer quelqu’un, j’en suis sûre. Sur mes propres deniers. J’écris, voyez-vous, expliqua-t-elle.

— S’il vous prend l’envie d’écrire encore un seul de vos déplorables poèmes sur moi ou une partie de mon anatomie, je ne saurai être tenu pour responsable des conséquences, déclara Vander d’un ton catégorique.

Piquée au vif, Mia se redressa de toute sa hauteur.

— Mon poème n’était pas déplorable, se défendit-elle. Si vous pensez que je pourrais écrire le moindre vers sur votre personne, vous vous trompez lourdement. De toute façon, je n’écris plus de poésie.

D’un geste brusque, Vander écarta le fauteuil qui les séparait et fit un pas en avant.

— Ne bougez pas ! s’écria Mia. Si vous... si vous essayez de me faire du mal de quelque façon que ce soit, je vous *abats* !

Vander éclata d’un rire rauque. Elle détestait que son visage l’émeuve toujours à ce point, et alors même qu’il se montrait si odieusement arrogant. Il était toutefois indéniablement séduisant, dans le genre très viril.

— Sachez, duchesse, que je tiens à ce que mon épouse vive sous mon toit.

— Non.

Le refus était, poli mais ferme.

— *Non ?*

À l’entendre, personne ne lui avait jamais rien refusé de sa vie.

— Non, répéta-t-elle, tel un perroquet. Non, Votre Grâce, je ne vivrai pas chez vous, je ne dînerai pas davantage à votre table... ni ne coucherai avec vous, même pour quatre nuits.

# 10

## NOTES SUR FRÉDÉRIC

- *Flora s'éveille, consciente que son cœur appartient à Frédéric, avec son regard d'ange et... ce je-ne-sais-quoi.*
- *Je n'aimerai aucun nul autre que lui, annonce-t-elle à l'avoué de M. Mortimer.*
- *Le renoncement au legs qu'il exige d'elle trouve un écho chez Flora qui a le sens du sacrifice. « La crasse ne me rebute pas ; je vivrais dans une masure avec mon bien-aimé. »*
- *L'avoué de M. Mortimer fait remarquer que Frédéric possède un palazzo en Italie (devrait-il s'appeler plutôt Frederico). Frédéric possède un palazzo quelque part en Bavière. Ou plutôt un château, petite gourde.*
- *Frédéric la prend dans ses bras, l'embrasse avec passion. Flora en a la tête qui tourne et son corps svelte tangue contre le sien, dominé par la force du Sentiment Pur. Elle se ressaisit grâce au murmure d'un Ange dans les Cieux (feu sa mère) qui lui caresse la joue de ses doigts graciles. « Comment osez-vous vous laisser aller ainsi, comte ! J'ai affronté de dures Épreuves, mais mon Âme est celle d'une dame ! »*

Vander était sous le choc. Personne – pas même Thorn – ne l'avait jamais contredit. Non qu'il donnât des ordres à Thorn. Néanmoins, lorsqu'il commandait, il entendait qu'on lui obéisse de manière inconditionnelle.

Il était *duc*, après tout.

Sa femme ne semblait pas se rendre compte de ce que ce titre impliquait. Son petit corps était raide de défiance. Vander en était ébranlé jusqu'au tréfonds. Pour une fois, il avait commis une erreur, semblait-il : il avait à la fois sous-estimé son adversaire et s'était mépris sur son compte.

— Pourquoi diable souhaitiez-vous un mariage provisoire ? demanda-t-il. Si vous êtes tellement éprise de moi, pourquoi ne pas exiger davantage de temps ?

— Vous pensez sérieusement que je vous contraindrais au mariage parce que je suis encore amoureuse de vous – alors même que je n'ai pas vu votre visage depuis plus de dix ans ?

Vander étrécit les yeux. Présentée ainsi, son hypothèse apparaissait en effet illogique.

— Et la clause des « quatre nuits » ? continua Mia, d'un ton nettement narquois. Je suppose que c'était pour tempérer mon adulation. C'est votre trouvaille ou celle de votre avoué ?

— La mienne, lâcha-t-il.

— Mon père avait une haute opinion de lui-même, mais, contrairement à vous, je ne pense pas qu'il se trouvait à ce point irrésistible.

Vander jura entre ses dents.

— Je me suis apparemment mépris sur le motif de votre demande en mariage, reconnut-il.

La lueur moqueuse disparut du regard de Mia.

— Ce n'était pas une demande, rectifia-t-elle, c'était un odieux chantage. Jamais je ne m'y serais résolue si je n'avais été désespérée. Aucune femme honnête ne s'y serait résolue, du reste.

Un petit sourire éclaira son visage.

— J'avoue cependant être surprise par votre arrogance. Comment pouvez-vous imaginer une seule seconde que j'aurais commis pareil forfait dans le seul but de m'acheter quatre nuits dans votre lit !

Le silence qui suivit était empreint d'une telle tension que l'air en vibrerait presque.

Vander fourragea dans ses cheveux.

— Je dois perdre la tête, lâcha-t-il. Rien de tout cela n'a de sens. Vous ne vous mariez ni par ambition, ni par intérêt financier, ni par amour. Pourquoi diable ce chantage ?

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps, dit-il sombrement.

— J'ai été abandonnée le jour de mes noces, avoua Mia sans préambule. Devant l'autel de Saint-Ninian. Enfin, pas tout à fait devant l'autel, car j'attendais dans le vestibule. En revanche, tous les invités étaient réunis dans l'église.

Voilà qui était inattendu.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a environ un mois. J'étais *obligée* de me marier, voyez-vous. Je... eh bien... je suis mère.

Vander se figea. Pas étonnant qu'elle ait une poitrine aussi opulente. Elle était *enceinte*. India aussi avait pris quelques rondeurs depuis qu'elle portait l'enfant de Thorn.

Mia écarquilla les yeux, comprenant le malentendu.

— Pas ce genre de mère !

— Vous me prenez pour un idiot, duchesse ? Je le vois bien à vos formes. Que me direz-vous dans quatre mois, quand votre taille s'épaissira ? Enfin, plus qu'aujourd'hui, ajouta-t-il, conscient de sa perfidie, mais incapable de tenir sa langue.

La bouche de Mia trembla, et il ressentit un pincement de culpabilité.

— Je n'attends pas d'enfant. Pourtant, je suis une mère dans tous les sens qui comptent vraiment. Celle de mon neveu, depuis sa naissance. Charles Wallace Carrington est l'enfant qu'a mentionné votre avoué. Le testament de mon frère spécifiait que je resterais sa tutrice à condition que je me marie à un homme de bien et de valeur dans l'année. Au décès de John, j'étais fiancée ; le problème ne se posait donc pas. Nous avons attendu la fin de ma période de deuil – mais il a préféré fuir le pays plutôt que de m'épouser.

Vander fronça les sourcils.

— Et je suppose que la tutelle serait revenue à sir Richard Magruder si vous ne vous étiez pas mariée.

Elle acquiesça.

— Malheureusement, sir Richard m'a fait clairement comprendre que je ne serais plus la bienvenue dans la maison et que je devrais lui laisser Charlie, expliqua-t-elle, la voix chevrotante. Je n'ai pas pu m'y résoudre. Sir Richard est en outre procédurier au-delà de toute raison. Il dilapiderait l'héritage de mon neveu. Rien que l'année dernière, il a engagé trois procédures au nom du domaine.

Bonté divine, tout s'expliquait. Abandonnée et désespérée, Mia avait usé de la seule arme qu'elle avait à sa disposition : la lettre de trahison de son père. Vander ravala un juron.

— D'où la proposition que vous m'avez faite et que je me suis empressé de jeter au feu.

— Selon mon avoué, si je vous avais révélé d'emblée tous les détails, notamment le fait que sir Richard vous poursuivrait presque à coup sûr, vous auriez été encore plus réticent à faire de moi votre duchesse, provisoire ou non.

Vander ressentit dans un coin de son esprit, dans son sang même, comme une pulsation qu'il identifia aussitôt.

Sa femme avait été fiancée. À un autre.

Il prit le temps d'examiner cette émotion rationnellement. Ce n'était pas de la possessivité. Enfin, quelques jours plus tôt, il se souvenait à peine de l'existence de Mia ! Ce n'était pas tout à fait vrai : il avait d'elle des souvenirs clairs qui remontaient à des années. Il aurait toutefois accueilli la nouvelle de son mariage sans ciller, cela ne faisait aucun doute.

Pas de la possessivité, non. Du désir, pur et simple. Sa petite femme ne le laissait pas indifférent avec ses courbes appétissantes et sa chevelure un peu en désordre.

Cela avait sans doute quelque chose à voir avec leur mariage. Cela changeait la donne. Il avait vu des hommes parfaitement sains d'esprit devenir fous lorsqu'ils soupçonnaient leur épouse d'être infidèle.

Satisfait, Vander reléguait ce sentiment dans la case appropriée. Un jour, il posséderait Mia, que ce soit pour quatre nuits ou plus. Il devait juste la convaincre qu'il n'avait nulle intention de s'infliger la comédie nécessaire pour trouver une deuxième épouse, d'autant que le divorce noircirait sa réputation et rendrait la procédure plus difficile. Mia ferait l'affaire, et qu'il soit damné s'il lui permettait de le quitter pour adultère, un scandale qui s'ajouterait à ceux qui avaient déjà terni son nom.

Maintenant qu'il connaissait son point faible, il n'était pas exclu qu'il s'autorise à l'exploiter.

— Il semble que je sois désormais le tuteur de Charles Wallace, fit-il remarquer.

— Cela ne signifie pas pour autant que nous devons vivre ensemble !

Il lui sourit.

— Charles Wallace vivra ici, sous mon toit.

Il vit la réalité s'imposer à Mia. Il avait remporté la bataille. Fin de l'histoire.

— En échange, poursuivit-il, j'attaquerai sir Richard en justice lorsqu'il me poursuivra pour vol de propriété ou toute autre accusation qu'il inventera de toutes pièces. J'élèverai votre neveu comme mon propre fils. Je ferai mon possible pour doubler la valeur du domaine des Carrington d'ici sa majorité.

— Je ferai une duchesse épouvantable, l'avertit-elle. Regardez comment je m'habille.

Il haussa les épaules.

— Pas vraiment à la mode, mais je m'en moque.

— Ce ne sera pas le cas dans la bonne société !

— Je ne la fréquente pas.

La panique commençait à gagner Mia, qui sentit un grand froid se déployer en elle. Vander était sérieux. Elle était prise à son propre piège.

Il s'avança vers elle avec nonchalance.

— Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un héritier, et je le prendrai de vos entrailles.

— Non, pas question ! se récria Mia, outrée par cette déclaration d'une vulgarité grotesque. Je ne suis pas réellement votre femme !

— Si, vous l'êtes.

Elle comprit ce qu'il avait en tête. Il allait l'embrasser. Une fois, Edward l'avait embrassée de longues minutes, et ensuite elle avait eu très chaud et éprouvé d'agréables pulsations au creux du ventre. Il en avait ri. « Vous aurez ma mort sur la conscience avant que je vous passe la bague au doigt », avait-il plaisanté en la lâchant.

Ce souvenir lui serra le cœur. Stupide Edward et ses stupides promesses.

Comme elle s'y attendait, Vander se pencha sur elle et captura ses lèvres avec une fougue brutale et irrespectueuse. Il lui prit l'envie de se débattre. De le frapper. De lui écraser les orteils. De lui mordre la lèvre. Ou tout à fois.

Or, elle n'en fit rien. Sa bouche s'ouvrit sous l'assaut de sa langue et elle inclina la tête. L'effet de surprise sans doute. Elle enroula les bras autour de son cou tandis qu'il la prenait aux hanches. D'un geste brusque, il rapprocha leurs deux corps. Un délicieux élan traversa Mia.

Les mains de Vander glissèrent sur ses fesses et il la plaqua contre son bassin avant d'imprimer à celui-ci un mouvement ondulatoire. Elle en eut le souffle coupé.

Lorsqu'il s'écarta, elle leva vers lui un regard effaré. Lui était impassible.

— J'ai toujours un instinct très sûr quand il s'agit des femmes, déclara-t-il, aussi triomphant qu'un fermier qui vient de faire une bonne affaire avec deux porcelets.

— P... pardon ?

— J'aime la façon dont vous vous tortilliez contre ma virilité.

Mia en resta bouche bée et l'onde de chaleur qui l'avait submergée reflua d'un coup.

— Ai-je bien entendu ce que vous venez de dire ?

— Oui, rétorqua Vander en soutenant son regard. L'avantage de notre situation, c'est que nous n'avons pas à jouer cette stupide comédie de la conversation galante. Nous pouvons être honnêtes. Votre corps n'a pas été surpris quand je me suis frotté contre vous.

Mia sentit ses joues s'empourprer de nouveau.

— Au cas où vous vous poseriez la question, continua-t-il avec un haussement d'épaules, je ne suis pas vierge.

Mia se retrouva sans voix.

Vander, lui, semblait de plus en plus guilleret.

— J'ai hâte de vous ôter cette robe hideuse, lui murmura-t-il à l'oreille.

— Pourtant, vous me considérez comme un pot à tabac avec des seins pareils à des choux, à qui l'on fait la charité ! rétorqua-t-elle.

Il voulut répliquer, mais le regard dont elle le transperça l'en dissuada.

— Vous n'avez pas envie de moi. Arrêtez de mentir, je vous prie. Vous venez de dire que nous devons être honnêtes l'un avec l'autre.

— Je vous désire bel et bien, assura-t-il, agacé.

Avant qu'elle puisse l'en empêcher, il l'attira de nouveau dans le cercle de ses bras.

Le problème quand il l'embrassait, c'était que sa jugeote déclinait à vue d'œil, tel le soleil au couchant. Elle cessait de penser parce qu'il la dévorait de baisers... ou l'inverse.

Vander referma une main sur son postérieur, et elle dut se retenir pour ne pas se cambrer contre lui. De l'autre, il lui maintint la tête, afin que sa langue puisse l'explorer à sa guise. Son esprit succomba tout à fait et il fit nuit noire.

Il la remonta d'un bras ferme et ondula de nouveau contre elle. Elle laissa échapper un petit gémissement qui rompit le sortilège, la ramenant brusquement à la raison. Elle se libéra de son étreinte et plaqua une main tremblante sur sa bouche.

— C'est le meilleur des mariages qui soit, déclara Vander. Et vous ne pouvez vous plaindre que je ne vous désire pas, parce que la preuve en est flagrante.

Il semblait avoir perdu son flegme. Sa voix était enrouée et ses pantalons, tendus sur le devant, comme lorsqu'il... la première fois. À cette vue, le cœur de Mia s'emballa encore davantage.

— Je refuse d'être mariée avec vous, s'entêta-t-elle.

— Ce n'est plus à vous d'en décider, rétorqua Vander qui changea de position et grimaça.

Incapable de s'en empêcher, Mia regarda à nouveau là. Il se rajustait. C'était la scène la plus érotique qu'elle ait jamais vue. Non qu'elle en ait vu beaucoup. Aucune, en réalité.

Elle recula d'un pas, puis d'un autre. Il fallait qu'elle s'en aille.

— Alors, vous me croyez quand je dis que je vous désire ? insista-t-il.

— Ce que je crois, lâcha-t-elle, c'est que vous êtes de ces hommes qui désirent n'importe quelle femme à portée de main. Vous pensez que je vous resterai fidèle jusqu'à la fin de nos jours.

Une étincelle sauvage presque primitive s'alluma dans le regard de Vander.

— Vous y avez sacrément intérêt.

— Et vous, vous parcourrez Londres et coucherez avec qui vous voudrez, c'est cela ? Je veux être sûre d'avoir bien compris. Vous pourrez avoir des maîtresses et agir selon votre bon plaisir.

Il croisa les bras sur le torse.

— Si l'envie m'en prend.

Elle se força à le regarder droit dans les yeux.

— Tandis que moi, je passerai ma vie entière avec quelqu'un qui me trouve grosse et quelconque. Si j'étais amoureuse de vous, je serais peut-être reconnaissante. Ou si j'avais l'ambition d'être une duchesse. Sauf que je ne me sens ni reconnaissante ni chanceuse.

Il pinça les lèvres.

— Il y a quelqu'un quelque part, je crois, qui ne pense pas la même chose de moi. Mon fiancé, Edward, m'aimait.

Un sanglot monta dans sa gorge, qu'elle parvint à réprimer.

— À présent, plus jamais personne ne m'aimera pour moi-même, parce que vous êtes si furieux que vous voulez me punir.

Il voulut protester, mais elle ne lui en laissa pas le loisir.

— Ne prenez pas la peine de nier. Vous vous réjouissez de me punir ; je le lis sur votre visage. Je ne mérite pourtant pas ce traitement... non, pas du tout.

— Je ne vous punis pas, objecta-t-il avec impatience. Bon sang, je pensais vous avoir donné une preuve amplement suffisante de mon désir. Êtes-vous toujours aussi mélodramatique ?

— Non, dit-elle en tremblant. Uniquement quand on me punit pour les péchés de mon père.

Vander se figea.

Mia avait vu juste ; elle ne triompha pas pour autant.

— Vous veillerez à ce que je n'aie *aucune* chance de tomber amoureuse, continua-t-elle sur sa lancée. Vous avez le pouvoir de m'en priver. En revanche, jamais vous ne saurez si je vous suis infidèle. Jamais !

En réponse, Vander débita un chapelet de jurons.

— Vous avez intérêt à profiter de vos quatre nuits avec votre duchesse quelconque tant que vous l'avez, ajouta-t-elle. Parce qu'un jour, je trouverai un homme qui... qui me respectera.

— Qui vous respectera ? répéta-t-il, la toisant de la tête aux pieds. Cela signifie-t-il que vous ne lui direz jamais *pourquoi* je vous ai épousée et dans quelles *conditions* ? Parce qu'il ne vous respectera plus une fois qu'il le saura, duchesse.

Le sanglot fut si violent que Mia ne put le contenir. Il avait raison.

— Je monte dans ma chambre, parvint-elle à articuler avant de se ruer vers la porte, aveuglée par les larmes.

Il la rattrapa sur le seuil et la fit pivoter vers lui.

— Non ! cria-t-elle. Lâchez-moi !

— Sachez que je vous respecte, dit-il avec gravité. Vous avez agi selon votre conscience, dans l'intérêt de votre neveu. N'importe quelle personne honnête ne peut que vous respecter pour cela.

— Laissez-moi partir, lâcha-t-elle entre deux sanglots.

Les larmes ruisselaient sur ses joues et ce n'était pas de la comédie. C'était le genre de sanglots qui anéantissent une femme, bouleversée de se savoir ni belle, ni aimée, et pas même respectée.

Elle le repoussa de nouveau, et cette fois il recula avec un regard d'impuissance, comme son père chaque fois qu'elle avait un problème de femme – par exemple quand il avait ruiné son entrée dans le monde en dévoilant son poème.

Sans un mot, Mia ouvrit la porte à la volée et se précipita dans l'escalier, ignorant le majordome. Les larmes laissaient un goût salé dans sa bouche et il lui fallait un mouchoir... dix même.

Un instant plus tard, elle se jetait sur son lit, deux oreillers sur la tête, le corps secoué de sanglots, comme le jour où elle avait appris la mort de son père et de son frère. Et les clauses de ce maudit testament.

— Je te déteste, maugréa-t-elle d'une voix enrouée à l'adresse de John. Comment as-tu pu ? Comment as-tu pu ?

Parler à son frère l'aidait parfois, mais pas aujourd'hui. Elle ne voulait pas le détester. Elle l'avait adoré et chérissait sa mémoire, même si elle trouvait exaspérant sa conviction qu'un homme devait être le



chef de famille.

Il n'était plus là pour se défendre.

— Je te déteste, répéta-t-elle pourtant d'une voix cassée.

Avec quelle suffisance son mari s'était vanté d'être en pleine possession de ses moyens, alors même qu'il pensait que ses rondeurs cachaient une grossesse.

Cette fois, quand elle murmura « je te déteste » dans son oreiller, elle eut conscience de deux choses : d'abord, elle ne s'adressait plus à son frère décédé.

Ensuite, elle mentait.

Elle détestait Vander, mais pas ses baisers avides qui lui donnaient le sentiment d'être sensuelle et chérie.

Quelle gourde elle était.

Une vraie godiche de tomber à nouveau sous son charme.

Elle se détestait.

Et là, c'était la vérité.

# 11

## NOTES SUR LA SCÈNE DU LEGS

*Incrédule, Mlle Flora Percival écouta l'avoué l'informer qu'elle venait d'hériter d'une fortune avec incrédulité.*

— *Monsieur, dit-elle, je ne suis qu'une jeune fille pauvre et... (Ajouter autre chose.)*

— *Mlle Percival, vous êtes désormais l'une des jeunes femmes les plus riches de toute l'Angleterre, dit l'avoué qui s'essuya le front. Mais je dois vous prévenir : selon les termes de ce legs, vous n'êtes pas autorisée à donner cet argent à qui que ce soit. Vous devez le dépenser à votre unique profit.*

— *Voilà une clause des plus curieuses, s'étonna Flora, fronçant ses sourcils blonds.*

— *Mon client vous a observée de loin pendant des mois. Il était déterminé à léguer sa fortune à une jeune femme d'excellent caractère, de noble contenance et d'élégance aristocratique.*

— *Mon grand-père était comte, admit Flora. La famille a déshérité ma mère quand elle est tombée amoureuse d'un violoniste désargenté.*

*L'avoué hocha la tête.*

— *Votre éducation héritage transparait dans votre allure, mademoiselle. J'ai pris la liberté d'acheter un hôtel particulier meublé à Mayfair. J'ai aussi commandé une voiture émaillée d'or, tirée par quatre étalons blancs.*

*(L'émail d'or existe-t-il ? Peinte en doré ? Dorée à la feuille.)*

Vander plaqua l'oreille contre la porte de la chambre de Mia. Elle sanglotait comme si elle avait le cœur brisé.

Elle n'était pas amoureuse de lui ? À d'autres ! C'était pourtant l'évidence même. Jamais il n'avait embrassé une femme qui se consumait dans ses bras à la manière d'un feu follet. Il lui avait fallu faire appel à toute sa volonté pour ne pas la renverser sur le sofa et lui arracher l'horrible chiffon qui lui servait de robe. Encore maintenant, alors qu'il l'entendait sangloter de l'autre côté du battant, elle avait le don de lui échauffer les sangs.

Il pouvait l'aider à se sentir mieux.

Non, il était l'idiot suffisant pour lequel elle le prenait. Lui avait-il vraiment dit qu'elle était quelconque ? Il n'en avait aucun souvenir. Emporté par la fureur, il avait tendance à dire des choses qu'il ne pensait pas, comme lorsque son regard était tombé sur son affreuse robe bouchonnée en plis épais sous ses seins et qu'il lui avait dit qu'elle avait la taille épaisse. Lui qui appréciait tant les rondeurs chez une femme !

Bigre, leurs baisers lui avaient incendié les reins et il dut rajuster ses pantalons. Il se remémora les seins lourds de Mia, ses hanches rondes, sa peau chaude, sa bouche pulpeuse...

Le grognement involontaire qui jaillit de ses lèvres lui fit l'effet d'un seau d'eau froide. Que diable lui arrivait-il ? Il se redressa et redescendit au rez-de-chaussée.

Dans le vestibule, il informa Nottle qu'il se rendait à Carrington House, afin d'aller chercher le neveu de sa femme, et lui demanda de charger la gouvernante de faire préparer la chambre d'enfant pour le soir.

À sa grande surprise, le visage de son majordome se figea. La réaction était subtile, et cependant indéniable. Vander haussa un sourcil interrogateur.

— D'après ce que j'ai compris, le garçon est difforme. Certains au village prétendent que sa vue soulève l'estomac. Une de ses jambes ressemble davantage à une nageoire qu'à un membre humain. Une créature amphibie, conclut Nottle, qui frissonna visiblement.

Vander réfléchit à cette nouvelle en attendant l'arrivée de sa berline. Voilà qui expliquait certainement le désespoir de Mia. Il était à peu près certain qu'elle se battrait pour protéger n'importe quel enfant, pas seulement un estropié au handicap perturbant. Mais l'infirmité du garçon avait sans doute ajouté à sa panique.

Qui plus est, elle fournissait une espèce d'excuse au fiancé absent. Il trouvait improbable qu'un homme ayant su voir au-delà des affreuses toilettes de Mia et de ses manières réservées serait capable de l'éconduire le jour des noces. Néanmoins, la possibilité existait désormais que la fripouille n'ait pu affronter la responsabilité d'élever un enfant invalide.

Quelque peu troublé, Vander grimpa prestement dans sa voiture. À l'école, il avait connu un garçon auquel il manquait deux doigts ; certains s'étaient montrés cruels envers lui. Vander et Thorn ne s'étaient jamais joints à eux ; ils avaient même corrigé deux élèves particulièrement méchants. Il n'irait toutefois pas jusqu'à se mentir à lui-même et prétendre qu'ils avaient fait preuve de noblesse dans cette affaire. Le garçon étant incapable de manier correctement une batte de cricket, ils l'avaient laissé dans son coin.

Lorsque Vander arriva à Carrington House, il fut accueilli par le majordome.

— Mon nom est M. Gaunt<sup>1</sup>, Votre Grâce.

Il se tut, comme s'il attendait un commentaire, sans doute en rapport avec le fait qu'il était aussi dodu qu'un pudding.

Vander hocha la tête et lui tendit sa pelisse. Il n'avait aucune envie de discuter avec cet homme de l'incongruité de son nom, ni de son nez qui, à l'évidence, était cassé. Gaunt ne ressemblait pas à un majordome digne de ce nom, mais peu lui importait.

— Puis-je vous transmettre les félicitations du personnel pour votre mariage ? reprit Gaunt.

— Merci, répondit Vander. Je voudrais parler à sir Richard.

Sir Richard se révéla être un homme mince avec un bouc taillé en pointe, un style passé de mode depuis deux siècles. Vander éprouva une antipathie immédiate à son endroit. Tout lui déplaisait chez lui : son regard chafouin, ses cheveux bouclés avec soin, ses bottes rutilantes qui n'avaient jamais dû voir une flaque de boue.

— Votre Grâce, c'est un plaisir de vous accueillir à Carrington House, dit l'homme qui contourna un grand bureau avec la mine avenante de celui qui n'a pas compris que ledit bureau appartenait désormais à Vander.

Le duc opina et regarda sir Richard s'incliner en une profonde révérence. Toujours plié en deux, il exécuta de la main droite quelques gesticulations aussi désuètes que son bouc élisabéthain. Un serviteur de la reine, en quelque sorte.

À peine se fut-il redressé que Vander se laissa choir dans un fauteuil.

— Comme vous le savez, Mlle Carrington est désormais ma duchesse.

Sir Richard s'assit à son tour, les genoux serrés.

— Je vous adresse mes plus chaleureuses félicitations, déclara-t-il avec un sourire radieux, comme s'il ne s'apprêtait pas à tenter une action en justice.

L'avoué de Vander ne connaissait pas encore le libellé précis de la plainte, toutefois, sir Richard avait la réputation de régler ses comptes personnels devant le tribunal. Il avait déjà poursuivi Vander au sujet d'un cheval acheté aux Écuries Pindar, mais le différend n'avait pas été plus loin que les bureaux de leurs avocats respectifs.

— L'objet de votre visite n'est pas cette plainte qui remonte à quelques années ? J'ai été induit en erreur par mon maître d'écurie qui pensait qu'à cause de ses oreilles tombantes, le cheval ne pouvait être

le descendant de Matador. Il se trompait et j'ai accepté sans restriction les preuves fournies par vos écuries.

Vander ne prit pas la peine de répondre. Sir Richard prétendait que ledit cheval lui avait été livré avec des documents falsifiés, une allégation que les défenseurs du duc avaient promptement réfutée. Et sir Richard ne cessait de radoter sur les oreilles tombantes et les pur-sang, prouvant ainsi qu'il était un âne bête.

— Votre plainte était inconséquente, finit par le couper Vander. Et ma défense m'a coûté plus de cinquante livres.

Sir Richard se mit à ergoter sur la fréquence des pratiques malhonnêtes et du droit à la rupture de garantie.

Vander l'interrompit de nouveau :

— Mon avoué m'apprend que vous envisagez une nouvelle action concernant mon mariage avec Mlle Carrington et ma tutelle sur le jeune lord Carrington qui en résulte.

Un sourire faux incurva les lèvres de sir Richard.

— Votre Grâce, il est évident, pour vous comme pour moi, j'en suis convaincu, que votre mariage avec Mlle Carrington, célébré à 11 heures – à peine un mois après de précédentes noces avortées –, a été monté de toutes pièces pour vous permettre de mettre la main sur les terres de mon pupille qui, et ce n'est pas une coïncidence, jouxtent les vôtres.

— Cet argument n'a joué aucun rôle dans mon raisonnement, répliqua Vander.

— Entre nous, Votre Grâce, insista sir Richard d'un ton narquois, vous avez épousé cette femme pour accaparer les biens qui ne sont pas inaliénables. Vous comprenez donc qu'une compensation s'impose. J'envisageais de vivre dans cette maison et de tirer profit des terres pendant au moins une décennie, et sans doute plus, eu égard à la santé précaire de mon pupille. Il s'avère que mes terres jouxtent aussi ce domaine à l'est.

Vander avait conscience d'être d'un abord quelque peu rugueux pour un duc. Il possédait une face sombre qui lui venait de son enfance, et de cet instinct qui le mettait jadis en garde contre les délires de son père.

Cet instinct lui donnait l'envie presque irrépressible d'écraser sir Richard comme un ver. Il étendit les jambes, réfléchissant à la situation, et laissa le silence s'étirer. Il ne risquait pas de verser le moindre dédommagement.

La véritable question était de savoir s'il devait rosser sir Richard tout de suite ou attendre de voir si ce crétin passerait des menaces implicites aux poursuites.

Mieux valait attendre, décida-t-il en étudiant le visage pomponné à l'extrême de sir Richard. Détail intéressant, l'homme ne semblait pas avoir peur. Peut-être savait-il se défendre juste assez pour constituer un défi digne de ce nom. Plus probablement, ce petit monsieur était convaincu que la dague à ressort dissimulée dans sa jolie canne suffirait à le protéger.

— Je ne vous paierai pas un sou, déclara Vander, qui se félicita mentalement d'avoir réussi à garder un ton égal.

Sir Richard avait taillé ses sourcils en pointe et son expression surprise – sincère ou feinte – le faisait ressembler à ce rat domestique que Vander avait eu enfant.

— En êtes-vous certain, Votre Grâce ? Comme vous vous en doutez, je compte déposer ma plainte dans le Berkshire où je suis loin d'être un inconnu.

Il marqua une pause juste assez longue pour faire comprendre qu'il avait le juge de paix dans sa poche.

Si la mémoire de Vander était bonne, l'honorable M. Roach occupait cette fonction depuis une quinzaine d'années. L'animal en lui gronda lorsqu'il pensa à tous ces gens qui avaient dû être victimes d'abus durant tout ce temps. Sir Richard n'était pas seulement persuadé que le monde lui appartenait, il

faisait aussi montre d'un irrespect irresponsable de la loi. C'était un scélérat, du genre à plonger une dague entre les côtes d'un homme avant de se rendre à l'opéra comme si de rien n'était.

Vander hocha la tête, feignant de réfléchir sérieusement à la menace de Richard. Il pouvait le tuer, bien sûr, mais ce serait salissant, improductif et pourrait lui valoir des ennuis. Même les ducs n'étaient pas encouragés à s'ériger en juge, juré et, surtout, bourreau.

Et puis, sa conscience lui rappelait à l'occasion qu'il n'avait nul droit de jouer ces trois rôles.

— Nous savons l'un comme l'autre qu'il vaudrait mieux éviter les tribunaux, reprit sir Richard d'une voix onctueuse. Ce serait différent si Mia était une beauté ; vous pourriez prétendre avoir été touché par la flèche de Cupidon au premier regard, gloussa-t-il. Toutefois, vu ses charmes limités et les scandales liés à vos parents...

Cette fois, c'en était trop. Vander allait le tuer. Il s'agissait juste de savoir quand. Il se pencha en avant, utilisant sa présence physique comme une arme.

— Si le nom de mon épouse franchit vos lèvres une fois de plus, je risque d'en être extrêmement courroucé, sir Richard.

L'un des ridicules sourcils en pointe s'arqua à nouveau.

— J'applaudis à votre loyauté. C'est une qualité si rare dans votre famille.

Décidément, cet homme avait une attitude suicidaire.

Et Vander en avait par-dessus la tête des maîtres chanteurs.

— Je veux que vous quittiez cette maison aujourd'hui même.

Il se contrôlait parfaitement, constata-t-il avec satisfaction. Il y avait eu des moments avec Mia où il avait failli hurler comme un dément, mais là, confronté à cette fouine, il ne risquait pas d'exploser comme un pistolet mal chargé.

— Quant à moi, j'engagerai les poursuites dès aujourd'hui, siffla sir Richard. Je ferai de votre nom un objet de risée – ce qu'il est d'ailleurs déjà. Après tout, votre union n'est-elle pas incestueuse ? Oh, attendez, votre mère n'était pas mariée avec le père de votre épouse !

— Comptez-vous partir sur vos deux jambes, sir Richard, ou mes valets devront-ils vous assister ?

Sir Richard se leva et se dirigea sans mot dire vers la cheminée. Il se retourna soudain, aussi coquet qu'une figurine de porcelaine sur une boîte à musique.

— J'ai l'impression que nous avons pris un mauvais départ, Votre Grâce, dit-il avec un hoquet pathétique dans la voix.

— Vraiment ?

— Je souhaite simplement être dédommagé pour les pertes que vous m'infligez par un mariage calculé dans le seul but de me gruger.

— Comme je vous l'ai dit, je ne me suis pas marié en songeant à Carrington House, lui rappela Vander.

— Voulez-vous dire que c'est un mariage d'amour ?

— Cela ne vous regarde pas, pas plus que cela ne regarde les tribunaux, répliqua Vander avant de se lever.

Sir Richard se rembrunit.

— Détrompez-vous ! Vous me volez mon domaine. Vous pensiez sérieusement que je vous regarderais faire sans riposter ? Que je vous remettrais les clés avec un sourire ?

— Je peux me passer du sourire.

Le duc s'avança vers sir Richard à pas lents, notant qu'il jouait avec sa canne. Si seulement cet odieux personnage sortait une lame, il serait en droit de lui flanquer la raclée qu'il méritait. Mais sir Richard devait attaquer le premier ; Vander avait renoncé aux pugilats, sauf lorsqu'il s'agissait de se défendre.

— Tout le monde sera au courant ! s'exclama sir Richard d'une voix qui grimpa dans les aigus. Vous croyez vraiment que la bonne société acceptera votre insignifiante épouse après la relation scandaleuse qu'ont entretenue vos parents ?

Vander serra le poing et une douce satisfaction l'envahit. S'il y avait un homme qui méritait d'être rossé, c'était bien sir Richard.

Ce dernier recula d'un pas et, comme prévu, sortit une dague de pacotille.

— Ne me touchez pas ! glapit-il. Je vous poursuivrai pour coups et blessures. Et je ferai savoir au monde entier que vous m'avez agressé uniquement parce que j'ai eu le courage de dire la vérité, à savoir que vous avez épousé une vieille fille au physique ingrat dans le seul but de déposséder un orphelin de son héritage !

En une fraction de seconde, la dague se retrouva dans la main de Vander, pointée contre la gorge de son propriétaire.

— La plupart de vos remarques m'ont déplu souverainement, lâcha le duc.

— Mes domestiques savent que vous êtes là, articula sir Richard. Vous ne pouvez pas me tuer.

— Je n'en ai pas l'intention. À moins que vous négligiez de m'adresser de plates excuses, s'entend. Mon épouse est une femme charmante, intelligente. Elle possède le genre de courbes dont tout homme rêverait. Je n'étais peut-être pas le premier à souhaiter l'épouser, je suis cependant celui qui lui a passé la bague au doigt.

À sa grande stupéfaction, Vander se rendit compte qu'il pensait chacun des mots qu'il venait de prononcer.

Sir Richard étrécit les yeux. Le scélérat mijotait encore une ignoble calomnie. Vander songea à le transpercer avec sa propre dague juste pour le faire taire, mais les dagues étaient une arme de lâche. Il la lança à travers la pièce, et elle se ficha dans la porte.

Sir Richard s'effondra tel un sac de farine après un seul coup à la mâchoire, un dénouement trop rapide au goût de Vander. Il le poussa de la pointe de sa botte. La tête de l'homme roula sur le côté. Il était vivant, juste inconscient. Satisfait, le duc tira la sonnette.

Gaunt apparut quelques instants plus tard. Il jaugea la situation d'un bref coup d'œil.

— Mon Dieu, sir Richard semble avoir fait une chute et s'être blessé à la tête.

Vander haussa les épaules.

— Quelque chose de ce genre. Demandez à un valet de le charger dans sa voiture. Il pourra reprendre ses esprits chez lui.

— Préférez-vous qu'on le conduise à son domaine ou à son hôtel particulier ?

— Où se trouve son domaine ?

— Juste à côté, à l'est.

— Ah oui, c'est vrai, dit Vander, se remémorant les paroles de Sir Richard. Qu'est-il arrivé à M. Bevington ? Sa famille vivait sur ces terres depuis des générations.

— Je crois que sir Richard a obtenu le domaine à titre de règlement partiel dans un procès qui l'opposait à M. Bevington pour coups et blessures. Il est évanoui, semble-t-il, fit remarquer le majordome qui le poussa du bout du pied sans douceur.

Vander fréquentait régulièrement le club de boxe de Gentleman Jackson à Londres. Quand il frappait un adversaire en pleine mâchoire, c'était la fin du combat.

— Coups et blessures ?

— M. Bevington soupçonnait sir Richard d'avoir abusé de sa fille, expliqua le majordome, impassible. Malheureusement, il a été prouvé au tribunal que la demoiselle était une coquine impudente qui avait fait des avances à sir Richard, rendant la plainte de son père injustifiée. Les Bevington ont émigré au Canada.

— Bonté divine...

Tout cela s'était produit sous sa supervision. Il aurait dû en être informé. Après tout, les ducs de Pindar étaient chargés de nommer les juges de paix dans le Berkshire, encore que, avec la maladie de son père, Dieu seul savait comment l'honorable M. Roach avait obtenu son poste.

— Pour l'heure, emmenez sir Richard à Bevington's House, Gaunt.

Le majordome appela deux laquais qui traînèrent sir Richard hors du bureau en affichant un mélange de jubilation et de haine pure.

— Expédiez-lui ses affaires dans l'heure, ajouta Vander. Il est célibataire, n'est-ce pas ?

— Oui, pour autant que je sache. Son valet se chargera de sa garde-robe. Une malle ou deux suffiront.

— Vous feriez bien de renforcer les patrouilles sur la propriété. Je ne serais guère surpris que sir Richard cherche à se venger.

Le visage de Gaunt s'illumina tel celui d'un lutin jovial, quoique dangereux.

— Qu'il essaie, Votre Grâce. Qu'il essaie.

Sir Richard ne s'était apparemment pas fait que des amis parmi les domestiques.

— La duchesse tient à ce que son pupille vive auprès d'elle. Je vais donc réduire le personnel ici au strict nécessaire, expliqua Vander. J'emploierai les autres dans mes différentes demeures ; les besoins ne manquent pas. En connaissez-vous qui auraient été congédiés à tort depuis l'arrivée de sir Richard ?

— Je vous en dresserai la liste, répondit Gaunt, radieux.

La liste ? Bon sang.

Vander s'apprêtait à sortir quand une question qui le taraudait lui revint en mémoire. Il se retourna vers le majordome.

— Gaunt, je suppose que vous connaissiez l'ancien fiancé de la duchesse.

Le serviteur hocha la tête.

— En effet.

— Chargez deux valets de faire une petite enquête – ou engagez un détective de Bow Street. Je veux être absolument certain que cet homme est encore de ce monde. Cette fuite subite le jour des noces me semble pour le moins opportune. Sir Richard a évoqué *son* domaine à propos de Carrington Estate.

Gaunt ouvrit de grands yeux. Visiblement, l'idée ne lui avait jamais traversé l'esprit.

Vander, lui, était beaucoup plus cynique. Une vie passée aux écuries et alentour lui avait appris que des hommes tels que Richard Magruder s'arrogeaient le droit d'agir comme bon leur semblait, et sauve qui peut pour les autres.

Il était probable que le fiancé de Mia avait bel et bien fui la responsabilité d'une épouse et d'un enfant. L'image de Mia s'imposa à lui, les lèvres pulpeuses et le souffle court après ses baisers.

Ou peut-être pas.

[1.](#) « Fluet » en anglais. (N.d.T.)

# 12

## NOTES SUR L'INTRIGUE

1. Flora hérite de 100 000 livres du vieux mais gentil M. Mortimer. Condition expresse : elle doit les dépenser pour elle-même (un exploit, vu sa bonté naturelle). Déchirée entre le comte Frédéric, qui ne veut pas entendre parler de cet argent, et M. Wolfington.

2. Renonce au legs ; le comte Frédéric la quitte.

3. Elle finit à l'article de la mort dans la campagne ; recueillie par le vil lord Plum qui en veut à sa vertu.

4. Bien que lord Plum lui offre un château, elle ne peut oublier son premier amour. Parce qu'il est fougueux et intrépide, et a un cœur de démon (et une allure d'ange).

5. S'échappe du château. Lord Plum la préférerait morte plutôt qu'elle en épouse un autre. Non : ennuyeux.

6. Le vil lord Plum possède un tigre apprivoisé ! Entraîné pour l'attaque. Excellent !

— J'emmène mon pupille à Rutherford Park, annonça Vander à Gaunt après qu'on eut emporté sir Richard. Que ma voiture m'attende d'ici une demi-heure. Faites suivre toutes les affaires personnelles à votre convenance.

À ces mots, Gaunt arbora une expression de grand-père sévère, quoique attentif.

— Sa Grâce est-elle au courant que vous venez chercher M. Charles Wallace ?

Vander n'avait pas l'habitude d'être interrogé par les domestiques. Il toisa le majordome.

— Montrez-moi la chambre d'enfant, voulez-vous, ou dois-je la trouver moi-même ?

Gaunt ne cilla pas face à cette rebuffade. Il gagna le couloir et gravit l'escalier en veillant à demeurer au milieu afin que le duc reste derrière lui.

— Le jeune maître a déjà vécu tant d'épreuves durant sa courte vie, expliqua le majordome, qui s'arrêta à mi-parcours comme pour reprendre son souffle. Il possède néanmoins le courage et la persévérance de son père. C'est un Carrington jusqu'à la moelle.

— Heureux de l'entendre, dit Vander.

Ce portrait était irritant, mais il ne pouvait qu'admirer la loyauté du domestique. C'était une bonne chose que l'enfant amphibie ait des soutiens.

Une fois devant la porte de la chambre, Gaunt lui décocha un nouveau regard déplacé, du genre « Vous avez intérêt à faire preuve de gentillesse, sinon... ».

Ces derniers temps, tous ceux que Vander rencontrait paraissaient contester la hiérarchie qui sustentait toute société. C'en était déstabilisant.

— Je me présenterai moi-même, Gaunt.

À contrecœur, le majordome s'inclina et rebroussa chemin.

Vander crut d'abord que la chambre était vide. C'était une grande pièce lumineuse et gaie, bien qu'elle eût besoin d'être rafraîchie. Les murs étaient couverts de peintures bosselées sur du papier ministre, sans doute le fruit des efforts artistiques du jeune Charles. Vander n'avait jamais rien vu de tel. Sa nourrice n'autorisait pas les dessins, et si tel avait été le cas, ses piètres œuvres n'auraient sans doute jamais été exposées.



Du coin de l'œil, il perçut un mouvement. Un jeune garçon venait de poser un épais volume et se levait maladroitement d'un fauteuil. Vander n'avait aucune expérience des enfants ; son nouveau pupille paraissait avoir cinq ou six ans.

Charles Wallace attrapa une petite béquille qu'il cala sous son aisselle avant de se redresser. Il semblait avoir un problème avec sa jambe droite, même si Vander n'y voyait aucune difformité notable.

— Bonjour, le salua le garçon. Puis-je vous demander qui vous êtes ?

Pas cinq ans. Plus âgé. Sa voix était claire, posée et – contre toute attente – autoritaire.

Vander s'approcha ; pas trop, cependant, de crainte que l'enfant ne se sente menacé.

— Je suis le duc de Pindar, votre nouveau tuteur. Et vous devez être Charlie.

Un silence s'ensuivit.

— Veuillez me pardonner mon impertinence, Votre Grâce, répondit le garçon après un silence, je suis M. Charles Wallace pour ceux qui me connaissent, et lord Carrington pour les autres.

Amusé, Vander dut prendre sur lui pour réprimer un sourire. Il s'inclina comme s'il se trouvait en présence d'une altesse royale.

— Lord Carrington.

En se redressant, il nota, déconcerté, une lueur réprobatrice dans les yeux gris qui le fixaient.

— Si vous attendez que je vous salue en retour, je risque de vous décevoir. Comme vous le voyez, ma jambe droite ne fonctionne pas aussi bien qu'elle le devrait.

Vander n'avait que très peu eu affaire aux enfants, même s'il éprouvait une profonde affection pour la jeune pupille de Thorn, Rose. India lui avait dit un jour qu'il valait mieux ne pas duper les enfants, car ils n'avaient pas leur pareil pour vous percer à jour.

— Mon salut est la reconnaissance de votre rang, dit-il. Quand un gentleman est dans l'impossibilité de plier la jambe, à cause d'une maladie ou d'une blessure, il se penche à partir de la taille.

— Je risquerais de tomber, répliqua Charles Wallace.

Ses yeux clairs étaient frangés de cils noirs extraordinaires. Ses épais cheveux bouclés se dressaient sur sa tête. Il avait le menton pointu et les pommettes saillantes. Il n'était pas beau, même avec un gros effort d'imagination.

Cependant, le pire que Vander pût faire serait de le dorloter. Mia l'avait sans doute couvé, quoique avec les meilleures intentions du monde. Elle l'avait gardé à la maison à étaler de la peinture sur des feuilles de papier alors que le premier idiot venu verrait qu'il n'avait aucun talent.

Il haussa les épaules.

— Essayez.

Charles Wallace lui décocha un regard noir, pencha le buste en avant et, comme il l'avait prévu, perdit l'équilibre. Il roula en douceur sur le sol.

Vander se rapprocha de quelques pas.

— Belle roulade, commenta-t-il froidement. Un coup de main ?

— Non.

Charles Wallace bascula sur le flanc et se releva.

— À mon avis, votre béquille est peut-être un peu courte pour votre taille.

— Vous êtes le nouveau mari de tante Mia ?

— Vous appelez votre tante par son prénom ? Ne le faites pas en public, c'est tout.

— Je ne sors pas en public, riposta Charlie avec le dédain d'un jeune empereur.

— Pourquoi cela ?

Le garçon ne répondit pas, mais son regard conseilla à Vander de s'épargner les questions stupides.

— Je vais m'asseoir, je crois, décida ce dernier. Joignez-vous donc à moi.

Il s'avança jusqu'à un vieux sofa et s'y assit, se retenant à dessein de regarder comment Charlie se débrouillait.

Le garçon mit un moment à le rejoindre et prit place à l'autre extrémité du canapé.

— Vous n'avez pas un précepteur ou quelqu'un de ce genre ?

Le gamin haussa ses frêles épaules.

— Sir Richard trouvait que mon précepteur était un stupide lèche-bottes et l'a congédié. Le pasteur me fait travailler mon latin et M. Gaunt m'apprend les échecs.

— Pourquoi sir Richard n'a-t-il pas engagé un autre précepteur ?

— Il trouve que c'est absurde pour un infirme d'étudier comme s'il était capable d'aller à l'école.

Dieu merci, Charlie ne semblait pas touché par l'insulte de son ancien tuteur.

— Et comment comptez-vous gérer votre patrimoine sans éducation ?

— C'est la question que tante Mia lui a posée. Il a répondu qu'ils auraient tout le temps d'y réfléchir si je survivais jusqu'à ma majorité.

Vander ne put s'empêcher de penser que, sans son entrée en scène, le risque que Charlie ne soit victime d'un « malencontreux accident » à un moment ou un autre n'aurait pas été exclu.

— Vous me paraissez plutôt en bonne santé. Avez-vous d'autres soucis en dehors de votre jambe ?

— Non.

— Et quel est le problème ? Est-elle malformée, raide, trop courte ? demanda-t-il sans insistance particulière.

— Elle est déformée à partir du genou, l'informa Charlie, qui pinça les lèvres. Les villageois pensent que mon pied est une nageoire, mais c'est faux. C'est un pied normal qui tourne de côté.

— Il faut voir le côté positif : si vous êtes ruiné un jour, vous pourrez toujours vous faire engager dans une foire itinérante.

Par cette boutade, il parvint à fissurer le calme défensif qui protégeait Charlie telle une armure. Ses joues cireuses en rosirent.

— Ce n'est pas gentil de dire cela.

— Les garçons ne se disent pas des choses gentilles, rétorqua Vander.

— Vous n'êtes pas un garçon, vous êtes un duc. Vous devriez être plus poli !

Vander lui sourit.

— Vous êtes mon pupille désormais. Je ne ressens pas le besoin d'être poli. Quel est le problème ? Vous n'aimez pas les fêtes foraines ?

— Je ne sais pas. Je n'en ai jamais vu.

— Quoi ? La fête a lieu au village deux fois par an.

Charlie haussa les épaules et son regard s'éteignit à nouveau.

— Vous avez peur de vous montrer en public.

— Non !

Bonne nouvelle. Ce garçon avait du cran et de la combativité.

— Puisque vous m'interdisez Charlie, je pourrais peut-être vous appeler Clopin.

— Pour clopin-clopant ? Pas question ! protesta-t-il, les mâchoires crispées. À ma place, vous n'apprécieriez pas.

— Quand j'étais à l'école, dit Vander, qui allongea ses jambes devant lui et contempla ses bottes, on m'appelait le Cornu. Et parfois Vulcain.

— Vulcain, comme le dieu romain ? Pourquoi ? Et pourquoi le Cornu ?

— C'étaient des allusions au fait que ma mère, la duchesse, était une femme adultère. Vous connaissez ce mot ?

— Non.

— Il signifie qu'elle était l'amie intime d'un homme qui n'était pas son mari.

— Oh, comme Vénus qui prenait des amants, ce que Vulcain n'aimait pas ! Votre père s'est-il mis en colère, comme Vulcain, quand il l'a découvert ? Vulcain faisait exploser une montagne chaque fois que

Vénus avait un nouvel amant, expliqua Charlie avec vivacité, l'air intéressé.

— Mon père n'a jamais rien su de l'amitié de ma mère. Cornu est une allusion aux cornes du cocu, un vilain nom pour désigner un homme dont la femme a engagé son affection ailleurs.

— Oh.

— La plupart des garçons faisaient ce geste chaque fois qu'ils me voyaient, surtout la première année.

Il montra à Charlie comment faire des cornes avec le pouce et le petit doigt. Le garçon ne se priva pas de l'imiter.

— Soit j'en prenais mon parti et j'acceptais qu'on me donne des surnoms à cause du comportement de ma mère, soit je me battais avec tous les élèves de l'école.

— C'est ce que j'aurais fait, lâcha Charlie avec impétuosité. À votre place, je veux dire, si j'avais deux jambes normales.

— J'ai essayé la première année, avoua Vander, pensif. J'en ai rossé quelques-uns. Je leur flanquais la tête dans la poussière et je les faisais jurer de ne plus jamais m'appeler le Cornu. Vulcain ne me dérangeait pas autant.

— Et ils ont arrêté de vous faire les cornes ?

— Non. Certains vous appelleront le Boiteux ou Clopin dans votre dos toute votre vie.

La bouche de Charlie se crispa.

— Beaucoup de gens vont être à l'affût, histoire de voir si votre tante tombe amoureuse d'un autre, continua Vander. Ils seront curieux de savoir si les hommes de ma famille ont une sorte de déficit. Ils pensent que les ducs de Pindar sont incapables de satisfaire leurs épouses.

Charlie se pencha et lui tapota le genou de sa main frêle.

— Ne vous inquiétez pas, le réconforta-t-il. Ma tante ne tombera plus jamais amoureuse. Elle me l'a dit. Donc, elle ne vous quittera pas, comme Vénus.

Vander se figea.

— Ainsi, elle était amoureuse de son fiancé ? Quel était son nom ? s'enquit-il, l'air de rien.

— M. Edward Reeve, répondit Charlie. C'est le fils du comte de Gryffyn.

Un frisson secoua Vander. Toujours cette maudite possessivité. Un homme n'aimait pas entendre parler des sentiments de son épouse pour un autre.

— Pour finir, il n'a pas pu affronter la responsabilité de mon éducation. C'est ce qu'il disait dans son message.

Le regard de l'enfant dériva vers la cheminée.

— Ce n'est qu'un stupide égoïste, maugréa Vander. Comment avez-vous appris la teneur de ce message ?

— Sir Richard l'a lu à voix haute, répondit Charlie. Il n'aurait pas dû. Plus tard, tante Mia s'est emportée contre lui.

Vander lâcha un chapelet de jurons. Le visage de Charlie s'éclaira, et il demanda aussitôt la signification de deux des mots. Le duc la lui donna, à condition qu'il ne partage pas ce nouveau vocabulaire avec sa tante.

— Le pire, c'était que sir Richard avait la lettre de M. Reeve dans sa poche, mais il a attendu que l'église soit pleine. Ensuite, il a fait semblant de se rappeler que le pli avait été déposé plus tôt dans la matinée.

— Sir Richard mériterait la cravache.

— Tante Mia l'a traité de bâtard, ajouta Charlie avec délectation. C'est quelqu'un dont les parents ne sont pas mariés. M. Reeve était un bâtard, lui aussi, parce que ses parents n'étaient pas mariés *et* qu'il a abandonné ma tante le jour du mariage.

L'image de sa femme attendant ce pauvre imbécile à l'église, tandis que sir Richard s'adonnait à ce jeu cruel suffit à échauffer les sangs de Vander.

— Je lui ferai payer, articula-t-il.

— La violence est la solution, maintenant ? remarqua le garçon avec un sourire en coin.

— Il arrive parfois que ce soit la seule façon d'obtenir satisfaction.

Charlie fronça les sourcils. Vander devina ce qu'il pensait.

— Nous allons vous mettre sur un cheval. Faire travailler vos muscles. Et nous vous trouverons un moyen de vous défendre quand vous êtes sur vos pieds.

— N'importe qui peut me bousculer.

— Pas si vous avez une dague ou une épée, répliqua Vander avec un sourire carnassier.

— Une épée ? s'exclama Charlie, radieux, avant de s'assombrir de nouveau. Comment pourrais-je tenir une épée ? J'ai toujours ma béquille.

— Nous pourrions dissimuler une dague dans votre béquille. Cela se fait couramment avec les cannes. Non pas que vous vouliez poignarder quelqu'un, bien sûr, mais un homme a besoin d'une arme.

— Vous devriez transpercer sir Richard avec une épée !

— Mieux vaut éviter un homicide, sauf en cas d'absolue nécessité.

L'idée traversa l'esprit de Vander qu'il n'était peut-être pas le modèle idéal pour un jeune garçon. Il n'était pas vraiment d'un tempérament paisible.

Charlie non plus, du reste.

— Vous devriez tuer aussi M. Reeve. Tante Mia dit que parfois les hommes ne sont pas aussi courageux qu'on pourrait l'espérer, mais je trouve horrible qu'il l'ait abandonnée comme il l'a fait.

— J'y réfléchirai, promit Vander. Le fiancé de votre tante est assurément une fripouille. Il vous a fait porter le poids de sa faiblesse, une honteuse lâcheté.

Il se pencha et décocha un petit coup de poing dans l'estomac du garçon.

— Vous n'êtes pas d'accord avec moi, Clopin ?

Les joues de Charlie s'embrasèrent de nouveau, et il se leva d'un bond, lâchant sa béquille qui tomba sur le parquet.

— Je refuse d'être affublé de ce sobriquet !

Tant pis pour Reeve. Vander appréciait sincèrement ce gamin. Il se leva, puis s'accroupit devant lui, les yeux à hauteur des siens.

— Fort bien, je ne le ferai plus.

— Plus jamais ?

— Plus jamais. Puis-je vous appeler l'Estropié ?

— Non !

— Jambe-de-bois ?

— Non !

— Je suis obligé de vous appeler lord Carrington alors ?

L'intéressé garda le silence un moment, puis :

— Vous pouvez m'appeler Charlie, je suppose.

— Et moi, pourquoi pas oncle Vander, du moins en privé ?

Charlie esquissa un pâle sourire – son premier vrai sourire.

— Je crois qu'en privé, je vous appellerai Vulcain.

Vander ricana.

— Appelez-moi Vulcain et vous aurez droit à Clopin. Ainsi, vous serez endurci quand vous irez à l'école.

Charlie cligna des yeux, effaré.

— À l'école ? Je ne peux pas y aller !

— Pourquoi ?

— Je suis infirme. Vous ne comprenez pas. C'est comme aller à la fête foraine. Je risque de me faire bousculer.

— Et alors ? Vous m'avez montré que vous maîtrisiez les roulades à la perfection. Vous ne pouvez rester cloîtré dans cette chambre comme la Belle au Bois Dormant derrière sa haie de ronces.

— Je ne suis pas une princesse, rétorqua Charlie avec un regard noir.

— Alors descendons aux cuisines nous chercher de quoi nous restaurer. Après quoi, nous irons chez moi. C'est tout un art de faire une razzia dans un garde-manger, Clopin, et tout jeune lord qui se respecte se doit de le connaître.

Parvenus devant les marches, ils contemplèrent en silence la courbe de l'escalier.

— Est-ce une des raisons pour lesquelles vous passez tant de temps dans votre chambre ? s'enquit Vander.

Le gamin hocha la tête.

— Descendre me prend trop de temps. Je dois me cramponner à la rampe, et j'ai l'impression que les valets rient dans mon dos. Autrefois, M. Gaunt me portait, mais je suis trop grand maintenant.

— En effet, acquiesça Vander, qui posa la main de Charlie sur la magnifique rampe en acajou. Vous sentez comme elle est lisse ? L'idéal pour une belle glissade. Je vais tenir votre béquille. Toutefois, la prochaine fois, vous la coincez sous votre bras.

Charlie ouvrit des yeux ronds.

— Tante Mia me *tuerait*.

Vander fit mine de regarder à la ronde.

— Tante Mia ? Il y a une tante ici ?

Il sourit à son pupille.

— Je vous rattraperai en bas. Tournez-vous et glissez sur le ventre.

Charlie avait peur, de toute évidence, c'était cependant un petit bonhomme courageux. Lorsque Vander lui cria « En place, Clopin ! » d'en bas, il se hissa tant bien que mal sur la rampe.

— Allez-y ! brailla Vander.

Le garçonnet s'exécuta, ne laissant échapper qu'un petit cri étouffé. Vander regarda le corps menu glisser vers lui, cheveux au vent. Il l'attrapa sans peine avant que la boule du pilastre ne le blesse.

— Chez moi, nous posterons un valet au pied de l'escalier avec ordre de vous rattraper. Quand vous aurez davantage de pratique, vous saurez vous arrêter tout seul.

Charlie avait les joues rouges et le regard brillant.

— C'était fantastique !

— Bien, dit Vander.

— Tante Mia va détester.

Le garçon arborait un sourire intrépide et ravi.

— Les mères, et les tantes, sont en général contrariées quand leurs enfants découvrent la vitesse. Attendez qu'elle vous voie galoper.

— Elle me l'interdira, soupira Charlie.

— Un homme ne peut laisser une femme lui dicter sa conduite, n'est-ce pas ?

Le torse chétif de l'enfant se gonfla.

— Non.

— Nous sommes bien d'accord. Bon, c'est l'heure du pain et du fromage. Je suis las de vous appeler Clopin. Que pensez-vous de Pete Jambe-de-bois ?

— Je n'aime pas du tout, protesta Charlie avec entrain.

— Et Harry Patte-Folle ?

— Non plus !

## De Mlle Carrington à messieurs Brandy, Bucknell & Bental, Éditeurs

9 septembre 1800

*Cher monsieur Bucknell,*

*Vous avez sûrement lu la nouvelle dans le Morning Post, mais je tiens à vous l'annoncer moi-même : depuis notre dernier échange, j'ai épousé le duc de Pindar à la suite d'une série de malentendus qui ne dépareraient pas dans un roman de Lucibella. Il s'agit d'un arrangement temporaire et cette tracasserie sera bientôt réglée, il est toutefois d'autant plus impératif que personne ne découvre mon identité de romancière. D'aucuns pourraient considérer que l'héritage des Pindar se trouve entaché par les travaux littéraires de Lucibella.*

*Je puis vous assurer que je travaille avec diligence sur le roman et ne suis pas le moins du monde distraite par ma nouvelle situation. Je vous envoie cette missive aux bons soins d'un des valets du duc qui se fera un plaisir d'attendre votre réponse. Je me réjouis également de recevoir les romans de Mlle Quiplet.*

*Mlle Carrington Sa Grâce, la duchesse de Pindar*

Mia passa l'après-midi à ruminer sur les manières autoritaires de son époux. Elle aurait préféré lui présenter Charles Wallace elle-même. Et qu'est-ce qui lui prenait autant de temps ? Il y avait à peine une heure de trajet entre les deux demeures. Quand l'attente atteignit trois heures, puis quatre, elle commença à s'inquiéter. Peut-être Charlie avait-il refusé de quitter la maison avec un inconnu.

Pour tenter de se changer les idées, elle s'assit au petit bureau de sa chambre et entreprit d'écrire des notes sur son roman. Au bout d'une heure, elle descendit son matériel d'écriture au salon et, après avoir enlevé une ribambelle de lapins en verre, s'installa à une table qui faisait face au jardin.

La pauvre Flora se faisait chapitrer par le patron détestable d'un atelier de dentelle quand Mia entendit enfin une voiture arriver dans l'allée. Nottle et deux valets traînaient dans le vestibule lorsqu'elle jaillit du salon.

— Ouvrez la porte, je vous prie.

— Je vais chercher votre pelisse, Votre Grâce, dit le majordome qui, d'un regard, lui fit comprendre ce qu'il pensait d'une duchesse aux doigts tachés d'encre.

Ainsi qu'aux manchettes, constata-t-elle en baissant les yeux.

— La porte, Nottle, articula-t-elle entre ses dents.

Un valet en livrée ouvrait la portière de la voiture. Vander descendit, passa la tête dans l'habitacle, puis s'écarta. Avant qu'elle ait le temps de dévaler le perron, Charlie apparut. Sa béquille sous le bras, il sauta au bas du marchepied.

Le cri de Mia demeura coincé quelque part dans sa gorge. Certes, il n'y avait pas une grande hauteur entre la marche et le gravier, mais d'ordinaire, elle veillait toujours à ce qu'un laquais demeure près de Charlie pour lui tenir le coude.

Elle se calma en le voyant s'avancer vers elle de son pas chaloupé. Quand il parvint à sa hauteur, elle le souleva dans ses bras.

— Charlie, mon ange !

Il toléra trois baisers, puis se libéra et leva les yeux vers la demeure ducale, qu'il contempla bouche bée.

— C'est ici que nous allons vivre ?

Vander les avait rejoints. Charlie se tourna vers lui.

— C'est votre maison ?

— Ne jamais laisser voir qu'on est impressionné, Clopin, l'avertit Vander. Et, oui, c'est Rutherford Park.

Mia plissa le front.

— Comment avez-vous appelé Charlie ?

— Je vous avais dit qu'elle n'apprécierait pas, murmura Charlie à Vander.

— Nous essayons divers surnoms afin qu'il choisisse celui qu'il préfère, expliqua le duc. Jusqu'à présent, il a refusé Harry Patte-Folle et Pete Jambe-de-bois, mais j'ai grand espoir qu'il s'habitue à Clopin.

— C'est inacceptable, déclara Mia d'une voix sourde.

Elle coula un regard à Charlie, inquiète à l'idée que ce traitement brutal ne l'ait affecté, et découvrit que son expression, tandis qu'il regardait Vander, était proche de la vénération.

Le duc haussa les épaules. Mia voulut insister, mais Nottle se tenait sur le seuil et Charlie avait encore trois marches à monter, avant de s'attaquer à l'escalier en arc de cercle qui menait à l'étage.

— Allons visiter la chambre d'enfant, proposa-t-elle, remettant les explications avec Vander à plus tard, lorsqu'ils seraient en tête à tête.

Celui-ci s'accroupit.

— Charlie, mon gaillard, la journée a été longue et je crois que vous avez mérité une chevauchée. Donnez votre béquille à votre tante.

— Charlie déteste... commença Mia.

— Sur votre dos ? s'enquit son neveu avec enthousiasme en lui tendant sa béquille.

— Ouai. Comme lorsque nous sommes remontés des cuisines.

Sous le regard sidéré de Mia, Vander se retourna, Charlie noua les bras autour de son cou et les jambes autour de sa taille. La redingote du duc coûtait sans doute plus qu'un villageois ne gagnait en trois saisons, il ne paraissait pourtant pas s'inquiéter le moins du monde que Charlie ne l'abîme avec ses bottes.

L'installation de Charlie dans sa nouvelle chambre prit un certain temps, et Mia ne cessa d'être la proie de sentiments contradictoires. Une partie d'elle-même était encore incrédule à la pensée que Vander exigeât qu'ils restent mariés. Une autre avait peur. Et une troisième regrettait de devoir renoncer au mari dont elle avait rêvé. Ainsi qu'à une union avec un homme raisonnable et honorable qui l'aimerait, la chérirait et la respecterait.

Certes, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Honorable, elle ne l'avait pas été, et en guise de châtiment, le destin implacable lui avait réservé Vander comme époux. C'était comme dans les grands mythes, ceux où une affreuse bévue mène à un dénouement catastrophique. Avec un proverbe en conclusion, quelque chose sur la fourberie des femmes, sans aucun doute, et les hommes sans honneur. Non pas que Vander soit dépourvu d'honneur...

Ses pensées tournèrent ainsi tout l'après-midi dans sa tête en un cercle vicieux exaspérant. Jusqu'au soir où, à peine entrée dans le salon, elle vida un verre de sherry.

Vander s'y trouvait déjà, pas le moins du monde ébranlé par son altercation avec sir Richard. Susan lui avait raconté les détails, tandis qu'elle s'habillait pour le dîner, et avait conclu qu'un sentiment de triomphe par procuration animait le personnel.

Mia approuva de bon cœur. Si elle avait été physiquement capable de rosser sir Richard, elle ne s'en serait pas privée. En fait, elle l'aurait envoyé au sol la première fois qu'il lui avait déclaré que Charlie avait peu de chances de vivre très longtemps.

Il n'y avait pas trace de Chuffy au salon, et elle en ressentit un certain malaise. Nottle était allé superviser les préparatifs du repas si bien qu'elle se retrouvait seule avec Vander.

Il avait enfilé une redingote noire très sobre. Ses cheveux en désordre n'avaient que peu à voir avec la mode, mais l'effet était d'autant plus sensuel. Sa cravate – eh bien, elle était nouée. C'était à peu près tout ce qu'on pouvait en dire.

Cependant, elle était désagréablement consciente de ne pas réussir à détacher les yeux de lui. C'était grotesque : elle était une jeune femme civilisée à l'aube d'un siècle nouveau et pourtant une partie dévoyée de son âme succombait à son côté un peu brute. À en croire Susan, il avait assommé sir Richard d'un seul coup de poing.

— Encore un peu de sherry ? demanda Vander en jetant un coup d'œil à son verre vide.

— Il vaut mieux que je m'abstienne. L'alcool m'enivre vite.

— Chuffy a le monopole de ce péché-là.

Le brandy dont il but une gorgée sentait bien meilleur que le sherry amer servi par Nottle – qui ne lui avait d'ailleurs pas demandé ce qu'elle désirait boire.

Elle alla dire bonjour à la ménagerie de verre sur le manteau de la cheminée.

— Si vous n'aimez pas ces animaux, avez-vous pensé à les faire emballer ?

— Ils périront bientôt, quand les vêtements voleront.

Son ton un peu gouailleur interpella Mia. Que diable voulait-il dire ?

Elle se retourna.

— Avez-vous pour habitude de vous dévêtir au salon ?

— Uniquement quand on m'y pousse, répondit-il, le regard pétillant. Je fonde de grands espoirs sur notre union.

Mia s'en étrangla.

— On croirait entendre un homme persuadé que quatre nuits en sa compagnie valent de l'or.

— Je suppose que se dévêtir dans une pièce autre qu'une chambre entre aussi dans notre arrangement : je ne le ferai que si mon épouse m'implore.

— Votre valet sera heureux d'apprendre que je n'ai nulle intention de perturber son travail, répliqua Mia.

Elle inspira profondément les effluves de cheval et de soleil qui s'attardaient sur son mari. Ils lui donnaient l'irrésistible envie de se jeter dans ses bras et de le humer. Absurde.

— Je suis curieux d'en apprendre davantage sur le fiancé qui m'a précédé, dit Vander à l'instant où Chuffy entra.

— Oh, vous aviez un fiancé ? s'exclama ce dernier d'un ton cordial, déjà armé d'un verre de brandy.

Mia lui sourit, soulagée qu'il les ait rejoints.

— Bonsoir, sir Cuthbert. En effet, j'ai eu un fiancé avant que Sa Grâce ait la bonté de venir à mon aide.

— Ne tournez pas autour du pot, jeune fille. Ce n'est pas tant Vander qui vous est venu en aide que vous qui lui avez forcé la main. Je sais apprécier une histoire bien tournée. Si celle-ci se sait, elle fera chaud au cœur de toutes les jeunes filles à marier. Comme dans un de mes romans.



— Un de vos romans ?

Le cœur de Mia fit un bond. Elle n'avait jamais rencontré un autre romancier, et encore moins tissé des liens d'amitié, pour des raisons évidentes.

— Chuffy a un faible pour les romans gothiques, expliqua Vander. Il lit tous ceux qui lui tombent sous la main. Plus c'est immoral, mieux c'est, n'est-ce pas, Chuffy ?

— Mon goût n'est pas tout à fait respectable, concéda Chuffy. Vous n'avez rien lu d'aussi piètre, j'imagine. Me permettez-vous de vous appeler Emilia ? Je trouve pénible de vous donner du Votre Grâce par-ci, Votre Grâce par-là. Dur pour la mémoire. Vous feriez mieux de m'appeler Chuffy dès maintenant, parce qu'avec les années, je ne me souviendrai bientôt plus de mon propre titre.

— Je serais honorée que vous m'appeliez Mia. Cela dit, comme j'essaie d'en convaincre le duc, notre union est de simple convenance ; elle est destinée à sauvegarder l'héritage de mon neveu. Je ne serai plus là dans cinq ans.

— De convenance ! s'exclama Chuffy, les yeux ronds. Le genre d'intrigue que je préfère. Dites-moi, ma chère, avez-vous déjà lu un roman de Mlle Julia Quiplet ?

— J'en ai lu un, oui, répondit Mia. J'ai beaucoup apprécié et...

— Il y a une autre romancière qui est tout aussi douée, l'interrompit Chuffy. Hélas, son nom m'échappe.

Malgré elle, Mia se raidit. Elle serait tellement déçue que Chuffy fasse référence aux romans de Mme Scudgell, dont les ouvrages souffraient, selon elle, de situations improbables. Non que ses propres intrigues fussent toujours particulièrement crédibles, mais au moins, dans ses romans, il ne neigeait pas en juillet sous prétexte que les larmes de l'héroïne affectaient Mère Nature.

— Je possède tous ses livres reliés en cuir et avec titre doré à l'or fin, marque-page en soie et pages de garde en papier marbré, expliqua Chuffy. Morbleu, je n'arrive pas à croire que j'ai oublié son nom ! Dans mon roman favori, l'héroïne manque de se faire guillotiner.

— Puisque vous me racontez l'intrigue de chaque livre dont vous faites l'acquisition, je me risquerais à avancer qu'il s'agit de Mlle Lucibella Delicosa, intervint Vander qui ajouta à l'adresse de Mia : les vicissitudes des héroïnes de Mlle Delicosa sont notre principal sujet de conversation durant au moins une semaine après la sortie d'un nouveau roman.

— Si seulement il y en avait davantage, se lamenta Chuffy. Mes auteurs favoris sont affreusement paresseux. Je suis sûr qu'ils écriraient plus vite s'ils s'y appliquaient sérieusement. Quoi qu'il en soit, Vander a raison. Mlle Delicosa est ma romancière favorite. Voilà pourquoi je commande ses livres en édition de luxe. Ils coûtent cher, mais ils en valent la peine.

Mia ne put réprimer un sourire. Elle connaissait à la virgule près le prix réclamé par son éditeur pour ces publications spéciales, car elle avait autorisé la production d'éditions en trois tomes à deux guinées et cinq pence, une véritable fortune dans le monde de l'édition.

— Je suppose que vous avez lu ces romans, dit Vander.

À cet instant, Mia eut une révélation : elle tenait là l'argument qui convaincrerait Vander qu'elle n'était pas une duchesse digne de ce nom.

— J'ai une identité secrète, avoua-t-elle à brûle-pourpoint.

Le visage de Chuffy s'éclaira.

— Ne me dites pas que vous êtes une espionne française !

— Ne soyez pas ridicule, bougonna Vander. De quoi diable parlez-vous ? demanda-t-il à Mia.

— J'écris des romans.

— Non ? s'écria Chuffy, ravi. Ma chère, je ne pourrais être plus heureux de l'apprendre. J'adore les romans. Je ne vis que pour eux. Je pourrais être votre muse !

— *Vous*, une muse littéraire, mon oncle ?

Vander se retenait visiblement d'éclater de rire.

— Vous ne comprenez pas où je veux en venir, observa Mia, agacée. Les romans sont scandaleux et une duchesse ne peut naturellement pas écrire des ouvrages de cette nature. Certaines de mes collègues mènent des vies plutôt dissolues.

— Vraiment ? s'enflamma Chuffy. Racontez-moi tout ! Sur Mlle Quiplet, par exemple. J'imagine que c'est une jeune femme d'un grand raffinement. Ce ne sont que des suppositions, bien sûr.

— Je ne la connais pas personnellement, mais je peux vous dire que l'auteur d'*Ellen, Comtesse de Howell Castle*...

— J'ai adoré ce roman, avoua Chuffy. C'est un des premiers que j'ai lus, il y a plus de cinq ans.

— ... vit en situation irrégulière avec un vice-amiral, acheva Mia.

— Bonté divine ! s'exclama Chuffy, aux anges. Comment le savez-vous ? Vous l'avez rencontrée ?

— Situation irrégulière, voilà qui recouvre bien des possibilités, observa Vander, narquois. Pourriez-vous être plus explicite afin que nous puissions mieux juger le sens moral de toutes les romancières contemporaines à l'aune de la maîtresse du vice-amiral ?

Mia lui décocha un regard noir.

— Plaisantez tant que vous voulez, il n'empêche que la majorité de nos compatriotes considèrent les romancières comme à peine mieux que des concubines.

Vander parut s'amuser davantage encore.

— Concubine, voilà un mot si délicieusement biblique. Vous voulez dire que si je n'ai pas encore croisé de concubine, c'est parce que je n'appartiens pas à un cercle littéraire ?

— Vous êtes trop sévère avec la réputation des romancières, objecta Chuffy, ignorant son neveu. Mlle Fanny Burney était membre du cercle de la Reine Charlotte, du moins jusqu'à ce qu'elle épouse le général Alexandre d'Arblay et quitte la cour.

— C'est bon à savoir, dit Vander. J'ai réalisé récemment qu'il me fallait mes entrées à la cour. Tous les ducs doivent en avoir, comme m'en a informé mon avoué après la débâcle de la lettre paternelle. Nous allons envoyer sur-le-champ votre manuscrit à Sa Majesté.

— Les romancières sont *scandaleuses*, insista Mia, refrénant son impatience à grand-peine. Mon père était épouvanté.

— Je dois reconnaître que lord Carrington a fait preuve d'un sacré culot en exprimant son aversion pour des exploits fictifs, commenta Vander. Selon sir Richard, notre mariage est pour ainsi dire incestueux, eu égard à la liaison de nos parents.

— Rien de plus faux, s'indigna Chuffy. Mon pauvre frère n'a été enfermé à l'asile et feu la duchesse n'a rencontré lord Carrington que bien après ta naissance, mon neveu.

— Peu importe, s'entêta Vander qui vida son verre d'un trait. Dans la bonne société, beaucoup seront si scandalisés d'apprendre notre union qu'ils pourraient défaillir à l'idée de nous rencontrer à l'improviste. Rien de ce que vous ferez sur le front littéraire ne dépassera la contribution de mes parents à la réputation ducal – que notre mariage n'a fait qu'entacher un peu plus.

— Il a tendance à tout voir en noir, dit Chuffy à Mia. Vous devez lui pardonner.

— Je pense que vous sous-estimez le scandale si mon autre identité venait à être découverte.

Mia ressentait une irritation paradoxale, parce que non seulement Vander n'était pas choqué, mais il n'avait pas bronché en apprenant qu'elle avait une identité secrète.

— Vander a raison, ma chère, intervint Chuffy. Mon frère et son épouse ont placé la famille sous les feux de la rampe et votre mariage n'a rien arrangé. Franchement, même si vous publiez un jour un roman, il n'apportera que peu d'eau au moulin.

— En fait, je crois que vous devriez publier, suggéra Vander. Pourquoi pas ? J'aime l'idée que la duchesse de Pindar puisse être critiquée pour une autre raison que l'adultère. Cela apporterait à notre nom un éclat inédit.

— Pourquoi supposez-vous que je n'ai pas encore publié ? voulut savoir Mia.

Vander haussa un sourcil.

— L'avez-vous fait ? s'exclama Chuffy. Parce que, croyez-moi, je vais le commander dans une édition qui fera honte à celles de Lucibella ! Ornées de pierreries... non, plutôt en velours paré de broderies !

— J'en ai déjà publié plusieurs, annonça Mia, amusée. Six, pour être précise.

— Vous êtes une romancière *éditée* ? articula Vander.

L'incrédulité qu'elle perçut dans sa voix déplut à Mia.

— Non seulement je suis éditée, mais je suis Lucibella en personne.

Chuffy réprima un cri et plaqua la main sur son cœur.

— Voilà pourquoi je ne peux décemment pas rester la duchesse de Pindar, poursuivit Mia en observant Vander du coin de l'œil.

Semblait-il alarmé ? Ou pensait-il qu'elle affabulait ? Difficile à dire.

En tout cas, il ne paraissait pas le moins du monde scandalisé, contrairement à son père lorsqu'elle lui avait annoncé la publication de son premier roman (elle avait décidé qu'il valait mieux lui demander pardon que sa permission).

— Un de mes lecteurs finira par découvrir la vérité sur la véritable identité de Lucibella, ajouta-t-elle comme les deux hommes semblaient frappés de stupeur. Ce n'est qu'une question de temps.

— Vous parlez de vous-même à la troisième personne ? s'étonna Vander.

À cet instant, Chuffy lui agrippa la main.

— Vous êtes un trésor ! s'extasia-t-il. Un trésor national ! Vos livres comptent énormément pour moi, mais jamais je n'aurais imaginé vous rencontrer !

— Je suis très heureuse que vous appréciiez mes romans, dit-elle, sincère.

— Si je les apprécie ? Je leur dois ma santé mentale quelle qu'elle soit. Franchement, ma chère, dans les ténèbres de l'année dernière, quand j'ai perdu ma belle-sœur bien-aimée et mon frère peu après, vos livres sont devenus mon refuge.

— Oh.

Mia était sidérée par la ferveur qui brillait dans son regard. Les lecteurs avaient tendance à faire ce genre de confidences dans leurs lettres, toutefois, jusqu'à présent, cachée derrière son pseudonyme, elle n'en avait jamais rencontré un seul.

— Mon refuge, répéta Chuffy, et ma joie. Où en êtes-vous, ma chère enfant, avec *Une allure d'ange et un cœur de démon* ? Je l'ai déjà commandé en édition de luxe. J'attends sa sortie depuis des mois !

Mia libéra sa main.

— Il n'est pas terminé, je le crains, répondit-elle avant de se tourner vers Vander. Vous voyez, il m'est impossible de rester duchesse de Pindar.

— Tant que vous ne vous mettez pas à publier des odes à la gloire des gens de ma maison, je ne vois pas quel est le problème.

— Vous ne voyez pas quel est le problème ? répéta Mia. Oh, il y en a un, vous pouvez me croire ! Je n'écris ni poèmes épiques, ni drames historiques, ni grande littérature, mais savez-vous ce que le *Grapple's Ladies' Magazine* a dit de mon dernier roman ?

— C'est sans importance, intervint Chuffy. Votre œuvre est l'expression du génie, ma chère, du pur génie !

— Qu'un être humain quel qu'il soit puisse tenter de lire ce livre sans se suicider relève du mystère, voilà ce qu'ils ont dit. Ils l'ont traité de « ramassis de dépravation vulgaire et d'horreurs contre-nature ».

— Voilà qui est tout à fait désobligeant, commenta Chuffy. Je suis à peu près sûr que la critique a elle-même une vie dépravée. Voilà pourquoi elle est incapable de reconnaître la bonté sincère d'une héroïne de Lucibella !

— Mes livres sont *dépravés*, déclara Mia à son mari qui ne semblait toujours pas saisir la portée de ses propos.

— Je n'ai pas lu beaucoup de romans, confessa Vander qui versa un peu de brandy dans le verre vide de Mia et le lui tendit. Je peux cependant m'y mettre. Ils paraissent plutôt instructifs. Inspirants, même.

— Tu n'as jamais lu un seul roman, corrigea Chuffy.

— C'est injuste, rétorqua son neveu, imperturbable. On pourrait argumenter que le *Sporting Magazine* est semblable à un roman : de la pure fiction tapageuse avec une prédilection pour les horreurs contre-nature.

— Je souillerai le nom de Pindar, martela Mia.

Le brandy était plutôt bon, même si elle croyait se rappeler qu'il valait mieux le boire après le repas. Son père ne l'avait jamais autorisée à consommer de l'alcool au motif qu'elle était une dame. Elle en avala une généreuse lampée en son honneur.

— Vander ne pourrait divorcer, même s'il le voulait, fit remarquer Chuffy. Il est impossible de se débarrasser d'une épouse. Bon nombre de pairs du royaume ont essayé, je vous le garantis.

— Je vais devoir lire vos prétendues dépravations afin d'en juger par moi-même, décréta Vander. Peut-être pourrais-je vous aider à jouer certaines scènes pour vos œuvres futures.

Elle le foudroya du regard.

— Juste pour que vous les visualisiez mieux, ajouta-t-il en toute innocence.

— Il n'y a pas d'échappatoire au mariage, ma chère, continua Chuffy. Comme on fait son lit, on se couche !

Le regard de Vander avait à nouveau ce pétilllement impudent et une onde brûlante submergea Mia. Il était si séduisant : viril et fier, même si elle était censée l'avoir vaincu avec sa lettre de chantage.

*Personne* ne pouvait vaincre Vander.

Il arqua un sourcil, comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Au diable, cette conversation idiote sur le divorce, conclut Chuffy en remplissant son verre. Je veux tout savoir de votre nouveau roman.

— Je ne l'ai pas encore écrit, confessa Mia. Enfin, juste des bribes de dialogues. Mais il me reste encore certains points de l'intrigue à résoudre.

— Racontez-moi ! s'entêta Chuffy. Je serai votre muse, votre mécène, votre mentor, ce qu'était Jonson pour Shakespeare !

Mia le gratifia d'un pâle sourire.

— Je préfère ne pas en discuter pour l'instant. Je dois encore travailler certains aspects délicats.

« Environ trois cents pages », se retint-elle d'ajouter.

— Dites-nous au moins ce qui arrive à l'héroïne, insista Chuffy. Une héroïne de Lucibella est toujours en péril, expliqua-t-il à son neveu. Je frémis d'angoisse dès les premières pages, sachant ce que le sort lui réserve. Donnez-moi juste un tout petit indice sur l'intrigue.

— Elle s'appelle Flora et a été abandonnée le jour des noces, répondit Mia.

Vander ne put cacher sa surprise.

— Comme vous ?

— Les circonstances sont tout à fait différentes.

— Une héroïne de Lucibella n'a rien à voir avec notre Mia, renchérit Chuffy.

Mia tressaillit. S'il lui arrivait un jour d'avoir une haute opinion de sa silhouette – ce qui ne s'était jamais produit –, Vander et Chuffy sauraient la remettre à sa place.

— C'est vrai, admit-elle.

— En quel sens ? demanda Vander.

— Mes héroïnes sont invariablement d'une beauté incomparable. Sveltes, les yeux bleus, un physique classique. C'est le genre qui l'exige.

— Vous êtes belle, déclara le duc d'un ton neutre.

Mia lui jeta un regard perplexe ; il ne semblait pas se moquer d'elle.

— En général, je ne prête guère d'attention à ces passages, avoua Chuffy, mais maintenant que j'y songe les héroïnes de Lucibella ne sont pas précisément des beautés. Elles sont toujours faméliques, car très pauvres. Parfois, quand je termine un livre, je prends le temps d'imaginer leur bonheur de pouvoir enfin manger à leur faim.

— Mes héroïnes ne sont pas faméliques !

— Elles n'ont que la peau sur les os, rétorqua Chuffy. L'une d'elles flottait dans la rivière à cause de tout cet air dans ses côtes.

— Dans ses côtes ? répéta Vander, sidéré.

— Je veux dire son ventre, bien sûr ! La malheureuse avait le ventre vide si bien qu'elle glissait comme une bulle à la surface de l'eau. Jusqu'à ce qu'un duc vienne à la rescousse, bien sûr.

— Bien sûr, confirma Vander avant de boire une autre gorgée de brandy. J'ose espérer que tout homme de mon rang agirait de même.

— Il a risqué sa vie, confirma Chuffy. Ces passages aventureux sont mes préférés. Quand le duc a vu sa bien-aimée ballottée par les flots tel un bouchon de liège, il a plongé sans hésiter. L'eau glacée s'est refermée plus d'une fois sur sa tête, mais il l'a ramenée saine et sauve sur la rive.

— J'agis de même, affirma Vander avec un grand sourire. Le fruit de toute une éducation.

— Mes romans n'ont rien à voir avec la vie réelle, insista Mia. Le fait que mon héroïne soit abandonnée par son fiancé est pure coïncidence.

— Il n'y a rien de mal à émailler vos romans de faits réels, fit remarquer Chuffy. Votre vie est tout aussi captivante que celle de vos héroïnes.

— Seulement depuis ces dernières semaines, précisa Mia.

— Tous vos héros sont-ils des ducs ? s'enquit Vander d'un ton suggérant qu'elle pouvait l'avoir pris comme modèle.

Ce qui était le cas.

— Non ! Bien sûr que non, se récria Mia. Mon héros actuel est un comte. Le titre est juste une façon d'évoquer un homme de bien et de valeur.

— Les scènes d'amour de Mia sont légendaires, intervint Chuffy. Voilà pourquoi ce maudit magazine était un peu grincheux. Ses personnages n'en finissent pas de raconter combien ils s'adorent.

— Diriez-vous qu'ils sont lyriques ? hasarda Vander d'un air innocent.

Mia se sentait impuissante, telle une de ses héroïnes emportée par le courant. À en juger par son expression, Vander insinuait qu'il l'avait percée à jour : il savait qu'elle l'avait pris comme modèle pour les héros de ses six romans. Les seuls mots qui lui vinrent à l'esprit étaient sacrilèges.

— Vous deviez vraiment aimer votre fiancé, observa Chuffy. Tenez, encore un peu de brandy. J'espère que vous n'allez pas vous mettre à écrire des tragédies après cette déception amoureuse. Il était indigne de vous, ma chère. Vous êtes mieux lotie avec Vander, en dépit de son odeur d'écurie.

Mia saisit cette perche comme si elle descendait des cieux par la volonté divine.

— C'est la raison pour laquelle je n'ai pas réussi à finir mon roman en cours. Le cœur brisé...

Elle laissa sa phrase en suspens. Vander cessa de rire et son regard se fit glacial. Bien fait. Elle avait eu son lot d'injures pour la journée. Il lui avait quand même dit qu'elle était belle. Elle mit ce compliment de côté, pour plus tard.

Il posa bruyamment son verre sur la table.

— Savez-vous où se trouve votre ex-fiancé ?

— Non, répondit-elle avec lassitude. S'il faut en croire sa lettre il envisageait d'aller aux Indes.

— J'ose espérer que votre héroïne – Flora, c'est cela ? – suivra votre exemple, vous qui n'êtes pas retombée dans les bras du faquin qui vous a si scandaleusement traitée, s'indigna Chuffy.

— En fait, si, le détrompa Mia. Elle adore tellement le comte qu'elle lui pardonne.

Chuffy lança à Vander :

— À mon avis, tu es sacrément chanceux que Mia ait pensé à toi entre deux fiancés. Jamais tu n'aurais trouvé une épouse tout seul. Tu es obsédé par tes chevaux et il n'y a jamais une seule femme aux écuries. Sacrebleu, encore un bon brandy que je renverse sur ma redingote. Je ferais mieux de monter me changer.

Il se déplaçait avec une étonnante rapidité pour quelqu'un censé être saoul : il s'éclipsa en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire Mia commençait à avoir la nette impression que Chuffy était parfois moins ivre que sa consommation ne le laissait supposer.

— Votre Charlie m'a informé que je remplaçais le fils d'un comte, dit Vander tout en sirotant son brandy. Suis-je en droit de supposer que votre père n'a pas agité une lettre sous le nez de cet homme afin de lui inspirer sa demande ?

Mia posa son verre si brutalement que l'alcool en jaillit.

— Je sais que vous ne souhaitiez pas notre mariage, je vous saurai cependant gré de ne pas vous gausser de ma mésaventure... M. Reeve et moi étions très amoureux, déclara-t-elle après un silence. Nous avons été fiancés des mois avant la date de la cérémonie et je puis vous assurer qu'il voulait m'épouser.

— Pardonnez-moi ce constat d'évidence, mais ses intentions sont fortement sujettes à caution, si son absence à l'église est une indication.

Vander arborait de nouveau ce masque indéchiffrable, une ruse qu'elle le soupçonnait d'utiliser pour dissimuler ses émotions quelles qu'elles soient.

— C'est vrai, reconnut Mia.

Elle avait encore du mal à admettre qu'Edward n'était pas l'homme qu'elle croyait. Elle semblait incapable de trouver un gentleman aussi honnête et honorable que ceux qu'elle inventait ; peut-être n'existait-il que dans la fiction. Dans leurs lettres, nombre de lectrices se plaignaient elles aussi de cette carence.

— La raison n'est pas son manque d'intérêt pour moi, ajouta-t-elle, prenant un peu tard sa propre défense. Edward n'a pu se résoudre à assumer la responsabilité d'élever Charlie.

La bouche de Vander se tordit en un rictus de dégoût. Et c'était bien dommage, car elle aimait beaucoup sa bouche. Très peu d'hommes possédaient une lèvre inférieure aussi charnue. Il détesterait cette idée, mais elle trouvait qu'elle adoucissait son visage et lui conférait une indubitable sensualité.

Incroyable. Elle se rendit compte, trop tard, qu'elle venait encore une fois de tomber dans le même piège.

Vander lui tapota le nez. Elle leva les yeux et croisa son regard.

— Vous l'avez échappé belle, vous en êtes consciente, n'est-ce pas ?

— Oui.

Vander se demanda pourquoi l'accent de sincérité dans la voix de Mia lui était un tel soulagement. Quelle importance, après tout, qu'elle désirât encore un homme qui ne voulait pas d'elle ?

Elle était *son* épouse.

Une romancière ? Qui l'eût cru ? Il la savait intelligente, mais jamais il n'aurait imaginé qu'elle possédait le talent qui fait les romancières à succès. Une hypothèse moins que probable après cet horrible poème de jeunesse.

Contrairement à ce qu'elle pensait, il se moquait comme d'une guigne qu'elle écrive des romans dépravés. Même, il apprécierait de les lire. Il restait cependant une question à clarifier.

Il s'approcha de Mia. Ses mains le démangeaient, il se retint pourtant de la toucher.

— Il vous faudra m'initier à votre œuvre. Je lirai l'un de vos romans en entier. Et les passages dépravés des autres.

— Pourquoi feriez-vous cela ? Mon père et mon frère n'ont jamais pris la peine de les lire. Et malgré l'enthousiasme de votre oncle, la plupart de mes lecteurs sont des femmes, j'en suis certaine.

— J'en lirai un, ou même plusieurs, promit Vander. Mais je dois vous prévenir, duchesse, qu'il vous faudra renoncer à vos rêves romantiques sur le mariage. Jamais je ne ferai ces choses que vous imaginez.

Mia arbora une mine faussement choquée.

— Votre Grâce, êtes-vous en train de me dire que vous me laisseriez dériver dans une rivière glaciale ?

Vander s'esclaffa.

— Je vous promets de vous lancer une corde.

— Inutile, dit-elle en détournant le regard. Je coulerais comme une pierre de toute façon.

Troublé par l'image étonnamment désagréable de Mia se débattant dans l'eau glacée, Vander s'empressa d'expliquer :

— Je faisais référence aux gestes romantiques que les ducs ne manquent sans doute pas de faire dans vos histoires. Offrir des fleurs à leur bien-aimée, lui écrire des poèmes, la couvrir de bijoux. Votre père offrait sans cesse à ma mère des ménageries entières de figurines en verre. Jamais je n'agirai de la sorte.

— Parfait, approuva Mia de bon cœur.

— Nous n'aurons pas ce genre d'union, continua-t-il, les yeux au fond des siens, car c'était vraiment important. Nous pouvons avoir beaucoup plus, duchesse. Ces boniments romantiques sont bons pour les romans, pas la vraie vie. Pour les doux rêveurs comme Chuffy. Ou comme ma mère, qui se satisfaisait de chevaux en verre au lieu de ceux en chair et en os aux écuries.

Mia opina avec raideur.

Satisfait, Vander reconnut qu'ils avaient atteint le moment de la négociation, celui où l'adversaire comprenait qu'il était inutile de continuer à argumenter. Il était sur le point de gagner.

Sur toute la ligne.

Mia allait capituler et accepter son rôle d'épouse à ses côtés.

Elle le surprit une fois de plus. Levant son petit menton d'un air de défi, elle déclara :

— Pour être tout à fait honnête, même si vous me forcez à rester votre femme, je n'ai aucune intention de vous supplier pour les quatre nuits. *Jamais*.

Cette rebuffade horripila Vander, non seulement parce que son corps vibrerait de désir à l'idée de posséder sa femme, mais aussi parce qu'à un moment ou un autre, il lui faudrait un héritier. Il laissa un peu de ce désir transparaître dans son regard.

— Et si c'est *moi* qui vous supplie ?

L'expression de Mia ne changea pas d'un iota.

— Je dirai non. Cet après-midi, j'ai compris que je ne peux lutter contre votre volonté d'utiliser Charles Wallace pour m'obliger à accepter notre mariage. Par mes propres actes, je me suis rendue vulnérable. Mais de votre côté, vous vous êtes mis à *ma* merci avec ce contrat limitant notre vie intime aux nuits où je vous implorerais de me rejoindre.

Vander sourit à contrecœur, reconnaissant faire face à une négociatrice qui avait su contourner adroitement ses défenses.

Et le battre à son propre jeu.

S'il était honnête avec lui-même, de manière quelque peu tortueuse, il s'était réjoui à l'avance de ces quatre nuits avec Mia.

Bien sûr, c'était lorsqu'il croyait qu'elle l'adorait. Lorsqu'il croyait qu'il lui faisait une faveur. Il ressentait alors une fierté coupable qu'une femme – n'importe laquelle – l'aime au point d'enfreindre son propre code moral pour obtenir ses faveurs.

Il n'avait pas redouté le lit conjugal. Non, il s'était imaginé au-dessus de Mia, ses boucles blondes étalées sur l'oreiller, le regard voilé par le désir et l'amour, son corps pulpeux rien qu'à *lui*. Elle serait

éperdue de bonheur d'être enfin sienne.

Erreur, dut-il admettre en voyant sa bouche pincée et son regard farouche. Sur toute la ligne.

— Tout ce que je demande, c'est que nous reconsidérons la question d'ici un an, proposa-t-il. À un moment ou à un autre, il me faudra avoir un héritier ; il n'y a toutefois pas d'urgence particulière.

Mia se renfrogna.

— Je suppose que nous pourrions y réfléchir quand nous nous connaîtrons mieux. Mais, Votre Grâce, je vous *supplie* de revenir sur votre décision à propos de ce mariage.

Pourquoi diable était-elle si réticente ? Sans doute à cause du fiancé. Peut-être était-ce l'un de ces jeunes beaux. Vander avait parfaitement conscience de la ligne brutale de son menton et de cette énergie en lui que les femmes adoraient ou détestaient.

— Vous êtes ma femme et vous le resterez, décréta-t-il. Nous devrions avoir une conversation sur les intentions procédurières de sir Richard, ainsi que la gestion du domaine de Carrington. Mais cela peut attendre demain, ajouta-t-il, tant elle semblait épuisée.

Mia battit des cils.

— Je participerai à la gestion du domaine ?

— Bien entendu. À moins que vous n'en décidiez autrement.

— Mon père ne croyait pas qu'une femme puisse être douée pour les affaires.

— Vu ce que j'ai payé pour les romans de Chuffy, permettez-moi de hasarder l'hypothèse que votre travail est plutôt lucratif.

Une lueur amusée s'alluma dans les yeux de Mia.

— Mon père m'a autorisée à conserver les quatre sous qu'il me rapporte.

— J'ai toujours pensé que c'était un sot.

— Je ne dirais pas cela. Cela dit, nous étions souvent en désaccord au sujet des affaires.

— Êtes-vous vraiment une des romancières les plus prisées d'Angleterre ?

Le rose monta aux joues de Mia.

— Oui.

— Mes félicitations, dit-il, sincère.

Soudain, le désir lui enflamma les reins comme jamais ; ce mélange de sensualité et d'intelligence chez Mia avait quelque chose d'excitant en diable. L'avoir dans son lit ferait de leur union l'arrangement confortable qu'il avait imaginé. En beaucoup mieux, car désormais il respectait les raisons pour lesquelles elle l'avait contraint au mariage. Après avoir passé l'après-midi avec Charlie, il savait déjà qu'il serait capable de faire chanter le roi en personne afin d'assurer la sécurité de son pupille.

Lorsqu'il aurait réussi à séduire Mia, il annulerait la clause des quatre nuits et lui donnerait accès à son lit à sa convenance. Peut-être même la laisserait-il dormir avec lui. Il n'avait jamais dormi dans le même lit qu'une femme, mais l'idée d'êtreindre Mia au milieu de la nuit n'était pas pour lui déplaire.

Mia coupa court à ses douces rêveries.

— Si vous voulez bien m'excuser, je vais me retirer et prendre un dîner léger dans ma chambre. Le brandy m'est monté à la tête, et j'ai une lettre à écrire.

— Bien sûr.

Peut-être pourraient-ils dîner ensemble dans sa chambre à lui, songea Vander. Pourquoi pas au lit ? Il n'eut pas le temps de faire cette suggestion que Mia s'éclipsait. Il faillit lui courir après, puis se rappela les cernes sous ses yeux et se ravisa.

Sa femme serait sa femme pendant des années.

Il se dit qu'il apprécierait qu'elle l'embrasse lorsqu'elle quittait une pièce. Ses lèvres étaient si... délectables.

Ils creuseraient la question plus tard.



# 14

## NOTES SUR LA SCÈNE DE RUPTURE

*Flora doit affronter Frédéric ou passer pour une lâche invétérée.  
Elle devrait jeter son missel et dire ses quatre vérités à l'infâme au comte perfide, cette lavette larmoyante, ce mollusque baveux.  
Flora attendait devant l'autel, ses mains gracieuses étreignant le missel que sa mère mourante lui...  
Le comte Frédéric entra dans l'église et Flora sut d'instinct, d'un seul regard à ses yeux noirs diaboliques, qu'il avait l'intention de l'humilier de la pire des façons devant toute la bonne société. Elle lança son missel tel un disque, le renversant au sol.  
Puis elle enjamba le traître étendu face contre terre et sortit d'un pas furieux.  
Cela ne fonctionne pas.*

À son réveil le lendemain matin, Mia se sentait beaucoup mieux.

Peu de femmes se plaindraient d'être mariées à un duc follement séduisant. Encore qu'elles pourraient critiquer sa promptitude à accepter de remettre à plus tard la consommation du mariage.

Elle aurait pu l'imputer à son aversion pour sa silhouette, toutefois, bien qu'il l'ait jadis comparée à un pot à tabac, il l'avait quand même embrassée une fois. Enfin, deux.

Les hommes étaient ainsi. La simple proximité d'une femme leur donnait envie de batifoler. Il était intéressant de constater que sa gouvernante avait raison sur ce point.

Elle sonna Suzan, puis se rendit dans la salle de bains où elle fit une découverte alarmante. La porte de l'autre côté de la baignoire s'ouvrait presque certainement sur les appartements du duc. Et Mia ne voyait pas de loquet pour l'empêcher d'y faire irruption à l'improviste pendant qu'elle prenait son bain.

Nue et entourée d'une galerie des glaces.

Voilà qui ne lui convenait pas du tout. Des loquets devaient être installés immédiatement. Dans l'intervalle, elle demanderait à Suzan de monter la garde devant la porte pendant qu'elle était dans la baignoire.

Un peu plus tard, elle descendit à la salle à manger, qu'elle trouva vide à l'exception de Nottle.

— Bonjour, Votre Grâce, dit le majordome. Puis-je vous adresser mes félicitations pour votre mariage ?

Ses paroles dégoulinèrent d'hypocrisie, pourtant Mia choisit d'ignorer son ton sirupeux.

— Merci, Nottle. J'aimerais que l'on installe des loquets aux portes de ma salle de bains. Les deux. Celles qui s'ouvrent sur mes appartements et ceux du duc.

— Si j'ai bien compris, Votre Grâce, dit Nottle d'un air pincé, vous souhaitez que des loquets soient cloués sur les portes et chambranles de la salle de bains ? Ces portes ont été importées de Venise où elles ornaient un palazzo vieux de trois cents ans.

— Celles-là mêmes, confirma Mia. Peut-être seriez-vous plus tranquille si Sa Grâce confirmait ma requête ? ajouta-t-elle, comme il n'acquiesçait pas immédiatement.

De toute évidence, Nottle considérait le fait qu'elle soit une femme comme un bémol à son rang.

— Bien sûr que non, assura-t-il comme s'il mâchait du beurre qui refusait de fondre dans sa bouche.

Mia ne savait trop à quoi rimait cette comparaison sinon qu'elle détestait le beurre fondu.

Et Nottle.

Comme elle s'avavançait vers la table, le majordome reprit :

— Si Votre Grâce veut bien me pardonner, j'ai un souci domestique urgent pour lequel j'aimerais avoir votre avis.

Mia se retourna.

— Je vous en prie, Nottle. De quoi s'agit-il ?

— Des animaux de feu la duchesse.

— Toutes ces figurines en verre doivent être très pénibles à épousseter, devina-t-elle.

— Je ne faisais pas référence à la collection, mais à ses canidés, la détrompa-t-il avec une expression peinée.

— Winky et Dobbie ! s'exclama Mia. Bien sûr, je me souviens de ses chiens. Dobbie doit commencer à prendre de l'âge. Que sont-ils devenus depuis l'année dernière ?

— De manière générale, ils ont été confinés dans le cabanon du jardinier. Et à l'occasion, dans la réserve de pommes de terre, répondit Nottle.

Mia plissa le front.

— Pourquoi diable dans le cabanon ? Ils avaient l'habitude de s'ébattre en liberté dans la maison.

— Puis-je demander à Votre Grâce de regarder le tapis ?

Par un effort suprême de volonté, Mia se retint de lever les yeux au ciel et s'exécuta.

— Oui ?

— De la soie, tissée dans les montagnes du Cachemire, expliqua le majordome avec, pour la première fois, des accents enthousiastes. Non seulement les griffes sont destructrices, mais j'ai le regret d'informer Votre Grâce qu'à la suite du décès de la duchesse, ils ont développé une propension à uriner quand et où bon leur semble.

Mia réfléchit un instant à cette nouvelle.

— Sans doute étaient-ils sous le choc. Ce qui n'a rien d'étonnant si vous les enfermez dans la réserve à pommes de terre. Le duc approuve-t-il ce traitement ?

— Je ne dérange pas Sa Grâce à propos de questions domestiques, répondit le majordome d'un ton hautain.

— Vous ne lui avez même pas demandé son avis ?

Nottle battit des paupières.

— Le duc ne s'intéresse pas à des affaires aussi triviales. Cependant, il s'avère que Sa Grâce a accompagné lord Carrington aux cuisines pour un en-cas tardif et les chiens ont été découverts. J'éprouverais la plus grande gratitude si Votre Grâce pouvait veiller à ce que ces animaux soient confinés en permanence dans la chambre d'enfant. J'en ferai enlever le tapis.

— Winky et Dobbie ne seront pas plus enfermés dans la chambre d'enfant qu'ils n'auraient dû l'être dans une cave, objecta Mia. Les accidents cesseront à mesure que les chiens se calmeront.

Le visage du majordome s'allongea encore, si une telle chose était possible.

— Dois-je comprendre que les tapis sont l'otage de l'état émotionnel de ces animaux ? Puis-je avoir votre permission de les confiner jusqu'à ce qu'ils atteignent une sérénité suffisante, Votre Grâce ?

— On pourrait presque penser que vous essayez de faire de l'humour, Nottle, dit Mia.

À l'évidence, ce n'était pas le cas. Elle soupira.

— Les chiens resteront avec Charlie. Comme il est peu probable qu'il passe beaucoup de temps au rez-de-chaussée, les tapis seront protégés.

Nottle inclina la tête, apparemment tranquilisé.

— Votre Grâce pourrait peut-être m’informer des dispositions à prendre pour votre pupille, eu égard à son... état.

Mia fronça les sourcils. Était-ce de la répulsion qu’elle détectait ? Elle lui accorda le bénéfice du doute.

— Mon neveu est quelque peu restreint dans ses mouvements, toutefois il ne cause jamais de soucis.

— Je me demandais si certaines femmes de chambre qui n’ont pas l’estomac solide ne devraient pas être réaffectées ailleurs.

Une lueur dans son regard confirmait qu’il préférerait voir Charlie vivre dans la réserve à pommes de terre plutôt qu’à l’étage.

Le doute de Mia s’envola. Son expression dut la trahir, car il précisa :

— Pour le bien du jeune maître, bien sûr. Personne ne veut qu’il soit décontenancé par la sottise d’une fille de la campagne.

— La sottise d’une fille de la campagne, répéta Mia. Qu’entendez-vous par là ?

Le majordome la regarda du haut de sa considérable stature.

— Cette maison s’enorgueillit de fermer les yeux, dans la mesure du possible, sur les particularités rebutantes. C’est la politique des ducs de Pindar.

— Vous parlez du passé, fit remarquer Mia. Mais je suis l’actuelle duchesse de Pindar. Êtes-vous en train de me dire qu’à votre avis, des bonnes risquent de défaillir à la seule vue de Charlie ?

— Espérons que non. Il faut cependant s’attendre à pareille éventualité, vu la difformité de l’enfant.

Mia prit une décision abrupte.

— Vous êtes congédié, annonça-t-elle, se redressant de toute sa taille, ce qui ne l’amenait malheureusement qu’au niveau des aisselles de Nottle. Si le duc souhaite vous fournir une lettre de recommandation, libre à lui. Quant à moi, je veux que vous soyez parti pour midi.

Mia n’avait renvoyé que deux domestiques jusqu’à présent, chaque fois pour vol. Et dans les deux cas, lesdits domestiques avaient montré d’évidents signes de culpabilité.

Nottle n’obéissait pas à ce modèle. Lui aussi se redressa, utilisant visiblement sa haute taille pour tenter d’intimider Mia.

— Je sers les ducs de Pindar depuis l’âge de dix-huit ans, articula-t-il.

— Dans ce cas, Sa Grâce doit vous trouver des vertus auxquelles je suis aveugle, rétorqua-t-elle sèchement. Il pourra les énumérer dans sa lettre de recommandation. Quoi qu’il en soit, personne dans cette maison ne pourra garder ses fonctions si mon neveu se voit traiter de manière un tant soit peu irrespectueuse. Veuillez en faire part au reste du personnel avant de préparer vos bagages, Nottle.

— Nous verrons ce que Sa Grâce en dit, siffla le majordome.

Il y eut un bruit sur le seuil et Chuffy entra dans la salle à manger en applaudissant nonchalamment.

— Voyons, Nottle, vous ne pensez pas sérieusement qu’un duc nouvellement marié contredira son épouse dans sa gestion domestique, n’est-ce pas ?

— C’est inadmissible, déclara Nottle qui, pour la première fois, parut légèrement déconcerté.

— Je ne prendrai pas votre défense, l’informa Chuffy. Je n’aime pas la façon dont vous me regardez quand j’ai bu une goutte au-delà du raisonnable.

— Je ne me suis jamais montré offensant à votre égard, j’en suis certain.

— Vous vous trompez. Vous êtes souvent offensant sans même vous en rendre compte, répliqua Chuffy. Venez, ma chère, désirez-vous un verre de vin des Canaries ? Selon moi, c’est la boisson idéale pour caler l’estomac le matin.

Mia s’aperçut qu’elle tremblait. Elle n’avait pas l’habitude de ce genre de confrontation. Elle battit en retraite par la porte que Chuffy venait de franchir. À son grand désarroi, les deux hommes lui emboîtèrent le pas.

— Si vous voulez bien m’excuser, Chuffy, dit-elle, ignorant Nottle, je dois regagner mes appartements un instant.

Elle gravit l’escalier en veillant à dissimuler ses mains afin qu’ils ne les voient pas trembler. À l’étage, elle se précipita dans sa chambre, ferma la porte et s’adossa au battant, à la surprise de Susan qui était occupée à défaire ses malles arrivées la veille au soir.

— Seigneur, madame, que se passe-t-il ?

— Je viens de congédier Nottle.

— Vous avez fait *quoi* ?

Mia se laissa choir dans un fauteuil. Son cœur battait encore à tout rompre.

— Je lui ai demandé de quitter le manoir pour midi. C’était affreux, Susan. Au début, il refusait de partir avant d’en avoir parlé au duc, par chance, sir Cuthbert est venu à mon secours.

— Sir Cuthbert a un penchant pour la bouteille, mais de l’avis général, c’est une bonne âme, assura Susan qui déposa sur le lit la robe qu’elle venait de sortir et rejoignit sa maîtresse, le regard brillant de curiosité. Qu’a donc fait M. Nottle pour vous fâcher à ce point ? Remarquez, je n’apprécie pas cet homme-là. Il est trop imbu de lui-même. On dirait que c’est *lui* le duc.

— Il s’est montré grossier au sujet de Charlie, dit Mia. Ignoble, en réalité. Il a insinué que les femmes de chambre défailliraient à la vue de son pied.

— Ignoble, en effet.

Le pouls de Mia commençait à s’apaiser. Les robes sombres et vieillottes accrochées dans la penderie attirèrent son regard. Et elle prit une autre décision.

— Il me faut une nouvelle garde-robe, Susan. Des robes en soie, de beaux coloris.

Qu’elle soit damnée si les sols de Rutherford Park étaient mieux habillés que la maîtresse des lieux.

Susan s’illumina.

— Maintenant que sir Richard ne tient plus les cordons de la bourse, vous êtes libre de commander ce que bon vous semble. Vous êtes duchesse !

— Je suppose, dit Mia.

Jusqu’à présent, elle ne s’était jamais réellement préoccupée de ses toilettes. Charlie ne se souciait pas de son apparence, et elle préférait éviter les taches d’encre sur des tissus onéreux. Depuis ses débuts dans le monde – où elle avait été ignorée par tous les jeunes célibataires –, elle avait vécu tranquillement à la maison. Elle assistait à l’occasion à des réunions locales, mais s’aventurait rarement à Londres, et jamais dans la haute société.

Toutefois, le dédain de Nottle l’avait ébranlée. Elle devinait que sa garde-robe y était pour quelque chose dans son attitude, même si la liaison de son père avec feu la duchesse était sans doute au cœur du problème.

Susan revint sur le sujet du majordome.

— C’était terriblement mal élevé de la part de M. Nottle d’obliger les valets à raconter l’altercation de Sa Grâce avec sir Richard. Jamais M. Gaunt n’autoriserait pareils potins. Remarquez, il a une manière bien à lui de faire connaître le fond de sa pensée : il n’aimait pas la façon dont la mère de M. Charles Wallace frissonnait à la vue de son fils, mais jamais il ne se permettait aucune remarque.

Ce souvenir-là ne fit que confirmer sa décision impulsive de renvoyer Nottle. Le pauvre Charlie avait déjà supporté le dédain de sa mère, nul besoin de revivre cette épreuve avec le majordome.

— Hier, au dîner, Nottle a assuré que M. Charles avait une nageoire à la place du pied, continua Susan, les poings sur les hanches. Je suis intervenue pour le détromper et il m’a ordonné de me taire.

Mia avait l’impression que l’air manquait dans la chambre. Ce n’était pas seulement la confrontation avec Nottle ; toute cette situation la dépassait.

— Susan, murmura-t-elle, au désespoir, je ne peux pas rester mariée au duc.

Sa femme de chambre s’assit lourdement sur le lit.

— Pourquoi cela ? Il est bel homme, et le personnel l'apprécie. C'est très révélateur, vous savez. Et maintenant, vous voilà duchesse.

— Je ne veux pas être duchesse ! Je ne l'ai jamais voulu.

— C'est comme dire qu'on déteste les diamants, ironisa la femme de chambre. Maintenant, vous pouvez avoir toutes les robes que vous souhaitez.

Mia haussa les épaules.

— Et tous les *livres*, ajouta Susan. Et le jeune maître peut de nouveau avoir un précepteur.

— Sa Grâce trouve que je ressemble à un pot à tabac, lâcha Mia à brûle-pourpoint, confessant le fin mot de l'affaire. Et grosse.

Susan haussa les sourcils.

— Qu'en savez-vous ?

— Il me croyait enceinte, figurez-vous.

— *Quoi ?*

— J'ai réussi à le convaincre qu'il faisait erreur, expliqua Mia, l'air malheureux, mais je n'aime pas l'idée d'être mariée avec lui. Il est trop séduisant, Susan. Il y a entre nous un déséquilibre qui ne peut conduire à une union heureuse.

— Portiez-vous la robe en mérinos bleu foncé quand il vous a dit cela ? Elle fait des plis sous la poitrine. J'ai toujours affirmé que Mme Rackerty ferait mieux de s'en tenir à son jardin plutôt que de prétendre être couturière.

Elle hésita, puis :

— J'ai remarqué que le duc ne vous a pas rendu visite la nuit dernière, alors que c'était votre nuit de noces.

Bien sûr qu'elle l'avait remarqué. Les domestiques voyaient tout.

— Nous avons décidé de remettre la conception d'un héritier à plus tard. Plusieurs années, sans doute.

— Vous n'êtes pas grosse, déclara Susan avec fermeté. Vous avez des courbes ravissantes, et nous le lui prouverons.

— Vous oubliez le pot à tabac. Je serai connue sous le sobriquet de la duchesse Pot à tabac.

— C'est une possibilité.

— Vous croyez ?

Mia était quelque peu froissée. Susan était sa femme de chambre – et, concrètement, sa seule amie féminine – depuis trois ans.

Susan entraîna Mia devant le miroir.

— Votre robe monte jusqu'aux clavicules, fit-elle remarquer.

— J'aime cela.

— Et l'ajout de dentelles aux épaules ne vous sied pas.

— J'en ai besoin.

— Pourquoi ?

— Pour équilibrer mon buste. Il est trop opulent.

Susan arqua de nouveau les sourcils.

— C'est pour cela que vous voulez toujours toutes ces dentelles ?

— Vous réagiriez de même si vous étiez petite et aviez des choux en guise de seins. Vous me dépassez d'une bonne tête, Susan. Vous n'avez pas idée de ce que c'est d'avoir mes mensurations.

— J'adorerais avoir vos mensurations. Surtout au niveau du buste. Regardez-moi, je n'ai presque rien là, ajouta-t-elle en désignant sa poitrine.

— Des beignets aux pommes riquiqui, pas des choux.

— Pardon ?

— Je n'aime pas attirer l'attention sur mon buste. Je suis trop petite pour les robes plissées sous les seins. Elles sont faites pour les femmes avec de longues jambes. Sur moi, elles bouchonnent et donnent l'impression que je suis enceinte.

— Vos jambes sont joliment galbées, fit remarquer Susan. Ainsi que vos chevilles. À mon avis, nous devrions commander une robe scandaleusement courte avec très peu de tissu sur le buste.

Mia leva les yeux au ciel.

— Vous êtes mariée à présent. Vous devez vous vêtir comme une duchesse à la mode, pas en retard de deux ans. Ou de dix, rectifia la femme de chambre.

— Cela ne fera aucune différence.

— Les robes coûteuses font toute la différence. Nous pourrions nous rendre à Londres dès demain.

— Demain ?

Susan hocha la tête vigoureusement.

— Afin d'aller dans une maison de couture. Vous savez que ma sœur Peg est au service de lady Brandle. Quand je lui ai rendu visite le mois dernier, nous avons discuté de tous les couturiers de la capitale, et je sais désormais lesquels sont les meilleurs.

— Je ne peux pas. Mon roman...

— Votre époux vous a négligé la nuit de vos noces, la culpa Susan. Personne ne devrait avoir à supporter pareil affront. Nous allons vous métamorphoser en une femme si ravissante que le duc vous suppliera pour entrer dans votre chambre.

L'idée plaisait à Mia, même si elle n'y croyait guère.

— Je ne peux aller à Londres. Vous savez que Charlie n'aime pas voyager, et je ne vais certainement pas l'abandonner dans une maison inconnue, pendant que je vais acheter de nouveaux rubans.

— Il vous faut bien davantage que des rubans, observa Susan.

— J'envisageai de m'offrir une promenade à cheval, dit Mia, changeant de sujet. Savez-vous par hasard si Lancelot est arrivé ? Je n'ai pas envie de prendre un petit déjeuner.

— Oui, il est arrivé, confirma Susan. Ce qui me rappelle... vous devriez aussi acheter une nouvelle tenue d'équitation.

Mia acquiesça. Son habit devait avoir rétréci, car le tissu tirait sur les boutons en laiton alignés le long de son buste, ce qui ne faisait qu'attirer davantage l'attention sur cette partie de son corps.

— Maintenant que vous n'êtes plus juste, vous devriez pouvoir faire venir une couturière digne de ce nom à Rutherford Park.

— Elle accepterait de venir ici, à la campagne ?

— Nous offrirons le double.

— Le *double* ?

— Milady, votre époux n'a même pas tenté de vous rejoindre dans votre lit la nuit dernière, n'est-ce pas ?

Mia la gratifia d'un regard noir.

— Devons-nous toujours ressasser le même sujet ?

— Une robe adaptée à votre silhouette vous rendra irrésistible, promit la femme de chambre.

De l'avis expert de Mia – une romancière qui avait réalisé trois métamorphoses de Cendrillon –, c'était aussi improbable que la neige en juillet. Mais elle ne put empêcher une graine d'espoir de germer dans son cœur.

# 15

## PLUS DE NOTES SUR FLORA

- *Problème : Flora est ennuyeuse. Elle devrait être un peu plus mordante. « Espèce de pourriture pouilleuse ! »*
- *Ou au moins se défendre.*

*L'insipide Mme Dandylion (d'une voix perçante) : il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué !  
Flora : je suis heureuse de vous apprendre que je serais bien en peine de reconnaître un ours, et encore moins de le tuer.  
De toute évidence, nous ne fréquentons pas le même monde.  
Les lecteurs pourraient penser qu'elle est excessivement fielleuse ?  
Elle doit être gentille.*

Les écuries de Vander n'avaient rien à voir avec le simple enclos à Carrington House. Elles étaient quatre fois plus grandes, avec une large travée centrale impeccable bordée de box élégants. Une plaque en laiton gravée au nom de l'animal était fixée sur chaque box. Et les pensionnaires étaient tous plus gracieux les uns que les autres.

— Méfiez-vous de celui-ci, Votre Grâce, l'avertit M. Mulberry, le maître d'écurie, en désignant d'un signe du menton le cheval sur sa droite. C'est un nouveau venu doté d'un exécration caractère. Il a mordu un des palefreniers à la fesse et le malheureux en gardera une cicatrice toute sa vie.

L'animal avait une robe alezane aux reflets ambrés avec une crinière noire dont une touffe soyeuse lui tombait dans les yeux. Les muscles ondulèrent sur son encolure puissante lorsqu'il tendit la tête par-dessus la porte de son box pour la regarder. Ses yeux croisèrent ceux de Mia. Brun foncé, ils étaient féroces, sauvages.

Elle se figea.

— Il est gigantesque, souffla-t-elle.

Elle préférerait de loin la taille de sa monture, Lancelot, aussi courte sur pattes qu'elle-même. Les grands chevaux la terrifiaient.

— Seize paumes, confirma Mulberry.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Jafir. Ça signifie « le son du vent » dans la langue d'Arabie. Sa Grâce l'a importé à grands frais de là-bas, à cause de sa lignée, mais personne ne parvient à le dresser. Il ne s'alimente plus. D'après moi, il n'aime pas l'Angleterre.

— Mon Dieu, c'est affreux ! s'exclama Mia.

Pareille mésaventure ne risquait pas d'arriver à Lancelot, qui aimait manger plus que tout au monde. Elle doutait même qu'il remarquât avoir changé de pays tant qu'on y faisait pousser de l'avoine.

— J'ai installé votre monture dans le box voisin de celui de Jafir, vu qu'il ne semble pas du genre à se laisser perturber par tout le ramdam d'à côté.

— Rien ne peut perturber Lancelot, confirma Mia.

Mulberry voulut l'entraîner plus loin, mais elle s'arrêta devant le box du pur-sang.

— Si je l’approche, comment va-t-il réagir ?

— Il va sans doute ruer, répondit le maître d’écurie. Je vous en conjure, Votre Grâce, n’essayez pas. J’ai ici vingt-quatre bêtes et elles sont toutes à cran quand Jafir tente de s’échapper, ce qu’il fait à longueur de temps depuis cinq jours.

Mia hocha la tête et s’éloigna furtivement. Lancelot ne leva pas la tête quand ils approchèrent ; il faisait sa sieste, tête pendante.

— Lancelot pourrait-il avoir une plaque, lui aussi ? demanda-t-elle. Quand bien même il n’a pas la qualité des autres.

— Sa Grâce vous procurera sans aucun doute une nouvelle monture sans délai, répondit Mulberry.

— Je ne veux pas d’un nouveau cheval, objecta Mia.

Lancelot était idéal pour elle. Il ressemblait à un sofa avec des pieds. Des pieds courts.

Sir Richard avait vendu tous les chevaux de son père et de son frère, arguant que Charlie n’en aurait pas besoin. Il aurait vendu aussi celui de Mia, si tout le monde n’avait été persuadé que Lancelot ne valait pas plus d’un shilling.

— Il partage ma vie depuis des années, expliqua-t-elle en jouant avec la touffe de crin qui tombait sur le front de Lancelot.

Les yeux clos, le cheval l’ignora. Il était fermement convaincu que l’inertie était préférable au mouvement.

— Il est réveillé, dit-elle à Mulberry. C’est juste qu’il ne veut pas quitter l’écurie. Dès que vous le sortirez de son box, il retrouvera sa vitalité.

Mulberry paraissait sceptique. Il ouvrit toutefois la porte et tira Lancelot à l’extérieur.

Mia s’apprêtait à le suivre lorsqu’elle remarqua que Jafir s’était approché au plus près du côté de son box et l’observait d’un regard vif. Il avait moins l’air sauvage ou méchant qu’intéressé.

Elle fit un pas vers lui et il pencha la tête en hennissant. Parfois, le seul moyen de faire avancer Lancelot était un quartier de pomme, si bien qu’elle en avait toujours plein les poches. Elle en tendit un à Jafir qui le prit délicatement dans sa paume.

— Alors, il paraît que tu es aussi rapide que le vent ? lui dit-elle.

Il redressa brusquement la tête, presque comme s’il lui répondait.

— Tu n’es pas une monture pour moi, continua-t-elle, tandis qu’il lui reniflait les cheveux. Tu es plus grand qu’un cheval devrait l’être. Et tu es aussi rapide que le vent, tu te souviens ? Moi, j’ose à peine avancer au trot.

Mulberry réapparut au bout de la travée. Mia recula en hâte avant d’être prise en flagrant délit. Jafir laissa échapper un petit bruit de gorge comme s’il était déçu. Une idée ridicule.

— Je dois y aller, lui murmura Mia avant de se détourner.

Alors qu’elle s’éloignait, elle entendit des hennissements rauques. Elle fit volte-face et vit Jafir se dresser sur ses jambes arrière, retomber, puis décocher une violente ruade contre la paroi du fond de son box. Sans réfléchir, elle revint à grands pas vers lui.

— Veux-tu cesser immédiatement !

L’animal se cabra et lorsque ses sabots retombèrent lourdement sur le sol, on aurait dit qu’il y avait une lueur de culpabilité dans son regard.

— Tu sais bien que c’est mal de faire pareil tapage.

Jafir tendit de nouveau le cou par-dessus la porte et lui renifla les cheveux. Mia lui tapota timidement l’encolure. Comme sa bouche se refermait sur ses boucles, menaçant de défaire sa coiffure, elle lui donna un nouveau quartier de pomme. Il le mangea avec enthousiasme, puis souffla bruyamment par les naseaux et posa sa grande tête sur l’épaule de Mia.

Elle demeura immobile, se risquant juste à lever la main pour le grattouiller. Il agita les oreilles et poussa un nouveau soupir qui trahissait un indubitable contentement. Au bout d’un moment, Mia recula et



lui prit la tête entre ses mains.

L'animal la fixa de ses yeux humides, sans méchanceté.

— Tu n'es qu'un imposteur, déclara-t-elle. Tu n'as rien d'un cheval indomptable.

— Votre Grâce, dit Mulberry, juste derrière son épaule, s'il vous plaît, reculez doucement. Je vous ai mise en garde à propos de ce cheval. Il mord.

— Fadaïses, répondit-elle en caressant Jafir entre les yeux. Il est aussi gentil que Lancelot, juste un peu moins apathique.

Jafir souffla de nouveau par les naseaux, puis ferma les yeux, se laissant volontiers caresser.

— Je crois qu'il se sent seul, hasarda Mia.

— Seul ?

— Vous voyez ? Il voulait juste que quelqu'un fasse attention à lui.

— De l'attention, il n'en a pas manqué, Votre Grâce, objecta le maître d'écurie, un peu vexé. Ce cheval a coûté des centaines de guinées. Il a eu droit non seulement à l'attention du duc, mais nous avons tous essayé de le calmer tour à tour.

— Peut-être n'avez-vous pas employé la bonne méthode, suggéra Mia. Avez-vous essayé les pommes ? Regardez, dit-elle en sortant un autre quartier de sa poche, il les adore.

— Si nous avons essayé les pommes ? s'étrangla presque Mulberry. Votre Grâce, nous avons essayé tous les fruits et légumes imaginables, les meilleures avoines, des mélanges de céréales spéciaux. Vous voyez ses côtes ? Cet animal se laisse mourir de faim.

Mia lâcha Jafir et, se hissant sur la pointe des pieds, jeta un coup d'œil à l'intérieur du box. En effet, constata-t-elle, sa mangeoire était remplie d'avoine.

— Jafir, tu dois manger, ordonna-t-elle en désignant la mangeoire de l'index.

Il émit un drôle de son, comme s'il lui parlait.

Mia s'appuya contre la porte.

— Je pourrais rester un petit moment ici, je suppose, lui dit-elle, mais je dois faire une balade. Lancelot m'attend.

Jafir pencha la tête et entreprit de manger son picotin.

— Par tous les boutons de ma culotte ! s'exclama Mulberry. Pardonnez mon langage, Votre Grâce !

Mia se mit à rire. Visiblement, Jafir venait de se rappeler combien l'avoine était délicieuse. Elle lui flatta l'encolure et il releva la tête avec un petit hennissement, avant de replonger aussitôt dans sa mangeoire.

Mia sortit des écuries, et Mulberry l'aida à se hisser sur le large dos de Lancelot. Un valet les rejoignit sur sa propre monture. Le cœur de Mia se serra. Il lui tardait de s'échapper un peu, et elle n'avait pas la moindre envie de supporter le regard perplexe d'un jeune palefrenier qui s'ennuierait tandis que Lancelot serpenterait dans l'allée à son train de sénateur, s'arrêtant ici ou là pour reprendre des forces en mangeant une touffe d'herbe, fatigué qu'il serait par cet exercice inhabituel.

— Je n'ai nul besoin d'une escorte, dit-elle à Mulberry. Désolée de vous avoir fait perdre votre temps, ajouta-t-elle à l'intention du palefrenier.

— Votre Grâce, sortir sans escorte n'est pas pensable, se récria Mulberry.

— C'est pourtant bien mon intention.

Comme il ouvrait la bouche pour protester, elle se redressa – autant s'entraîner à avoir l'air d'une duchesse.

— Je sors seule, affirma-t-elle avec autorité. Je reviendrai d'ici une petite heure. Bon après-midi, Mulberry.

Sur ces mots, elle dirigea Lancelot vers la grille ouverte. Le cheval la franchit d'un pas tranquille et résigné.

Mia se pencha en avant et lui tapota l'encolure.

— Bon garçon, Lancelot, murmura-t-elle.

Derrière elle, elle entendait les hennissements furieux et les coups de sabot de Jafir. Il avait dû s'apercevoir qu'elle était partie.

Mia suivit un sentier qui sinuait derrière les écuries, longeait les pelouses du parc et s'enfonçait dans les bois. Lorsqu'elle fut hors de vue du manoir, elle eut l'impression de respirer enfin. C'était comme si elle avait été prise dans une tornade. Elle se revoyait encore à l'église, attendant de devenir Mme Edward Reeve, quand sir Richard avait annoncé la fuite de son fiancé. Elle avait alors été submergée par un flot de panique dont elle n'avait pas encore réussi à sortir.

Ces dernières semaines, chacun de ses muscles avait été tétanisé de peur. À présent, elle pouvait se détendre. Quoi qu'il arrive, Charlie serait à l'abri, financièrement et physiquement. Vander administrerait le domaine avec discernement, comme l'aurait fait Edward.

Pour la première fois, Mia s'autorisa à penser à la défection de son fiancé ; au fait qu'il avait préféré quitter le pays plutôt que de l'épouser. Sa gorge se noua. Elle en ressentait une peine épouvantable. Pourtant, Edward paraissait sincère lorsqu'il l'embrassait. Après leur premier baiser, il s'était écarté en riant, mais son regard était d'une intensité incroyable...

Apparemment, le désir ne suffisait pas à assurer la loyauté. Elle avait cru qu'Edward l'aimait, avec le recul, elle comprenait que c'était de la simple concupiscence. Comme Vander.

Un instant, elle vacilla sur sa selle, réalisant qu'un jour le duc prendrait une maîtresse, une belle sylphide, une femme qu'il aimerait avec la même dévotion que Thorn Dautry son épouse. Les larmes roulèrent le long de ses joues. Si elle écrivait des romans sous le pseudonyme de Lucibella, c'était parce qu'elle rêvait d'être aimée. Et de tomber amoureuse.

Certes, son père ne s'était guère soucié de ses obligations paternelles. En revanche, il adorait la duchesse de Pindar. Danser avec elle suffisait à faire de lui le plus heureux des hommes. Mia l'avait vu tournoyer des dizaines de fois sur le parquet de la salle de bal, ses cheveux blonds accrochant la lumière des lustres, fier de tenir sa bien-aimée dans ses bras.

À ce souvenir, les larmes de Mia redoublèrent. Elle avait espéré – rêvé – qu'un jour elle aimerait avec la même passion, quoique dans le respect des liens du mariage. Si elle n'avait pas ressenti un amour ardent pour Edward, du moins éprouvait-elle une affection sincère. Et elle avait la certitude qu'avec le temps, ils auraient fini par s'aimer.

Désormais, si elle avait la chance de connaître l'amour un jour, il serait adultère. Entaché par la liaison de son père, entravé par la honte. Elle ferma les yeux et laissa Lancelot vagabonder à sa guise, tandis qu'un sanglot la secouait de temps à autre. Elle ne se ressaisit que lorsque son cheval s'immobilisa.

La première chose qu'elle vit, comme dans un brouillard, lorsqu'elle rouvrit les paupières, ce fut une main masculine étreignant les rênes de Lancelot. Son regard remonta lentement jusqu'aux yeux bleus rivés sur elle. Des yeux étincelant de colère.

— Que diable faites-vous ? aboya Vander.

Il avait approché son cheval si près du flanc de Lancelot que sa jambe touchait la sienne. À quoi bon tenter de faire bonne figure ?

— Je pleure.

— Je n'ai jamais vu personne monter à cheval les yeux fermés, lâcha le duc. Votre monture aurait pu trébucher sur une taupinière, bien qu'il soit si courtaud que vous n'auriez sans doute pas été blessée. Il faut que je vous trouve une monture digne de ce nom.

— Lancelot me convient parfaitement, parvint à articuler Mia en s'essuyant les yeux du dos de la main.

— Tant que vous n'essayez rien de plus rapide que le pas, commenta-t-il d'un ton acerbe.

Les hommes avaient tendance à se montrer dédaigneux à l'égard de Lancelot. Mia n'avait jamais réussi à convaincre son frère qu'elle n'avait pas besoin de trotter et que donc la lenteur de son cheval n'était pas un problème.

— Tenez.

Vander lui tendit avec brusquerie un grand mouchoir blanc. Mia s'en empara en lui coulant un regard de biais. Il était aussi séduisant qu'à son habitude, tandis qu'elle était échevelée, le visage ravagé par les larmes.

— Merci.

Par défi, elle se moucha comme jamais une dame bien élevée ne le ferait en présence d'un gentleman, puis glissa le mouchoir dans sa poche.

— Pardonnez-moi de vous avoir causé du souci, murmura-t-elle.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi ces larmes ?

Pas question de lui révéler qu'elle pleurait sur l'histoire d'amour qu'elle ne connaîtrait jamais.

— Je pensais à mon père.

Vander fixait son buste, ou peut-être sa taille. Du coup, Mia se redressa au lieu de demeurer tassée sur sa selle tel un sac de farine.

— Votre père n'était qu'un chevalier servant d'opérette qui ne trouvait rien de mieux à faire que de jouer au toutou adultère avec ma mère.

— Mon père aimait votre mère ! Ce n'était peut-être pas convenable, mais... c'était ainsi.

— Elle était sa maîtresse, lui rappela Vander d'un ton glacial. Par ce cocufiage, il s'est donné une importance qu'il n'avait pas.

— Quelle façon vulgaire de décrire la situation, s'indigna Mia.

— C'est pourtant la vérité, rétorqua-t-il.

— Je crois que je vais regagner les écuries, décida-t-elle.

Elle voulut reprendre les rênes, mais Vander ne les lâcha pas. Sa monture s'agita, inquiète, et leurs jambes se frôlèrent de nouveau.

— J'ai appris que vous aviez congédié Nottle.

— En effet. Il s'est montré très désobligeant envers Charlie.

— C'est ce que m'a dit Chuffy. Comme Nottle travaille pour notre famille depuis des années, je l'ai affecté à mon hôtel particulier de Londres. J'y suis rarement, ce qui lui conviendra tout à fait. Et j'ai envoyé un valet chercher M. Gaunt. Il devrait être à la hauteur.

— Excellente solution, approuva Mia, soulagée. Charlie n'ira jamais à Londres, et ils n'ont pas besoin de se voir.

Vander fronça les sourcils.

— Pourquoi dites-vous cela ? Charlie ira à Londres, bien sûr. Et soyez certaine que Nottle ne se permettra aucune parole désobligeante à son endroit, que ce soit à l'office ou ailleurs. Il sait pertinemment qu'au moindre murmure, il sera renvoyé sans lettre de recommandation.

Mia lui adressa un sourire ravi.

— Parfait ! J'essaie toujours d'entourer Charlie d'influences positives. Il aura tout le temps d'affronter la cruauté du monde quand il sera plus grand.

— Quand il sera plus grand ? répéta Vander. À quel âge ?

— Je ne sais pas, vingt ans peut-être. Aussi longtemps que je serai là pour le protéger. Et maintenant, il vous a aussi !

— Non, pas du tout, objecta Vander.

Le cœur de Mia se serra. Elle avait contraint le duc au mariage ; il était peu probable qu'il accepte son rôle de tuteur avec enthousiasme.

— Bien sûr, je comprends. Si vous voulez bien m'excuser, je vais rentrer.

— Vous m'avez mal compris.

— Mais non. Vous croyez être le premier à considérer Charlie comme un fardeau ?

— Je voulais juste dire que je ne cautionne pas cette façon que vous avez de couvrir votre neveu.

— Ah, fit-elle avec un hochement de tête. Je vois. Et maintenant, je rentre.

Cette conversation conjugale n'avait que trop duré. Et puis, la chaleur de la cuisse de Vander à travers son habit d'équitation lui brouillait l'esprit.

D'un geste vif, Vander lâcha les rênes des deux chevaux, l'attrapa par la taille et la souleva de sa selle pour l'asseoir face à lui.

— Qu'est-ce qui vous prend ? s'étrangla Mia, interloquée.

Il l'observa en silence, puis captura ses lèvres avec fougue. Il l'avait plaquée contre son torse et avait glissé la main dans ses cheveux. Et sa langue... Seigneur... Leur baiser était tellement... *charnel* qu'elle en était chavirée. Elle s'agrippait à lui, certaine de tomber. Ses doigts s'enfonçaient dans son épaisse chevelure.

Un instant plus tard, une délicieuse chaleur envahit son corps à certains endroits. Un grognement monta de la gorge de Vander, auquel elle réagit comme si un voile de soie caressait son corps nu. Elle se cambra davantage contre lui et il resserra son étreinte. Elle avait l'impression que son corps fondait, se moulait au sien comme si elle était faite de cire chaude. Comme s'il pouvait faire d'elle ce qu'il voulait.

Puis soudain, il s'arrêta.

— Alors, prête à réclamer une des nuits que je vous ai allouées ? demanda-t-il, le regard impénétrable.

Il fallut à Mia quelques instants pour reprendre ses esprits.

— Réclamer ? croassa-t-elle. N'était-ce pas plutôt *supplier* ? Jamais.

Vander la reposa sur sa selle sans ménagement. Une chance que Lancelot ait le dos large, car elle aurait pu basculer de l'autre côté. Elle avait les jambes en coton.

Vander embrassait merveilleusement, certes, à part cela, il n'y avait pas grand-chose d'intéressant chez lui. Si elle se le répétait suffisamment, peut-être finirait-elle par y croire. Elle leva les yeux, bien décidée à lui dire ses quatre vérités, et demeura sans voix.

Dieu sait comment, le bas de sa robe avait réussi à remonter, découvrit-elle, dévoilant ses jambes gainées de soie rose pâle jusqu'aux cuisses – et la chair nue au-dessus. Le regard du duc était incandescent, comme s'il ne voulait pas seulement l'embrasser, mais lui faire quelque chose de vraiment scandaleux. Le ventre brûlant, elle s'empressa de rabattre ses jupes.

— Ohé ! lança une voix qui lui fit l'effet d'une pierre brisant une vitre. Eh bien, qui voilà ? Les jeunes mariés s'offrant un petit tête-à-tête.

Mia s'arracha un sourire.

— Bonjour, Chuffy.

Avec une satisfaction un peu perverse, elle vit la mâchoire de Vander se crispier.

— Bonjour, ma chère. Dois-je me rendre seul au village, mon neveu ?

— Non, non, je m'en vais, le rassura Mia,

Vander se rembrunit de nouveau.

— Et où est votre escorte ?

— J'ai décidé de m'en passer, répondit Mia. Au revoir.

Elle serait volontiers partie au galop, mais eut la bonne idée de ne pas essayer. Il y eut un silence dans son dos, tandis que Lancelot avançait de son pas pesant, ce qui lui donna le temps de s'inquiéter de son postérieur : n'apparaissait-il pas ridiculement rebondi dans sa tenue trop serrée ? Sans doute Vander était-il en train de la regarder s'éloigner, se demandant si elle avait seulement une taille ?

Elle ne pouvait se retourner afin de s'en assurer. Impossible.

Elle avait presque atteint le tournant quand la grosse voix de Chuffy brisa le silence :

— Cette fille a une chevelure extraordinaire. Elle la tient de son père, je suppose.

Après le tournant, elle tira sur les rênes, mourant d'envie d'entendre ce que Vander répondrait.

— N'est-ce pas elle qui était éperdument amoureuse de toi quand tu n'étais encore qu'un gamin ?

continua Chuffy. Ma mémoire me fait défaut.

Mia se pétrifia. Elle n'entendait plus que son souffle saccadé. La réponse de Vander lui échappa complètement.

— Tu as bien raison, déclara Chuffy. Tu es duc, après tout.

— Ce n'était pas à cause du titre.

Bien. Au moins Vander avait-il reconnu qu'elle n'était pas...

— Mais, oui, en effet, elle était bel et bien amoureuse de moi, termina-t-il.

— Et alors ? Pas assez belle pour toi ?

Le pouls de Mia s'emballa.

— À l'époque, elle avait les joues bien rebondies, répondit Vander sans émotion. Et j'avais quinze ans. Je ne m'intéressais pas aux jeunes filles de la haute société, et encore moins à la poésie.

Mia serra les poings. Quel crétin suffisant ! C'était *lui* qui l'avait flanquée manu militari sur son cheval, bon sang ! C'était lui qui l'avait embrassée, joues rebondies ou pas, et non l'inverse.

Elle en avait assez entendu. Elle agita les rênes, et Lancelot repartit de son pas tranquille, fouettant l'air de sa queue. Elle ne méritait pas qu'on la traite ainsi. Elle n'était peut-être pas la plus belle fille du monde, ni même du pays, toutefois personne à part Vander ne lui donnait à ce point l'impression d'être un laideron.

Après l'incident du poème, elle avait essayé un régime amaigrissant, résultat, sa taille s'était amincie, faisant paraître ses seins encore plus volumineux. Bref, côté séduction, elle ne parviendrait jamais à faire mieux.

Bon sang, voilà qu'elle pleurait encore, si fort cette fois qu'elle en avait le hoquet.

Dieu que le mariage était horrible. Elle l'avait en horreur.

Presque autant que son mari.

## Bureaux de Brandy, Bucknell & Bendal, Éditeurs

10 septembre 1800

Votre Grâce,

Par la présente, je vous adresse nos plus chaleureuses félicitations de la part de mes associés et moi-même pour votre récent mariage. Nous sommes honorés de vous compter parmi nos auteurs.

J'ai été également très heureux d'apprendre que vous progressiez magnifiquement sur Une allure d'ange et un cœur de démon. Si vous me permettiez de faire quelques suggestions sur les cent premières pages, j'en serais ravi. Je suis certain de trouver à me loger au village, où je pourrais être à votre disposition et plus à même de vous prodiguer encouragements et conseils, tout en préparant l'édition des pages au fur et à mesure qu'elles naissent sous votre plume.

Au chapitre des bonnes nouvelles, les ventes de la version de luxe de vos précédents romans ont dépassé nos attentes. Nous avons averti l'imprimeur de l'arrivée imminente de votre nouveau manuscrit et, cette fois encore, nous publierons, en plus de la version cartonnée avec papier bleu et dos en cuir, une version reliée en cuir pleine peau, pour la satisfaction de tous vos lecteurs.

Avec mes plus profonds respects et dans l'espoir de vous revoir bientôt,  
Votre très dévoué,

William Bucknell

P.-S. : Je joins à cette lettre non seulement les œuvres de Mlle Julia Quiplet, mais un nouveau roman écrit par Mlle Lisa Klampas qui, je crois, vous plaira.

Tandis qu'il s'habilla pour le dîner, Vander éprouva un sentiment de malaise. Il avait laissé Chuffy à la taverne entouré d'un cercle de compères.

Lorsqu'il avait regagné les écuries, il avait trouvé Mulberry tout excité – au sujet de sa femme. Jafir était plus calme en présence de *Mia* ? *Mia* qui montait un vieux canasson aux pattes raides et à l'allure de tortue antédiluvienne ?

Et puis, impossible de s'ôter leur baiser de la tête. Depuis toujours, il avait été attiré par les grandes femmes minces. Et voilà qu'il était pris d'un désir ardent pour une femme qui se nichait dans le creux de son bras. Une femme pas même assez grande pour le regarder droit dans les yeux. Qu'il avait soulevée de sa selle et embrassée jusqu'à en avoir le souffle coupé.

Quand *Mia* était en colère, ses yeux verts prenaient une teinte de sous-bois qu'il n'avait jamais vue chez personne.

Vander se rendit soudain compte que son valet lui présentait un gilet.

— Désolé. Savez-vous comment s'est passé l'après-midi de mon pupille ?

Le domestique sourit.

— D'après ce que j'ai entendu, c'est un tempérament.

— Entièrement d'accord.

— M. Gaunt en est un autre. Il a réuni tout le personnel et nous a passé un sacré savon sur la façon dont nous devons traiter M. Charles.

— Excellent, dit Vander avec satisfaction. S'est-on réjoui du départ de Nottle à l'office ?

— En aucune façon.

Mais la pause qui avait précédé la réponse révélée à Vander lui dit tout ce qu'il voulait savoir ; il prit mentalement note de mettre Nottle à la retraite dans un cottage de son domaine du Yorkshire.

Il se tourna pour enfiler sa redingote.

— La duchesse doit faire venir une couturière de Londres, lui rapporta son valet. Sa femme de chambre se réjouit que Sa Grâce ait décidé de mettre fin à son demi-deuil.

Il semblait donc que son épouse ait éprouvé une peine sincère à la mort de son père. Vander n'aimait pas que ses larmes l'aient touché à ce point. La bouche pulpeuse de Mia tremblait de chagrin et il aurait voulu l'embrasser jusqu'à ce qu'elle frémissse pour une tout autre raison. Quand il s'était rendu compte qu'elle pleurait, il n'avait pu se retenir de la prendre dans ses bras, bien décidé à la dérider.

Absurde. Jamais il n'avait réagi ainsi, et qu'il soit damné s'il se laissait perturber par une épouse. Une épouse qu'il n'avait de surcroît même pas choisie lui-même.

Non qu'il s'en plaignît, devait-il admettre. Chaque fois qu'il voyait Mia, son désir montait d'un cran. Voilà qui serait utile quand le moment serait venu de concevoir un héritier, et son remplaçant. Peut-être aussi une fille. Un instant, il imagina une fillette avec la chevelure extraordinaire de Mia et ses beaux yeux verts. Son cœur manqua un battement.

Quatre nuits...

Il réprima un rire. Il lui faudrait bien plus de quatre nuits pour parvenir à se la sortir de la tête.

Quelques minutes plus tard, il entra dans le salon et découvrit, amusé, Mia vêtue d'une robe à haut col qui aurait été parfaite pour une vieille gouvernante. Mais peu importait. Un seul regard et son sexe se mit au garde-à-vous.

Ses cheveux détachés, qui cascadaient dans son dos, étaient retenus par un bandeau. Cette coiffure lui allait joliment avec ses grands yeux, son visage en cœur, ses longs cils... et cette bouche divine...

Détail intéressant, Mia ne paraissait pas consciente de sa beauté. Il avait l'habitude des femmes apprêtées à l'extrême, exposant leurs appâts au plus offrant. À la seule vue de sa gorge lorsqu'elle avalait son vin, il était tout excité.

Gaunt lui tendit un verre de bordeaux. Il s'en empara, puis s'avança vers son épouse, ajustant sa redingote afin de dissimuler son émoi.

— Bonsoir duchesse.

— Bonsoir duc, murmura-t-elle sans croiser son regard.

Son nez avait une forme parfaite. Ni bulbeux ni trop pointu, comme chez beaucoup de femmes.

— J'ai une question au sujet de votre père, dit-il, abordant délibérément un sujet qui créerait une certaine distance entre eux.

Comme de bien entendu, Mia se rembrunit.

— Je n'ai nulle envie de parler de mon père.

— Pourquoi a-t-il donné votre poème à ma mère ?

Mia se risqua à lever les yeux vers lui. Son regard lui fit l'effet d'un tisonnier brûlant ; il lui échauffa les sangs de la tête aux pieds – enfin surtout à mi-chemin, pour être honnête.

— Il le trouvait amusant, avoua-t-elle.

— Vous ne lui en aviez pas donné une copie, je présume.

— Mon père avait des principes particuliers en matière de propriété. Il était aussi d'une incorrigible curiosité. C'est sans doute pour cette raison qu'il est entré en possession de la lettre de votre père.

— D'autres missives de cette nature existent-elles ? s'enquit Vander. Avez-vous un coffre plein des secrets appartenant à autrui ?

Mia frissonna presque imperceptiblement.

— Non. Le vol du poème était en partie ma faute : le titre vous rendait identifiable. J'aurais dû me douter qu'il ne pourrait résister à la tentation.

— J'y aurais moins trouvé à redire si vous l'aviez adressé à Evander plutôt qu'à Septimus. J'ai toujours détesté mon deuxième prénom.

Une ombre de sourire incurva les lèvres de Mia.

— À l'époque, je trouvais Septimus beaucoup plus romantique qu'Evander.

Elle pivota et se dirigea vers un canapé. Malgré lui, Vander fixa son postérieur du regard. Elle avait la chute de reins la plus sensuelle qu'il ait jamais vue. D'une rondeur... parfaite.

En harmonie avec son nez parfait.

Il la suivit, s'installa dans la bergère qui lui faisait face.

— Cela signifie-t-il que vous préférez Septimus à Vander ? demanda-t-il après avoir bu une gorgée de vin.

— Non, répondit-elle, songeuse. Je pense que vous aviez raison de demander que nous ne nous adressions pas l'un à l'autre en des termes aussi familiers. Que notre mariage survive ou pas, précisa-t-elle, la main levée pour l'empêcher de l'interrompre. Pas plus vous que moi ne souhaitons que l'autre développe une affection malavisée.

Vander fut aussitôt convaincu qu'il tenait à ce que son épouse développe justement pareille affection.

— Vous pensez que c'est possible ?

Son regard se voila brièvement.

— Je suppose que vous n'imaginez pas une situation dans laquelle vous tomberiez amoureux de moi, dit-elle, le menton haut. Mais si c'était moi qui tombais amoureuse de vous, Votre Grâce ? *De nouveau.* Nous sommes tous deux d'accord, je crois, qu'il vaut mieux éviter cette situation malheureuse.

— Je n'avais pas l'intention de vous blesser, dit Vander d'une voix rauque, presque caressante.

— Vous ne m'avez pas blessée, assura-t-elle. Je suis parfaitement consciente des différences entre nous. Me rappeler de les garder en tête n'est pas blessant.

Il plissa le front. Des différences ? Avant qu'il puisse lui demander ce qu'elle entendait par là, Chuffy fit son entrée en titubant. Son oncle n'était pas gris, mais carrément noir.

— Bonsoir, les tourtereaux, dit-il, pivotant sur ses talons pour regarder derrière lui, tel un chiot cherchant sa queue. Avez-vous vu notre nouveau majordome ? Il était là il n'y a pas une seconde.

Vander tira sur le cordon de la sonnette.

— Il s'appelle Gaunt, Chuffy.

— Je sais. On ne le dirait pas à sa bedaine, mais figure-toi qu'il a été champion de boxe de ce comté, mon neveu, ce que tu saurais si tu n'étais pas obsédé par tes écuries et rien d'autre.

Mia sourit. Apparemment, elle savait déjà pourquoi son majordome avait le nez tordu.

Un seul regard, et le désir embrasa de plus belle les veines de Vander.

Elle était son épouse. Elle était *sienne*, et elle l'aimerait.

De nouveau.



## NOTES SUPPLÉMENTAIRES SUR LA RUPTURE

— *Peut-être Frédéric est-il ivre et oublie-t-il de venir à l'église ?*

*Frédéric ressent vivement l'inconvenance de sa conduite. « Maintenant je suis de nouveau moi-même, libéré de la Dangereuse Influence des Spiritueux... mes sentiments ont été annihilés par le Démon Rhum et j'en ai oublié le plus précieux cadeau que la Vie m'a fait. » Non (les lecteurs n'apprécieraient pas).*

— *Peut-être fait-il basculer Flora par accident dans une cascade ? La met en Péril Mortel au point qu'elle se retrouve estropiée à vie. Rongé par la culpabilité, il l'éconduit. (Ils n'aimeraient pas non plus.)*

— *Ou il est jaloux ! Un ami fourbe lui dit que Flora, une affabulatrice aux mœurs dissolues, a tenté de le séduire. Oui, c'est crédible !*

*Très shakespearien – comme dans Beaucoup de bruit pour rien ? Ou Mesure pour Mesure ?*

Mia commençait à penser qu'elle mériterait une médaille si elle survivait au dîner. La conversation était réduite à... rien ; sir Chuffy fredonnait dans sa barbe et Vander engloutissait un steak avec cette dévotion qui s'empare des hommes face à un gros morceau de viande.

La question de leur intimité la taraudait – et il ne s'agissait pas de l'usage des prénoms. Quand Vander et elle consommeraient leur mariage, ce qui arriverait forcément à un moment ou un autre, elle insisterait pour que toutes les lampes soient éteintes. Pas de chandelles non plus. Et les draps seraient remontés jusqu'au menton.

Était-il possible de demander à un homme de ne pas toucher son épouse au-dessus de la taille ? Elle en doutait, sans trop savoir pourquoi. N'ayant pas connu sa mère, elle n'avait qu'une vague idée de ce que recouvrait l'expression « intimité conjugale ».

Assez ruminé ! Ils devaient parler de *quelque chose*.

— J'ai fait la connaissance de Jafir, annonça-t-elle d'un ton enjoué.

Vander leva le nez de son assiette.

— Mulberry m'en a informé. Ne vous approchez pas de ce cheval. Il est beaucoup trop nerveux.

— Je suppose que Jafir est une nouvelle recrue, hasarda Chuffy.

— En effet. Il est arrivé il y a quelques jours, répondit Vander avant d'avaler une nouvelle bouchée de viande.

— Tu m'avais parlé d'une course à venir, non ? Il est censé y participer ?

— Je n'avais pas envisagé de l'inscrire ; il est trop perturbé. Toutefois, il a remporté des courses comme yearling dans son pays d'origine et j'aimerais voir comment il se comporte sur une piste. Alors peut-être devrais-je y songer... maintenant que je sais qu'une duchesse et quelques quartiers de pomme sont capables de gagner son cœur.

Mia savait qu'elle rayonnait, mais quel merveilleux sentiment de triomphe d'avoir réussi là où le maître d'écurie de Vander avait échoué.

— Bravo, ma chère ! s'exclama Chuffy qui s'adossa à sa chaise, brandissant son verre.

Il faillit tomber à la renverse, et se rattrapa de justesse.

— Vous avez su trouver le chemin du cœur de votre époux.

Vander étrécit les yeux. Il croyait probablement qu'elle essayait de le faire tomber dans un piège affectif en amadouant Jafir – alors qu'elle n'avait rien de tel en tête.

— Inutile de recourir à de pareilles extrémités, duchesse. Je suis déjà acheté et payé.

Mia se pétrifia.

— Mon neveu... aboya Chuffy avec un geste brusque.

Sa chaise bascula en arrière dans un fracas. Un bruit sourd indiqua que la tête de Chuffy avait heurté le sol. Mia se leva d'un bond en laissant échapper un cri, tandis que Vander se contentait de jeter un coup d'œil à son oncle par-dessus la table. Il se leva tranquillement.

Mia s'était ruée vers le vieil homme affalé par terre. À son grand soulagement, il clignait des yeux, plus surpris que blessé.

— Me revoilà encore les quatre fers en l'air, bougonna-t-il.

Vander l'aïda à se relever et se rasseoir.

— Des regrets à propos de notre mariage ? lança-t-il à Mia d'un ton moqueur en regagnant sa place. Cette maison n'entre pas dans le moule de la bonne société.

— J'ai besoin d'un remontant, décréta Chuffy, qui tira sur le cordon de la sonnette.

— Si je rêvais d'une vie dans la bonne société, j'y ai renoncé depuis belle lurette, parvint à articuler Mia. À présent, messieurs, si vous voulez bien m'excuser, je vais me retirer pour la nuit.

Elle se leva et fila au moment où Gaunt entrait. Elle se précipita dans l'escalier.

La chambre d'enfant était trois fois plus spacieuse que celle de Carrington House. Elle était gaie et lumineuse, dotée d'un fauteuil à bascule à montants métalliques et coussins de velours rouge. Un sofa était placé devant la cheminée qui était protégée par un pare-feu orné. Dans l'angle se trouvait un lit d'enfant en fer, et à côté une table de toilette avec une cuvette.

Charlie était couché, mais à peine eut-elle pénétré dans la pièce sur la pointe des pieds qu'elle sut qu'il était éveillé. Elle s'assit au bord du lit, se pencha pour l'embrasser sur le front.

— Pourquoi ne dors-tu pas, mon sucre d'orge ?

— Je suis trop excité, murmura-t-il en se redressant. Oncle Vander va m'apprendre à monter à cheval, tante Mia ! Et il m'a montré comment descendre tout seul.

— Pardon ?

Charlie lui prit la main et la posa à l'intérieur de son genou frêle.

— Vous sentez cette force ? demanda-t-il en exerçant une pression sur sa main.

Mia hocha la tête.

— Grâce à elle, je peux monter à cheval ! s'exclama-t-il, triomphant.

Le cœur de Mia se serra.

— Mon ange, les cavaliers utilisent des étriers et...

— Un vrai cavalier n'en a pas besoin, objecta Charlie avec fougue. On peut diriger un cheval avec les genoux. D'après le duc, c'est la meilleure façon de monter. Pas besoin des pieds, juste de jambes solides.

Mia voulut argumenter, puis se ravisa. Après tout, elle ne connaissait pas les finesses de l'équitation.

— Je suppose que tu pourrais monter Lancelot.

Charlie secoua la tête.

— Je monterai de vrais chevaux. D'abord un poney appelé Ginger, et ensuite les plus grands pur-sang des écuries du duc. Je les monterai tous !

— Oh, non ! gémit Mia.

Elle connaissait ce regard pour l'avoir vu sur son propre visage quand elle avait réalisé que si elle devenait romancière sous un pseudonyme, elle pourrait continuer d'écrire sur l'amour sans risquer l'humiliation.

Charlie avait encore un visage d'enfant, elle nota pourtant qu'il avait perdu son côté poupin et délicat. Son menton devenait volontaire et une lueur farouche animait son regard.

— Tu grandis, à ce que je vois, commenta-t-elle, avec un sourire.

— Bien sûr que je grandis. Tous les garçons grandissent. Bientôt, je partirai pour le pensionnat. Quelle aventure ce sera.

— Non, pas question ! protesta Mia.

C'était un cri du cœur.

— Qui t'a mis une telle idée en tête ? Le duc ?

Charlie se blottit sous ses couvertures.

— Oui, c'est lui. Il va m'envoyer dans son école. Elle a un drôle de nom. Etonne, je crois.

Ses paupières s'alourdissaient, son regard se faisait somnolent.

— Eton, rectifia Mia, sous le choc.

Jamais son bébé ne partirait au pensionnat où des garçons cruels comme cet affreux Oakenrott le railleraient et le persécuteraient. Elle se jetterait d'abord sous les roues de la voiture. C'était elle qui avait fait cela ? En épousant Vander, elle avait condamné Charlie aux affres de l'humiliation, pas juste une fois, mais chaque jour, des années durant ?

*Non !*

Charlie rouvrit les yeux.

— Vous ne pouvez pas me garder bébé, tante Mia, murmura-t-il. Il faut me laisser grandir.

Le cœur de Mia battait à tout rompre. Le mariage n'était pas consommé. Peut-être Charlie serait-il mieux loti avec sir Richard. Au moins le garderait-il à la maison au lieu de l'expédier sur le dos d'un cheval ou dans un pensionnat.

Le bon sens reprit vite le dessus. Non. Elle avait eu raison d'éloigner Charlie de sir Richard, quoi qu'il advienne.

Son neveu s'était endormi. Elle lui caressa les cheveux, puis quitta la pièce sans bruit. Il lui fallait réfléchir. Susan mettait de l'ordre dans sa chambre, or elle avait besoin d'un endroit où elle ne risquait pas d'être dérangée.

Elle songea soudain à Jafir. Il était aussi bouleversé et solitaire qu'elle. Trouver une porte latérale lui prit un moment, elle finit toutefois par se glisser hors de la maison. L'air nocturne était doux et le ciel, piqueté d'étoiles étincelantes.

Elle suivit l'allée jusqu'aux écuries. Les lampes n'étaient-elles pas dangereuses dans des écuries ? Étonnamment, l'intérieur du bâtiment était éclairé comme en plein jour. En approchant, elle entendit un cri, suivi par le hennissement d'un cheval furieux.

— Pour l'amour du ciel, murmura-t-elle.

Pourtant, elle se sentait déjà mieux. Quelqu'un avait besoin d'elle. Pour des raisons évidentes, Vander ne se souciait pas de sa présence. Et Charlie grandissait.

Deux palefreniers accoururent pour la dissuader d'approcher du box de Jafir. Elle passa devant eux sans tenir compte de leurs mises en garde.

L'étalon roulait des yeux égarés, les oreilles plaquées, le pelage luisant de sueur. Devant la porte, Mia cala les mains sur ses hanches. Elle se rappela la colère que lui avait faite Charlie à deux ans, hurlant à pleins poumons, allongé sur le parquet de sa chambre.

Jafir aussi faisait un gros caprice. Comme avec Charlie, elle attendit de croiser son regard. Aussitôt, la solitude farouche qui voilait celui-ci s'évanouit, et ses sabots retombèrent sur le sol avec un bruit mat.

Le palefrenier qui s'accrochait aux rênes, s'efforçant en vain de maîtriser l'animal, exprima son soulagement par un chapelet de jurons, puis sursauta en apercevant la duchesse derrière lui.

— Votre Grâce !

— Eh bien, Jafir, qu'est-ce qui te prend ?

Le pur-sang souffla par les naseaux et secoua la tête. Apparemment, il n'était pas encore prêt à céder. Mia s'avança jusqu'à la porte.

— Viens ici, dit-elle, la main tendue vers le cheval.

Il résista encore un moment, histoire de lui faire savoir qu'elle n'aurait pas dû l'abandonner dans un endroit inconnu où des hommes lui hurlaient dessus. Puis avec un profond soupir, il abaissa la tête vers elle.

Mia lui entoura le cou de ses bras.

— Tu ne dois pas te comporter ainsi. Je ne peux quand même pas dormir à l'écurie avec toi.

Comme s'il comprenait, Jafir s'ébroua doucement et lui effleura les cheveux. Susan les avait laissés flotter librement sur ses épaules. Un style à la dernière mode, disait-on, mais qu'elle-même trouvait juste négligé.

Elle recula.

— Il y a beaucoup trop de lumière ici, dit-elle au palefrenier. Oh, Mulberry, vous êtes là ! Ne vaudrait-il pas mieux éteindre les lampes ? Regardez le pauvre Lancelot. Il veut dormir.

En réalité, Lancelot dormait déjà. Il aurait fallu davantage qu'un congénère terrifié et souffrant du mal du pays pour l'empêcher de fermer l'œil.

— Si j'avais su que cet étalon avait besoin d'une duchesse pour être heureux, jamais je n'aurais recommandé de l'acheter, déclara Mulberry.

— La touche féminine, sans doute, dit Mia, même si elle n'aimait pas cette idée.

Mulberry secoua la tête.

— Sûrement pas, Votre Grâce. Depuis votre passage ce matin, nous avons essayé toutes les filles de cuisine, les bonnes et une des filles de la laiterie. J'ai même essayé de convaincre la cuisinière, sans succès.

Mia caressa les oreilles duveteuses de Jafir.

— Je ne peux rester aux écuries toute la nuit avec toi, vilain garçon, lui chuchota-t-elle. Mulberry, si vous aviez la gentillesse d'éteindre toutes les lampes sauf une, peut-être réussirai-je à le calmer assez pour qu'il s'endorme.

Elle déposa un baiser entre les naseaux velus du cheval.

— Tu as sommeil, n'est-ce pas ?

Les paupières du pur-sang tombaient. Bouillonner de rage à longueur de journée devait être éreintant. Lorsqu'il était petit, Charlie avait l'habitude de sombrer dans un sommeil de plomb après ses colères.

Une à une, les lampes s'éteignirent, et les écuries se retrouvèrent plongées dans une obscurité presque complète. Les hommes s'en allèrent ; Mulberry fut le dernier à partir.

Pour finir, il ne resta plus qu'eux deux. Enfin, eux deux et tous les autres animaux dont elle entendait le souffle régulier dans la pénombre qui sentait le cheval et le foin frais.

Mia ouvrit la porte du box de Jafir et y pénétra. À peine fut-elle près de lui qu'il plia ses longues pattes et s'effondra comme un château de cartes.

— Tu vas dormir, dit-elle d'une voix apaisante.

Elle s'assit sur le sol, s'appuya contre l'épaule du pur-sang, qui cala la tête sur son cou. Elle lui flatta la joue.

— À un moment ou à un autre, je vais devoir partir, l'avertit-elle. Mais je viendrai te voir demain matin, et peut-être même le soir.

La tête de Jafir glissa de l'épaule de Mia jusque dans la paille.

Mia demeura assise, la main sur l'encolure du pur-sang, songeant à sa vie. Elle avait tout sacrifié pour Charlie – son amour-propre, la possibilité d'un mariage heureux. Cependant elle avait eu raison ; au souvenir de son regard pétillant, elle ne put réprimer un sourire. Il voulait apprendre à monter à cheval ? Soit, elle devait l'y autoriser.

À l'instant où elle avait compris que son neveu nouveau-né risquait de mourir à cause de l'usage excessif d'opium par sa mère pendant l'accouchement, et que le médecin avait choisi de ne pas réveiller l'enfant du fait de sa malformation, elle avait pris la situation en main. Elle avait commencé par renverser un pichet d'eau sur la tête du bébé, l'arrachant ainsi à la torpeur induite par l'opium.

Selon elle, il n'y avait parfois qu'une seule route possible. Forte de cette conviction, elle avait arraché Charlie aux bras de l'infirmière. Et huit ans plus tard, de nouveau à la croisée des chemins, elle avait épousé Vander.

Elle chassa ce dernier de son esprit.

Peut-être le comte avait-il éconduit Flora parce que c'était un ivrogne invétéré, dans le genre de Chuffy ? Il semblait toutefois y avoir tant de chagrin derrière l'alcoolisme du vieux gentleman... elle ne pouvait imaginer une fragilité émotionnelle comparable chez Frédéric.

Les romans, ce n'était pas la vraie vie.

Les problèmes les plus sombres, c'était un peu comme la syphilis ou la vermine. Elle ne les abordait pas dans ses livres.

ÉBAUCHE (PREMIER JET) : MARIAGE

*Ayant grandi dans un orphelinat, Flora ignorait à peu près tout de la vie conjugale. L'image d'un gentleman à genoux devant elle se télescopait dans sa tête avec celle d'elle-même en robe de soie, servie par un majordome des valets en livrée.*

*Flora avait longtemps rêvé d'un homme élégamment vêtu qui prendrait place à ses côtés et lui vouerait une adoration éternelle.*

*Jamais elle n'avait imaginé cette... cette torture.*

*Les doigts tremblants, elle ouvrit le pli que lui tendait le prêtre, le visage criblé de compassion.*

*(« Criblé » donne l'impression qu'il a la vérole, ce qu'aucun homme d'Église ne devrait avoir.)*

*Les doigts tremblants, elle ouvrit le pli. Des points noirs flottaient devant ses yeux. Les mots dansaient devant ses yeux.*

*Frédéric avait changé d'avis.*

Vander fixa la porte de la salle à manger qui venait de se refermer sur son épouse, l'estomac noué par la culpabilité. L'espace d'un instant, avant que Mia n'affiche un sourire forcé et ne se retire, il avait vu de la détresse dans ses yeux.

De la détresse. Et c'était sa faute.

— Tu n'es qu'un cornichon, confirma Chuffy, la bouche pleine. Je sais qu'elle t'a fait chanter et tout le reste, mais comme on fait son lit, on se couche. Que comptes-tu faire ? Passer les années à venir à la rudoyer ? Elle ne riposte même pas. Le combat n'est pas égal.

Son oncle disait vrai. Mia n'avait pas riposté. Son expression figée n'avait pas plu à Vander. Pas du tout.

— Je vais devoir te donner quelques leçons quant à la façon de te comporter avec les femmes, reprit Chuffy en agitant sa fourchette. Dieu sait que ta mère était une originale. Raison pour laquelle tu ne la comprends pas.

Vander se hérissa.

— Originale ? Elle était infidèle à votre frère. Elle a pris un amant et a cocufié son mari au vu et au su de tous. Je ne trouve rien d'original à cela.

Chuffy posa sa fourchette.

— Quelle vilaine manière de décrire la situation.

— Il en existe une autre ? répliqua Vander, le cœur empli d'amertume. J'ai vu ma mère se pavaner dans les salles de bal au bras de cet homme. Il restait des mois sous ce toit, assis à la place de mon père à table. Même enfant, je savais que c'était mal.

Chaque fois que son père était libéré de l'asile, lord Carrington réintérait ses pénates. Vander n'avait jamais raconté à son père ce qui se passait durant ses internements. Si le duc avait su que chaque fois qu'il sombrait dans la mélancolie au point de ne plus se laver et était enfermé à l'asile, lord Carrington revenait au grand galop, sa crinière blonde au vent, sa réaction aurait été terrible.

Ainsi, Vander était devenu le complice involontaire de cet adultère.

— C'était compliqué, observa Chuffy, interrompant le fil de ses pensées. Nous aurions dû en discuter plus tôt, je suppose.

— Il n'y a rien à discuter.

Son oncle se leva, prit la bouteille de vin posée sur le buffet et remplit le verre qu'il avait à la main.

— Vous êtes censé appeler Gaunt pour le service, fit remarquer Vander d'un ton cassant.

— Tu songes sérieusement à métamorphoser cette maison en palais ducal ? s'enquit Chuffy. Un peu tard, non ?

Certes. Vander travaillait presque toute la journée aux écuries. Il n'avait cure de se changer pour le dîner, même s'il l'avait fait aujourd'hui. Il avait épousé une femme qui s'habillait comme une vieille gouvernante. Son oncle était ivre la plupart du temps.

— Sans doute, admit-il.

— J'adorais mon frère, déclara Chuffy, qui s'adossa au buffet pour siroter son vin. Quand nous étions enfants, il était comme un dieu pour moi : il me racontait des histoires, faisait les quatre cents coups et m'entraînait dans ses aventures quand bien même j'étais beaucoup plus jeune.

Vander hocha la tête.

— Je vous en sais gré, dit-il en se levant. Si vous voulez m'excus...

— Non, reste, le coupa Chuffy.

Vander se figea. Avant ce maudit mariage, personne – jamais – ne lui donnait d'ordres. Il n'était pas seulement duc ; l'élevage des chevaux, les courses et les paris lui avaient rapporté des milliers de livres. C'était lui qui commandait, et non l'inverse.

— Mon neveu.

Vander se rassit.

— Bien sûr, excusez-moi. Je suis à votre service.

Il détestait évoquer ses parents, il devait toutefois cette courtoisie à son oncle.

— La maladie de ton père s'est déclarée quand il avait quinze ans, bien que nous ne l'ayons pas compris à l'époque, reprit Chuffy, roulant son verre entre ses paumes. Il restait debout des nuits entières, racontant des histoires démentes qu'il poursuivait durant plusieurs jours. Au début, je restais avec lui, mais je n'ai pas pu... Je n'ai pas réussi à le suivre, reprit-il après un silence. Il prenait un cheval et chevauchait toute la nuit. L'été, quand nous étions dans la propriété du Pays de Galles, il plongeait des falaises et les contournait à la nage jusqu'au village. Tu te rends compte de la distance qu'il parcourait.

— Il aurait pu y laisser la vie, commenta Vander, les sourcils froncés. Il devait déjà être fou. Forcément.

— Oui, confirma Chuffy qui but une gorgée de vin avant d'enchaîner : Puis les crises de colère ont commencé. Il explosait sans raison. Ce n'était pas lui, pas vraiment. Jamais il n'avait été ainsi enfant. Il était toujours à mes côtés, prêt à me défendre.

— Il s'emportait contre vous ?

— Au début, je pensais que c'était ma faute. Que si j'étais un meilleur frère, plus sage, plus obligeant... il ne se mettrait pas en colère. Hélas, il se fâchait toujours. Les cris et les coups pleuvaient, venus de nulle part.

Vander se leva de nouveau, ne sachant que faire ni que dire. Il n'était pas doué pour consoler ses semblables. Bonté divine, une larme avait roulé le long de la joue de son oncle.

— J'ai été soulagé lorsqu'il s'est marié et a quitté la maison, avoua Chuffy dans un murmure. Mon propre frère.

— N'importe qui comprendrait, assura Vander qui contourna la table et posa la main sur l'épaule de son oncle. Mon père n'avait plus toute sa tête.

— Après moi, il s'en est pris à ta mère, confessa Chuffy, posant ses yeux embués sur Vander.

Ce dernier sentit comme un grand froid en lui.

— J'étais si heureux d'être libéré, continua son oncle. Mais cela signifiait juste que, désormais, il retournait sa rage contre elle. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi tu n'avais pas eu de frère et de sœur ? Ou pourquoi ta mère n'a jamais eu d'enfant avec lord Carrington alors qu'ils ont pourtant passé plus de vingt ans ensemble ?

Vander crispa les mâchoires. Il n'aimait pas le tour pris par cette conversation.

— Après ta naissance, elle n'a pu avoir d'autres enfants parce que ton père – mon frère – l'en a privée, confessa Chuffy d'une voix sourde.

D'instinct, Vander se détourna d'un pas chancelant.

— Avec ses poings, ajouta son oncle avant d'avaler une grande gorgée de vin.

L'estomac de Vander se tordit. Incapable de se retenir, il vomit sur le parquet.

— Bigre, bougonna Chuffy, je n'aurais pas dû te le dire.

Il attrapa une serviette sur le buffet et la jeta sur la flaque. Vander prit un verre d'eau sur la table.

— J'aurais dû m'en douter. Comment n'ai-je pas compris ?

— Il ne l'a pas fait exprès, s'empressa de préciser Chuffy. Ce n'était pas sa faute. La maladie prenait le dessus...

— Bon sang, sortons d'ici, bougonna Vander qui posa son verre avant de se diriger au pas de charge vers la porte. Gaunt, dit-il au majordome qu'il croisa dans le corridor, j'ai vomi sur le sol. Adressez mes excuses à la personne que vous chargerez du nettoyage.

— Le velouté de poisson ! s'exclama le domestique.

— Non, non, il était excellent.

Chuffy suivit le duc dans son bureau, la bouteille de bordeaux à la main.

— Tu as toujours eu cette manie de vomir en cas de mauvaise nouvelle, fit-il remarquer en s'appuyant au chambranle.

Vander plissa le front. Il n'en avait pas gardé le souvenir.

— Tu étais un indicateur fiable de la folie de mon frère, ajouta son oncle. Quand les crises survenaient, je savais que tu rendrais ton repas. À mon avis, cela t'a sauvé la vie une ou deux fois.

— Certainement pas, objecta Vander, la voix éraillée.

— Tout le monde s'efforçait de te protéger, évidemment, mais tu étais petit, et les enfants sont terriblement fragiles, n'est-ce pas ? Mon frère insistait pour entrer dans ta chambre, quel que soit le nombre de valets postés devant la porte. Il était victime de ses délires, vois-tu. Parfois, il pensait qu'il était de son devoir de te tuer.

Vander fouilla dans ses souvenirs.

— Je me souviens qu'une fois il m'a pris pour un voleur...

— C'est ce que nous t'avons dit, confessa Chuffy avec une tristesse infinie. Pourtant, il t'aimait. Ainsi que ta mère. Et moi.

Vander se racla la gorge et regarda son oncle droit dans les yeux.

— Peut-être, mais à quoi bon ? Il n'a pas su nous protéger. S'assurer que nous serions en sécurité. Plutôt le contraire, semble-t-il.

Le regret le disputait à la honte sur le visage de Chuffy.

— Je suis content que vous m'ayez avoué la vérité, ajouta Vander.

C'était un mensonge.

Chuffy hocha la tête et vida la bouteille.

— Je serai aux écuries, dit le duc qui passa devant lui, traversa le vestibule, et sortit dans la nuit par la porte principale.



# 19

## NOTES SUR LE REPENTIR DE FRÉDÉRIC

— *Le lendemain du cruel abandon à l'église, l'ami fourbe de Frédéric s'effondre et confesse que Flora ne l'a jamais embrassé. Ce n'était qu'un mensonge.*

— *Frédéric comprend trop tard à quelle situation désespérée sa terrible Jalousie l'a mené. La perte de la femme de son cœur, etc.*

— *Se précipite chez elle pour constater que l'avoué de M. Mortimer a repris possession de la maison et qu'une nouvelle jeune fille (anciennement pauvre) y vit désormais.*

— *Horrifié, il réalise que la garde-robe et les bijoux de Flora ont été livrés chez lui avant le mariage.*

— *Elle ne possède rien d'autre que la robe qu'elle portait pour la cérémonie.*

— *Martyre du Repentir: Ha !*

— *Égaré par le chagrin, Frédéric jure de renoncer à sa fortune/ses chevaux/ses domestiques jusqu'à ce qu'il retrouve sa Bien-aimée. Il part à sa recherche à pied, s'appuyant sur les récits au sujet d'une Beauté divine vêtue d'une robe de mariée en loques qui mendie du pain.*

Vander se dirigea vers le seul endroit qu'il connût où tout avait un sens. En chemin, il croisa Mulberry. Un instant plus tard, il dévalait le sentier qui menait aux écuries. Que diable faisait encore Mia auprès de ce cheval ? Acheter Jafir avait été une erreur. De toute évidence, il faisait partie d'un troupeau et certains chevaux ne se remettaient jamais d'avoir été séparés de leur famille. C'était rare, néanmoins cela arrivait.

Il poussa la porte et courut vers le box de Jafir. Il ne vit pas Mia, et il l'imagina déjà piétinée par ce maudit cheval. Son cœur fit un double salto, avant qu'il découvre qu'il s'était inquiété pour rien.

Sa duchesse était blottie contre l'étalon le plus imprévisible que ses écuries aient jamais abrité. Elle dormait du sommeil du juste, tout comme Jafir, plus paisible qu'il ne l'avait été depuis son arrivée.

Dans la lumière blafarde que jetait l'unique lampe, la peau de Mia était aussi blanche que la porcelaine sur le tissu sombre de sa robe, mais plus chaude et soyeuse. Ses cheveux blonds étaient déployés sur ses épaules, bouclant tels les copeaux de bois dont les palefreniers garnissaient les box. Cette idée ne plairait sans doute guère à Mia, pourtant c'était la vérité : sa chevelure avait les mêmes reflets ambrés que lesdits copeaux.

Il fut frappé de la découvrir si petite. Pelotonnée ainsi, les paupières closes sur son regard courageux, elle paraissait fragile. Un élan protecteur le traversa avec la force d'un éclair. Il devait la faire sortir de ce box.

— Mia, chuchota-t-il.

Comme elle ne bronchait pas, il entra sans bruit dans le box, se pencha et la souleva dans ses bras. Elle ne pesait pas plus qu'un poulain nouveau-né. Elle devait être épuisée, car elle n'ouvrit pas les yeux. Sa joue tomba contre son torse et elle se nicha à son aise, comme s'il la portait ainsi depuis des années. Il sortit à reculons, referma la porte en douceur avec le genou, sans réveiller ni Mia, ni l'étalon. Puis il regagna le manoir.

Il ne connaissait rien aux fleurs, mais il était à peu près sûr qu'elle sentait le chèvrefeuille. Avec une pointe de vanille. À mi-chemin de la maison, elle bougea et fronça les sourcils comme si elle le réprimandait en rêve. Ses paupières s'ouvrirent brusquement.

— Que faites-vous ? lâcha-t-elle dans un souffle.

— Je vous ramène à la maison, répondit Vander en resserrant son étreinte.

Il s'efforça d'oublier les révélations de Chuffy, préférant penser à sa chance d'avoir près de lui, pour la première fois de sa vie, une femme qui était sienne. Un cadeau du destin.

— S'il vous plaît, posez-moi immédiatement sur le sol, ordonna Mia, le corps rigide, ce qui était beaucoup moins agréable que lorsqu'elle était pelotonnée au creux de son bras.

— J'aime bien vous porter.

— Je préfère marcher.

— J'ai oublié de vous faire franchir le seuil hier, dit-il, amusé par son ton sévère. Autant le faire aujourd'hui.

Elle commença à gigoter.

— Je ne suis pas un jouet, protesta-t-elle, les mâchoires crispées.

Bon sang, elle avait le plus joli visage qu'il ait jamais vu. Ses traits n'avaient rien d'anguleux ni d'austère, comme chez bien des femmes. En même temps, il devinait la force dans chaque contour.

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous comportez ainsi, lança-t-elle d'un ton glacial.

— Pourquoi je vous porte, vous voulez dire ?

Ils atteignirent le manoir. Les blocs de pierre des murs avaient été taillés par un lointain ancêtre (ou plus probablement ses serfs) et leur seule vue avait un effet apaisant sur Vander.

Son père et sa mère étaient partis, et avec eux toute la douleur et le tumulte de leurs existences. Il était marié à la Vénus miniature qu'il tenait dans ses bras, et un jour, ils auraient des enfants. Vu le brio avec lequel Mia avait calmé Jafir, nul doute qu'ils posséderaient eux aussi ce sixième sens qui soufflait à Vander que tel yearling était un futur champion et qu'un autre, indolent de nature, serait tout juste bon à tirer une carriole.

De l'épaule, il poussa la porte battante des cuisines désertes et y pénétra, réalisant tardivement que Mia s'égosillait toujours.

— Je vous poserai dès que nous serons à l'étage, promit-il.

Pour la première fois depuis des jours, il était heureux. Il aimait chez Mia ses courbes pulpeuses, son parfum... tout. Il entra à reculons dans la suite ducale qui, par chance, était vide.

Écarlate, Mia se débattait. Il se décida à la poser sur le sol. Elle pivota vers lui, les mains sur les hanches.

— Qu'est-ce qui vous prend de me transbahuter comme un vulgaire paquet ?

Vander lui décocha un grand sourire et s'approcha d'elle, se demandant comment une femme échevelée vêtue d'un sac avec un col montant orné de ruchés pouvait lui inspirer un tel désir.

— Je pense que nous devrions faire comme s'il s'agissait de notre nuit de noces.

Elle recula.

— Notre mariage demeurera non consommé jusqu'à ce que *je* vous supplie, vous avez oublié ? C'est pourtant vous-même qui l'avez décrété. Et vous m'avez fait signer un contrat à cet effet.

— J'ai décidé de rompre ce contrat, annonça-t-il tranquillement.

Il avait Mia et comptait la garder. Cette clause stupide des quatre nuits devait disparaître.

— Ce choix ne relève pas de votre domaine de compétence, objecta-t-elle. Et jamais je ne vous supplierai pour une seule nuit avec vous. Si vous voulez bien m'excuser...

Elle se précipita vers la porte qui menait à la salle de bains contiguë à leurs deux chambres et actionna la poignée. En vain.

Vander la rejoignit.

— Elle doit être fermée de l'intérieur.

— C'est absurde !

— Tout comme l'idée d'empêcher votre époux d'entrer quand vous prenez votre bain.

S'il n'avait déjà été émoustillé, il le serait maintenant à la pensée de la peau laiteuse de Mia dégoulinante d'eau savonneuse.

Apparemment, elle avait décidé que la conversation s'arrêtait là, car elle fonça vers la porte du couloir. Vander la rattrapa, la prit par la taille et la fit pivoter fort d'une certitude aussi bienfaisante qu'une pluie de printemps, aussi précieuse que la victoire de son premier pur-sang : Mia et lui étaient mariés, une réalité qui avait bien plus de valeur qu'un simple contrat.

La chanson de Chuffy lui revint en mémoire : *Ne dis pas à l'amour : plus tard. Vite un baiser, ma toute belle : jeunesse passe à tire-d'aile.*

Vander posa ses lèvres sur celles de sa femme et le miracle se reproduisit : la passion explosa tel un feu d'artifice.

Sa bouche se fit exigeante, celle de Mia ne résista pas et s'ouvrit comme une fleur. Il glissa les mains le long de son dos pour l'attirer à lui. Il tremblait de désir, mais était encore capable de se rendre compte que Mia ne se débattait pas ni ne songeait à ergoter à propos des fameuses quatre nuits. Elle lui rendait son baiser avec fièvre, et la danse sensuelle qu'avaient entamée leurs langues incendiait les reins de Vander.

Attrapant Mia sous les fesses, il la souleva et la plaqua contre le mur, la tenant suffisamment haut pour se repaître de ses lèvres sans pencher la tête.

Elle laissa échapper un gémissement, ouvrit à demi les paupières... une flamme sensuelle brûlait au fond de ses yeux. Vander frissonna. Il avait l'impression de perdre la tête tant son désir était intense.

— Pourriez-vous s'il vous plaît réclamer une nuit ? murmura-t-il.

Sans attendre sa réponse, il l'embrassa dans le cou. Il mourait d'envie de dévorer son corps entier de baisers, de la sentir se tordre de plaisir sous lui, de l'entendre hurler son nom.

— Chaque fois que je vous touche, j'ai l'impression de perdre la raison, articula-t-il.

Elle avait vraiment des yeux magnifiques, d'un vert profond qui lui rappelait les lochs écossais. Ils donnaient l'impression de voir ce que personne d'autre ne voyait.

— Vous avez vraiment cessé d'écrire de la poésie ?

— Oui, répondit-elle d'une voix enrouée qui ne fit qu'exciter davantage Vander.

Il captura de nouveau ses lèvres, lui ordonnant silencieusement de lui demander ses faveurs. Il était prêt à toutes les folies, surtout quand Mia plongeait les doigts dans ses cheveux en se cambrant à sa rencontre. Il la renverserait sur le lit, la caresserait jusqu'à plus soif, et au diable, les quatre nuits ! Toutes les nuits d'une année ne suffiraient sans doute pas à le rassasier.

— Je vous veux.

La phrase avait jailli de sa bouche, simple et brutale, comme celle d'un débardeur à une prostituée.

— Je crois qu'il vaudrait mieux...

Il la fit taire d'un baiser. Sa phrase n'allait pas dans la bonne direction. Sans lui permettre de parler, il pivota et se dirigea vers le lit. Il l'y allongea et s'étendit sur elle, pesant de tout son poids.

Pour la première fois de sa vie, il n'était pas tout à fait sûr d'être capable d'attendre la permission d'une femme. Choqué, il roula sur le flanc.

— Mia, murmura-t-il, l'index posé sur sa bouche charnue.

Était-il en droit d'exiger ses faveurs ? Après tout, elle était son épouse...

— D'accord, murmura-t-elle, les joues en feu. Si vous... si vous en avez vraiment envie.

Vander la dévisagea avec incrédulité.

— Si j'en ai vraiment envie ?

Il appuya légèrement contre elle sa virilité d'une dureté de roc.

— Je vous donne l'impression d'être indécis ?

Elle cilla, déconcertée, puis coula un regard à son entrejambe.

Il devait lui poser la question, même s'il connaissait déjà la réponse. Sa réaction à ses avances était suffisamment éloquente. Sans doute avait-elle déjà couché avec son imbécile de fiancé.

— Avez-vous déjà été avec un homme ? demanda-t-il, s'efforçant d'adopter un ton neutre.

Il comprit instantanément qu'il avait fait fausse route.

— Je n'ai pas eu cette opportunité, répondit-elle, guindée.

Avant qu'il puisse l'arrêter, Mia se redressa et glissa jusqu'au bord du lit.

— Ce fut très instructif, Votre Grâce, mais je crois que nous ne devrions pas... mettre à trop rude épreuve notre capacité à passer du temps dans la même pièce.

Il s'assit et la rattrapa par la taille lorsqu'elle fit mine de se lever.

— Restez avec moi.

— Je ne préfère pas.

— Je devais vous poser cette question.

Elle tourna la tête vers lui.

— Pourquoi ? Parce qu'à cause du chantage que je vous ai imposé, vous pensez que je distribue mes faveurs à tout-va ?

— Non, absolument pas. Un homme traite différemment une femme si elle a de l'expérience, voilà tout. Bon nombre de couples anticipent leurs vœux.

Mia pinça les lèvres.

— Cela n'a pas été notre cas, à Edward et moi.

Vander en ressentit une satisfaction violente, presque... primitive.

— Je m'en réjouis, lâcha-t-il étourdiment.

— Si vous voulez bien me pardonner, Votre Grâce, je souhaiterais me retirer dans mes appartements. Nous reprendrons cette conversation lorsque nous aurons les idées plus claires.

Il raffermi sa prise.

— Non. Nous devons parler, Mia. Nous ne pouvons pas continuer de nous chamailler ainsi. Nous sommes mariés désormais. Nous partageons la responsabilité de Charlie.

— Vous n'avez aucune responsabilité en ce qui le concerne, objecta-t-elle.

— Bien sûr que si. Il est difficile de rencontrer Charlie sans tomber sous son charme et être prêt à en prendre la responsabilité. Vous en savez quelque chose.

La bouche de Mia trembla.

— Vous le pensez sincèrement ?

— D'un autre côté, vous le couvez beaucoup trop. Il a besoin de quitter la maison, de monter à cheval, d'apprendre à côtoyer d'autres garçons.

— Vous n'avez pas idée combien les enfants peuvent être cruels entre eux. Cela pourrait le briser.

— Je ne l'ignore pas, croyez-moi. Et il ne sera pas brisé.

— Qu'en savez-vous ? Un jour, quand il avait cinq ans, je l'ai laissé quelques minutes au village et à mon retour, il était en larmes.

— Des larmes, il y en aura d'autres, déclara Vander posément. Il y aura des moments difficiles. Mais avec nous à ses côtés, il s'en sortira. Il doit en passer par là, Mia. Il doit grandir et devenir un homme. Pas demeurer un invalide.

Elle grinça des dents, ce qui le fit sourire. Avec Mia, le mariage promettait de n'être jamais ennuyeux. Il enroula le bras autour de sa taille et la serra contre lui.

— Je veux changer les conditions de notre arrangement.

— Je n'y vois aucune raison, répliqua-t-elle, esquivant son regard. Quatre nuits par an, c'est plus qu'assez pour concevoir un héritier. Si cela s'avère insuffisant, nous pourrions reconsidérer la question

d'ici un an.

Elle tenta de lui échapper, mais il la ramena aisément contre son torse.

— J'ai envie de vous, répéta-t-il, la voix rauque de désir.

Il lui picora l'oreille. Elle sursauta, toutefois, elle ne chercha pas à se libérer et il sentit son cœur battre à grands coups contre son bras.

— Laissez-moi vous dire comment je vois la chose, poursuivit-il, comme elle gardait le silence. Nous allons consommer notre union ce soir, parce que c'est ce que font les couples mariés. Ils vont au lit ensemble et ne se lèvent pas pendant des heures.

— Nous ne sommes pas un couple normal, allégua-t-elle d'un ton sévère qui lui déplut.

— Tournez la tête que je puisse vous embrasser, ordonna-t-il, le visage enfoui dans sa chevelure parfumée.

— L'idée est inopportune.

Diantre, sa femme était obstinée. S'il cherchait le mot dans le dictionnaire, sans doute trouverait-il Mia parmi les synonymes.

— Nous ne sommes pas réellement mari et femme, s'entêta-t-elle.

— Si, nous le sommes. Vous êtes mon épouse et vous allez le rester. Et si vous pensez que je ne vais pas vous honorer après que vous m'avez embrassé comme vous l'avez fait, vous faites erreur.

Elle s'éclaircit la voix et tourna la tête juste assez pour le foudroyer du regard.

— C'est *vous* qui m'avez embrassée, et non l'inverse.

— Non.

— Si !

Le désir bouillonnait en lui, si violent que Vander avait envie de la renverser de nouveau sur le lit. Il soupçonnait que coucher avec Mia serait comme réapprendre l'art de l'amour.

Mais pour cela, il fallait être deux.

— Ce baiser était une longue et lente descente vers l'oubli, murmura-t-il contre sa joue. Vous avez ouvert votre douce petite bouche et mêlé votre langue à la mienne comme si vous me désiriez aussi ardemment que je vous désire.

## 20

### NOTES SUR L'ÉGLISE ET L'ABANDON

— *Clameur outrée des invités rassemblés dans la cathédrale. Abbaye de Westminster (réservée à la famille royale ?) St. Paul.*

— *Ancien pasteur tapote la main tremblante de Flora.*

— *Le menton fier, elle soulève le bas de sa robe de mariée.*

— *Est-elle aveuglée par les larmes ? Ruisselante ou dégoulinante de larmes ? Dégoulinante peut-être un peu exagéré.*

— *Elle s'enfuit (porte latérale, nef ?) incapable d'affronter les regards curieux / les parents de Frédéric. Ont fait tout ce chemin depuis l'Allemagne ?*

— *Jaillit par la porte de derrière sous un soleil radieux, son voile flotte sans son sillage.*

— *Court comme un animal blessé. Une seule pensée : se cacher.*

— *Un charretier aimable l'emmène jusqu'à... (quelque part dans les faubourgs de Londres) et la dépose avec deux un quignon de pain.*

Horriblement gênée, Mia sentait son cou se couvrir de plaques rouges. Son mari l'avait à peine regardée et déjà la muraille qu'elle avait dressée pour dissimuler son amour se lézardait.

— Je ne vous ai pas embrassée, répéta-t-elle avec fermeté.

Le regard pétillant de Vander l'irrita et l'émoustilla tout à la fois.

— Après pareil baiser, n'importe quel homme en oublierait avoir jamais embrassé une femme, assura-t-il.

Lui encadrant le visage de ses mains, il lui inclina doucement la tête.

Ils jouaient un jeu dangereux. Tous les désirs que Mia avait éprouvés dans sa jeunesse ressurgissaient comme s'ils ne l'avaient jamais quittée. Comme si Vander était le seul homme qu'elle ait jamais aimé ou désiré.

Il pencha de nouveau la tête vers elle, tout en glissant la main sur le devant de sa robe.

Elle s'écarta brusquement.

— Que faites-vous ?

— Rien, répondit-il toute innocence.

— Vous touchez mes...

Elle ne put se résoudre à finir sa phrase, et se racla la gorge. S'ils devaient consommer leur union — et elle n'était pas stupide au point de se faire des illusions à ce sujet —, il fallait établir un certain nombre de règles. Peut-être que ce mariage la briserait, néanmoins elle éviterait l'humiliation qui l'avait dévastée lorsque Oakenrott s'était moqué de son poème et de son buste.

Vander pourrait posséder son corps. Mais pas cette partie-là de son anatomie. Pas cette partie qu'elle abhorrait.

— Je ne vous autorise pas à me toucher à cet endroit.

— Pardon ?

— Je préfère ne pas être touchée à cet endroit.

— Vous a-t-on caressée contre votre gré ? s'inquiéta Vander.

— Bien sûr que non ! se récria Mia, choquée. Personne n'a jamais... et c'est hors de question.

Si les traits de Vander se détendirent, son regard avait perdu sa douceur passionnée. Si elle le regrettait, il lui semblait capital de mettre les choses au point. Elle savait, car les femmes n'étaient pas avares de confidences, que les hommes aimaient toucher les seins.

— Pourquoi ? insista-t-il.

Elle s'efforça de s'expliquer.

— Nous avons tous certaines parties de notre corps que nous n'apprécions pas.

Il haussa un sourcil surpris.

— Ah bon ?

Les hommes, semblait-il, s'aimaient de la tête aux pieds. Ce qui ne surprenait pas Mia le moins du monde.

— Les femmes, en tout cas, précisa-t-elle. Certaines n'aiment pas leurs genoux, d'autres leurs pieds ou leurs cheveux.

— Votre buste est exquis. Vos cheveux aussi. Je ne peux parler de vos genoux ou de vos pieds que je n'ai pas encore vus, mais si j'en ai l'occasion, je pourrai vous rassurer là encore.

Mia avait peine à croire qu'Evander Septimus Brody, le duc le plus séduisant d'Angleterre, couvait la très ordinaire Emilia Carrington d'un regard brûlant de désir.

Pourtant, c'était le cas.

De concupiscence, même. Une fille comme elle ? Une petite voix lui rappela que les hommes étaient des coureurs de jupons invétérés qui s'adonnaient à la luxure sans le moindre discernement.

Toutefois, une autre voix lui fit remarquer que les yeux de Vander avaient changé de couleur depuis qu'ils s'étaient embrassés. Et c'était à cause d'elle.

Pas de n'importe quelle femme.

— Mia ?

Il s'inclina et la gratifia d'un baiser aussi bref que dépourvu de douceur.

— Pouvons-nous nous mettre d'accord sur votre chevelure et aborder d'autres endroits plus au sud ?

— Je croyais que vous détestiez mes cheveux.

— Pourquoi diable pensez-vous une chose pareille ?

— Vous m'avez dit que j'avais les mêmes que mon père. En fait, vous l'avez appelé mon « bâtard de père ».

Vander enroula une mèche blonde autour de ses doigts solides.

— Je n'ai jamais apprécié votre père, admit-il. Mais... Chuffy m'a fait ce soir certaines révélations qui méritent réflexion de ma part. Vos cheveux sont autant de rayons de soleil. Et vos seins sont de véritables prodiges de la nature.

Mia se raidit.

— Je ne souhaite pas en parler.

À l'époque où Oakenrott les avait traités de choux, ils étaient déjà développés pour son âge. Aujourd'hui, ils étaient encore plus plantureux. « Prodiges de la nature » n'était qu'une métaphore peu subtile pour « énormes ».

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas, c'est tout. Je crois que nous devrions attendre avant d'envisager... une certaine intimité, bredouilla-t-elle. Une épouse devrait être plus...

Elle ne put finir sa phrase, car la bouche de Vander migrait le long de sa joue, se rapprochant de ses lèvres.

— Continuez, l'encouragea-t-il. Dites-moi ce que devrait être une épouse.

Toutefois, au lieu d'attendre sa réponse, il l'embrassa avec une telle fougue que Mia ne put que s'alanguir entre ses bras.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ils étaient de nouveau allongés et la main de Vander remontait le long de sa jambe. Son regard ne quittait pas le sien, comme pour s'assurer qu'elle n'y voyait pas d'inconvénient.

— Vous me mettez foutrement en appétit.

Foutrement ? Mia avait déjà entendu des filles de joie crier ce mot dans la rue, et même une fois mémorable, son père le grommeler. Mais personne ne l'avait jamais prononcé en s'adressant à *elle*.

— Vous... vous ne pouvez dire ce genre d'insanité !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes un duc et moi...

— Ma duchesse.

Sa main remonta le long de sa cuisse. Elle frémit.

— Je n'ai pas grand-chose d'un duc, murmura Vander. Vous devriez le savoir à l'heure qu'il est. Quand je suis entré à Eton, ma mère avait déjà une réputation de catin dans toute l'Angleterre. À l'école, j'ai dû me battre. Mon seul ami était un bâtard.

Mia se figea, horrifiée.

— Les autres élèves vous *parlaient* du comportement de votre mère ?

Il sourit comme si elle venait de poser la question la plus stupide du monde.

— En général, ils ne parlaient pas ; ils se contentaient de m'insulter. Et je répliquais avec mes poings.

— Oakenrott, lâcha-t-elle avec dégoût. Ce détestable petit crapaud.

— D'où savez-vous... C'est vrai, se reprit-il. J'avais oublié que vous connaissiez déjà cet odieux personnage.

Sa main atteignit la partie la plus charnue de la cuisse de Mia. Elle réprima un gémissement – et tout ce qui pourrait l'encourager à poursuivre son ascension jusqu'à cet endroit secret qui attendait ses caresses.

Vander sourit comme s'il lisait dans ses pensées et insinua les doigts au creux de ses cuisses. Mia ferma les yeux avec force et se concentra sur l'obscurité douloureuse derrière ses paupières. Et sa main crispée sur le bras dur de Vander.

Un instant, elle se demanda si une telle caresse était permise entre un gentleman et une lady. Puis elle chassa bien vite cette pensée. Elle n'avait personne à qui poser la question. Et elle ne voulait pas que Vander s'arrête. Elle songea même à écarter les jambes et à attirer son corps musclé sur elle. Cette image était si choquante qu'elle se pétrifia.

— J'adore vous caresser là, duchesse, avoua Vander d'une voix rocailleuse mais tendre. J'ai l'intention de vous embrasser aussi à cet endroit.

Elle rouvrit brusquement les yeux.

— Il n'en est pas question !

Il s'esclaffa et ses doigts s'activèrent de plus belle. La tête de Mia retomba en arrière et elle laissa échapper un râle indigne d'une dame.

Vander roula sur elle, la lestant de son poids, une sensation qu'elle trouva délicieuse. Il l'embrassa avec une fièvre qui eut vite raison de ses interdits. Elle tremblait de tout son corps, se cramponnait à ses épaules, suppliant d'abord en silence, puis à voix haute, car elle était en feu et qu'il était le seul à pouvoir éteindre cet incendie.

Soudain, il s'arrêta. Pourquoi ? Elle le regarda, le regard embrumé de désir. Elle était tendue comme la corde d'un arc, vibrant comme une note si haut perchée que l'oreille pouvait à peine l'entendre.

— Suppliez-moi de vous accorder une de vos quatre nuits, lui souffla-t-il.

— Pardon ?



La main reprit son audacieuse caresse.

— N'arrêtez pas, murmura-t-elle.

— S'agit-il d'une de nos quatre nuits ?

Dans son cœur, une lame de fond balaya ses dernières défenses, l'ultime once de raison qu'elle possédait.

— Oui ! Oui !

La réaction de Vander fut... blasphématoire. Miraculeuse. Elle eut l'impression d'être un torrent en furie, dévalant une pente abrupte vers une destination inconnue. Elle s'agrippait à lui, criant sans retenue sous ses doigts habiles. Rien d'autre n'importait que le désir brut qui faisait presque grésiller l'air autour d'eux. Vander la menait vers des sommets de plaisir comme jamais elle n'aurait imaginé qu'il en existât.

Elle n'y était pas encore tout à fait, quand il lui retroussa ses jupes jusqu'à la taille et, telle sa femme de chambre la préparant pour le coucher, entreprit de la déshabiller. Mia obéissait distraitement à ses ordres, le souffle haché. *Levez les bras. Tournez-vous de ce côté. De l'autre.*

Son corset atterrit au pied du lit. Elle reprit cependant ses esprits et plaqua les bras sur sa poitrine lorsqu'il essaya de lui ôter sa chemise.

— Non !

Ce mot, elle l'avait répété des milliers de fois, mais jamais dans une telle situation. Et il avait tout à coup quelque chose d'intime qu'elle ne lui avait jamais entendu dans sa propre bouche. Ni dans une autre, d'ailleurs.

En guise de réponse, Vander se leva et se débarrassa de sa chemise. Se hissant sur les coudes, elle assista au spectacle. Enfant, elle avait l'habitude de s'asseoir sur la clôture et de l'observer lorsqu'il s'occupait des chevaux, lorgnant furtivement son torse. Il n'avait pas quinze ans à l'époque.

Il avait bien changé depuis. La minceur nerveuse de ses jeunes années s'était métamorphosée en une beauté athlétique qui lui arrachait des frissons. Les traits durcis par un désir féroce, il dévorait son corps des yeux sans paraître éprouver la moindre aversion. Il ôta ses pantalons promptement avant de se planter devant elle.

Mia écarquilla les yeux. Le voir nu et en sous-vêtement était tout à fait différent.

Vander lui décocha un sourire de pure fierté masculine.

— C'est la première fois que vous voyez un homme dans le plus simple appareil ? ronronna-t-il en la rejoignant sur le lit.

Non, elle ne rêvait pas. Il était sur le point de lui faire l'amour.

Elle avait la vague impression qu'elle était censée faire montre d'une appréhension toute virginale, pourtant elle n'en ressentait aucune. Elle voulait le toucher partout, enfouir les doigts dans son épaisse chevelure, s'emparer voracement de sa bouche.

Bien sûr, elle ne pouvait pas se comporter ainsi. Il lui fallait se dominer pour ne pas apparaître dévergondée. Elle posa donc les mains avec une chaste délicatesse autour de son cou, les fit glisser jusqu'à ses épaules, espérant que cette caresse était convenable.

— Ne devrions-nous pas éteindre la lampe ? hasarda-t-elle.

Les muscles durs roulèrent sous ses doigts comme Vander haussait les épaules.

— Pourquoi ferions-nous cela ?

« Parce que l'obscurité ménage la pudeur », répondit-elle en silence. Mais quel rôle jouait la pudeur dans les ébats conjugaux, quand l'homme se permettait des caresses si audacieuses qu'il en arrachait d'indécents gémissements à sa partenaire ?

Qui pouvait être pudique après tant de débauche ?

Mia décida de renoncer à toute retenue bienséante. Succombant à la curiosité, elle fit courir sa main le long du torse de Vander jusqu'à cette partie de son anatomie qui se tendait vers elle.

Il réprima un grognement lorsqu'elle passa l'index sur toute la longueur. Après s'être assurée de son approbation d'un bref regard, elle enroula les doigts autour de son imposante virilité, et en découvrit, étonnée, la douceur soyeuse. Vander laissa échapper un juron. Sans doute chaque homme pensait-il posséder l'outil le plus impressionnant qu'une femme ait jamais vu. Et parce que, dans la bonne société, l'étiquette exigeait de la gent féminine de ne jamais révéler le moindre détail intime, ces illusions de grandeur perduraient.

Elle avait toutefois peine à imaginer un homme mieux pourvu que Vander. Impossible. Elle n'en revenait déjà pas. À cette pensée, un frisson d'appréhension lui picota la colonne vertébrale.

— Que fait-on maintenant ? chuchota-t-elle, ses mains remontant sur ses épaules.

Elle était allongée sur le dos, jambes serrées, et il se tenait au-dessus d'elle, les genoux de chaque côté de ses hanches.

La situation était embarrassante et l'agréable chaleur au creux de son ventre commençait à se dissiper.

— La règle concernant l'intouchabilité de vos seins est-elle toujours en vigueur ?

Mia croisa aussitôt les bras sur sa poitrine. Peut-être devrait-elle prendre l'habitude de porter son corset sous sa chemise. Elle baissa les yeux ; vus ainsi, ses seins lui paraissaient encore plus proéminents. Un haut-le-cœur lui tordit l'estomac.

Vander soupira.

— Je n'ai jamais fait l'amour à une femme habillée.

Ce fut au tour de Mia de hausser les sourcils.

— Vraiment ? Je croyais que les messieurs entraînaient certaines femmes dans les ruelles sombres pour les prendre contre un mur.

Elle voulait paraître ironique, mais ne parvint qu'à trahir une certaine curiosité.

— Je n'ai pas eu ce plaisir, répondit-il après un silence éloquent. Toutefois je serais ravi d'en faire l'expérience, duchesse.

— Non, voyons, balbutia-t-elle.

Il se pencha sur elle et sa bouche effleura la sienne.

— Nous ne sommes pas dans une ruelle, j'ai pourtant l'intention de vous faire crier mon nom. J'en ai assez des « Votre Grâce ». Vous voilà avertie.

De nouveau, la panique submergea Mia lorsque Vander lui écarta les jambes et lui embrassa l'intérieur de la cuisse.

— C'est... inconvenant, murmura-t-elle, affolée.

Il redressa la tête, le regard machiavélique.

— Qu'en savez-vous ?

— Je...

Ses lèvres lui frôlaient la peau, se rapprochant dangereusement de sa féminité. C'était *trop* intime. Qu'il mette en elle sa mâle anatomie était une chose – elle pourrait toujours tourner la tête –, elle avait toutefois le sentiment que s'il l'embrassait à cet endroit, elle perdrait le peu de maîtrise d'elle-même qu'il lui restait.

Elle avait vu juste. Sans préambule, il donna un coup de langue, et elle poussa un cri. Sa bouche avide enflamma ses sens telle une braise rougeoyante jetée sur un tas de petit bois. Incapable de penser, elle ne pouvait qu'entortiller les doigts dans ses cheveux. Son souffle chaud sur sa peau suffisait à la faire frissonner de la tête aux pieds. Elle lâcha les cheveux de Vander et se raidit. Elle avait l'impression d'être un bateau voguant toutes voiles dehors vers une côte lointaine.

Et soudain, le miracle se produisit : ce fut comme un plongeon en eau profonde depuis une falaise. Elle entendit confusément la voix de Vander qui l'encourageait de très loin, ne comprenant qu'après coup ce qu'il lui disait.

La lame de fond la fit s'échouer à l'endroit même où elle se trouvait des années plus tôt : éperdument amoureuse d'Evander Septimus Brody.

Il se dressa au-dessus d'elle et s'insinua entre ses cuisses en lui murmurant quelques mots. Une excuse ? Puis il entra en elle.

Mia accueillit avec bonheur cette possession, si inconfortable qu'elle fût. Peut-être plus qu'inconfortable. Elle reprit brusquement ses esprits et l'arrêta, les deux mains plaquées sur son torse.

— Non !

L'inquiétude avait remplacé d'un coup toute autre émotion. Il y avait un problème. La virilité de Vander était trop imposante, tel un bouchon qui ne rentrait pas dans une bouteille.

— Duchesse, vous ne pouvez m'arrêter maintenant, dit-il d'une voix étranglée.

— Ce n'est pas possible, nous ne sommes pas compatibles, protesta-t-elle, choisissant ses mots avec soin. Retirez-vous, je vous en prie.

Mia le repoussa. Vander prit une inspiration, mais ne bougea pas. Elle fut prise d'un sursaut de panique primitive.

— Retirez-vous. Vous m'entendez ? Nous ne sommes pas compatibles.

La lueur d'amusement qui éclaira le regard de Vander l'exaspéra au plus haut point.

— En êtes-vous certaine ? s'enquit-il d'une voix caressante. Parce que moi, j'ai sacrément l'impression que nous nous complétons à la perfection.

— Ne jurez pas ! s'écria Mia, hors d'elle.

Elle réalisa alors qu'en de subtils va-et-vient, il s'enfonçait peu à peu en elle.

— Cessez immédiatement ! siffla-t-elle.

Appuyé sur les avant-bras, il se tenait au-dessus d'elle et son odeur l'enveloppait : un mélange de sueur, d'un soupçon de cuir et de grand air. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes d'un bleu intense et elle comprit qu'il se retenait au prix d'un énorme effort de volonté.

Elle se racla la gorge.

— Remettons l'expérience à une date ultérieure, suggéra-t-elle.

« Comme, par exemple, jamais », supplia une petite voix intérieure.

Vander exerça de nouveau une légère pression.

— C'est douloureux ? demanda-t-il, la sondant du regard.

C'était trop... intrusif. Trop rapide.

— Ce n'est pas douloureux à proprement parler. Mais nous ne sommes pas compatibles. Vous êtes trop... imposant. Et trop *proche*.

— Vous me rendez fou, Mia, murmura-t-il. Jamais je n'ai éprouvé pareilles sensations.

Il s'enfonça davantage. Ses pupilles se dilatèrent et lorsqu'il inclina la tête, des mèches balayèrent son visage. Contre toute attente, elle sentit une voluptueuse chaleur se déployer au creux de son ventre. Et soudain, comme par enchantement, il ne lui parut plus intrusif ni trop imposant. Plutôt comme une partie manquante d'elle-même qu'elle avait enfin retrouvée. Une présence à la fois étrangère et intrinsèque.

Timidement, elle arqua les hanches vers lui, l'accueillant davantage en elle alors même qu'il n'avait pas bougé.

— Vous avez les cartes en main, Mia, articula-t-il, le souffle court.

Un puissant courant de désir l'entraîna vers le fond. Les jambes repliées, elle se tendit vers lui, le corps agité de frémissements délicieux.

Ils étaient comme les deux parties d'un tout enfin réunies.

Vander laissa échapper un râle inarticulé, et la vue de son beau visage fiévreux fit définitivement sombrer Mia. Au comble de l'excitation, elle se cambra vers lui avec un cri tout en le plaquant contre elle, parachevant ainsi leur union.

La passion contenue de Vander put enfin se déchaîner, et il commença à se mouvoir en elle avec force. Le souffle coupé, Mia s'efforça de s'accorder au rythme de cette danse frénétique. À peine y était-elle parvenue qu'elle se retrouva une fois de plus propulsée dans les mêmes flots furieux, les bras noués autour de son cou, les jambes enroulées autour de ses hanches, la tête rejetée en arrière...

Dans un gémissement d'extase, elle s'abandonna au plaisir divin qui la balaya, les ongles plantés dans les épaules musclées de Vander.

Confusément, elle entendit son souffle saccadé qui sifflait entre ses lèvres. Il donna un vigoureux coup de reins, puis un deuxième, plongeant si profondément en elle qu'ils ne formaient plus qu'un.

## De Mlle Lucibella Delicosa à Mme Petunia Stubbs

11 septembre 1800

Chère Mme Stubbs,

*Je vous écris la présente en réponse à votre lettre du 17 juin m'informant de votre intention de donner à votre fille à naître – si c'est une fille – le nom d'une de mes héroïnes. Je suis sincèrement honorée d'apprendre que vous avez lu vingt fois Esméralda ou les Mémoires d'une Héritière. Et je suis profondément émue de savoir que mes livres vous ont aidée à surmonter la tragédie du décès de votre mère.*

*D'ordinaire, j'hésite à donner des conseils, mais comme vous exprimez le vœu fervent que votre fille ressemble en tous points à mon héroïne, je tiens à souligner que l'apparence d'Esméralda peut conduire à penser que le héros l'aime pour cette raison. Tel n'est pas le cas : il aime Esméralda pour ses tendres dispositions, la bonté de son cœur et son courage.*

*J'espère que votre fille possédera elle aussi ces qualités qui lui offriront une vie plus heureuse que la seule beauté de mon héroïne.*

*Je vous adresse, à vous-même et la petite Esméralda, mes meilleurs souhaits de bonheur dans la vie.*

Mlle Lucibella Delicosa

Mia se réveilla en sursaut, comme lorsque Charlie était bébé et qu'elle l'entendait pleurer de sa chambre.

Vander était étendu sur le dos, le visage tourné de l'autre côté, les hanches à peine recouvertes par le drap. Les premières lueurs de l'aube s'insinuaient dans la chambre, juste assez pour esquisser les contours de son corps, comme si la lumière émanait de l'intérieur. Des rangs de muscles paraient sur son ventre en ordre parfait.

Si elle avait osé, elle aurait dessiné chacun d'eux du bout des doigts, explorant leur mystérieuse jonction avec son dos et ses épaules, avant de laisser courir ses mains sur ses bras brunis par le soleil.

Le corps de Vander était à l'opposé du sien. Pas une once de graisse ; il était comme une réserve d'énergie pure, conçu pour vaincre les hommes au combat et donner du plaisir aux femmes. Ses doigts la démangeaient de le caresser, de palper toute cette force brute à fleur de peau, aux aguets, prête à obéir au moindre de ses désirs. Elle l'imagina parcouru de frissons, laissant échapper malgré lui le même râle rauque que la veille.

Elle retint sa main juste à temps. Elle s'était déjà ridiculisée. Ce serait différent s'ils étaient mieux assortis. Hélas leurs dissemblances ne pouvaient être plus criantes. Un seul regard suffisait à s'en convaincre : elle avait le genou grassouillet et la cuisse plus encore. Il devait y avoir des muscles quelque part dans ses jambes, puisqu'elle parvenait à tenir debout, s'asseoir et marcher, mais ils n'étaient assurément pas visibles à l'œil nu.

Dieu merci, il ne l'avait pas contredite au sujet de sa chemise, même si la fine batiste ne dissimulait pas grand-chose dans la lumière grandissante du matin. Elle voyait ses mamelons et la courbe de son

ventre au travers.

Plus bas, à l'endroit où sa chemise était remontée, elle aperçut des taches rougeâtres sur son entrejambe. Et sur les draps, constata-t-elle non sans embarras. Susan – et le reste du personnel – n'auraient pas de doutes quant à ce qui s'était passé cette nuit.

Elle s'extirpa du lit avec précaution, posa le gros orteil par terre sans quitter Vander des yeux. Il respirait calmement, les bras au-dessus de la tête, comme s'il n'avait pas le moindre souci. Il dormait comme si le monde lui appartenait, à lui, le duc admiré de tous. Autre différence entre eux : elle dormait toujours recroquevillée en position fœtale.

Une fois dans la salle de bains, le loquet rabattu sur la porte qui donnait dans la chambre de Vander, elle s'examina dans la série de miroirs. La nuit dernière, il l'avait étalée sur le lit tel un festin et lui avait fait toutes ces choses avec sa bouche et ses mains... Des choses qui l'avaient fait gémir, pleurer et, de manière générale, se comporter comme une idiote.

La règle des quatre nuits par an était une bonne idée. D'instinct, elle savait que ce serait douloureux de batifoler de la sorte plus souvent. Oh, pas physiquement, non, mais dans son cœur ! Faire l'amour pouvait vite devenir une douce habitude, comme une sorte de rêve éveillé qui l'amènerait à croire que son mari l'adorait, tout comme Frédéric adorait Flora dans le roman qu'elle était en train d'écrire.

À la différence près que Vander n'était en rien comparable à Frédéric. Elle avait sans doute de la chance qu'il se soit souvenu de son nom dans le feu de la passion. En fait, maintenant qu'elle y réfléchissait, ce n'était peut-être pas le cas puisqu'il l'appelait tout le temps « duchesse ».

Quant à elle... Mia fixait son reflet d'un air absent, réalisant la vérité : elle était cent fois plus amoureuse de Vander qu'à l'adolescence. Il lui suffisait de penser à lui pour avoir des palpitations. Si elle ne protégeait pas son cœur, il se briserait en mille morceaux lorsqu'il ne s'intéresserait plus à elle. La nuit dernière était comme un jeu, le meilleur jamais inventé, et auquel Vander excellait. Ce n'était toutefois qu'un jeu, elle ne devait pas l'oublier.

Au moins, les quatre nuits étaient à sa discrétion. Au titre de mari, il aurait pu exiger des rapports conjugaux quand bon lui semblait, même en sortant du lit d'une autre. Cette pensée lui donnait la nausée.

Un vide béant s'ouvrit devant elle, la conviction qu'elle ne survivrait pas à cette union. Les hommes avaient un besoin constant de variété ; elle le savait en dépit de sa connaissance limitée des relations sociales. Comment pourrait-elle le rejoindre entre les draps si elle avait vent de ses batifolages avec une autre ?

Elle se forgerait une carapace indestructible. Oui, elle y parviendrait. Elle n'était pas la première à tomber amoureuse d'un bel homme. Et puis, les choses pouvaient changer en quelques mois. Peut-être Vander se réveillerait-il et réaliserait-il qu'il souhaitait une épouse comme celle de son ami Thorn : une femme de noble extraction, aussi exquise que parfaite.

Ils divorceraient... à moins qu'elle n'attende un enfant.

L'espace d'un instant, la peur s'empara d'elle et son esprit s'affola. Du calme, s'adjura-t-elle. John avait été marié des années à Pansy, et ils n'avaient eu qu'un enfant. Vander aussi était fils unique. Elle comprenait vaguement qu'une naissance exigeait probablement des tentatives répétées sur une longue période.

La clause des quatre nuits la sauverait de ce guêpier.

## NOTES SUR L'EXIL DE FLORA

— *Flora est persuadée que Frédéric l'a éconduite et privée de son héritage par pure malveillance. (Excellent !)*

— *Après avoir fait durer deux jours son quignon de pain, elle erre sur les chemins d'Angleterre, en loques, transie et affamée. À l'article de la mort ? Oui. S'évanouit dans un champ de campanules coquelicots.*

« *Chère mère, prenez-moi sur votre sein et sauvez-moi des cruels outrages de ce monde cruel* », lâcha-t-elle dans un souffle, tandis qu'une larme roulait sur sa joue de porcelaine.

— *Spectre de la mère ? Le doux visage planait au-dessus d'elle, juste hors de portée de ses doigts tremblants. « Dans leur bonté, les cieux vous protégeront, ma chère enfant, et vous garderont de l'intimité cruelle d'un mariage sans amour. »*

— *Plus que la faim, la soif et le froid, l'aiguillon qui la poussait à se laisser dépérir au trépas était la découverte que l'homme censé personnifier son Bonheur Terrestre – celui dont l'amour aurait dû combler son cœur et son esprit – s'était révélé infidèle.*

— *Infidèle ? Peut-être pas.*

— *Vaurien. Débauché. Roué.*

— *Machiavélique ?*

— *Celui qu'elle avait vénéré si longtemps s'était révélé n'être qu'une idole sans valeur. Cette cruauté avait brisé le cœur sensible de cette douce créature qui faisait la joie et le bonheur de sa famille et de ses amis. Tombée désormais plus bas que les plus humbles filles de taverne...*

— *Filles de taverne ?*

Mia prit un bain, s'habilla et s'éclipsa sans bruit.

— Tante Mia ! s'exclama Charlie quand elle ouvrit la porte de sa chambre. Regardez ce que Dobbie sait faire maintenant !

Debout contre le dossier du sofa, il brandissait un morceau de pain devant un cabot hirsute qui avait appuyé ses pattes avant sur ses jambes.

— J'apprends à Dobbie à faire des roulades. Regardez ! Roule, Dobbie, roule ! ordonna-t-il au chien.

Ce dernier s'assit sur son arrière-train et le regarda, haletant avec bonne volonté. Mia attendit, mais rien ne se produisit.

— Tu finiras par comprendre, mon vieux, le rassura Charlie avant de lâcher le morceau de pain dans sa gueule ouverte.

— Comment Dobbie et Winky ont-ils dormi cette nuit ? s'enquit Mia.

— Ils étaient ravis d'être avec moi, se vanta Charlie. Avant, c'étaient les chiens de la mère du duc, et Sa Grâce dit qu'ils se sentent seuls. Je les ai laissés dormir tous les deux sur mon lit et ils ne se sentaient plus seuls du tout.

Charlie non plus, songea Mia.

Elle s'avança vers lui et l'embrassa sur le front. Elle se souvenait des chiens de la duchesse, toilettés et parfumés, toujours parés de rubans de couleurs vives. Un an après son décès, tous deux avaient le pelage beaucoup plus broussailleux et plus l'ombre d'un ruban.

Winky trotta jusqu'à elle. Elle s'accroupit, le gratta entre les oreilles. Il avait les pattes aussi fines que les cigarillos bruns que fumaient les valets quand ils n'étaient pas de service. L'âge avait semé

quelques touches de blanc ici ou là, il avait toutefois le regard encore vif et joyeux.

— Assois-toi, mon ange, dit-elle à son neveu. Tu risques de tomber, surtout si Dobbie te donne des coups de patte.

— J'essaie de rester debout le plus possible. L'exercice fortifiera mes jambes, c'est le duc qui le dit. Mia s'assit sur le canapé. Winky sauta sur ses genoux et s'y roula en boule.

— Je vais peut-être m'asseoir maintenant, décida Charlie.

Il prit Dobbie sous son bras, contourna le canapé et prit place à côté de sa tante.

— M. Gaunt pense qu'il vaut mieux leur interdire l'accès au salon, sinon ils peuvent aller n'importe où ailleurs avec moi. Imaginez, le vieux majordome d'avant les a fait dormir dans le cabanon du jardinier toute l'année dernière.

— Ce n'était pas très gentil, reconnut Mia. J'ai entendu dire que tu les avais libérés de la réserve à pommes de terre.

Charlie hocha la tête.

— Le duc et moi, on est allés aux cuisines avant-hier soir, comme on fait toujours. Nous avons été chercher un petit en-cas parce que je suis en pleine croissance.

— Ce que vous faites *toujours* ? s'étonna Mia. Tu ne connais Sa Grâce que depuis deux jours !

— Enfin, peut-être pas toujours. Mais nous l'avons fait à la maison, à Carrington House, et hier soir aussi, expliqua Charles. Je suppose qu'ici, c'est notre nouvelle maison maintenant, tante Mia, reprit-il après un silence.

Elle se racla la gorge.

— Pour l'instant, répondit-elle sans conviction.

— Le duc trouve que Dobbie et Winky ressemblent à des œufs poilus, dit Charlie qui prit Dobbie par les pattes avant et frotta son nez contre sa truffe. Tu n'es pas un œuf poilu, hein, mon vieux ?

Dobbie lui lécha obligeamment la figure en laissant échapper un petit jappement.

— Ne le laisse pas te lécher la bouche, conseilla Mia.

Elle replia les jambes et cala Winky au creux de son bras gauche. Ces chiens sont plus petits que tu ne l'étais à ta naissance.

— Vraiment ?

Charles, qui tentait d'éviter les coups de langue effrénés de Dobbie, n'arrêtait pas de glousser.

— Tu avais un ventre tout rond. Le duc a raison : sans tous ces poils, Winky ne serait guère plus gros qu'un œuf. Un œuf de grande taille, bien sûr.

— Un œuf d'autruche ? suggéra Charlie. Une autruche est un énorme oiseau qui ne peut voler. De tous les oiseaux, c'est elle qui pond les plus gros œufs.

— Et où vivent les autruches ?

— Je ne m'en souviens plus. Pas dans le Berkshire en tout cas. Ma mère était-elle là à ma naissance ?

Mia ouvrit la bouche et la referma. Charlie était de toute évidence encore à l'âge où l'on trouve les bébés dans les choux.

— Vous voulez que je vous montre comment je fais danser Dobbie ? enchaîna-t-il, sa question déjà oubliée. Regardez !

— Je crois que je vais aller faire un tour aux écuries. Peut-être devrais-tu travailler à ta rédaction pour le pasteur.

— Non, je veux vous accompagner aux écuries. J'ai envie de voir ce pur-sang arabe sauvage qui n'aime que vous. Mary, la bonne qui s'occupe de moi, m'a raconté. Son nom signifie tempête, ou quelque chose de ce genre. Un jour, je le monterai.

La tête de Mia se mit à tourner. Charlie envisageait de monter Jafir ? Jamais. Elle s'y refuserait jusqu'à son dernier souffle.

Il se leva d'un bond et cala sa béquille sous l'aisselle.



— Allons-y ! Winky et Dobbie peuvent venir aussi.

— Winky fait sa sieste, dit Mia qui déposa le petit chien roulé en boule sur le canapé.

— C'est parce qu'il est plus âgé. Winky pourrait être un grand-père. Le duc dit que sa mère a pris

Dobbie comme compagnon pour Winky.

— Attends une minute. Je vais demander à un valet de te porter jusqu'en bas, proposa Mia.

— Je peux descendre l'escalier tout seul, riposta le garçon qui marcha avec autorité jusqu'à la porte et l'ouvrit. Venez, tante Mia !

Le cœur de Mia se serra. Il allait s'agripper à la rampe et descendre les marches à reculons, une par une, avec une lenteur insupportable. Il lui faudrait une heure pour atteindre le rez-de-chaussée. Et égoïstement, elle avait envie d'une tasse de thé et d'un petit déjeuner.

— Charlie, as-tu mangé ? demanda-t-elle.

— Pas encore, répondit-il en clopinant dans le couloir.

L'escalier se déployait en un élégant arc de cercle.

— Es-tu certain de ne pas avoir besoin d'un valet ? Il t'emmènerait en bas en un rien de temps.

Charlie secoua la tête.

— Je suis trop grand. C'est Sa Grâce qui l'a dit.

— Le duc ? Et que n'a-t-il pas dit ?

— Vous pouvez m'attendre en bas, ordonna Charlie avec autorité.

« Il grandit, c'est normal », se rassura Mia.

— Dobbie, va avec tante Mia.

Comme le chien batifolait autour des jambes de Charlie sans tenir compte de son injonction, Mia le prit dans ses bras, puis descendit les marches en réprimant un soupir. Il fallait qu'elle ait une discussion sérieuse avec Vander. Il traitait Charlie avec une indifférence cavalière, feignant de croire que c'était un enfant ordinaire.

Alors qu'elle arrivait dans la courbe, Mia leva les yeux pour voir où en était son neveu. Il était toujours sur le palier du haut, découvrit-elle, et faisait signe à un valet au rez-de-chaussée.

— C'est Roberts, lui cria Charlie. Dépêchez-vous, tante Mia, ou je vais vous battre !

Avant qu'elle ait compris de quoi il retournait, il coinça sa béquille sous le bras, lança la jambe par-dessus la rampe et glissa à toute allure sous son nez.

Mia poussa un cri et lâcha Dobbie qui, par chance, tomba sur ses pattes. Aboyant comme un fou, il dévala les marches, oreilles au vent. Mia, elle, cessa de respirer, jusqu'à ce qu'elle voie Roberts rattraper Charlie avec habileté.

Elle s'effondra sur une marche, la main plaquée sur son cœur qui battait la chamade. Dans le vestibule, Charlie sautillait sur le dallage de marbre noir et blanc comme s'il n'avait pas failli se fracasser au sol. Ou perdre la vie.

— Ne vous inquiétez pas, fit une voix grave derrière elle.

Mia se retourna à demi, la gorge tellement nouée qu'elle fut incapable d'articuler un mot. Vander glissa la main sous son bras et l'aida à se relever.

— Les enfants se cramponnent toujours plus solidement que leurs parents ne l'imaginent. Et si nous le rejoignons ?

Elle ne répondit pas. Elle devait avoir une discussion avec Charlie. Dorénavant, interdiction de toucher cette rampe. S'il lui prenait l'envie de recommencer cette folie, il serait sévèrement puni. Elle l'enfermerait à double tour dans sa chambre.

Cette idée à peine formulée, elle se cabra. Charlie passait déjà trop de temps à l'intérieur. Il avait le teint d'une pâleur malade.

Elle se rendit compte que Vander lui tenait toujours le bras. Les frissons de panique cédèrent la place à une chaleur bienfaisante.

— Je suis désolée, souffla-t-elle. J'étais terrifiée par... ce qu'a fait Charlie et je n'ai pas entendu ce que vous venez de dire.

— Je disais juste que votre neveu est un petit garçon courageux. Je suis fier de lui.

— Vous êtes... fier de lui ?

Lorsqu'ils arrivèrent au rez-de-chaussée, Charlie était déjà sorti par la porte d'entrée que Gaunt tenait ouverte et les attendait en haut des trois degrés en pierre du perron. Il se retourna avec un sourire espiègle.

— Regardez-moi ! lança-t-il.

Puis, avant que Mia ait le temps de dire ouf, il lâcha sa béquille et sauta.

Elle hurla de nouveau. Quand Charlie toucha le sol, son pied droit ne supporta son poids et il s'affala la tête la première sur les pavés.

— Oh, mon Dieu ! cria Mia en dévalant le perron.

Vander l'avait précédé. Il s'agenouillait déjà près de Charlie qu'il retourna avec douceur. Une éraflure sanguinolente lui barrait le front et il avait les paupières fermées. Une dague d'angoisse transperça le cœur de Mia comme il gardait les yeux clos.

— Charlie, dit Vander, vous effrayez votre tante. Ouvrez les yeux.

Mia se laissa tomber à genoux.

— Mon chéri ?

Le garçon cilla.

— Je me suis fait mal.

Le cœur de Mia se remit à battre. C'était la voix de son petit garçon quand il se cognait l'orteil ou se tordait le poignet pour amortir sa chute. Il tombait depuis qu'il savait se tenir debout, mais jamais elle ne l'avait vu prendre un risque à dessein comme aujourd'hui.

Pour la deuxième fois.

— Regardez-moi, Charles Wallace, ordonna Vander d'un ton sévère.

Charlie obtempéra.

— Ce que vous venez de faire était stupide. Vous n'aviez aucun moyen de savoir si votre jambe vous supporterait. Vous auriez pu vous assommer sur les pavés, ou vous empaler sur votre béquille. Et agir ainsi sous les yeux de votre tante était un manque de respect envers elle. Je suis déçu.

— Cela n'aurait fait aucune différence si je n'avais rien vu, intervint Mia, la voix chevrotante. Tu dois me promettre de ne jamais recommencer, Charlie. Jamais !

Le garçon s'assit, frottant sa jambe faible.

— Je ne deviendrai pas fort si je ne me mets pas à l'épreuve, répliqua-t-il d'un air buté.

— C'est vrai, admit Vander. Vous devez cependant procéder avec intelligence. Votre jambe doit être assez solide pour supporter votre poids.

Charlie hocha la tête avec une moue adorable qui fit fondre Mia. À deux ans, il affichait cette expression chaque fois qu'il s'efforçait de marcher. Les médecins affirmaient qu'il n'y parviendrait jamais. Ils se trompaient.

— Vous savez tomber et rouler. Vous devez avoir cette même confiance en vous avant de prendre n'importe quel risque, expliqua Vander qui releva l'enfant. Vous sentez-vous capable de marcher ?

— Oui, assura vaillamment Charlie en s'appuyant contre le duc.

Mia tamponna l'égratignure sur son front avec son mouchoir. Puis elle ramassa la béquille et la lui tendit. Les larmes s'accumulaient au fond de sa gorge et elle mourait d'envie de l'étreindre, mais son instinct lui souffla de s'abstenir. Charlie avait besoin des conseils d'un homme adulte et personne ne l'était davantage que Vander.

Ce dernier s'accroupit de nouveau et tâta la jambe de Charlie. Mia se détourna. Voir Vander se pencher ainsi sur son neveu sans prévention ni commisération... voilà qui était aussi dangereux pour son

pauvre cœur que leurs ébats de la nuit passée. En fait, ses défenses s'en trouvaient abattues aussi sûrement qu'avec la plus puissante des armes. Elle décida de rentrer.

Une grande main s'enroula autour de son poignet.

— Où allez-vous donc ?

Charlie se cala sur sa béquille et testa sa jambe.

— Vous aviez dit que nous allions aux écuries, tante Mia. S'il vous plaît, ne rentrez pas.

— Tu m'as fait vraiment peur, dit Mia.

Les mots étaient sortis malgré elle.

— Présentez vos excuses, Charles Wallace, ordonna le duc d'un ton posé. Vous avez de la chance d'avoir quelqu'un qui vous aime autant que votre tante. L'un des devoirs d'un homme dans la vie est de s'efforcer de ne pas effrayer ceux qui l'aiment.

Charlie médita la leçon un instant, puis murmura :

— Je suis désolé, tante Mia.

Il lâcha sa béquille, sautilla vers elle et enroula les bras autour de sa taille.

Une larme roula sur la joue de Mia. Son regard croisa celui de Vander par-dessus la tête de son neveu. Elle lui adressa un pâle sourire.

— Bonjour, bonjour ! lança Chuffy.

Il sortait du manoir d'un pas guilleret et descendit les marches. Ce matin, il arborait une redingote noire entre les pans de laquelle se devinait un gilet d'un mauve tapageur. Il tenait à la main une canne pourpre avec une grosse pierre taillée en guise de pommeau qu'il balançait avec l'allégresse d'un homme sans souci.

Et sans migraine en dépit de tout le brandy qu'il avait ingurgité, ce qui, selon Mia, relevait du miracle.

— Voici M. Charlie, je présume !

Le garçon s'écarta de Mia et contempla le nouveau venu avec stupéfaction.

— Regardez ! Nous avons tous deux besoin d'une jambe de rechange ! s'exclama Chuffy en agitant sa canne.

— Ce n'est pas une béquille, fit remarquer Charlie avec une pointe de dédain.

Chuffy la fit tourner dans les airs.

— Non, parce que je peux faire ceci avec. Êtes-vous capable d'en faire autant ?

Il recommença. Charlie éclata d'un rire enfantin. Il s'agrippa d'une main à la manche de Mia et essaya de faire tourner sa béquille. Personne ne s'étonna qu'elle tombe bruyamment sur le sol. Chuffy promit de lui apprendre à faire tourner sa béquille dans la paume de sa main.

— Les garçons au pensionnat vont adorer, assura-t-il. Il vous faudra une béquille avec l'équilibre adéquat, bien sûr. Pas d'inquiétude : je connais tous les fabricants de cannes de Londres. Vous êtes tombé dans la bonne famille, mon garçon !

— Pourrions-nous nous rendre enfin aux écuries ? s'impatienta Vander.

— Ne faites pas attention à lui, dit Chuffy à Charlie en lui décochant un clin d'œil. Les gens lui en accordent beaucoup trop depuis qu'il est duc. Il en a le cerveau empoisonné. Pensez-vous me battre jusqu'aux écuries ? Elles sont juste là-bas, au détour de l'allée.

— Évidemment ! s'exclama Charlie. Mais vous devez me laisser une avance parce que je suis plus jeune.

— Vous ne croyez pas que je devrais avoir un avantage parce que je suis plus gros ?

— Non, décréta le garçon. Et je mérite aussi plus de temps parce que j'ai une jambe en mauvais état.

— Et moi, j'ai le corps en mauvais état, rétorqua Chuffy, impitoyable. Je suis loin de pouvoir boire autant qu'autrefois. Aucun avantage sur ce front.

— Moi, je suis orphelin ! s'exclama Charlie, triomphant.

— Moi aussi ! répliqua Chuffy en agitant ses sourcils broussailleux. Bon d'accord, j'accepte de vous laisser un peu d'avance, par pure bonté d'âme.

Charlie lui décocha un sourire ravi et partit aussi vite que possible de son pas chaloupé. Dobbie le suivit, aboyant comme un fou.

— C'est un bon garçon, déclara Chuffy en tapotant le bras de Mia.

Il attendit que Charlie ait parcouru la moitié du chemin, puis s'élança à sa suite.

— Si j'ai bien compris, vous emmeniez votre neveu aux écuries afin de lui présenter Jafir, le cheval le plus agressif de mon haras ? s'étonna Vander.

— Jafir n'est pas agressif, objecta Mia.

Elle s'efforçait d'oublier à quel point elle mourait d'envie que Vander lui lâche le bras et l'embrasse. Comme la nuit passée.

Le duc la regarda en haussant les sourcils.

— Ce n'est pas le premier cheval que je choisirais pour Charlie.

— Il n'est absolument pas question qu'il le monte ! Je voulais d'ailleurs vous en parler. Je n'ai jamais mis Charlie sur Lancelot. Il serait incapable de monter un vrai cheval. Un poney, peut-être. Un *petit* poney. De cette taille-là, précisa-t-elle en indiquant de la main la hauteur requise.

— Cela n'existe pas ; vous parlez d'un grand chien.

Elle perçut l'amusement dans sa voix et se renfrogna.

— Dans ce cas, il doit apprendre à monter Lancelot. Je suis très sérieuse.

— Moi aussi, je suis sérieux. Charlie doit aller à l'école, et je tiens à m'assurer qu'il soit le meilleur cavalier d'Eton dès la rentrée. Nous lui enverrons un pur-sang là-bas afin que les autres élèves soient témoins de ses prouesses.

Mia prit une brève inspiration.

— Justement, c'est un autre point dont je souhaitais discuter. Charlie ne peut aller à l'école, et certainement pas dans un pensionnat !

— Bien sûr que si.

Vander ne pouvait pas comprendre. Il ignorait quelles cruautés Charlie avait dû affronter – y compris de la part de sa propre mère.

Chuffy et son neveu avaient disparu au détour de l'allée, nota-t-elle soudain.

— Charlie ne peut pas...

Elle s'interrompit en croisant le regard de Vander. Sous ses paupières lourdes, il trahissait leur toute nouvelle et troublante intimité. La froide autorité avait disparu, remplacée par un abandon sensuel qu'elle découvrait à peine, même si son corps y répondait instantanément.

— Charlie se plaira à Eton.

Posant les mains sur les bras de Mia, il l'attira à lui.

— Vous avez quitté ma chambre sans me souhaiter le bonjour.

— Vous dormiez.

— La prochaine fois, réveillez-moi, suggéra-t-il avec une expression qui transforma ses genoux en guimauve. Je considère que cela fait encore partie de ma nuit.

— *Votre* nuit ?

— Ma première nuit.

## 23

### NOTES SUR LA SCÈNE DE LA MORT IMMINENTE

— *Flora gît parmi les coquelicots, sa blonde chevelure, etc. Tremblante, blême, sa voix mélodieuse réduite à un murmure plaintif. N'a mangé qu'un œuf de toute la journée. Cru ? Beurk. Un œuf de colombe ? Il pleut à verse. Les larmes des anges.*

— *Frédéric l'a cherchée à travers l'Angleterre. Exagéré de dire qu'il ne survivrait pas longtemps à sa mort. Sans doute.*

— *Il renonce à quelques pas à peine de Flora évanouie. Pâle et amaigri, maîtrisant son chagrin, ses mouvements gracieux réduits à... (trouver quelque chose).*

— *Tombe à genoux à quelques pas de sa bien-aimée et prie afin que le Tout-Puissant lui donne l'espoir le plus cher à son cœur : sa Flora. « La force de mes sentiments m'a plongé dans la perplexité et l'impatience. Tel un vil Indien imbécile, j'ai jeté au loin une perle plus précieuse que tous les mes biens de ma tribu ». (Une autre petite touche de Shakespeare<sup>1</sup>.)*

— *Si Vous me la rendez, ô Seigneur, je deviendrai l'humble serviteur de sa leçon d'amour quotidienne. Quels que soient les sentiments suscités par Flora dans le cœur de ses admirateurs, je respecterai et honorerai son amour fidèle.*

— Vous ne comprenez pas, insista Mia, ignorant le ton caressant de Vander.

Elle dut faire un effort pour se rappeler les questions importantes qu'elle souhaitait aborder avec lui. Parce que lorsqu'il la regardait ainsi, elle avait juste envie de répondre à son désir. De se jeter dans ses bras et d'attirer son visage vers le sien.

La nuit dernière, elle s'était sentie sensuelle, désirable et... presque belle – ce qui ne lui était plus arrivé depuis... fort longtemps.

— Nous ne devrions pas, murmura-t-elle comme il resserrait son étreinte.

— Un simple baiser, souffla-t-il.

Au début, sa bouche ne toucha même pas celle de Mia. Elle plongea dans son cou et il lui prodigua de délicieux petits coups de langue qui lui donnèrent le vertige.

Elle voulut dire non, se libérer. Au lieu de quoi, elle noua les mains sur sa nuque et renversa la tête en arrière, savourant la façon dont il l'enlaçait comme si elle était aussi délicate qu'une fleur.

Soudain, la panique la saisit. Elle se comportait comme une dévergondée devant le manoir où tout le monde pouvait la voir. Les domestiques. Gaunt.

— Arrêtez, chuchota-t-elle. Charlie doit m'attendre aux écuries.

— Fort bien, dit Vander avec flegme en la lâchant. Je vous accompagne.

Le sourire dont il la gratifia était plein de sous-entendus ; il reconnaissait le désir qui les poussait inexorablement l'un vers l'autre avec une franchise inimaginable.

Quant à Mia, il suffisait qu'elle regarde sa bouche pour rêver qu'il l'embrasse. Plus que cela même. Elle voulait connaître de nouveau la félicité de la nuit passée, lorsque leurs membres s'entremêlaient avec la fluidité de l'eau, lorsque ses caresses la transportaient dans une transe insouciante où elle n'avait nul besoin de s'inquiéter de sa silhouette ou de son buste. Ni de rien d'autre.

Où elle pouvait être, tout simplement.

Ils atteignirent les écuries, mais au lieu d'y entrer, Vander l'entraîna à l'arrière.

— Où m'emmenez-vous ? s'étonna Mia.

Quand ils eurent contourné le pignon, et furent donc hors de vue du manoir, Vander la souleva, lui plaqua le dos au mur et captura sa bouche avec fièvre. Une ardeur dévorante s'était emparée d'eux. Vander écarta la tête juste assez pour lui chatouiller les lèvres de sa langue, lui arrachant un gémissement qui la fit retomber brutalement sur terre.

— Non !

— Personne ne peut nous entendre, assura-t-il d'une voix enjôleuse. Ce bâtiment n'est plus utilisé ; il est trop ancien et dangereux.

Elle succomba. Ils communiquaient sans paroles, juste avec des murmures gourmands, étourdis par une émotion aussi primitive que l'avidité pure.

Que l'amour.

Mia remarqua à peine que Vander lui retroussait ses jupes ; tout ce qu'elle percevait, c'était son propre souffle, bruyant, et ce vide en elle qui le réclamait. Chacune de ses caresses attisait l'incendie au creux de ses cuisses, lui dérobant ses moindres pensées. L'étoffe légère de sa robe ne constituait en rien une barrière. Vander se redressa juste assez pour croiser son regard. Il la soutenait d'une main glissée sous ses fesses, de l'autre, il s'affairait à déboutonner ses pantalons. Mia ne songea même pas à protester. Elle attendait, le cœur battant, le corps en feu.

Les yeux de Vander ne quittaient pas sa bouche.

— Il faut que je vous prenne, articula-t-il d'une voix rauque. J'ai envie de vous.

Son beau visage avait cédé la place à un masque farouche, presque cruel. Ses doigts la caressèrent et elle laissa échapper un petit cri.

Puis il entra en elle.

La gêne de la veille se mua en douleur... quoiqu'une douleur exquise. Elle crispa les mains sur ses épaules. Il s'arrêta aussitôt, le souffle court, le front appuyé contre le sien.

— Désolé, grogna-t-il. C'est trop tôt ?

De manière irrationnelle, Mia refusait qu'il se contrôle suffisamment pour être capable de penser, de parler, de la quitter. Elle se pencha vers lui et glissa sa langue entre ses lèvres comme si elle l'avait déjà fait une centaine de fois. Dans la foulée, elle enroula les jambes autour de ses hanches et, d'une vigoureuse ondulation du bassin, accueillit en elle sa virilité d'acier. Un cri jaillit de sa gorge, aussitôt étouffé par Vander. Il l'embrassait, mais elle en avait à peine conscience. Il se pressait contre elle de tout son poids, lui écartant largement les cuisses, et son va-et-vient ensorcelant faisait naître dans tout son corps de délicieuses sensations.

Elle s'arracha à ses lèvres.

— C'est bon, ronronna Vander.

Il glissait aisément en elle, à présent, l'emportant inexorablement en haut de la crête du plaisir.

Elle bascula dans l'abîme en se cabrant. Vander cueillit au bord de ses lèvres son cri de jouissance. Elle se cramponnait à lui comme à un radeau au cœur de la tempête, le corps agité de soubresauts aussi voluptueux qu'incontrôlables.

Vander répondit par un grognement presque animal et redoubla de vigueur, la pilonnant comme si sa vie en dépendait. Perdu corps et âme dans le plaisir qu'elle lui procurait, il l'étreignait avec force. En réponse, elle resserra l'étau de ses jambes et se cambra à sa rencontre.

Un mot s'échappa de la bouche de Vander ; dans le feu de l'action, elle n'y prêta pas garde. Leurs regards se croisèrent et l'incendie l'embrasa de plus belle. À chaque coup de buttoir son dos heurtait le mur rugueux contre lequel il la maintenait. Elle aurait des bleus mais s'en moquait. Seuls importaient la chaleur torride qui se diffusait dans son corps, la bouche qui dévorait la sienne, le grondement d'extase de Vander lorsqu'il s'enfonça une dernière fois en elle.

Mia ouvrit les yeux et fixa les avant-toits au-dessus de sa tête. Son esprit s'efforça de rassembler les pièces éparpillées de son être. La nuit dernière avait été merveilleuse, cependant, rétrospectivement, elle

était demeurée civilisée. Là, c'était un accouplement pur et simple, avec son lot de sueur et de ananements. Un égarement incompréhensible.

Au moins n'avait-elle pas été seule. Elle jeta un coup d'œil à Vander ; il semblait aussi stupéfait qu'elle. Il se retira en douceur, puis la déposa sur le sol. Ses jupes retombèrent autour de ses jambes, si faibles qu'elle dut s'agripper à lui pour ne pas s'effondrer.

La nuit passée, il s'était montré tendre, sensuel, apaisant, lui murmurant des paroles de réconfort à l'oreille.

Aujourd'hui, il n'avait prononcé qu'un mot, un mot qu'elle avait du reste à peine écouté.

Et qui lui revint soudain : *goulue*.

Elle le regarda se reboutonner avec le sentiment de se retrouver la proie d'une sorte de rêve étrange.

*Goulue*. Le mot enfla et enfla encore, jusqu'à occuper tout l'espace dans sa tête. Les fourmillements qu'elle ressentait à présent n'avaient plus rien d'agréable.

— Que vouliez-vous dire par là ? murmura-t-elle. Par ce mot ?

Vander releva lentement la tête et croisa son regard. Chose rassurante, il paraissait aussi ébranlé qu'elle.

— Quel mot ?

Il dévisageait son épouse, s'efforçant de comprendre ce qui venait de se passer entre eux. Il avait connu quantité de femmes ; il les goûtait tels des mets à un banquet.

Il pouvait passer des heures à entraîner un cheval, mais ne consacrait jamais autant de temps à une femme. Aucune de ses liaisons n'avait duré plus de quelques mois. Soit ses maîtresses exigeaient davantage, soit il s'ennuyait en leur compagnie.

L'expérience actuelle était inédite. Et il était loin d'être repu. Quoique encore tout tremblant, il n'avait qu'une envie : la ramener au manoir et recommencer sans tarder.

Un homme pouvait se perdre avec une femme pareille. Il pouvait se retrouver lié à elle au point d'en perdre la raison si elle le quittait.

Comme son père avait sombré.

— Vous avez dit « goulue », répondit Mia d'une voix enrouée.

Dieu qu'elle était belle ! Son chignon s'était défait, et sa superbe chevelure cascada à présent sur ses épaules. Sa peau était d'un rose délicat là où sa barbe naissante l'avait irritée. Il ne se lassait pas d'admirer son nez parfait, son menton volontaire et ses yeux magnifiques. D'où tenait-il qu'il préférerait les yeux bleus ? Il adorait les siens, d'un vert aussi profond qu'un torrent des Highlands reflétant les pins.

Il n'y avait rien de solaire ni de doux chez Mia. Elle n'était que profondeurs secrètes et passion. À la seule vue de sa bouche pulpeuse, l'excitation le gagnait de nouveau.

C'était inacceptable.

— Je trouve le terme approprié, répondit-il d'un ton plus dur qu'il ne le souhaitait. Je vous ai embrochée contre le mur et vous en vouliez davantage. Bonté divine, si je...

Il s'interrompt. Qu'est-ce qui lui prenait de s'adresser ainsi à une dame ? Pas juste une dame, mais sa propre épouse ?

Mia s'empourpra, puis pâlit. Elle déglutit si violemment qu'il vit sa gorge onduler. Elle inclina la tête si bien que ses cheveux dissimulèrent ses traits. Quand elle se redressa, son regard était calme et son visage dénué d'expression.

Elle ne paraissait ni furieuse ni blessée.

Et pourtant elle l'était.

Vander s'agaça de lire en elle comme dans un livre ouvert. Peu lui importait de savoir qu'une femme était fâchée. S'il l'avait déçue ou lui avait demandé plus qu'elle n'était prête à donner, libre à elle de partir.

Ou à lui.

Sauf qu'ils étaient mariés. Ni l'un ni l'autre ne pouvait partir. Pire encore, il ne voulait aller nulle part. C'était comme si leur alliance avait tendu une chaîne entre eux, car même maintenant, après l'avoir insultée, il mourait d'envie de l'emmener dans son lit et de l'honorer.

Cette découverte déclencha en lui un spasme de panique. Il se moquait de sa bouche pulpeuse, de son nez parfait, de ses yeux magnifiques. Il ne voulait pas d'une femme dont il devinait si aisément les sentiments, avec cette douceur dans le regard et à tous les endroits qu'il fallait.

— Certaines femmes apprécient un sexe vigoureux et se montrent goulues. Et les hommes adorent cela, déclara-t-il en se rajustant, sa virilité refusant manifestement de lui obéir. C'était un compliment.

— Un compliment, répéta Mia.

Elle lissa ses jupes, tira sur son corsage, dont le tissu se tendit sur ses seins. Pris d'un nouvel accès de folie, Vander dut se forcer à détourner le regard. Jamais il n'avait fait l'amour à une femme *sans même lui toucher les seins*.

Sans doute une nouveauté du mariage. Aucune alliance ne l'attacherait à une femme, pas même une femme qui le dévorait des yeux comme si elle ne voulait rien d'autre que lui au monde – sans qu'il soit question de titre ou d'argent.

Et qui le contemplait comme s'il était un roi.

— Bien, duchesse, nous sommes d'accord pour considérer que cet épisode est inclus dans notre première nuit ? Après tout, nous sommes le matin.

Une lueur de colère s'alluma dans le regard jusque-là impassible de Mia. Tant mieux, se dit-il, car si elle le regardait de nouveau avec avidité, il serait incapable de lui résister. Il la suivrait n'importe où. Sans doute à genoux.

Nom de nom.

— C'est moi qui régale, ajouta-t-il pour faire bonne mesure en lui tapotant le menton.

La main de Mia partit si vite qu'il n'eut pas le temps de la voir venir. Sa paume ouverte claqua sur sa joue avec force. Sa tête partit en arrière, pourtant, il accueillit la douleur comme une bénédiction. Il n'avait que ce qu'il méritait. Prendre une dame contre le mur d'une écurie, comme si elle n'était qu'une catin de bas étage ? Un gentleman ne traitait pas son épouse ainsi. Il ne se comportait pas comme un marin touchant terre après une traversée de neuf mois. Mais elle l'avait rendu fou. Et si elle l'y autorisait, il la prendrait de nouveau contre ce mur sans hésiter, son corps voluptueux plaqué contre le sien.

Jamais il n'avait rien vu de plus érotique que la façon dont Mia avait rejeté la tête en arrière, lèvres entrouvertes, lorsqu'elle avait joui. Une jouissance qui n'avait rien de feint. Elle répondait avec son corps tout entier.

Soudain, son doux parfum vint lui titiller les narines, un mélange enivrant de désir et de chèvrefeuille. Comme ensorcelé, il fit un pas vers elle.

— Je vous présente mes excuses pour mes remarques. Elles étaient totalement inappropriées.

— Cessez de me regarder ainsi, siffla-t-elle.

Il en était bien incapable.

— Je ne suis pas une marie-couche-toi-là ! cria-t-elle.

Quoi ?

Mais elle avait déjà tourné les talons. Vander s'adossa contre le mur, les jambes coupées, les yeux rivés sur son épouse qui s'éloignait au pas de charge. Sa duchesse.

Une marie-couche-toi-là ? D'où diable sortait-elle pareille ineptie ?

Lentement, les brumes qui lui avaient envahi l'esprit se dissipèrent et un souvenir lui revint : Oakenrott avait appelé Mia ainsi dans la bibliothèque. Or il venait de se montrer d'une grossièreté bien pire. Sans doute serait-il obligé de ramper devant elle.

Impossible d'y couper. Il allait s'excuser auprès de Charlie et de Chuffy, puis rejoindre Mia sans attendre.



Elle avait beau ne plus être là, elle l'obsédait.

Il s'efforça de la chasser de son esprit. Très haut dans le ciel d'un bleu très pâle, un faucon tournoyait sous un nuage isolé. Vander rajusta une fois encore ses pantalons, qui avaient désormais du mal à contenir son sexe en perpétuelle érection.

Son corps palpitait de désir, ne réclamait rien d'autre que Mia.

Il s'était conduit si stupidement qu'il ne lui restait désormais plus que trois nuits à savourer sa compagnie pour toute l'année.

L'une d'elles devrait avoir lieu ce soir. Ce soir... un mot si riche de promesses. Mia était furieuse, mais elle s'en remettrait. Il lui avouerait la vérité : si elle était goulue, lui était aussi affamé qu'un naufragé après des mois en mer sans nourriture.

Elle comprendrait sûrement. Et il leur restait trois nuits.

Un sourire lui incurva lentement les lèvres. Cela devrait suffire à apaiser ce désir frénétique. Il n'avait jamais dormi plus de deux nuits de suite avec la même femme. C'était l'ennui assuré.

La nuit prochaine devrait régler le problème.

Et la troisième romprait le sortilège.

[1.](#) Très vague référence à Othello, scène V, acte 2. (N.d.T.)

## 24

### NOTES SUR PLUM CASTLE

— Tandis que Frédéric poursuit sa quête vaine, le Vil Lord Plum découvre Flora inconsciente parmi les coquelicots et la ramène à son château.

« L'atmosphère sinistre qui flottait autour de Plum Castle attirait l'attention sur les ravages du temps, visibles sur certaines parties de la bâtisse. Le portail massif fut ouvert par un grand vieillard aux cheveux noirs. Qui va là ? demanda-t-il d'une voix grinçante. »

— Consciente de sa mort prochaine, Flora supplie Plum de faire parvenir à son bien-aimé Frédéric une mèche de ses cheveux.

— Lord Plum garde les cheveux et la remet sur pied ordonne à sa gouvernante de la remettre sur pied. Oui ! Très Barbe-Bleue.

— Lord Plum : « Il est plus qu'improbable qu'un homme ayant vu une seule fois la grâce éthérée et la beauté incomparable de cette jeune déesse se prive de sa compagnie. » (Flora est touchée par ce compliment.)

— Une ruse, car il cache une épouse dans le grenier. Ou ailleurs.

— La jeunesse et l'innocence de Flora ne sont pas imperméables à cette dangereuse combinaison que sont la beauté masculine et la ruse. C'est bien !

Mia regagna sa chambre. Tandis qu'elle fermait la porte, elle se rappela qu'un loquet avait certes été installé sur la porte de la salle de bains, mais pas sur celle donnant sur le couloir. Vander allait la rejoindre pour lui présenter ses excuses et elle n'aurait aucun moyen de l'empêcher d'entrer.

Elle fila donc dans la salle de bains, mit le loquet aux deux portes et se laissa glisser sur le sol. Elle était tellement anéantie que l'espace de quelques secondes elle en oublia de respirer – et de pleurer. Leur mariage n'avait que deux jours et obéissait déjà à un schéma établi : Vander lâchait la vérité sur ses sentiments. Après quoi, il s'excusait et lui adressait des compliments auxquels il ne croyait pas... jusqu'à la fois suivante où il montrait de nouveau le peu de respect qu'il éprouvait à son égard.

Pire encore, il ne s'était pas trompé : goulue était bel et bien le qualificatif qui lui convenait.

C'était le cauchemar du rayon de lune qui revenait la hanter. Même si à l'époque elle ne savait pas de quoi elle parlait, elle n'en rêvait pas moins de le voir pénétrer dans sa chambre. Et aujourd'hui, sa seule présence avait fait remonter à la surface ce trait de sa personnalité.

Elle l'avait laissé lui retrousser ses jupes et la prendre contre un mur. Peu importait qu'il fût son mari. D'une certaine façon, c'était même pire. Une dame digne de ce nom ne tolérerait pas d'être traitée ainsi. Il n'avait même pas pris la peine de la séduire, avec des mots ou des regards, si hypocrites fussent-ils. Et comment le lui reprocher ? Elle avait accepté, quoique tacitement, d'être avilie.

Si, à n'importe quel moment, elle avait dit non, Vander aurait arrêté. C'était ce qui la peinait le plus. Elle ne voulait pas être ce genre de femme. Les mots hideux se bouscuaient dans sa tête : *goulue, jus d'amour... Marie-couche-toi-là*. Les larmes jaillirent et elle enfouit la tête entre ses genoux, le corps secoué de sanglots.

Comme prévu, on frappa à la porte qui menait à la chambre de Vander. Elle prit une inspiration tremblante.

— S'il vous plaît, allez-vous-en !

Il y eut un silence, un bruit de pas qui s'éloignaient. Un instant plus tard, la porte de sa chambre s'ouvrait.

— Elles sont toutes les deux fermées, cria-t-elle entre deux hoquets. Laissez-moi tranquille.

— Non.

Il semblait que les ducs s'attendent à arriver toujours à leurs fins, même quand leurs duchesses voulaient désespérément avoir la paix.

— Allez-vous-en !

— Je veux vous parler. Je dois vous présenter des excuses.

Mia entendit le parquet craquer. Tenait-elle à écouter ses excuses ? Non, pas vraiment. Il lui avait dit on ne peut plus clairement le fond de sa pensée, de surcroît dans le feu de la passion, quand un homme ne peut mentir. Ce qu'il lui avait dit était la *vérité*. Il n'était guère étonnant qu'il s'en veuille. C'était un homme bien et il ne voulait pas la blesser.

Mais la vérité n'en demeurait pas moins la vérité.

Elle entoura ses genoux de ses bras et se racla la gorge.

— J'accepte vos excuses, dit-elle, élevant la voix. Je sortirai d'ici dans une heure. En attendant, laissez-moi un peu d'intimité.

Elle commençait à se ressaisir. Après tout, elle ne se comportait pas comme une catin tout le temps. Seulement avec lui. À l'époque, son poème reflétait un désir bien innocent.

Innocente, elle ne l'était plus. Un seul regard aux pantalons déboutonnés de Vander et elle aurait fait n'importe quoi pour subir ses assauts. S'allonger sur le gravier même, probablement.

Une nouvelle larme roula sur sa joue.

Contre le mur de l'écurie.

Elle en frémit rien que d'y penser. Si elle pouvait prendre ses distances avec Vander, elle retrouverait son respect de soi. Elle n'était pas ainsi avec les autres hommes. Elle avait la certitude absolue que jamais elle ne se serait conduite ainsi avec Edward. Ils auraient eu de l'affection l'un pour l'autre, et leurs ébats auraient eu lieu sous les couvertures, comme il se doit. L'amour serait venu en temps et heure. Elle l'aimait déjà un peu. Ou du moins lui était-elle sincèrement attachée.

— Duchesse !

Son mari semblait de plus en plus agacé. Mia se rembrunit. Vander devrait lui aussi endosser une part de responsabilité. Après tout, il l'avait traitée comme une vulgaire gourgandine alors même qu'elle était sa femme.

— Ouvrez cette porte ! ordonna-t-il en secouant le battant.

Il croyait vraiment que lui rugir après ferait une différence ? Il avait bien trop l'habitude de parvenir à ses fins. Les femmes tombaient sans doute sous son charme depuis qu'il avait, disons... quatorze ans.

La porte tressauta de nouveau sur ses gonds et Vander se mit à fulminer, mais Mia avait cessé d'écouter.

N'avait-il pas évoqué une course le lendemain ou le surlendemain ? Elle en éprouva un indicible soulagement. Il serait bientôt parti.

Soudain, elle entendit la voix de Susan, puis celle de Vander qui lui ordonnait de descendre.

— C'est *ma* femme de chambre ! protesta Mia. Vous n'avez pas d'ordres à lui donner.

Un coup brutal ébranla la porte.

— Qu'est-ce qui vous prend ? hurla-t-elle. Cette porte a été importée de Venise !

— Et alors ?

Nouveau coup.

— Elle coûte sans doute le prix d'un toit de chaume entier ! Vous n'avez pas intérêt à la casser !

— Alors ouvrez-la ! Immédiatement !

— Je veux rester seule ! se rebella-t-elle. Est-ce si difficile à comprendre ? J'ai besoin de réfléchir.

— Ne réfléchissez pas, conseilla Vander, se radoucissant.

— Comment osez-vous ? Vous vous croyez donc en droit de régenter chaque instant de ma journée ?

— Je sais ce que vous pensez.

— Non, vous ne le savez pas.

— Vous pensez que je ne vous respecte pas.

— Ce n'est pas vrai.

Inutile de s'appesantir sur des vérités désagréables.

Le battant fut secoué de plus belle.

— Mia, si vous n'ouvrez pas cette porte, je la défonce.

— Oh, mais allez-vous-en ! Vous vous souciez comme d'une guigne de mes sentiments. Je suis l'épouse que vous méprisez, vous avez oublié ?

— Je ne vous méprise pas.

Elle répondit par un juron qui n'avait encore jamais franchi ses lèvres. Plus elle y songeait, plus elle trouvait que cet homme faisait ressortir ses pires défauts.

— Je ne vous méprise pas, répéta-t-il.

— Après ce que vous m'avez fait... et dit. Un homme ne traite une femme ainsi que s'il la méprise, parvint-elle à répliquer d'une voix posée alors que les larmes affluaient de nouveau. Ou une femme qu'il a payée.

— Cela suffit !

Vander lança un nouvel assaut contre la porte qui ploya dangereusement. Et soudain, le loquet céda dans un grincement suraigu et vola à travers la pièce. Bouche bée devant le grand miroir qu'il venait de briser, Mia regarda Vander, qui se tenait sur le seuil, si beau et farouche que son cœur se logea dans sa gorge.

— Regardez ce que vous avez fait !

— Je déteste ces maudits miroirs, aboya-t-il. En fait, je déteste tout dans cette pièce.

Les bras toujours enroulés autour des genoux, Mia baissa la tête. Jamais Edward ne l'aurait traitée comme une catin. Quand il l'embrassait, c'était avec respect. Une fois, il avait même déposé un baiser sur son front sans raison.

Vander, lui, ne l'avait pas embrassée le jour de leur mariage, pas même quand le pasteur l'y avait invité. Et depuis, ses baisers ressemblaient davantage à des invasions barbares qu'à des démonstrations de tendresse respectueuse.

À présent, il se dressait au-dessus d'elle, aussi grand et massif qu'un chêne. Qu'il la tyrannise autant qu'il le voulait, elle ne lèverait pas les yeux.

Vander s'accroupit devant elle.

— Je suis navré, duchesse. Je n'aurais pas dû vous tenir ces propos. C'était inadmissible.

— Oui, eh bien, je suis certaine que vous aviez vos raisons. Mais peu importe.

— Cela importe, au contraire. Parce que je vous ai blessée et que ce n'était nullement mon intention.

Elle releva la tête.

— Si, c'était votre intention. Personne ne tient de tels propos à moins de vouloir blesser délibérément. Mais au moins vous avez dit la vérité. Et je préfère la vérité.

— Quelle vérité ?

Le duc semblait contrarié.

— Vous aviez raison. Je... je me suis comportée comme une catin, admit-elle d'une voix tremblante.

Catin était un mot tellement hideux ; jamais elle n'aurait imaginé l'appliquer un jour à sa propre personne. Cela dit, jamais non plus elle ne se serait crue capable de se comporter de la sorte.

— J'ai lu dans votre regard que vous vouliez me blesser, alors n'essayez pas de m'insulter en prétendant le contraire.

Il s'assit près d'elle.

— Je ne méritais pas ce traitement, poursuivit-elle, plus sûre d'elle. Vous ne m'avez pas dit une seule chose gentille. Pas une seule. Si je ne me suis peut-être pas comportée comme une dame, vous ne vous êtes pas non plus comporté en gentleman. Je pense qu'ils traitent les filles de joie avec un certain respect.

— Vous ne vous êtes pas comportée comme une fille de joie.

L'estomac de Mia se noua.

— Si, et vous n'y pouvez rien changer. Il y a en moi une facette que je méprise, mais je m'appliquerai jusqu'à la fin de mes jours à dominer ces tendances répugnantes. J'en fais le serment.

Ce discours fit tiquer Vander. Puis il referma les mains sur les bras de Mia et la soulevant, la déposa droit sur ses genoux.

Elle laissa échapper un cri d'orfraie.

— Lâchez-moi ! Ma petite taille ne vous autorise pas à me transporter sans cesse comme une poupée.

Cela dit, c'était agréable de se retrouver dans ses bras.

— Ce que nous avons fait n'avait rien de répugnant, déclara Vander d'un ton ferme. Vous êtes belle ; et il n'y a rien de méprisable en vous.

Mia faillit ricaner, puis se souvint à temps qu'une dame ne ricanait pas.

— Je me suis comporté comme un goujat. C'est juste que coucher avec une femme ne provoque pas un tel trouble en moi d'ordinaire.

— Coucher, répéta-t-elle avec amertume. Voilà qui impliquerait que nous soyons au moins arrivés jusqu'à un lit. Je n'ai même pas été digne d'une paire de draps.

Il la secoua gentiment.

— J'étais sous le choc. Vous aussi, du reste. Sachez, duchesse, que je n'ai jamais été aussi fou d'une femme. Jamais.

Le cœur de Mia fit un bond.

— En matière de raffinement, je suis un ignare. Je n'ai jamais pris la peine d'apprendre l'étiquette des salles de bal et le reste. Mais jamais je n'avais été submergé par le désir au point de ne pouvoir attendre d'arriver jusqu'à un lit. Vous avez fait de moi un dément. C'est la pure vérité, si vous voulez savoir.

Un frisson involontaire parcourut Mia. Vander resserra son étreinte, attirant sa tête contre son épaule.

— Et en ce moment même, je suis encore en proie au même trouble, confessa-t-il d'une voix bourrue. À peine vous ai-je honorée que j'ai envie de recommencer. Je pourrais le faire ici sur le sol, ou dans cette baignoire. Dès que je vous vois, je n'ai qu'une obsession : vous chevaucher jusqu'à vous arracher des cris de plaisir.

A ces mots, Mia eut l'impression de se liquéfier. Elle ne sut que répondre.

— Si vous pensez que je parle ainsi à toutes les femmes, vous vous trompez, continua Vander. Je ne me pavane peut-être pas comme un courtisan, mais je suis un honnête homme. Il m'est arrivé de payer pour mes plaisirs parce que je n'aime pas l'adultère et que je ne veux – ne voulais – pas me marier, j'ai néanmoins toujours fait preuve de courtoisie. Jamais je ne me suis comporté comme un fou avant de vous rencontrer.

Mia ferma les yeux. Elle ne savait plus que penser.

— Quatre nuits ne suffiront pas, déclara le duc, la voix rauque.

Elle avait du mal à suivre le fil de ses propos.

— Pardon ?

— C'est comme une sorte de folie érotique. À mon avis, reprit-il après une hésitation, cela finira par me passer. Je ne veux pas que vous... tombiez de nouveau amoureuse de moi, parce qu'au bout du compte

je vous ferai souffrir.

— J'en doute fort, s'empressa-t-elle de le rassurer. Vous croyez que je pourrais aimer un homme qui me traite avec pareil manque de respect ?

C'était un mensonge. Elle l'aimait tant que c'en était douloureux. Il ne devait toutefois pas le savoir. Hors de question. Il s'en irait, et elle en serait anéantie. Mais du moins, s'il ignorait ses sentiments, garderait-elle la tête haute.

Il lui caressa doucement le bras.

— Je sais que cela peut être difficile pour les femmes de laisser leurs sentiments à l'écart lorsqu'elles font l'amour.

Avait-il pitié d'elle ? Une fois de plus ? Mia se redressa et le foudroya du regard.

— Vander, rien ne me fera tomber amoureuse de vous après l'histoire du poème chez le duc de Villiers, et certainement pas votre attitude de ce matin.

— Tant mieux, se hâta-t-il d'approuver.

Elle devinait cependant qu'il se croyait tellement irrésistible qu'elle ne pourrait que s'enticher à nouveau de lui.

— Amoureuse, je l'ai été, avoua-t-elle sans ciller.

— Je sais, murmura-t-il avant de lui frôler la lèvre inférieure du pouce. Vous l'avez encore mordue. Elle a la couleur d'une fraise mûre.

— Pas de vous, enchaîna-t-elle, ignorant sa remarque. C'était une tocade stupide et je n'étais qu'une jeune fille. Je vous connaissais à peine.

Le pouce de Vander s'immobilisa.

— Mon fiancé, Theodore Edward Braxton Reeve m'a courtisée durant un an et nous avons été fiancés une année supplémentaire. Année au cours de laquelle je suis tombée amoureuse de lui.

Elle ne disait pas tout à fait la vérité, mais c'était sans importance.

Une ombre voila le regard de Vander.

— Êtes-vous toujours amoureuse de lui ?

Mia ne répondit pas. Cela ne le regardait pas et il n'apprécierait que trop sa réponse.

— Edward est brillant, séduisant et d'une grande gentillesse. Il est professeur à Oxford et connaît votre ami Thorn. En fait, je crois que M. Dautry lui a acheté une machine.

— Le brevet d'une machine, rectifia Vander. Je me souviens maintenant que Reeve est l'inventeur d'une presse à fabriquer le papier en continu. Thorn a fait fortune grâce à elle.

— Edward aussi, dit Mia non sans fierté, même si la fierté était le dernier sentiment qu'elle aurait dû éprouver pour l'homme qui l'avait abandonnée.

La main de Vander glissa sur sa gorge en une caresse d'une indescriptible douceur.

— J'ai de plus en plus de mal à croire qu'il ait renoncé à vous épouser.

Quel était le pire ? De lui dire des horreurs, comme il l'avait fait ? Ou de l'éconduire, comme l'avait fait Edward ? Mia s'éclaircit la voix.

— L'important, c'est que vous n'avez pas à craindre que je m'éprenne de vous juste parce que vous m'avez fait l'amour contre le mur de l'écurie – si tant est que ce terme soit le bon.

— Ce n'est pas le bon.

Il se pencha et lui murmura un mot à l'oreille. Mia vira à l'écarlate.

— Vous ne devriez pas utiliser ce mot en ma présence, et encore moins me concernant.

— Cela fait partie de la folie qui s'empare de moi dès que vous êtes là, avoua Vander. J'ai envie de vous, duchesse. Si désespérément qu'en ce moment même je n'arrive plus à penser de manière rationnelle. Vous me dites que vous êtes encore amoureuse de la misérable fripouille à qui vous étiez fiancée et j'en suis désolé. Il n'empêche que mon unique obsession est de m'allonger sur ce dallage et de vous prendre à califourchon sur moi.

À califourchon sur lui? Mia accorda un instant de réflexion à cette possibilité avant de revenir au sujet en cours.

— Je vous ai convaincu, n'est-ce pas ? Aucun risque que je tombe amoureuse de vous.

— À cause de Reeve.

— Il m'a brisé le cœur.

Le pouce de Vander glissa le long du menton de Mia.

— Voilà des paroles que je déteste entendre, duchesse.

— Oui, eh bien...

Elle comprit soudain que ce qu'elle sentait sous son postérieur...

— Vous a-t-on déjà dit que vous aviez la croupe la plus voluptueuse de toute la chrétienté ? s'enquit-il de sa belle voix grave.

— Non.

Elle se tortilla, histoire de voir l'étincelle de désir s'allumer dans son regard.

— Je commence à croire que vous n'avez aucune idée de l'effet que vous produisez sur les hommes.

Mia cessa son petit jeu.

— Pour la bonne raison que je n'en ai aucun. Et je ne veux pas de vos compliments insincères.

Elle s'éclaircit la voix.

— Ce... que nous avons fait tout à l'heure n'était pas digne d'une lady. Pourtant, c'était réel. Vos propos à mon égard étaient certes blessants, mais la vérité est préférable à la flatterie hypocrite.

— Je vous aurais volontiers complimentée, sauf que j'arrivais à peine à respirer.

— Arrêtez.

— Quoi donc ?

— De tenter de faire de notre relation une espèce de romance. Ou de me flatter. Je sais parfaitement ce que vous pensez de moi.

Il l'entoura à nouveau de ses bras.

— Comment pouvez-vous savoir ce que je pense de vous ?

Mia repoussa son bras et se leva. Elle devait lui mettre les points sur les *i*. Qu'il l'insulte était déjà assez grave, mais ce serait pire s'il se mettait à lui susurrer des choses qu'il ne pensait pas. Son cœur serait en danger, car elle pourrait commencer à le croire.

— Inutile de faire toute une histoire, lâcha-t-elle avec un grand sourire. Vous voyez ? Tout va bien. Je ne pleure pas. Me flatter ne sert à rien.

Il se releva à son tour, dépliant son imposante silhouette.

— Je vais aller voir ce que devient Charlie, déclara Mia. Enfin, après m'être rafraîchie et avoir changé de robe.

— Peut-être devrions-nous partager un lit afin de célébrer cette toute nouvelle trêve, suggéra Vander.

Mia avait l'impression d'avoir été mise en pièces, puis maladroitement reconstituée. Pas juste physiquement. Elle secoua la tête.

Vander se rembrunit, comme s'il devinait à quel point elle était meurtrie. Elle se força à sourire.

— Si vous avez beaucoup, beaucoup de chance, je demanderai peut-être la deuxième nuit bientôt.

Il l'attira dans ses bras.

— J'amende notre accord.

— Oh ?

Mia se rendit compte qu'elle tremblait. Être blottie dans les bras de Vander, contre son torse musclé, suffisait à lui donner envie de gémir.

— Quatre nuits par mois, décréta-t-il avant de lui mordiller le lobe de l'oreille.

— Pardon ?

— Ou, mieux, quatre nuits par semaine.

— Vous ne pouvez pas changer les termes du contrat quand cela vous chante.

— C'est moi qui fixe les règles, lui rappela-t-il. Vous aviez donné votre accord sans condition. En ce qui vous concerne, ma lettre aurait tout aussi bien pu stipuler que vous deviez me rejoindre dans mon lit sept nuits par semaine.

— Il est trop tard pour modifier un accord légal.

La bouche de Vander lui effleura de nouveau l'oreille et ses genoux faillirent se dérober sous elle.

— D'accord pour quatre nuits par an, mais avec en prime quatre après-midi par semaine. À compter d'aujourd'hui.

— Je ne crois pas...

La soulevant contre lui d'un mouvement fluide qui semblait chez lui une seconde nature, Vander la fit taire d'un baiser.

— Duchesse, articula-t-il d'une voix de velours quand il releva la tête.

Elle se mordit la lèvre.

— Non ?

— Je suis... un peu sensible, confessa-t-elle.

Il la serra davantage contre lui.

— Je suis un animal. Désolé, duchesse.

Mia commençait à apprécier qu'il l'appelle ainsi, même si elle savait que c'était une façon de la tenir à distance. Elle ne comptait pas parmi ses amis ; sinon, il l'appellerait Mia.

Il n'empêche qu'elle aimait être appelée duchesse. Sa duchesse.

— Cela ne m'a pas dérangée outre mesure, murmura-t-elle.

D'un coup de langue d'une infinie délicatesse, elle caressa le creux à la base de la gorge. Il laissa échapper un grognement étranglé.

— Bien. Peut-être dans quelques jours alors. Je vais aux écuries.

Elle embrassa la petite surface de peau humide de son cou. Il avait un goût de sueur mêlée de désir.

— À votre avis, pourrions-nous renégocier votre interdiction d'être touchée ici ? s'enquit-il, posant l'index sur sa clavicule avant de glisser plus bas.

— Non, répondit Mia sans hésitation.

Il la laissa glisser le long de son corps pour la déposer sur le sol.

— Pourquoi ? insista-t-il.

— Je vous l'ai déjà dit.

Le regard torride dont il la couva lui incendia les sens.

— Vous allez devoir me le répéter.

Elle ne tenait pas à parler de sa poitrine. De toute façon, son interdiction n'avait freiné ses ardeurs ni la veille ni aujourd'hui. De toute évidence, ses seins ne jouaient pas un grand rôle dans sa conception de leurs ébats conjugaux.

— Je préférerais m'abstenir, dit-elle en regagnant sa chambre.

Elle tira le cordon de la sonnette. Le temps que Susan passe la tête dans l'embrasure, Mia avait réussi à ôter sa robe. Elle découvrit, consternée, que le dos était maculé de traînées brunâtres. Sans doute du bois pourri.

— Ces taches ne partiront pas, l'avertit sa femme de chambre avec un sourire entendu. Le tissu bouloche déjà. Je la donnerai à la gouvernante ; elle en fera des chiffons. Puis-je vous demander si vous avez eu un accident, milady ?

— Je vous en prie, ne me posez pas de questions, répondit Mia. Que puis-je mettre ? Je n'ai pas une seule robe qui ne soit noire ou grise. Cela dit, personne ne se soucie de ce que je porte.

— Vous vous trompez, croyez-moi. Tout le monde dans cette maison considère votre époux comme le personnage le plus important du pays après le roi.



Susan ouvrit la grande armoire, passa les toilettes en revue, puis sortit la robe améthyste que Mia avait portée pour la dernière fois deux ans plus tôt.

— Celle-ci fera l'affaire. Elle sera un peu large à la taille, mais cela devrait aller jusqu'à l'arrivée de Mme Dubois, demain matin. Ou peut-être même cet après-midi.

— La couturière ? s'enquit Mia sans enthousiasme.

Les modistes promettaient toujours monts et merveilles, et elle finissait toujours par avoir l'allure d'un pot à tabac avec de gros seins.

— Mme Dubois travaille pour les femmes les plus élégantes de la haute société, expliqua Susan. Et pour d'autres, ajouta-t-elle à voix basse. Elle a travaillé pour Maria Fitzherbert, et vous savez ce qu'on dit d'elle.

— Qu'elle a attiré le regard du prince. Mais, Susan...

— Maria Fitzherbert est aussi petite que vous. Plus même. Minuscule ! J'ai demandé à Madame d'apporter toutes les toilettes qu'elle a créées pour ses clientes de petit gabarit. Je lui ai promis que le duc paierait le triple du tarif habituel pour des robes déjà cousues.

Mia soupira. Le pauvre Vander avait été contraint au mariage ; le moins qu'elle pût faire, c'était de ne pas lui coûter trop cher.

— Votre garde-robe doit refléter votre rang, déclara Susan.

Si elle devait être duchesse plus de six mois, elle avait sans doute raison.

— Fort bien, céda Mia, résignée.

Sa femme de chambre haussa les sourcils, pleine d'espoir.

— Cela signifie-t-il que vous acceptez des décolletés un peu plongeants ?

— Oui, répondit Mia. Si j'y suis obligée. Peut-être uniquement le soir.

— À moins que vous vouliez ressembler à une vieille fille feignant d'être une jeune duchesse, vous y êtes obligée. À Carrington House, je n'ai rien dit parce que vous assistiez rarement à des événements mondains. Mais à partir de maintenant ce sera différent.

— Je ne veux pas porter ce genre de robe tous les jours, protesta Mia. Seulement si je dois faire une apparition en tant que duchesse.

Susan croisa les bras.

— M. Dautry et lady Xenobia vivent à moins de deux heures d'ici, et le valet de Sa Grâce m'a dit qu'ils venaient souvent en visite. Votre apparence dépend de moi et je n'ose imaginer ce que la femme de chambre de lady Xenobia dirait de votre garde-robe. Je n'oserai pas la regarder en face si vos toilettes ne sont pas à la mode. Le soir comme dans la journée.

Mia savait quand elle avait perdu la partie.

Elle finirait sans doute avec une collection de robes dont le décolleté lui descendrait jusqu'au nombril. Elle imaginait déjà l'étincelle dans le regard de Vander...

## 25

### NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR PLUM CASTLE

— Avec *duplicité*, le vil lord Plum a jeté le trouble dans les sentiments de Flora en la couvrant de compliments et de cadeaux. Il abreuve d'insultes l'homme qui l'a éconduite.

— Et si Frédéric se retrouvait par hasard au château et était invité à dîner pour faire la connaissance de la fiancée de lord Plum : Flora !

« Le comte Frédéric fut épouvanté de découvrir que la charmante, modeste et timide ingénue au cœur pur qu'il avait abandonnée le jour des noces était devenue une jeune élégante resplendissante de joyaux, maîtrisant à la perfection l'art de se parer. »

— Aujourd'hui teint diaphane, trop chétive pour être vraiment belle.

## Deux jours plus tard

Charlie se révélait bon cavalier. Il avait certes tendance à favoriser sa jambe faible, ce qui affectait la direction dans laquelle tournait son cheval, mais avec le temps il surmonterait cette difficulté. Plus important, il adorait tout des chevaux et avait une affection particulière pour Jafir. Et ce dernier semblait lui rendre la pareille avec une étonnante douceur. Vander avait dans l'idée que son nouvel étalon considérait Charlie comme le poulain de Mia. Tout ce que la duchesse aimait, Jafir l'aimait aussi.

Pour l'heure, Vander se tenait au bord du manège et observait Charlie qui faisait des tours sur la monture de son épouse, Lancelot. Un valet guidait le cheval avec une longe.

Son épouse. Vander ne se lassait pas de ce mot. Le chantage qui le faisait encore enrager quelques jours plus tôt lui semblait désormais sans importance. Mia Carrington était son épouse en dépit des circonstances. Jafir l'adorait. Bon sang, tout le monde l'adorait.

C'était le genre de femme qui incitait tout un chacun à faire son possible pour attirer son attention. Il se surprenait à se conduire comme un gamin, essayant de se montrer spirituel dans le seul but d'entendre son rire de gorge.

Il ne parvenait plus à se concentrer sur son travail parce qu'il passait tout son temps à penser à Mia et à toutes les choses qu'il avait l'intention de lui faire quand elle se sentirait prête.

Combien de temps fallait-il à une vierge déflorée pour se remettre de ladite défloration ? Ce n'était pas le genre de question dont les hommes parlaient entre eux. Il ressentait une fierté absurde à être le seul homme à avoir connu Mia intimement. Et il en voulait davantage. Son désir était si puissant qu'il avait pris soin de ne pas la toucher ces deux derniers jours. Il ne l'effleurait pas même dans l'escalier. Il ne se faisait pas confiance.

De toute façon, elle passait le plus clair de son temps dans sa chambre à travailler sur son roman. Chuffy et elle discutaient avec animation tout au long des dîners. Avec de grands gestes, Mia décrivait les appartements spacieux et magnifiques d'un château dans lequel son héroïne avait trouvé refuge. Diantre, si elle voulait un château, il pouvait lui en acheter un.

Chuffy la faisait rire, suggérant des intrigues chaque jour plus farfelues. Vander, lui, n'avait que son bon sens à proposer.

— Cette fille – Flora, c'est cela ? – serait stupide de retourner avec celui qui l'a éconduite, avait-il fait remarquer la veille. Frédéric est aussi mou qu'une limace. Quelle ignominie de sa part d'être « inondé de larmes » après s'être comporté comme il l'a fait avec Flora. Elle devrait trouver quelqu'un de mieux.

— Frédéric est le héros, avait objecté Mia. Elle ne peut pas simplement « trouver » quelqu'un d'autre ! Dans un roman, il ne peut y avoir qu'un héros.

En fait, Chuffy et Mia ignoraient la plupart de ses suggestions. La veille, ils avaient passé une heure à discuter pour savoir si le château devait être hanté par « les gémissements d'un esprit tourmenté ».

Entre l'esprit tourmenté, la chiffe molle de héros et le vil lord Plum, ce château ressemblait à une version moderne de l'enfer de Dante. Vander avait suggéré, facétieux, que les esprits de quatre princes assassinés, tous héritiers de la Couronne, hantent les remparts du château. Or, sa plaisanterie avait été prise au sérieux et intégrée dans l'action avec ce nigaud de Frédéric.

Quand Mia n'était pas occupée à écrire – ou à conspirer avec Chuffy – elle était séquestrée avec une couturière chargée de la métamorphoser en duchesse. C'était ridicule. Il ne voulait pas qu'elle change.

Il traversa le manège d'un pas alerte pour rejoindre Charlie.

— Encore trois tours. N'oubliez pas de panser votre monture.

Charlie hocha la tête, le regard brillant. Pour un débutant, sa posture et son assiette étaient bonnes. Vander tapota sa jambe plus faible.

— Comment ça va ?

— Bien, assura Charlie sans hésitation.

Elle commençait à le faire souffrir, devina Vander au vu des cernes sous les yeux du garçon. Charlie n'était pas du genre à se plaindre.

— Encore trois tours et cela suffira, répéta-t-il avant de regagner le manoir.

Il avait hâte de retrouver sa femme. Aussi ridicule que cela puisse paraître, il la voyait à peine en dehors des dîners, où Chuffy monopolisait toute son attention.

Non qu'il fût jaloux de son vieil oncle. C'était juste que le désir irrationnel qui le tenaillait avait fait d'une quasi-inconnue la seule personne avec qui il avait envie de passer du temps.

Après avoir salué Gaunt d'un signe de tête, il gravit quatre à quatre l'escalier, se rendit dans sa chambre et entra droit dans la salle de bains. La porte menant à celle de Mia avait été réparée, nota-t-il. Ce loquet cassé avait sans aucun doute alimenté les spéculations parmi le personnel.

Il espérait la trouver en déshabillé, peut-être même nue jusqu'à la taille en plein essayage. Hélas, il n'eut pas cette chance ! La chambre était déserte. Il retourna sur le palier.

— Où est ma duchesse ? brailla-t-il du haut des marches.

Nottle n'avait pas été le genre de majordome à hausser la voix, mais Gaunt n'était pas aussi formel.

— Sa Grâce est dans son bureau ! cria-t-il en réponse depuis le rez-de-chaussée.

— Son bureau ? répéta Vander qui se sentait idiot. Et où se trouve-t-il ?

Il ne se souvenait pas qu'elle en ait parlé au dîner, et quand étaient-ils censés discuter sinon ? Il passait ses journées à travailler aux écuries et ils ne partageaient pas la même couche.

— Sa Grâce utilise la chambre de la reine comme bureau, expliqua Gaunt qui apparut au pied de l'escalier. Nous y avons installé l'un des secrétaires de la bibliothèque.

Vander se rendit sans attendre dans ladite chambre, qu'il trouva vide, elle aussi. Le soleil inondait la pièce ; il avait oublié à quel point les fenêtres orientées à l'ouest laissaient entrer la lumière.

Il s'avança jusqu'au secrétaire, s'empara d'une feuille. L'écriture de Mia n'avait guère changé depuis l'époque où elle avait écrit ce poème d'amour – une écriture ferme avec des hampes élégantes. Aucune trace de la folie que trahissait celle de son père, ou de la timidité qui caractérisait celle de sa mère.

Lorsqu'elle avait compris qu'il refusait de se retrouver en présence de lord Carrington, la duchesse s'était mise à lui écrire des lettres. Ses mots étaient excessivement ornements, et il parcourait ses missives avec impatience avant de les jeter, condamnant sa mère pour sa liaison adultère et son égoïsme.

Aujourd'hui, sa gorge se serrait quand il songeait aux révélations de Chuffy. Toutes ces années, il avait éprouvé un ressentiment brûlant envers sa mère, or la situation se révélait beaucoup plus complexe et tragique qu'il ne l'imaginait.

Chassant ces pensées, il se concentra sur la page qu'il tenait à la main, intitulée *NOTES : chapitre trois*.

— *Je ne supporte pas d'y penser ! s'écria lady Ryldon avec humeur. Maurice doit l'épouser. Nous sommes à la dernière extrémité. S'il échoue, nous serons tous ruinés !*

— *Comment diable a-t-elle fait pour avoir pareille dot ? Je connaissais sa mère, une femme méritante, quoique sans fortune.*

— *D'après ce que j'ai compris, lord Mortimer l'a aperçue dans la rue et l'a couchée sur son testament. Voilà qui est très curieux, je trouve ; tout le monde dit qu'elle doit être sa fille naturelle.*

*Son amie en fut stupéfaite.*

— *Absolument pas ! Je connaissais bien sa mère avant qu'elle ne soit déshéritée par son père, le comte.*

*Un rire cristallin les interrompit.*

— *La voilà ! murmura lady Ryldon. À présent, ma chère, vous devez vous assurer que cette petite dinde épouse mon fils. Nos vies – ou du moins notre cave à vin – en dépendent !*

Vander fixa la page non sans perplexité. Elle ne semblait pas correspondre à l'intrigue dont il entendait discuter à la table du dîner. Qui était lady Ryldon ? Le plateau du secrétaire était entièrement couvert de feuilles dont chacune arborait des bribes de dialogues ou une liste de notes. Il en prit une autre.

— *Dans l'intervalle, dit le comte Frédéric avec un salut poli, puis-je ne pas vous embrasser ?*

— *Mais je vous en prie ! s'exclama Flora qui lui jeta un regard énamouré par-dessus son épaule avec un gloussement ensorcelant. Je n'aime pas les baisers.*

— *Laissez-moi vous faire changer d'avis.*

*Son expression n'avait rien de joyeuse. En fait, l'air tout entier vibrait d'une solennité...*

Manque de chance, le texte s'arrêtait au moment précis où il devenait intéressant. Vander farfouilla sur le bureau, essayant en vain de localiser la suite. Puis il prit la plume de Mia, raya une demi-ligne et griffonna une rectification.

— *Ma chère, laissez-moi vous faire changer d'avis.*

*Il la poussa contre la table, glissa la main sous ses jupes et se pencha pour embrasser sa cuisse soyeuse.*

*Elle jeta les bras autour de son cou en s'écriant :*

— *Monsieur, avez-vous l'intention d'abuser de moi ?*

— *Seulement si vous souhaitez vous livrer à pareil dévergondage, mentit-il, car il avait l'intention de culbuter la donzelle quoi que celle-ci en pensât.*

— *La pudeur m'interdit de vous répondre, lâcha-t-elle dans un souffle tout en enroulant les jambes autour de sa taille.*

— *Excellent, approuva-t-il avant de la séduire avec enthousiasme.*

L'exercice était plutôt amusant. Vander continua de lire à droite et à gauche jusqu'à ce qu'il trouve deux autres scènes qui, selon lui, nécessitaient des corrections. Ainsi, il était hors de question que Flora revienne à Frédéric. Il reprit la plume.

*Quelle belle ineptie. Ce goujat l'a abandonnée ! Elle devrait le traiter comme l'idiot qu'il est.*  
*Signé Vander.*

La porte s'ouvrit. Il posa la plume en hâte et se retourna. C'était Mia, bien sûr. Elle le dévisagea, la mine soupçonneuse.

— Que faites-vous là ?

— Je lisais vos mémoires, répondit-il en s'avancant vers elle, l'air innocent. Je n'imaginai pas que votre vie avait été si captivante avant que vous ne m'épousiez.

— Taisez-vous ! s'exclama-t-elle en rosissant. Quelle ignominie de regarder mon manuscrit sans m'avoir demandé l'autorisation.

— Je trouve que vous devriez l'épicer un peu.

— L'épicer ?

— Eh bien, quel genre d'homme dirait « puis-je ne pas vous embrasser » ?

— Mon héros, Frédéric, est d'une extrême courtoisie.

— C'est un âne bâté de première, oui. Qui voudrait embrasser un tel ballot ? Pas votre héroïne, à l'évidence, puisqu'elle invente cet énorme mensonge, et prétend qu'elle n'aime pas les baisers.

— Frédéric est un parfait gentleman, répliqua Mia, sur la défensive.

— Et pas moi ? riposta Vander, le sourire aux lèvres, avant d'enchaîner : Que diable faisiez-vous ? Je vous ai cherchée dans toute la maison.

— Je lisais, avoua-t-elle, l'air presque coupable. Ces deux derniers jours, je n'ai pas réussi à lâcher les œuvres de Mlle Julia Quiplet alors que j'ai mon propre roman à écrire. Vous vouliez quelque chose, duc ?

Vander eut l'air insulté.

— Duc ? Nous sommes intimes, tout de même.

Mia ne put s'empêcher d'être irritée. Comment était-elle censée deviner quel degré d'intimité Vander jugeait approprié à un moment donné ? Après tout, il l'appelait toujours « duchesse ». Elle préféra éluder la question.

— Je vous croyais aux écuries. Tout se passe bien avec Charlie ?

— Je lui ai demandé de panser les chevaux. Si cela ne tenait qu'à lui, il monterait à longueur de journée, j'ai toutefois décidé que sa jambe en avait assez supporté.

— Peut-être devrais-je vérifier ses progrès, suggéra Mia.

Vander avait dans le regard cette lueur qu'elle reconnaissait déjà, alors même qu'ils n'étaient mariés que depuis quelques jours.

Mais on était en plein jour. Les domestiques vaquaient à leurs occupations.

— Vous ne manquerez pas à Charlie, assura Vander qui la rejoignit d'une enjambée et l'attira dans ses bras.

Mia dut admettre que son baiser était une pure félicité. Elle en lâcha le roman de Mlle Quiplet.

Ces deux derniers jours, elle avait fait de son mieux pour ignorer Vander au dîner, parce que chaque fois qu'elle croisait son regard, elle sentait le rouge lui monter aux joues. Elle lisait tard le soir, pourtant, pas une seule fois il n'avait frappé à sa porte.

Seul le désir brut qu'elle lisait dans ses yeux lorsqu'ils se croisaient dans la maison la préservait du désespoir. Elle n'était donc pas seule à être balayée par ces impérieuses lames de fond.

À présent, elle laissait libre cours à sa fougue. Et ne reprit ses esprits qu'en réalisant que son mari la poussait discrètement vers l'énorme lit dans lequel la reine Elizabeth en personne aurait dormi.

— Non, protesta-t-elle en se dégageant. Pas ici...

— Pourquoi ?

Le regard ardent de Vander la fit frissonner de désir.

— Nous devrions restreindre nos ébats à des lieux et des moments appropriés, à savoir notre chambre, la nuit.

— Cette chambre n'a rien d'une écurie. C'est sans aucun doute la plus belle de la maison.

— C'est mon bureau et, de surcroît, nous sommes au beau milieu de la journée...

En guise de réponse, Vander bascula avec elle sur le lit.

— Je suis sérieuse ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas convenable !

Posant les mains de part et d'autre de sa tête, Vander lui caressa les lèvres de la langue.

— Je m'en moque comme d'une guigne.

Elle le repoussa.

— Moi, pas. Je n'ai aucune envie de me faire de nouveau traiter de « goulue ». Juste pour que ce soit clair entre nous, je ne vous demande *pas* d'ébats, qui sont censés avoir lieu uniquement la nuit.

Il la gratifia d'un regard noir qui, pensait-il, suffirait à ébranler sa détermination vu qu'il avait terrifié des voleurs de chevaux par le passé.

— Je ne veux plus que vous me disiez des choses déplaisantes, poursuivit-elle. Si je ne me comporte pas comme une catin, je ne peux être étiquetée ainsi. S'il vous plaît, Vander, laissez-moi m'asseoir. Je dois aller voir Charlie.

— Je ne vous dirai plus jamais la moindre chose déplaisante, promit-il d'une voix rauque, avant de frôler ses lèvres des siennes.

Elle dut avoir l'air sceptique, car il se sentit obligé d'expliquer :

— J'ai dit ces choses par peur. Je vous désire plus qu'il n'est bon pour mon amour-propre. Sacrebleu, duchesse, j'irais à pied à Londres pour un seul de vos baisers.

— *Mon* amour-propre compte tout autant, fit-elle remarquer. Je n'ai aucune envie de devenir le genre de femme dont le mari s'imagine qu'il peut... la trousser quand et où il veut.

— Pas même dans le lit de la reine Elizabeth ? Une reine, Mia !

Lentement il pressa son corps sur elle. De tout son poids. La sensation était si délicieuse qu'elle laissa échapper un gémissement. Le regard luisant, il remonta une main calleuse le long de sa jambe.

— Je ne crois pas...

— Chut, la coupa-t-il, avant de s'emparer de ses lèvres.

Du bout des doigts, il lui taquina l'intérieur de la cuisse. Quand sa bouche s'aventura sur sa pommette, Mia réalisa qu'elle avait abandonné tout contrôle. Une fois de plus.

Les doigts de Vander poursuivirent leur ascension et, d'instinct, elle creusa les reins.

— Ce n'est... pas bien. Pourrions... être vus. Pas... pas mariés. Je veux dire... il fait encore jour, débita-t-elle d'une voix hachée, telle une stupide débutante qu'on présente à la reine.

— Nous sommes mariés, lui rappela Vander, dont les caresses se faisaient plus précises.

Ses doigts plongèrent dans sa douce moiteur, et le rythme qu'il leur imprima la fit trembler de la tête aux pieds. Soudain, il cessa sa caresse.

— Vous souhaitez vraiment que j'arrête ? s'enquit-il.

Elle enfonça les ongles dans son avant-bras.

— Non.

— Il fait encore jour, fit-il remarquer.

Sans préambule, il reprit sa délicieuse torture. Elle s'arqua vers lui avec un petit cri.

— Mia, lui souffla-t-il à l'oreille, je veux vous faire l'amour.

— Oui, lâcha-t-elle, haletante.

— Je veux vous voir nue.

Elle se pétrifia.

— Non.

L'esprit de Mia s'éclaircit brutalement. Jamais elle ne prendrait son plaisir dans ces circonstances.

Surtout en plein jour. Elle repoussa sa main et commença à regagner le bord du lit.

— Où croyez-vous donc aller ? maugréa Vander en la rattrapant.

— Nous ne pouvons nous comporter ainsi.

Il la laissa aller. Elle se redressa en position assise, arrangea ses jupes. Mais lorsqu'elle leva les yeux vers lui, son cœur sombra. L'expression de l'homme qui lui faisait face était indubitablement celle de quelqu'un qui n'avait jamais entendu le mot « non ». Enfin, sauf quand il tentait de refuser sa proposition de mariage – sans doute la première fois de sa vie qu'on le contrariait.

Ce serait la deuxième. La perspective de se déshabiller en plein jour l'emplissait d'horreur. Vander verrait la moindre courbe, la moindre fossette. Si elle avait épousé un homme d'apparence ordinaire, peut-être l'aurait-elle envisagé, hélas, vu leurs différences physiques, c'était tout bonnement inconcevable.

Il était l'incarnation de ses héros de fiction – hormis le fait qu'il n'était pas fou amoureux d'elle, ni galant, ni attentionné, ni même civilisé.

Levant le menton, elle déclara d'un ton sans réplique :

— Je ne suis pas le genre de femme qui aime être dévêtue.

— Pourquoi diable ?

— Les femmes sont très soucieuses de leur intimité. Elles sont chastes.

— Vous n'êtes pas chaste. Ce n'est pas ce que je voulais dire, s'empressa-t-il d'ajouter comme elle tressaillait.

— N'insistez pas, je ne changerai pas d'avis.

— Duchesse.

— Oui ?

Le visage de marbre, Vander lâcha :

— J'ai la ferme intention de vous voir en tenue d'Eve. Et de vous faire l'amour. Je suis las de devoir sans cesse repousser vos jupes.

— Vous avez bien trop l'habitude de parvenir à vos fins, répliqua-t-elle. Vous a-t-on déjà refusé quoi que ce soit de votre vie ?

Ignorant cette question, il se leva.

— Je vais ôter mes vêtements. Préparez-vous.

— Si je dois me dévêtir, cela gâchera tout, expliqua-t-elle, gauchement. La nudité me met mal à l'aise.

Vander fronça les sourcils.

— Pourquoi ? Vous avez une cicatrice, duchesse ? Je m'en moque éperdument.

— Non, ce n'est pas cela. Pourriez-vous repousser ce projet à ce soir, dans l'intimité de votre chambre ?

En guise de réponse, Vander arracha sa redingote. Le pouls de Mia s'emballa. Ensuite, ce fut au tour du gilet. Cela lui rappela le jour où il avait demandé qu'elle l'inspecte sous tous les angles avant de l'acheter. À peine deux semaines plus tôt. Comment était-ce possible ?

Le soleil de la fin d'après-midi entra à flots par les fenêtres, accrochant des reflets cuivrés sur la peau de Vander. Sa chemise vola à travers la pièce. Son corps était bardé de muscles, et Mia sentit ses doigts la démanger.

Lorsqu'il se pencha pour ôter ses bottes, elle s'affola. S'il la forçait à se dévêtir, elle défailirait de pure humiliation. Profitant de ce qu'il était occupé avec ses bottes, elle se dirigea vers la porte.

Il l'atteignit avant elle.

— Ce n'est pas une bonne idée, déclara-t-elle. C'est une attitude tout à fait inconvenante qu'aucune... lady ne saurait tolérer.

Un mélange de cuir et d'épices lui caressa les narines. Les genoux en guimauve, elle s'efforça d'afficher une expression d'autant plus féroce.

Vander s'adossa à la porte et, un sourire conquérant aux lèvres, coinça les pouces dans la ceinture de ses pantalons.

— Non ! s'écria-t-elle.

Bien entendu, il l'ignora. Pantalons et caleçon glissèrent le long de ses cuisses vigoureuses d'homme habitué à chevaucher des montures indociles. Mia laissa échapper un soupir tremblant tout en suivant du regard la fine ligne de poils qui descendait le long de son abdomen jusqu'à...

Enfin... plus bas.

Seigneur, pas étonnant qu'elle ait eu mal. La virilité de cet homme était beaucoup trop imposante.

Il écarta ses vêtements d'un coup de pied et se planta devant elle, détendu, comme s'il avait l'habitude de se tenir nu dans un rayon de soleil.

— Alors, duchesse, je vous plais ?

Il l'observait, les paupières mi-closes, comme s'il ne savait pas pertinemment que le désir pulsait en elle, qu'elle mourait d'envie de le toucher, de se tortiller contre lui, de l'attirer dans le lit...

Elle s'éclaircit la voix.

— Vous êtes présentable, comme, j'en suis sûre, on vous le dit chaque jour depuis votre naissance.

— Mon rayon de lune répond-il à vos attentes ?

À en juger par son sourire triomphal, il était persuadé de sa magnificence.

— Oublierez-vous un jour ce stupide poème ?

— J'en doute, répondit-il, et son sourire s'élargit. Je suis le seul dans mon cercle d'amis qui a eu droit à une ode à sa queue.

Mia pesta intérieurement. Inutile d'essayer de lui enseigner l'art de la métaphore littéraire.

— Je meurs d'impatience de lire vos romans, ajouta-t-il.

— Il n'est nulle part question de rayons de lune dans mes livres !

Il haussa les épaules.

— À votre tour de vous déshabiller.

— Comme je vous l'ai dit, l'idée de me dévêtir en plein jour me perturbe.

Elle s'approcha de lui, promena la main sur son torse.

— Cela ne suffit-il pas ?

— Loin de là, objecta-t-il.

Il lui prit toutefois la main et la posa sur son sexe érigé. D'instinct, les doigts de Mia se refermèrent dessus. À sa grande joie, Vander frissonna visiblement, puis, lui encadrant le visage de ses mains, il lui effleura les lèvres d'un baiser. Elle resserra son étreinte juste un peu. Le regard de Vander se voila et un grondement lui échappa avant qu'il reprenne sa bouche avec fièvre.

Dans un recoin de sa tête, Mia commença à perdre son sang-froid. Et si Vander ne la désirait plus une fois ses seins libérés du corset ? Si elle les détestait, pourquoi les aimerait-il ?

Lui empoignant les fesses, il la plaqua contre lui.

— Je veux caresser à pleines mains vos seins divins, grogna-t-il contre ses lèvres, y enfouir mon visage, sucer vos jolis petits tétons...

Oh, Seigneur !

Elle allait devoir le laisser faire. Ou invoquer la clause des Quatre Nuits.



— Je vous en *supplie*, l'implora-t-elle, au désespoir, ne pourrions-nous attendre jusqu'à ce soir ?

Il se frotta contre elle, le souffle court.

— Je vous donne l'impression de pouvoir attendre jusqu'à ce soir ?

Mia avait la tête qui tournait. Peut-être devait-elle en finir. Si elle ne regardait pas son visage, elle ne saurait pas ce qu'il pensait. Ne pas savoir valait-il mieux que l'inverse ?

Oui. Indéniablement.

Déjà Vander déboutonnait sa robe dans le dos, puis il perdit patience et arracha les derniers boutons. Comme dans un brouillard, Mia le laissa la débarrasser de sa robe.

Il recula d'un pas.

— Duchesse, le corset que vous portiez l'autre soir était impressionnant, mais je dois avouer que celui-ci ressemble ni plus ni moins à une cage en acier destinée aux fauves.

Ledit corset comportait un grand nombre de baleines chargées d'affiner sa silhouette. Vander le lui ôta, et les œillets métalliques tintèrent lorsqu'il tomba lourdement sur le parquet.

Il ne lui restait plus que sa chemise de batiste.

## 26

### NOTES SUR LA NOUVELLE GARDE-ROBE DE FLORA

*Flora mortifiée d'apprendre que la couturière la trouve osseuse.*

— *Les Fanfreluches comme l'Apparence n'ont aucune importance, rétorqua la jeune lady.*

— *Pas pour les hommes, marmonna la Française à cause des épingles coincées entre ses lèvres.*

*Flora savait qu'aucun homme de valeur ne prendrait de telles inepties au sérieux. Toutefois...*

— *Pourriez-vous améliorer le corsage de cette robe ? implora-t-elle.*

*La mousseline blanche plissée ne laissait aucun doute sur le fait que Flora était très peu pourvue en atouts féminins.*

— *On ne peut pas faire un épervier d'une buse, grommela la couturière.*

— *Cela fonctionne-t-il ? Probablement pas.*

*Mais le changement est intéressant. Les hommes aiment-ils vraiment les seins plantureux ?*

Vander dut faire appel à tout son sang-froid pour ne pas se jeter sur Mia. Son épouse était blanche comme un linge et tremblait visiblement ; elle dénoua pourtant le ruban de sa chemise. Les paupières closes, elle la fit glisser le long de ses épaules.

Mourant d'envie de la toucher, Vander réprima un grognement très peu ducal.

La chemise blanche descendit plus bas, révélant des seins encore plus beaux qu'il n'aurait osé l'imaginer : rebondis et lisses, avec des mamelons pareils à des cerises mûres.

Mia se tortilla et la chemise tomba sur le sol après s'être accrochée un instant à ses hanches. Voilà, elle était dans le plus simple appareil.

Son épouse.

Sa duchesse.

— Nom de nom, lâcha Vander d'une voix enrouée, à court de mots.

Mia leva les yeux au ciel.

— Inutile de m'adresser des compliments aussi extravagants.

— Vous êtes sublime, duchesse.

Il vit qu'elle réfléchissait à ce commentaire. Toutefois le désir fut le plus fort ; incapable d'attendre que ses paroles apaisent ses craintes, il la souleva dans ses bras, et l'étendit sur le lit avant de s'allonger à ses côtés.

— Puis-je toucher ?

— *Non.*

Il n'insista pas, laissa sa main remonter le long de sa cuisse, jusqu'à son intimité. Elle était déjà humide de désir, et gémit dès que ses doigts la fouaillèrent.

Au comble de l'excitation, il roula sur elle, s'insinua entre ses cuisses et entra en elle d'un puissant coup de reins. Ni préliminaires ni tendres cajoleries – juste un vigoureux va-et-vient qui la transportait à toute allure sur la crête d'une vague de volupté indicible.

Comme elle ne lui en avait pas donné la permission, il se força à garder les mains à l'écart de son buste, mais cette retenue ne fit qu'accroître sa fougue.

S'appuyant de part et d'autre des épaules de Mia, il avait le visage juste au-dessus de ses seins. Il aurait juré que les pointes se dressaient davantage chaque fois qu'il les regardait.

La tête de lit cognait contre le mur, encore et encore. Et Mia accueillait chaque assaut avec une égale ivresse, tout en caressant Vander fébrilement : dos, fesses, cuisses.

Il s'immobilisa soudain.

— Je peux toucher vos seins, à présent ?

— Non !

— Vous allez adorer, promit-il.

Sans prévenir, il bascula sur le dos, entraînant Mia avec lui si bien qu'elle se retrouva à califourchon sur lui. Baissant les yeux, elle vit ses seins saillir tels deux énormes globes. Elle sortit aussitôt de sa transe.

— Regardez-moi, lui ordonna Vander.

Elle s'exécuta à contrecœur. Il affichait une expression... extatique.

— Vos seins sont parfaits, articula-t-il. Voluptueux, généreux. Et vos tétons sont comme des fruits qui n'attendent que ma bouche. Je ne touche pas, n'ayez crainte. J'ai toutefois l'intention de les embrasser.

Avant que Mia ait pu l'en empêcher, la bouche de Vander se referma sur la pointe d'un sein. Elle passa sans transition d'une appréhension quelque peu honteuse à un déferlement de sensations si intenses que ses muscles intimes se contractèrent involontairement, arrachant un gémissement à Vander.

L'empoignant aux hanches, il reprit son va-et-vient enivrant. Avec chaque succion, un torrent de lave s'écoulait en elle. Elle brûlait, elle allait exploser...

Entre deux baisers, Vander lui disait avec ferveur ce qu'il pensait de ses seins, de son corps...

Et elle le croyait. Et quand elle bascula dans l'extase, le corps secoué de spasmes, rien n'aurait pu lui paraître plus légitime.

Elle l'aimait.

Jamais elle n'avait cessé de l'aimer.

L'affection qu'Edward et elle partageaient n'avait rien à voir avec l'amour. Un don total et éperdu, voilà ce qu'était le véritable amour.

— Vander ! cria-t-elle, sur le point de lui avouer ses sentiments.

Mais il n'entendait plus rien. Il roula de nouveau sur elle. Ses coups de reins se firent plus frénétiques, et il chavira à son tour, la propulsant de plus belle au septième ciel.

Dans le cocon de félicité suprême qui les enveloppait, il n'y avait plus ni Vander ni Mia : juste deux corps unis, haletant de concert, au rythme d'une chorégraphie primale aussi ancienne que la terre elle-même.

Quand Vander se retira doucement, ni l'un ni l'autre ne dit un mot. Il attira Mia contre lui. Hébétée, elle se blottit au creux de son épaule.

Elle s'était donnée tout entière, corps et âme. Et lui s'était offert à elle de la même manière.

Leur mariage venait d'être consommé.

## De la duchesse de Pindar à ses Éditeurs, MM Brandy, Bucknell & Bental

15 septembre 1800

*Cher monsieur Bucknell,*

*J'ai à peine quitté mes appartements ces deux derniers jours, plongée que j'étais dans la lecture des romans de Mlle Julia Quiplet, et je compte commencer sous peu celui de Mlle Lisa Klampas. J'ai conscience de donner l'impression d'avoir négligé mon propre travail, ce qui est bel et bien le cas, mais je vous assure que rien n'est moins vrai. Les œuvres de Mlle Quiplet m'ont beaucoup inspirée et ont renforcé ma conviction que l'Amour est l'Architecture Secrète qui sous-tend le monde.*

*Je serai ravie d'apporter ma plus chaude recommandation au nouvel opus de Mlle Quiplet.*

*Avec toute ma considération,*

*Sa Grâce, la Duchesse, etc.*

## Deux jours plus tard

Lorsque Vander se réveilla, les premières lueurs de l'aube teintaient la chambre d'une lumière bleutée. L'espace d'un instant, il ne sut où il était, comme s'il avait été secoué dans un kaléidoscope.

Son corps lui paraissait différent.

Il tourna lentement la tête. Mia était lovée contre lui, sa chevelure soyeuse étalée sur son bras. Elle souriait dans son sommeil.

Ce n'était pas juste son corps qui était différent ; *lui aussi* l'était. Il se sentait déséquilibré. Vulnérable. Chaque nuit, il se métamorphosait en un fou furieux qui s'adonnait sans retenue aux plaisirs de la chair.

La maîtrise de soi avait toujours été le fondement de sa vie. Une étincelle de panique suivit cette pensée. Peut-être son père avait-il perdu l'esprit parce qu'il vouait un amour trop fervent à sa femme, qui n'avait pas hésité à le tromper.

Non.

Impossible d'oublier les confidences de Chuffy : son père avait montré des signes de folie dès l'enfance. Et plus tard, il s'était montré violent avec sa femme. Quel genre d'amour était-ce là ?

Il repoussa doucement la tête de Mia qui reposait sur son épaule, et se leva. Son sang pulsait à un rythme lent, comme s'il n'avait jamais éprouvé de plaisir auparavant. Comme si embrasser la femme qui partageait son lit était la seule chose au monde qui en vaille la peine.

Bien sûr, il lui était déjà arrivé de ressentir autant de plaisir. Pour l'heure, il ne se rappelait pas quand, mais d'autres femmes avaient forcément dû le rendre aussi fou de désir.

Il s'habilla sans se soucier de prendre un bain ni de se raser. Jafir devait faire ses débuts sur les terrains de course dans l'après-midi. La piste ne se situait qu'à deux heures de Rutherford Park, pour ainsi dire à côté de Starberry Court, le domaine de Thorn.

Il lui fallait trouver refuge aux écuries, le temps de reprendre possession de ce qu'il avait perdu la nuit passée. Quoi que ce fût. Une partie de son cœur peut-être.

Ce qui était inacceptable.

Il descendit les marches d'un pas pressé et, d'un geste impatient, congédia Gaunt qui approchait. Ce dernier ne se laissa pas repousser et courut à la suite du duc qui venait de sortir sur le perron.

— Votre Grâce !

Vander fit volte-face.

— Quoi ? grogna-t-il.

— Vous m'aviez demandé de me renseigner, répondit le majordome, le souffle court. Au sujet du fiancé de Sa Grâce, vous vous souvenez ?

Évidemment qu'il s'en souvenait, bien qu'il n'en ait jamais parlé à Mia. À quoi bon l'inquiéter ?

— Il est vivant, lui apprit Gaunt en se tenant le flanc. Morbleu, Votre Grâce, vous cavalez plus vite qu'une truie en rut.

— Excellent, dit Vander qui, du coup, chassa Edward Reeve de son esprit. Je suis heureux de l'apprendre.

— Mais il est en prison ! ajouta le majordome.

Vander se figea.

— En prison ? Où cela ?

— Au pénitencier d'Old Tolbooth, à Édimbourg. Le détective de Bow Street l'a retrouvé après que l'homme a organisé son évasion.

— Une accusation inventée de toutes pièces, présuma Vander.

Aucun homme ne quitterait Mia de son plein gré. Il en avait toujours eu la certitude.

Gaunt acquiesça.

— C'est cela même, Votre Grâce. Le détective va témoigner devant la Couronne et déclarer que sir Richard Magruder a fait jeter M. Reeve en prison sous un chef d'accusation fallacieux et une fausse identité, au mépris des procédures légales. M. Reeve a failli mourir d'une blessure à la tête infligée lors de sa capture. Sir Magruder sera aussi inculpé de tentative de meurtre.

Vander jura entre ses dents.

— Il semble que M. Reeve ait été conduit à Old Tolbooth sur la foi d'un ordre d'incarcération falsifié stipulant qu'il s'agissait d'un condamné à perpétuité récalcitrant, trop dangereux pour être emprisonné en Angleterre. Comme si les geôles écossaises étaient plus sûres que les anglaises, ironisa le majordome. Il était sur le point d'être transféré à Botany Bay quand il s'est échappé.

L'homme s'était sans aucun doute évadé pour retrouver Mia. Et Charlie. C'était son droit le plus strict. Une brusque nausée tordit l'estomac de Vander.

— Où se trouve-t-il à présent ? demanda-t-il.

— Il est en route pour Rutherford Park. Pour voir la duchesse, Votre Grâce. D'après le message du détective, il devrait être ici demain matin.

— D'accord, dit Vander, étrangement calme soudain.

Il lui restait encore une journée avec elle. Une dernière nuit.

— Pas un mot à Sa Grâce, ajouta-t-il.

Gaunt plissa le front.

— Je ne veux pas qu'elle soit déçue si M. Reeve ne vient finalement pas, expliqua le duc, l'air sombre. Je l'en informerai moi-même demain matin.

Ce qu'il ressentait à cet instant, il l'avait éprouvé à neuf ans, lorsque son père, le prenant prétendument pour un voleur, l'avait jeté contre le mur de l'arrière-cuisine. Puis de nouveau un an plus tôt, lorsque le chef de la police était venu lui annoncer le décès de sa mère.

— Préparez une chambre, mais ne dévoilez à personne l'identité de notre éventuel visiteur.

— Vous ne comptez pas prévenir Sa Grâce avant demain matin ? s'étonna Gaunt.

Et encore. Vander ne tenait à aucun prix à être témoin de la joie de Mia lorsqu'elle apprendrait que Reeve ne les avait pas abandonnés, Charlie et elle. Que son bien-aimé les adorait et s'était évadé de prison pour les rejoindre.

Lui-même se serait échappé de la Tour de Londres pour retrouver Mia.

— Non, répondit-il, tandis que la vérité le frappait de plein fouet.

Il était aussi ensorcelé par Mia que son père l'avait été par sa mère. Le duc était mort quelques jours après la nouvelle du décès de son épouse, comme si le simple fait qu'elle ne fût plus de ce monde l'avait laissé sans défense contre la pneumonie.

Pourtant, sa femme était amoureuse d'un autre. Tout comme sa propre épouse, l'actuelle duchesse. Bref, il avait réussi l'exploit de reproduire le ménage à trois qui l'avait envoyé à Eton, ivre de rage. Il commençait à croire à une malédiction.

Il lui restait une journée. Et une nuit. Ironie de la situation, ce soir serait sa quatrième nuit avec Mia.

La quatrième et dernière.

— Informez le personnel que j'emmène Sa Grâce et Charlie aux courses de Nestleford pour assister aux débuts de Jafir. Nous partirons d'ici une heure.

Le majordome hocha la tête.

— Gaunt, le prévint Vander, je serais extrêmement mécontent si la moindre allusion à cette nouvelle parvenait à Sa Grâce avant demain matin. Est-ce bien clair ?

Il crut détecter une lueur de pitié dans le regard de Gaunt, mais il n'en avait cure.

— La duchesse n'apprendra rien par moi, Votre Grâce. Puis-je cependant ajouter que M. Reeve risque de ne pas vouloir perdre de temps et d'être là avant demain matin.

— Nous serons absents, répondit Vander. Nous passerons la nuit chez M. Dautry, dont la propriété se trouve à proximité du champ de courses. Comme d'habitude, si des invités arrivent à Rutherford Park, installez-les confortablement jusqu'à mon retour.

Vander rentra dans la maison. Il devait préparer Jafir, et une multitude d'autres tâches l'attendaient aux écuries. Avant cela, toutefois, il voulait réveiller Mia.

À sa façon.

## 28

La suite ducal ne fut pas prête à partir dans l'heure ; du moins pas les maîtres de maison, toujours dans leur chambre et que personne n'osait déranger.

Mais deux heures plus tard, le manoir et les écuries bruissaient d'animation. Charlie était tout excité à l'idée d'assister à sa première course. La laisse de Dobbie était attachée à sa béquille et tous deux tournaient en rond devant la maison. Chuffy aussi était descendu à une heure inhabituellement matinale, resplendissant en redingote jaune safran et pantalons fauves.

Outre Jafir, les Écuries Pindar faisaient courir deux hongres et une pouliche. Les palefreniers s'affairaient, les bras chargés ; les jockeys faisaient les cent pas, se tapotant la cuisse avec leurs cravaches.

Toute cette agitation donnait presque le vertige à Mia. Vander, lui, affichait un calme olympien – l'œil du cyclone autour duquel gravitaient domestiques, garçons d'écurie et jockeys. Jafir renâclait dans son van jusqu'à ce que Mia et Charlie le rejoignent.

Mia s'adossa à la voiture et Charlie s'assit à l'arrière pour reposer sa jambe. Aussitôt, le pur-sang se calma et regarda alentour, alerte et intéressé.

— Il va y arriver, déclara Mulberry qui s'était arrêté près d'eux. Si Votre Grâce m'avait dit il y a une semaine que Jafir tolérerait un enfant auprès de lui, j'aurais cru à une bonne blague, si vous voulez bien me pardonner ce langage.

Charlie avait apporté un petit carnet dans lequel il notait tout ce qu'il entendait sur les chevaux parce que, avait-il expliqué à Mia, il avait l'intention d'entraîner les meilleurs chevaux de course d'Angleterre un jour. Comme le duc !

Comme en réponse aux propos de Mulberry, Jafir baissa la tête et renifla les cheveux de Charlie.

— Jafir a adopté mon neveu, déclara Mia, non sans fierté.

— Exact, confirma Mulberry qui flatta l'encolure du cheval. Votre Grâce et M. Charles sont sa famille. Je ne serais pas du tout surpris qu'il remporte la course, ce soir. Désormais, il a le cœur à la victoire.

Avec sa robe luisante, l'alezan ressemblait à un roi parmi ses congénères, un coursier d'exception capable de chevaucher le vent.

À leur arrivée à l'hippodrome de Nestleford, Vander accompagna Mia et Charlie à sa loge – avec un valet – et les y laissa.

— Thorn et India ne vont pas tarder, les prévint-il.

Mia trouvait son attitude un peu étrange, mais elle mit cela sur le compte de la course, qui le rendait sans doute nerveux. Même s'il n'affichait aucun signe manifeste d'appréhension, il avait payé bien plus pour Jafir que quiconque pour n'importe quel autre cheval dans toute l'Angleterre. Il était normal qu'il ressentisse une certaine tension.

Les journalistes de toutes les gazettes du royaume, y compris le *Sporting News*, arpentaient le champ de courses d'un pas fébrile. Mia n'entendait parler que de Jafir. Penchés par-dessus la balustrade de leur loge, Chuffy et Charlie espionnaient les conversations des passants.

Mia arborait une robe neuve. Dieu merci, sa poitrine était assez couverte. Elle portait en outre un châle et son corset le plus résistant, et se trouvait plutôt en beauté. Même si, pour être honnête, elle devait moins sa toute nouvelle assurance à sa robe qu'aux compliments francs et directs dont son mari l'avait abreuvée ces jours derniers. Si les remarques de Vander n'avaient rien à voir avec les élégantes formules de son héros, Frédéric, elles n'en demeuraient pas moins d'une touchante sincérité.

Sa flûte de champagne à la main, elle souriait à la pensée de certains propos particulièrement osés quand le valet lui tendit la carte de M. Tobias Dautry. Un instant plus tard, le domestique ouvrait la porte de la loge.

— M. Dautry, lady Xenobia India Dautry, Mlle Dautry, annonça-t-il aussi cérémonieusement que dans un grand salon.

Mia posa son verre et se leva pour les accueillir. Thorn, dont elle ignorait qu'il avait une fille, poussa devant lui une fillette à la mine solennelle, un livre dans une main et une poupée dans l'autre.

Charlie se retourna, et Mia le vit tiquer à la vue de la petite. Les contacts, certes limités, qu'il avait eus avec les enfants s'étaient révélés invariablement déplaisants. Il s'avança pourtant vers elle et se comporta avec une courtoisie qui dissimulait sa gêne. Il parvint même à saluer sans tomber à la renverse, un talent que Vander avait dû lui enseigner.

Mia n'avait pas revu Thorn ou India depuis le mariage, mais aujourd'hui la situation lui semblait différente. Certes, à leurs yeux, elle demeurait la femme qui avait fait chanter Vander, pourtant elle-même ne se considérait plus ainsi. Comment le pourrait-elle alors qu'il lui faisait l'amour avec tant de passion et l'avait réveillée le matin même en lui avouant que sur le chemin des écuries, il avait oublié quelque chose ? Il s'avéra qu'il s'agissait d'un baiser – un baiser qui s'était transformé en ébats si tendres et si ardents qu'elle avait ensuite versé quelques larmes de pure allégresse.

Thorn et Chuffy s'en allèrent : Chuffy pour faire ses paris, Thorn pour retrouver Vander et voir comment allait Jafir. Il promit de revenir chercher Mia si « son » étalon avait besoin de son apaisante présence. Charlie regagna sa place à l'avant de la loge en clopinant. Rose posa son livre, garda sa poupée, et le suivit. Lady Xenobia et Mia s'assirent et se lancèrent dans une conversation un peu gauche au sujet des enfants.

Il se trouva qu'India – comme elle souhaitait qu'on l'appelle – était aussi nerveuse de les faire se rencontrer.

— Rose n'a eu que peu de contacts avec des enfants de son âge, expliqua-t-elle. Elle a une éducation un peu inhabituelle.

— Charlie aussi n'a rencontré que très peu d'enfants.

— Pourquoi prend-il des notes ?

Mia sourit.

— Vander lui a suggéré de se rendre utile en écrivant tous les potins qu'il entendait. Vander plaisantait à demi, mais Charlie l'a pris au mot. La manœuvre s'est révélée brillante : Charlie est mal à l'aise en public, dans une foule de surcroît, cependant, avec cette tâche qu'on lui a confiée, il en a oublié sa méfiance.

— Si je me fie à ce que mon mari m'a dit, c'était pour Charlie qu'il vous fallait épouser Vander.

— En effet, répondit Mia après une hésitation. J'ai suggéré une union temporaire, mais le duc était réticent à l'idée de devoir se chercher une autre épouse. Alors me voilà.

India arquait un sourcil.

— Ce sont ses propres paroles ?

— Eh bien... oui.



— Dieu que les hommes sont idiots, soupira India. Vous vous rendez compte que si Vander ne souhaitait pas demeurer marié avec vous, votre union serait en voie de dissolution, n'est-ce pas ? Il n'a pas autorisé mon mari à entreprendre quoi que ce soit pour empêcher votre mariage et, croyez-moi, Thorn aurait trouvé une solution si Vander le lui avait demandé.

— Il ne voulait pas perdre son duché, précisa Mia. À vrai dire, je crois qu'il redoute davantage de perdre ses chevaux que son titre.

— Sans doute. Il a décidé d'acquérir Jafir après des mois de réflexion et d'étude méticuleuse des lignées. J'ai été le témoin silencieux de nombre de discussions à ce sujet entre mon mari et le vôtre. Thorn aurait racheté les écuries de Vander une heure après votre demande en mariage si le duc avait décidé de la refuser. Pour une livre ou mille, dans le seul but de les lui revendre plus tard.

— Je n'avais pas songé à cela, murmura Mia.

— Vander a rejeté toutes les suggestions de Thorn, y compris la destruction de la fameuse lettre. Et depuis, il s'est refusé à divorcer ou à annuler le mariage. Qu'en pensez-vous ?

— Que c'est bel et bien un homme d'honneur.

Tout le contraire de son père à elle, pour dire les choses brutalement.

India éclata de rire.

— Croyez cela si vous y tenez.

— Je ne vois aucune autre explication, assura Mia, un peu guindée.

Elle décida de changer de sujet, et bientôt, les deux femmes se lancèrent dans une conversation autrement plus intéressante : le talent d'India pour organiser et réaménager des intérieurs. Au bout de quelques minutes, Mia ne put résister et, après lui avoir fait promettre de garder le silence, elle lui parla de Lucibella Delicosa.

Ce furent quelques heures des plus agréables, interrompues par un repas léger en compagnie des enfants qui, à défaut de devenir amis sur-le-champ, étaient du moins intrigués l'un par l'autre. Mia avait le sentiment que, sur le chemin du retour, chacun qualifierait l'autre d'« un peu bizarre », quoique avec admiration.

Lorsque l'heure de la course de Jafir approcha, Thorn et Vander passèrent à la loge en coup de vent. Pour le plus grand bonheur de Charlie, Vander le hissa sur son épaule avec sa béquille et le reste.

— Nous nous reverrons après la course, dit-il en pivotant vers la porte.

— Nous devons être près de la piste ! cria Charlie en faisant un signe de la main à Mia, les joues roses et les yeux brillants d'excitation.

— J'aimerais bien les accompagner, fit une petite voix.

— Oh, ma chérie, commença India, j'ai bien peur que...

Mais Thorn soulevait déjà sa fille.

— Tiens-toi fermement, lui conseilla-t-il en la calant sur son épaule.

Et tandis que ces deux hommes séduisants s'en allaient avec des enfants perchés sur l'épaule, Mia sentit son cœur se serrer d'émotion.

India et elle s'installèrent à l'avant de la loge pour assister à la course.

Il s'avéra que Mia manqua la facile victoire de Jafir, occupée qu'elle était à contempler l'homme qui se tenait au-dessous d'elle et le garçon appuyé en toute confiance contre sa tête, tous deux poussant des cris d'encouragement, puis de joie.

Lorsque Vander et Thorn regagnèrent la loge avec les enfants, Jafir était en passe de devenir l'étalon le plus célèbre d'Angleterre. Les journalistes avaient sauté dans leurs voitures pour regagner Londres, et décrivaient déjà dans une prose survoltée l'extraordinaire coup de maître du duc de Pindar.

Le pur-sang était le favori du derby. S'il continuait sur sa lancée, ses récompenses permettraient de rembourser en un rien de temps son prix d'achat colossal. Vander avait beau ne rien laisser transparaître, Mia savait qu'il était immensément satisfait. Chuffy, lui, se montrait d'une exubérance sans borne : il

avait misé toute sa rente sur Jafir et disposait désormais de fonds suffisant pour financer l'expédition archéologique dans les Andes.

— Pensez au sujet de votre prochain roman ! lança-t-il à Mia en levant sa flûte de champagne.

Ce soir-là à Starberry Court, tous portèrent un toast au pari audacieux de Vander. Puis celui-ci se tourna vers Mia et leva de nouveau son verre.

— Sans l'attention de mon épouse, Jafir dépérirait dans son box. Elle est sa famille et son cœur.

Mia lui sourit, les yeux embués.

Après quoi, sans se soucier de la bienséance, Vander l'arracha à la table pour l'entraîner à l'étage. Elle ne protesta pas et leurs hôtes se contentèrent de rire.

— C'est notre quatrième nuit, Mia, murmura le duc, un peu plus tard, alors qu'ils étaient étendus au milieu des draps froissés.

Elle avait cessé de penser à leur contrat, aussi cette déclaration la remplit-elle d'effroi. Elle crispa les doigts sur ses bras comme pour le retenir.

— Refuserez-vous si je vous supplie de m'en accorder davantage ? demanda-t-elle, la voix rauque d'après l'amour.

Il garda le silence un instant, puis :

— Si vous me suppliez, jamais je ne vous refuserai quoi que ce soit, Mia. Jamais.

## 29

Tard le lendemain matin, tandis que la voiture approchait de Rutherford Park, Vander se força à ne plus penser à la passion qui avait de nouveau flambé entre Mia et lui la nuit passée.

C'était fini. Leurs quatre nuits avaient été... consommées.

En tant qu'époux de Mia, il pouvait en exiger plus, tout comme il pouvait refuser qu'elle voie Edward Reeve. La part féroce de sa personnalité se moquait du bien et du mal et voulait l'enfermer dans sa chambre. Elle était à lui, nom de nom.

Il ne pouvait cependant pas faire comme si Mia ne lui avait pas laissé clairement entendre, à plusieurs reprises, qu'elle aimait Reeve et que leur rupture lui avait brisé le cœur. Leur mariage, elle ne l'avait voulu que temporaire, et uniquement pour protéger Charlie.

Or, il se révélait que Reeve ne l'avait pas abandonnée. L'homme que Mia aimait était de retour. Et Vander n'était pas homme à vivre avec une femme qui en aimait un autre.

Il était donc censé préparer Mia à la probabilité que son ancien fiancé pût l'attendre au manoir ; lui expliquer que Reeve n'avait jamais fui et, de surcroît, avait risqué sa vie pour la retrouver. Mais la facette incontrôlable de sa personnalité – celle qui était indigne d'un gentleman – s'y refusait. Et puis, qui sait, l'homme n'arriverait peut-être pas aujourd'hui. Ce qui signifiait qu'ils auraient droit à une nuit supplémentaire Mia et lui.

La voiture s'arrêta devant l'entrée principale et les valets accoururent.

— Je vais installer les chevaux, duchesse, se contenta-t-il de dire en sortant de la voiture. Je vous rejoins dès que j'ai terminé.

Mia esquissa un sourire coquin, souvenir de leur batifolage nocturne, qui lui incendia les reins. Se retenant à grand-peine de la prendre dans ses bras, il tourna les talons et s'éloigna à grands pas en étouffant un juron.

Aux écuries, il apprit que Reeve était arrivé quelques heures plus tôt. Une fois les chevaux en sécurité, il regagna le manoir. Envers et contre tout, il ne pouvait s'empêcher de garder espoir.

Cependant, lorsque Gaunt ouvrit la porte du salon, Vander se pétrifia. La tête de son épouse était nichée contre le torse de Reeve, ses mains crispées sur sa redingote tandis qu'elle sanglotait. Légèrement incliné, son ex-fiancé lui parlait doucement à l'oreille, un bras possessif enroulé autour de sa taille.

Vander eut un haut-le-corps, son être entier se rebellant contre ce spectacle insupportable. Une fureur indicible s'empara de lui ; une envie presque incontrôlable de tuer l'homme qui touchait son épouse.

Sauf qu'elle n'était pas réellement son épouse. Il n'était qu'un mari provisoire, le moyen pour Mia de parvenir à ses fins.

S'il avait encore le moindre doute quant à l'attitude à adopter, le spectacle qui s'offrait à lui emporta la décision. Plus que quiconque, il savait qu'il était impossible de garder une femme éprise d'un autre. Mia avait aimé son fiancé. L'aimait encore, apparemment.

Reeve hantait leur union depuis le début. Et maintenant il était là, évadé d'une sinistre geôle pour retrouver l'élue de son cœur. Une intrigue romantique en diable digne de Lucibella Delicosa.

Mia ne l'avait pas entendu entrer, mais Reeve releva la tête et leurs regards se croisèrent. Si le duc avait pris la peine d'imaginer à quoi ressemblait le fiancé de Mia, il se serait représenté un intellectuel fluet, un professeur à lunettes, le dos voûté par l'excès de lecture et le manque d'activité physique. Un lâche qui avait fui ses responsabilités envers un enfant infirme.

En réalité, Reeve était aussi grand que lui. Son nez récemment cassé le faisait ressembler à un boxeur. Cependant, Thorn l'avait décrit comme brillant, et il possédait cette assurance indéfinissable des professeurs d'Oxford, suggérant que Thorn avait raison.

Reeve dut remarquer la lueur assassine dans les yeux de Vander, car les siens s'assombrirent. C'étaient les yeux d'un homme tout juste évadé d'un des pénitenciers destinés aux détenus les plus violents du royaume. Un homme prêt à lutter jusqu'à la mort pour sa femme.

Ce n'était guère surprenant. N'importe quel homme se battrait pour Mia.

Elle leva la tête, posa la main sur la joue de Reeve.

— Je n'ose penser à tous les tourments que vous avez endurés, articula-t-elle d'une voix tremblante. Je me sens tellement coupable de vous avoir présenté à sir Richard. Sans moi, rien de tout cela ne serait arrivé.

Reeve murmura quelques mots. Mia le lâcha et se retourna.

— Vander, vous n'allez pas croire ce qui est arrivé ! s'écria-t-elle. Voici Edward Reeve. Figurez-vous qu'il ne m'avait pas abandonnée, mais que l'oncle de Charlie l'avait fait jeter en prison sous une accusation fallacieuse. Il y a presque laissé la vie ! ajouta-t-elle dans un sanglot.

Vander franchit l'espace qui les séparait et inclina la tête.

— Reeve, dit-il d'un ton neutre.

— Votre Grâce.

Reeve s'inclina à son tour, avec un retard calculé suffisant pour transformer son geste en défi.

Les yeux embués, Mia ne semblait pas consciente du bras de fer qui se jouait entre les deux hommes.

— Vander, c'est affreux. Edward s'est évadé alors qu'il allait être transféré à Botany Bay. Et c'est entièrement ma faute !

Les larmes jaillirent de nouveau.

— La faute en incombe à sir Richard, pas à vous, Mia, intervint Reeve, ce qui était l'évidence même.

Vander vit dans l'utilisation du prénom de sa femme une déclaration de guerre pure et simple.

— Vous auriez pu perdre un œil ! lui rappela Mia en frôlant du bout des doigts l'hématome sur la pommette de Reeve. Dire que vous auriez pu mourir en prison, que personne n'aurait jamais su où vous vous trouviez...

Elle pressa son mouchoir contre sa bouche pour réprimer un autre sanglot.

Tandis qu'il la regardait, Vander sentit un calme glacial l'envahir. Il ne voulait pas d'une épouse qui pleurerait sur les souffrances d'un autre. Si elle était légalement à lui, son cœur appartenait à Reeve.

— Je me sens si coupable de ne pas avoir eu foi en vous, avoua Mia avec un pâle sourire. Cela dit, cette histoire est incroyable. Elle semble tout droit sortie d'un de mes romans.

— J'espère bien voir mes aventures en librairie un jour, répondit Reeve, avant d'ajouter à l'adresse de Vander : Les détectives engagés par mes parents me cherchent toujours en Inde. Vous savez, je suppose, que c'est le vôtre qui a découvert la vérité. Il avait retrouvé ma trace en Écosse et se demandait comment procéder pour me sortir de là lorsque je me suis évadé. Je vous suis redevable à tous les deux, car votre homme a été très utile pour égarer les gardes lancés à mes trousses.

Mia fronça les sourcils.

— Le détective de *Vander* ? De quoi diable parlez-vous, Edward ?

— J'ai engagé un détective de Bow Street pour retrouver votre fiancé, lui apprit Vander. Il m'apparaissait peu probable que cet homme vous ait quittée de son plein gré.

Elle le fixa bouche bée et ses joues se colorèrent.

— C'est vrai ? Et vous ne m'en avez rien dit ?

Vander vit une étincelle horrifiée s'allumer dans ses yeux.

— Jurez-moi que vous ignoriez tout de cette histoire jusqu'à aujourd'hui ! articula-t-elle.

L'étincelle se transforma en brasier. À l'évidence, la peine venait de céder la place à la rage – une rage qui faisait écho à celle que lui-même ressentait. Avant qu'il ait le temps de répondre, Reeve la prit par les épaules et la fit pivoter doucement vers lui.

— Cela n'a aucune importance, ma chérie. Je suis là maintenant. Je ne vous ai pas abandonnée. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour tout arranger.

Il regarda Vander par-dessus la tête de Mia.

— J'étais au courant, bien sûr, des dispositions testamentaires de John Carrington, et Mia vient de m'apprendre à quelle mesure extrême elle a été contrainte de recourir pour vous forcer au mariage. Je vous dois toute ma gratitude. J'ai de sérieux doutes quant à l'espérance de vie qu'aurait eue Charlie s'il avait dû dépendre de sir Richard, avoua-t-il, les mâchoires serrées.

— J'imagine que vous comptez porter plainte contre sir Richard, dit Vander.

Reeve sourit, et le professeur raffiné se métamorphosa en une bête féroce s'apprêtant à bondir sur sa proie.

— Bien sûr. J'ai du reste l'intention de lui rendre visite. Mais Mia passe avant tout.

Il lui prit la main. C'était un geste calculé. Le gant métaphorique tomba avec fracas aux pieds de Vander.

Mia baissa les yeux sur les doigts qui enserraient les siens, puis regarda Reeve. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais il reprit :

— Il nous faut annuler sans attendre la situation fâcheuse qui a résulté de mon enlèvement.

Vander les fixait sans ciller, les mâchoires crispées. Mais ce n'était pas son épouse qu'il voyait : c'était sa mère, couvant lord Carrington du regard. Ce tableau le mettait dans la position de son père, bouillonnant d'une fureur impuissante.

— Je suis sûr que cela devrait se régler rapidement, confirma-t-il, refusant de trahir, ne serait-ce que par un battement de cils, les envies de meurtre qui le taraudaient.

Il *refusait* de devenir son père.

Il sentit le regard de Mia peser sur lui.

— Mais nous sommes mariés, rappela-t-elle d'une petite voix.

Il la regarda et, par bonheur ne ressentit rien. Il avait condamné cette partie de lui-même.

— Comme vous me l'avez maintes fois répété, duchesse, un divorce peut s'arranger en six mois, répondit-il d'un ton posé, raisonnable.

— Surtout dans cette situation, ma chérie, renchérit Reeve. Le roi en personne annulera le mariage si mon père en fait la requête. Le comte a ses entrées auprès de Sa Majesté.

Vander hocha la tête.

— Dans ce cas, je laisserai vos relations régler la situation, déclara-t-il. Je doute que vous portiez un enfant, dit-il à Mia. Sauf dans ce cas, je ne m'opposerai pas à une annulation.

Mia s'écarta de Reeve et fit un pas vers Vander.

— C'est tout ce que vous avez à dire ? demanda-t-elle, haussant le ton.

— Oui, répondit Vander, imperturbable. L'homme que vous aimez vous est revenu, duchesse. Vous n'avez plus besoin de ma protection ni de mon nom.

Elle bondit vers lui et lui flanqua un coup de poing sur le torse.

— Nous sommes mariés ! Je suis votre duchesse !

Sa duchesse, certes, mais dans les bras d'un autre, songea Vander. La situation lui rappelait tellement celle de ses parents qu'un flot de colère menaça de le submerger de nouveau telle une lame de fond.

— Par des vœux que vous m'avez supplié d'annuler, souigna-t-il.

— Peut-être, mais après tout ce que...

— Pour l'amour du ciel, duchesse, vous avez enfin ce que vous vouliez. Et moi aussi. C'était une erreur depuis le début, et vous le savez.

Elle recula d'un pas.

— Ce sera un scandale, souffla-t-elle.

Il avait espéré des protestations plus véhémentes, et la réponse de Mia lui fut une douloureuse désillusion. Aucune femme ne souhaitait un scandale, pas plus sa mère qu'une autre, mais même les craintes de celle-ci n'avaient eu que peu de poids lorsqu'il s'était agi de vivre auprès de l'élue de son cœur. Elle avait toutefois réussi à demeurer duchesse et à garder son amant.

Serrant le poing, il se força à déclarer calmement :

— Cela prendra peut-être quelques années, mais la poussière finira par retomber. Vous aurez Reeve et je trouverai une nouvelle duchesse. Je ne suis pas pressé.

Mia tiqua.

— Je vois murmura-t-elle, scrutant son visage.

— Votre vie commune n'a duré que quelques jours, intervint Reeve. On peut à peine parler de mariage. Ce n'est pas comme si vous aviez partagé beaucoup.

Mia étouffa un cri. Intrigué par cette réaction, Reeve fronça les sourcils. Vander soutint son regard. « Eh oui, pauvre blanc-bec, jubila-t-il intérieurement. C'est moi qui l'ai eue le premier. Elle a murmuré mon nom en sanglotant. Je l'ai prise contre le mur de l'écurie et elle en demandait encore. »

Mais la sensation de triomphe s'évapora comme rosée au soleil.

Reeve lui enlevait tout ce qui comptait à ses yeux. À lui, l'amour de Mia. Ses rires et sa tendresse. Ce courage grâce auquel elle ne l'avait jamais craint, ni comme duc ni comme homme. À lui l'intelligence, la créativité et la passion dont elle nourrissait ses romans. La gentillesse qui lui avait valu l'affection sans réserve de Chuffy et de Jafir.

Vander salua et pivota sur ses talons. Lorsqu'il traversa la pièce, il avait l'impression d'être un mort-vivant.

— Une dernière chose, l'interpella Mia.

Il s'immobilisa.

— Vous saviez avant d'entrer dans cette pièce qu'Edward ne m'avait pas abandonnée. Pourquoi ne m'avez-vous pas informée dès que vous avez appris la vérité ?

Ses paroles claquèrent dans le silence telle une détonation.

Il pinça les lèvres, et dut faire appel à toute sa volonté pour se ressaisir. Il lui fit face.

— Je ne l'ai appris qu'hier. Mais je voulais ma quatrième nuit, duchesse. Je l'avais payée.

— *Vous* l'aviez payée ? répéta Mia, incrédule. N'est-ce pas plutôt *moi*, ou avez-vous oublié votre accusation ?

— Quatre nuits, c'était le contrat.

— Quatre nuits, souffla-t-elle. C'est donc tout ce que j'étais pour vous ?

— Ne faites pas de moi un héros, duchesse. Il ne peut y en avoir qu'un dans une histoire, vous vous souvenez ?

Cette fois, quand il s'éloigna, personne ne le rappela.

## 30

Peut-être toutes les larmes que Mia avait versées durant sa courte vie conjugale avaient-elles asséché la réserve. Ou peut-être était-ce un chagrin trop amer pour des larmes. Elle avait été réduite en lambeaux qu'on avait abandonnés au bord de la route.

De vulgaires lambeaux d'humanité ne pouvaient pleurer.

Elle quitta Rutherford Park avec pour tous bagages son manuscrit et une malle renfermant les créations de Mme Dubois. Elle laissa même Charlie derrière elle en lui assurant qu'elle l'enverrait chercher dès que possible. Ç'aurait été différent si elle avait pu se rendre directement à Carrington House, mais Edward le lui avait déconseillé tant que sir Richard n'était pas incarcéré. Elle ne voulait pas perturber Charlie en le traînant dans une auberge, d'autant que sir Richard demeurait une menace.

Tandis que la voiture s'éloignait sur la route, Mia contempla le paysage sans mot dire, s'efforçant en vain de s'endurcir. Son cœur perfide hurlait, exigeant qu'elle arrête la berline et aille retrouver Vander sur-le-champ. Qu'elle le supplie de la garder, quitte à le séduire s'il le fallait...

N'avait-elle donc aucune fierté ? Cet homme avait pris ses quatre nuits, et lui avait tourné le dos. La peine et la fureur luttèrent en elle, mais la détresse menaçait de l'emporter et de la faire sombrer, quand Edward se pencha en avant et posa la main sur son genou.

— J'ai été en prison, Mia, mais je n'y ai pas enduré une seule heure aussi douloureuse que cette conversation avec le duc. J'en suis désolé.

— Vander a renoncé à moi sans la moindre protestation, hoqueta-t-elle avant de prendre une profonde inspiration. Je n'avais à ses yeux pas plus d'importance qu'un colis remis à la mauvaise adresse.

— Certains hommes n'accordent pas le même poids au serment du mariage que les femmes, dit Edward avec circonspection.

Mia avait l'impression qu'un gouffre s'était ouvert en elle, un puits de douleur sans fond que l'attitude dédaigneuse de son père à son égard avait aussi contribué à creuser, de même que le refus de son frère de la considérer comme une tutrice capable de s'occuper de Charlie.

Son corps entier était à la torture lorsqu'elle songeait que plus jamais elle ne verrait ni ne toucherait Vander. Ce n'était pas possible. Il ne pouvait l'avoir abandonnée.

Hélas, si.

— Il ne m'a pas demandé mon avis, dit-elle d'une voix tendue.

Elle détesta la pitié qu'elle vit dans le regard d'Edward, aussi s'empressa-t-elle d'ajouter :

— Nous n'avons été mariés qu'une semaine peu ou prou, et il se montrait souvent brutal avec moi. Je m'en remettrai.

Elle mentait. Jamais elle ne s'en remettrait.

— C'était pourtant l'homme pour qui vous aviez écrit ce poème dont vous m'avez parlé.

— Oui.

— Vous êtes-vous réjouie quand je ne me suis pas présenté à l'église ? s'enquit Edward de ce ton posé qui le caractérisait.

La culpabilité transperça de nouveau Mia.

— Non ! Bien sûr que non ! Je vous aimais – je veux dire, je vous aime. C'est juste que...

— Du coup, c'est lui que vous avez épousé.

— Je n'avais pas le choix, se récria-t-elle, ravalant ses larmes.

N'avait-il pas raison ? Ne s'était-elle pas précipitée droit chez Vander à la première occasion ? Au fond, elle aurait pu trouver un gentleman prêt à l'épouser. Au pire, elle aurait pu se marier avec un parfait inconnu, et acheter le silence de sir Richard.

— Je suis horriblement navrée d'avoir failli causer votre mort, ajouta-t-elle, la gorge nouée par les remords. Vous n'imaginez pas à quel point je m'en veux de ce que sir Richard vous a fait subir. Et encore plus de ne pas avoir eu davantage foi en vous.

Edward quitta sa banquette pour venir s'asseoir près d'elle. Il lui entourait les épaules du bras.

— Je trouve surprenant que le duc accepte de renoncer à vous.

Une nouvelle vague de désespoir submergea Mia, pourtant, elle ne put s'empêcher de défendre Vander.

— Avant mon chantage, il n'avait jamais été forcé d'agir contre son gré. Il m'a maintes fois répété que je n'étais pas le genre d'épouse qu'il aurait choisie.

Edward resserra son étreinte.

— Cet homme est un imbécile. Mais vous auriez dû savoir qu'à partir du moment où je vous avais demandé votre main, je ne renoncerais pas à vous. Jamais je ne me montrerai aussi stupide que lui.

Mia ferma les yeux. Au lieu de la soulager, ces paroles ne firent qu'intensifier son désespoir. Retenant ses larmes, elle prit son courage à deux mains et se jeta à l'eau.

— La vérité, c'est que je l'aime, confessa-t-elle d'une voix étranglée.

Elle sentit Edward se raidir.

— Il est donc plus juste de dire que l'imbécile ici c'est *moi*, enchaîna-t-elle, parce que je connaissais ses sentiments à mon égard.

En vérité, une femme comme elle n'aurait jamais dû s'éprendre d'un duc riche et séduisant. Elle n'avait ni les yeux violets ni une taille de guêpe. Elle n'était même pas particulièrement douce et personne ne lui avait légué un héritage secret.

Rien de tout cela n'était la faute de Vander. Elle s'était imposée à lui.

Pourtant, il s'était montré si généreux au lit. Quel homme lui aurait pardonné son comportement criminel et aurait consommé leur mariage avec une telle tendresse ?

Vander était un homme bon, il méritait mieux qu'elle. Yeux violets ou pas, sa prochaine duchesse devrait être aussi charitable et magnanime que lui.

Mia prit une inspiration tremblante. Il était plus que temps de mettre les choses au point. Elle ne pouvait continuer à multiplier les erreurs, d'autant qu'à présent, Charlie ne risquait plus rien du côté de sir Richard.

Elle se tourna vers Edward.

— Je ne peux pas vous épouser, lâcha-t-elle. J'en suis sincèrement navrée. Je suis juste... désolée pour tout. À l'époque de nos fiançailles, je ne me rendais pas compte que j'aimais encore Vander, mais depuis que j'ai partagé sa vie, je me rends compte que me marier avec vous serait une tromperie. Un jour, vous trouverez une femme qui vaudra mieux que moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Une lady digne de ce nom, expliqua-t-elle, réprimant un frisson au souvenir de ce qu'elle avait fait avec Vander contre le mur des écuries. Une femme qui sera belle et vous conviendra bien mieux.

Elle avait l'impression d'être un bonimenteur tentant de vendre un cochon trop petit.



— Je n'ai jamais réussi à vous convaincre de vous regarder dans la glace, soupira Edward en secouant la tête.

Mia baissa les yeux. La conception qu'avait Mme Dubois d'un corsage se limitait apparemment à un corset avec un peu de tulle autour.

— Il ne s'agit pas seulement de votre buste, précisa-t-il du ton détaché de l'érudit, même s'il est magnifique. Tout en vous est exquis, Mia : votre esprit, votre rire, votre visage, votre corps.

Elle se sentit rougir.

— Jamais vous ne m'avez fait de pareils compliments, s'étonna-t-elle.

— J'ai eu tout le temps de réfléchir en prison.

Elle frémit à la pensée des épreuves qu'il avait traversées.

— Ce mariage est bel et bien derrière vous, Mia, reprit-il en s'emparant d'une de ses mains qu'il porta à ses lèvres. Épousez-moi et nous élèverons Charlie dans une maison pleine de livres et d'enfants, et de ce genre d'amour qui prospère et s'approfondit.

Elle s'arracha un sourire tremblant.

— Cela semble merveilleux. Mais je ne peux vous épouser. Je vous aime, mais... davantage comme un frère.

Edward se rembrunit.

— Vos sentiments peuvent vous paraître fraternels pour l'instant, mais je vous assure qu'avec le temps, un lien différent se tissera entre nous.

La prison l'avait changé. Il était plus musclé, et il y avait en lui quelque chose de farouche qui n'existait pas autrefois. Mais en dépit de son nez cassé, il demeurait séduisant.

— Ne me donnez pas votre réponse maintenant, continua-t-il. Le moment est mal choisi pour prendre des décisions.

— Très bien.

Elle avait l'impression d'être une bouilloire au bord de l'ébullition. Aux larmes qui bouillonnaient en elle s'ajoutait la colère.

Vander ne lui avait certes pas épargné les remarques déplaisantes, mais elle avait aussi eu droit à des compliments. Grâce à lui, elle s'était sentie belle. Il avait ri de ses plaisanteries, et ne l'avait pas regardée de haut lorsqu'elle lui avait avoué ne faire qu'une avec Lucibella. Loin de là.

Son père et son frère ne montraient que dédain pour ses romans. Edward, lui, la soutenait, mais avec indifférence. Vander se moquait peut-être de ses personnages, mais il l'avait toujours écoutée avec intérêt et s'était autorisé quelques suggestions, même si aucune n'était exploitable.

Avec lui, elle se sentait douée. Et chérie.

Mais tout cela n'était que mensonge.

S'inclinant vers elle, Edward captura ses lèvres. Avant qu'elle puisse l'arrêter, il approfondit son baiser. Pétrifiée, elle le laissa faire. Mais elle ne ressentait strictement rien. Edward s'était évadé de prison pour la retrouver et elle, l'ingrate, n'éprouvait pour lui rien d'autre que de l'affection.

Elle avait cru autrefois que l'amour pouvait éclore après le mariage. Mais son amour pour Edward ne serait jamais un incendie de forêt qui ravage tout sur son passage. Jamais il ne la dépouillerait de ses illusions sur elle-même et le monde, la mettant à nu. Jamais il ne susciterait en elle cette passion capable de l'embraser tout entière.

Plus jamais elle ne connaîtrait ce miracle.

Les larmes jaillirent, irrépressibles.

## 31

Après le départ de Reeve avec sa duchesse, Vander envoya un message à Thorn l'informant de la miraculeuse réapparition de l'ex-fiancé. Puis il alla chercher Charlie dans sa chambre pour une nouvelle leçon d'équitation.

Tout l'après-midi, son pupille lui parut abattu, même s'il retrouva un peu de joie de vivre quand Vander l'autorisa à faire trotter Lancelot pour la première fois. Plus tard, ils pansèrent le cheval ensemble et le duc lui montra comme déloger les cailloux d'un sabot.

Une chose en amenant une autre, ils finirent dans l'atelier du forgeron du domaine. Charlie ne fut pas effrayé par l'odeur âcre ou les braises ardentes – Mia, elle, aurait poussé des cris d'orfraie si elle avait vu le trou laissé dans la veste de son bien-aimé neveu par une étincelle.

Quand Vander eut expliqué ce qu'il avait en tête, le forgeron prit la béquille de Charlie et, sous leurs yeux, y inséra une petite dague. Sans doute Mia n'approuverait-elle pas non plus cette initiative.

Sur le chemin du retour, Vander hissa Charlie sur ses épaules. Un bras frêle autour de son cou, le garçon ne cessa de discuter de chevaux et de forgerons. Il avait décrété qu'il voulait devenir forgeron. Vander ne lui fit pas remarquer qu'il était impossible de renoncer à un titre héréditaire et aux biens afférents pour embrasser ce métier. Lui-même était la preuve vivante qu'un aristocrate n'était pas condamné à déambuler dans les salles de bal.

— Je pourrais fabriquer des béquilles pour des gens comme moi, suggéra Charlie.

— En acier ? Elles feraient un raffut infernal sur les pavés.

— Mais le bois n'est pas assez solide. Une béquille en acier, on peut la faire tournoyer et arracher la tête de quelqu'un, argumenta Charlie avec délectation.

C'était un garçon à cent pour cent.

Tandis qu'il continuait de bavarder gaiement, Vander songea que sir Richard Magruder lui avait gâché la vie aussi sûrement que s'il lui avait arraché la tête avec une fichue béquille en acier. Il avait l'intention de lui rendre une petite visite cette nuit même.

— Tante Mia dit que nous rentrons à Carrington House, lâcha Charlie à brûle-pourpoint, les doigts serrés sur la tignasse de Vander pour garder l'équilibre.

— En effet. Mais vous me rendrez de fréquentes visites. Tous les jours, quand vous ne serez pas à l'école.

— C'est vrai ?

Vander pressa les jambes qui pendaient contre son torse.

— Je tiens trop à vous, Bigleux.

— Je ne suis pas bigleux ! piailla Charlie.

— Je me prépare pour quand vous le serez.

Charlie lui tira les cheveux.

— Je veux vivre ici avec vous. Je veux aller aux écuries tous les jours.

Vander fit passer le garçon par-dessus sa tête et le déposa sur le sol. Puis il s'accroupit devant lui.

— Vous devez aller en pension, Charlie. Vous serez à Eton avec d'autres garçons, mais vous aurez davantage de chance qu'eux, car vous aurez deux pères : M. Reeve et moi.

Charlie fit la moue.

— C'est un homme bon, assura Vander, exécrant chaque mot. Votre tante Mia sera son épouse. Mais n'oubliez pas que votre propriété jouxte mes terres. Nous nous verrons souvent.

Charlie s'avança vers lui et, avec la spontanéité de l'enfance, noua les bras autour de son cou sans mot dire.

Vander ne dit rien non plus.

Au bout d'un moment, ils se remirent en route. Ils parlèrent de nouveau du forgeron, qui était le cœur d'un grand domaine. Charlie aurait besoin de savoir ces choses.

Vander avait le sentiment que les professeurs ne savaient pas gérer un domaine. Pourquoi le devraient-ils d'ailleurs ?

— Un bon forgeron dirait qu'un travail bien fait est un travail qu'on ne revoit jamais, apprit-il à Charlie.

Il gardait un œil sur lui au cas où il commencerait à montrer des signes de fatigue. Mais sa jambe s'était visiblement renforcée ; et en une semaine seulement.

Ils retournèrent aux écuries et y restèrent jusqu'à l'arrivée de Thorn. Ce dernier ne dit pas un mot sur ce qui était arrivé. Tous trois bouchonnèrent Jafir, puis mangèrent des sandwiches au jambon avec les palefreniers tout en discutant horaires d'entraînement et autres questions cruciales.

Dès que Charlie fut parti avec Susan, Vander expliqua la situation à son ami.

— Sir Richard a fait jeter en prison le fiancé de Mia, Reeve, sous de fausses accusations. Celui-ci était sur le point d'être transféré à Botany Bay quand il s'est évadé.

— Reeve ? Edward Reeve, l'inventeur de la presse à papier dont je t'ai parlé ?

Vander acquiesça.

— Je n'ai jamais su le nom du fiancé de ton épouse.

— Elle ne le sera plus longtemps, bougonna Vander en entrant dans le manoir. Elle deviendra celle de Reeve, ce qui est dans l'ordre des choses.

— D'accord.

Il y avait dans la voix de Thorn une réserve que Vander choisit d'ignorer.

— Sir Richard ? s'enquit son ami en le suivant dans sa chambre.

Vander hocha la tête. L'heure était venue. Il se déshabilla, puis enfila une chemise noire et des pantalons noirs ajustés.

— Mes vêtements sont suffisamment sombres, mais ma chemise ne fera pas l'affaire. En aurais-tu une noire à me prêter ? demanda Thorn.

— C'est dangereux. Ta femme attend un enfant.

Thorn lui adressa un sourire carnassier en guise de réponse, et après une hésitation, Vander lui lança une chemise identique à la sienne. Thorn sortit ensuite chercher les pistolets qu'il avait laissés dans sa voiture, tandis que Vander récupérait ses Bennett & Lacy dans l'armoire à fusils. Rehaussés des armoiries ducales en argent, ils étaient trop ornements à son goût, mais ils visaient juste.

Avec des montures rapides, il leur faudrait environ une heure pour rejoindre le domaine de sir Richard. Et s'il y avait une chose que les Écuries Pindar pouvaient fournir, c'étaient des chevaux rapides.

Vander avait d'abord pensé prendre sa monture habituelle, mais dans le couloir central du haras, il entendit un hennissement étouffé. La tête de Jafir apparut par-dessus la porte de son box. Il y avait dans son regard de la tristesse. Mia n'était pas venue le voir avant son départ.

— Sellez Jafir, ordonna-t-il à Mulberry. Et Ajax pour M. Dautry.

— Vous êtes sûr pour Jafir, Votre Grâce ? Il a encore tendance à s'effaroucher à la moindre occasion.

Mulberry avait compris que quelque chose se tramait – avec les pistolets glissés dans le ceinturon du duc, il ne fallait pas être grand clerc pour le deviner.

— Il sera parfait, assura Vander.

Il sentait d'instinct que l'étalon avait connu l'amour en Arabie, et l'avait perdu. Il en avait connu un autre ici, et l'avait aussi perdu. Il venait de remporter sa première course. Jafir avait grandi.

Une demi-heure plus tard, ils filaient à travers champs. Jafir répondait à la moindre pression des rênes ou des talons de Vander comme s'il était né avec un homme sur le dos.

La lune se levait quand Vander ralentit. Derrière lui, Thorn l'imita. Les chevaux respiraient bruyamment, mais les oreilles de Jafir s'agitaient, preuve qu'il prenait plaisir à galoper dans la nuit.

Ils atteignirent bientôt la lisière du domaine de sir Richard. Ils traversèrent sans bruit les bois environnants, puis s'arrêtèrent au bord d'un talus herbeux. Vander mit pied à terre.

— Tranquille, souffla-t-il à Jafir en l'attachant à un arbre.

Thorn fit de même avec Ajax, et ils se fauilèrent dans un bosquet de frênes. Sir Richard devait faire garder sa propriété, Vander en aurait mis sa main au feu. Cela dit, vu la quantité d'ennemis qu'il avait, c'était logique. Et en effet, lorsqu'il s'approcha, il distingua une silhouette devant le portique en façade comme la lune sortait à demi de derrière un nuage.

Thorn lui toucha le bras et désigna du menton l'ombre d'un homme adossé au pignon. Il devait y en avoir encore au moins deux autres dans le renforcement de la porte d'entrée.

À cet instant, la lune émergea complètement et Vander vit le visage du garde à l'entrée. Il avait cette expression cruelle d'un homme capable de tuer pour une peccadille.

Vander fit un geste de la main parallèle au sol et Thorn approuva du chef. Ils s'assirent sur le sol, le dos appuyé contre un tronc, et attendirent que se produise un événement dont ils pourraient tirer parti.

Une heure durant, ou peut-être plus, un silence complet régna. Des nuages de plus en plus nombreux traversaient le ciel, dissimulant la lune plus souvent qu'à son tour. Le garde à l'entrée se soulagea du haut des marches, mais personne ne fit de ronde autour de la maison. En fait, aucun des hommes ne changea de place ; Vander en conclut que sir Richard ne redoutait pas une effraction à l'arrière.

Non, ceux qui menaçaient entraient par la porte principale, sans doute parce qu'il escroquait des hommes comme M. Bevington, un honorable gentleman qui ignorait comment lutter contre un scélérat.

Vander esquissa un sourire. Thorn et lui n'appartenaient décidément pas à cette catégorie.

Thorn avait grandi dans la rue, et Vander avait beaucoup appris de lui. De son côté, il avait eu pas mal d'occasions d'exercer ses talents dans le monde sans pitié des courses hippiques où un propriétaire en mauvaise posture n'hésitait pas à engager des malandrins pour éliminer discrètement la concurrence, ou ouvertement, par la violence.

Il toucha le bras de Thorn et tous deux se levèrent. Ils gagnèrent sans bruit l'arrière de la maison. Comme Vander le soupçonnait, personne ne semblait y monter la garde. Mais alors qu'ils s'apprêtaient à traverser la cour, il distingua une silhouette contre le muret qui entourait le potager. Sir Richard avait aussi couvert ses arrières apparemment.

La lune émergea et ses rayons pâles éclairèrent le visage de... Reeve. Vander grommela un juron, et les deux hommes sortirent de l'ombre pour le rejoindre.

Reeve portait une chemise miteuse, sans doute celle qu'il avait derrière les barreaux, supposa Vander, et des pantalons de cuir comme ceux des forgerons.

Un frisson secoua Vander ; il éprouvait une haine viscérale à l'endroit de l'homme qui lui avait ravi sa femme.

Reeve ne parut nullement surpris de les voir. D'un signe de tête, il indiqua la lumière au premier étage. Vander prit les choses en main. Il doutait qu'un professeur eût l'habitude d'entrer par effraction

dans une maison, pourtant Reeve se glissa dans l'ombre tel un cambrioleur aguerrri. Bien sûr, c'était pour lui un jeu d'enfant comparé à son évvasion d'une des prisons les mieux gardées d'Écosse.

L'une des fenêtres de l'office était entrebâillée, probablement pour évacuer la chaleur des fours. Vander l'ouvrit et enjamba le rebord. Un instant plus tard, il plaquait la main sur la bouche du cireur de chaussures.

Les grands yeux qui le fixaient étaient plus excités qu'apeurés. Vander attrapa un torchon sur la table et bâillonna le garçon.

Les trois hommes tendirent l'oreille. Il y avait de l'agitation dans l'air. Le maître des lieux était réveillé, Vander l'aurait parié. Sans doute avait-il appris que Reeve s'était échappé. Sans doute aussi préparait-il sa fuite : seul un imbécile imaginerait qu'il n'y aurait pas de représailles, et sir Richard était tout sauf un imbécile.

À pas de loup, Thorn et Reeve suivirent Vander dans le couloir de service qui menait au vestibule. Les gardes qui se trouvaient sûrement dans l'entrée étaient certes entraînés au combat, mais ils ne s'attendraient pas à une attaque-surprise par-derrière.

Tous trois firent irruption comme un seul homme dans le vestibule. Il y eut un craquement quand Vander fit tomber l'un des gardes à genoux d'un violent coup de poing, un cri étouffé lorsque Reeve en maîtrisa un deuxième, puis des bruits de lutte avant que Thorn assomme le troisième avec la crosse de son pistolet. Ils les ligotaient quand des pas se firent entendre à l'extérieur. De toute évidence, le garde sur le perron avait été alerté par le tapage.

Il ouvrit la porte d'entrée à la volée. La lune éclaira un instant ses traits grossiers, sa bouche flasque, puis Vander fondit sur lui et l'envoya au sol d'un uppercut bien placé. Il crut d'abord que Reeve venait l'aider à le ligoter, puis il entendit le sifflement d'une dague quittant son fourreau.

— Que diable faites-vous ? grogna-t-il, agrippant le poignet de Reeve.

Celui-ci crispa les mâchoires, mais ne résista pas.

— Ce gueux a abattu deux de mes valets, m'a assommé et fait jeter en prison. Il m'a empêché de me rendre à mon propre mariage.

— Laissez les autorités s'occuper de lui.

S'il était arrivé à Vander de faire justice lui-même, jamais il n'avait vu un homme se faire tuer de sang-froid ; et il n'avait pas l'intention de voir cela maintenant.

— Le prix à payer pour un meurtre est trop élevé, ajouta-t-il.

Reeve soutint son regard un moment.

— Il a poignardé mon messenger de treize ans dans le ventre. J'ai appris hier soir que le malheureux avait succombé après une interminable journée d'atroce agonie. Cet homme est un monstre.

— En le tuant, vous risquez d'en devenir un vous-même.

Quand Vander lut sur ses traits que Reeve était revenu à la raison, il le lâcha.

Ils gravirent l'escalier en silence. Si Vander haïssait sir Richard Magruder, Reeve, lui, était animé d'une détestation ardente qui le dévorait de l'intérieur. La cupidité de sir Richard avait coûté la vie à ses domestiques, et il avait été à un cheveu de perdre la sienne, ainsi que la femme qu'il aimait.

Cette même cupidité avait offert à Vander les plus beaux jours de son existence. Elle lui avait donné Mia. Même pour si peu de temps, cela en valait la peine. Il laissa passer Reeve devant lui, lui cédant le droit à la vengeance.

Quel que soit le châtimeut que son rival ferait subir à sir Richard, il l'accepterait.

Le temps d'arriver en haut des marches, c'était comme si le choc du retour de Reeve s'était évaporé. Une vérité toute neuve le frappa de plein fouet : en dépit des similitudes avec le destin de son père, il ne pouvait vivre sans Mia.

Elle était à lui. Pour le meilleur ou pour le pire.

Il resta sur le seuil du bureau, tandis que Reeve rouait le triste sire de coups avec sang-froid et méthode.

La tête ailleurs, Vander admit soudain ce qu'il ne s'était jamais autorisé à considérer : Mia était sa vie. En quelques jours à peine, elle s'était insinuée dans son âme et, pour la première fois de son existence, le monde lui avait semblé en ordre.

Au diable, le passé, et la liaison de leurs parents. Il refusait de renoncer à elle sans se battre. S'il se voyait ainsi rattrapé par le destin tragique de son père, tant pis. Il n'en avait cure. Il avait été stupide de jeter l'éponge.

Il s'en alla sans un mot pour Magruder, dont il se contrefichait.

Mia était exaspérante et emportée. Les désaccords entre eux seraient probablement nombreux. Elle courtiserait le scandale, monterait à cheval les yeux fermés et écrirait des histoires dans lesquelles les hommes tombaient à genoux à tout bout de champ.

Chaque soir, il se coucherait en la désirant féroce. Et chaque matin se lèverait repu.

Il ne restait plus qu'à la convaincre qu'elle était née pour vivre avec lui. Il devait à tout prix la récupérer, la reprendre à Reeve. Lui faire comprendre que c'était lui qu'elle aimait, et uniquement lui.

Lorsque la voiture arriva au Mignon de la Reine, l'auberge la plus proche du domaine de sir Richard, Mia avait pleuré tout son soûl. Sa gorge était douloureuse, mais elle n'avait plus une seule larme à verser.

Elle gagna sa chambre, à l'étage, des questions plein la tête. Pourquoi n'était-elle jamais assez bien ? Son père, son frère, et maintenant Vander... Pour eux trois, elle avait été la cinquième roue du carrosse : insignifiante, facilement congédiée. Son père n'avait jamais eu beaucoup d'amour à lui donner, occupé qu'il était à poursuivre sa duchesse adultère de ses assiduités. Son frère éprouvait de l'affection pour elle, pourtant, il n'avait pu se résoudre à lui confier son fils.

Quant à Vander...

Il avait certes apprécié sa compagnie, surtout au lit. Mais il n'était pas tombé amoureux d'elle. Elle n'avait été qu'un jouet dont il avait profité quatre nuits avant de le jeter.

Perdre Vander n'aurait pas été si douloureux si elle n'avait pas cru sincèrement qu'il commençait à éprouver des sentiments pour elle.

Quoique pour être tout à fait honnête, sa souffrance ne serait pas aussi vive si elle n'avait cessé de donner à Vander le rôle du héros. Dans les romans de Lucibella Delicosa, *Vander* se précipitait toujours à la rescousse de sa belle, *Vander* épousait toujours une couturière de basse extraction après que l'amour eut triomphé des coups du sort – et cela aurait inclus le fait d'être petite et ronde, si elle s'était risquée à créer pareille héroïne.

Un rire amer lui échappa tandis qu'elle se laissait choir dans un fauteuil. Le véritable Vander n'avait même pas essayé de la convaincre de rester.

Elle n'était qu'une idiote qui devait cesser de se bercer d'illusions et de rêver d'un amour romantique qui n'existait que dans son imagination. Vander avait raison : leurs parents entretenaient une liaison sordide qui avait entaché la réputation de leur entourage. Celle-ci n'avait rien d'honorable ni de beau. Au mieux, elle était pitoyable. Au pire, méprisable. Quant aux années gâchées à décliner son amour pour Vander sur tous les tons, en poésie et en fiction, c'était tout aussi pitoyable. Et méprisable.

Ironie suprême, *Une allure d'ange* devait être écrit, quand bien même elle avait le cœur en miettes. Il lui fallait subvenir aux besoins de Charlie et aux siens lorsqu'ils sillonnaient la Bavière.

Elle se rafraîchissait le visage quand un valet monta sa malle et son manuscrit, ainsi qu'un mot d'Edward qui s'excusait de ne pouvoir se joindre à elle pour le dîner. Sans doute mijotait-il une sorte d'offensive à l'encontre de sir Richard. Mia ne put se résoudre à s'inquiéter pour l'oncle de Charlie. Il méritait tout ce qui lui arriverait.

Elle demanda qu'on lui monte un plateau dans sa chambre et entreprit de relire son manuscrit tout en mangeant, raturant une ligne ici ou là. Elle constatait, effarée, à quel point ses stupides rêves de gamine formaient le fondement de son roman, le passage le plus flagrant étant celui où Frédéric, à genoux, jurait aimer Flora pour sa beauté intérieure.

L'espace de quelques minutes, Mia joua avec l'idée de jeter les pages au feu – notes et fragments de dialogues compris.

Puis elle se ravisa. Si elle avait perdu sa foi en l'amour, ses lecteurs avaient besoin de ses romans, surtout ceux qui étaient dans l'affliction. Il leur fallait continuer à croire aux contes de fées auxquels elle-même ne croyait plus.

Après le dîner, elle posa les feuillets sur le bureau dans l'angle de sa chambre, régla la mèche de la lampe à huile et se mit à l'œuvre.

Frédéric devait changer. Il tournait trop autour du pot, se montrait trop passif. Quelques heures plus tard, la flamme se mit à vaciller et elle alla demander de l'huile. Mais dans l'intervalle, elle avait métamorphosé Frédéric en un grand gaillard costaud enclin à dire sa façon de penser à Flora – même s'il l'aimait de la tête jusqu'à la pointe de ses orteils délicats.

Au lieu d'écumer les chemins à la recherche de Flora, Frédéric se lança à sa poursuite au galop, les pans de son manteau flottant au vent, penché sur l'encolure de son magnifique coursier couleur de jais. Ou pouvait-elle parler d'étalon ? Un mot peut-être osé pour une lady. Elle entreprit de dresser la liste de mots crus qu'elle voulait définir précisément. Un dictionnaire de la langue vulgaire n'avait-il pas été rédigé par un certain Grose ? À l'évidence, il lui en fallait un exemplaire afin de peaufiner des personnages plus réalistes.

Elle fouillait dans sa mémoire à la recherche d'autres mots interdits aux jeunes filles quand une jambe apparut soudain sur le rebord de sa fenêtre. Elle n'eut pas le temps d'émettre le moindre son que Vander se matérialisait devant elle.

Lâchant sa plume, Mia se leva d'un bond.

— Que faites-vous ici ? articula-t-elle d'une voix sourde.

Il l'avait jetée comme l'eau du bain de la veille et pourtant, à sa vue, son cœur s'emballa stupidement.

Il garda le silence, les yeux rivés sur elle.

— Que voulez-vous ? insista-t-elle.

Il la balaya de la tête aux pieds, l'air furibond.

— Une chemise de nuit pour Reeve, commenta-t-il, ignorant sa question.

Ses paroles lui firent l'effet d'une gifle. Elle n'aurait pas été plus choquée si un passant dans la rue l'avait traitée de catin.

— Cette chemise de nuit était pour mon époux, à savoir vous. Je ne suis pas femme à commettre l'adultère.

Elle aurait voulu crier, mais sa détresse était telle que sa voix la trahit.

Une étincelle de satisfaction s'alluma brièvement dans le regard de Vander.

Mme Dubois lui avait confectionné une chemise de nuit de soie noire qui épousait ses courbes à la perfection. Dans la mesure où elle portait d'ordinaire du coton blanc bordé de dentelle, l'étonnement de Vander était compréhensible.

— Je vous donnerai le nom de ma couturière et vous pourrez en commander une pour votre nouvelle duchesse, rétorqua-t-elle d'un ton aussi glacial que possible.

S'arrachant à sa contemplation, Vander s'avança vers elle.

— Il n'y aura pas de nouvelle duchesse. Vous êtes ma duchesse, la seule.

Avant d'avoir saisi le sens de ses paroles, Mia remarqua l'hématome sur sa pommette ; elle vit aussi que sa chemise était déchirée, par une lame de toute évidence.

— Vous êtes blessé ? s'écria-t-elle.

Elle fit un pas vers lui, s'arrêta.

— Vous êtes allé chez sir Richard ! s'écria-t-elle. Que s'est-il passé ? Edward était là ?



À cette question, le regard de Vander s'assombrit dangereusement. Elle n'avait jamais tremblé devant lui, elle n'allait pas commencer aujourd'hui.

— Oui, Reeve était là, confirma-t-il du bout des lèvres. La dernière fois que je l'ai vu, il était sain et sauf.

Une horrible pensée la frappa soudain.

— Quelque chose est arrivé à Charlie ? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Non. Il a fait du cheval toute la journée et s'est couché épuisé. C'est vous que je suis venu voir.

Mia prit une inspiration tremblante. La panique reflua, remplacée par l'envie frénétique de se protéger. Elle ne survivrait pas à une autre humiliation de la part du duc de Pindar.

— En quel honneur ? parvint-elle à articuler.

Vander repoussa de son front une mèche humide de sueur.

— Je refuse de renoncer à vous.

Le cœur de Mia bondit. Rester avec Vander... vivre avec lui. Dormir dans son lit. Lui faire l'amour nuit après nuit...

Elle retomba brutalement sur terre. Elle n'avait donc pas une once d'amour-propre ? C'était tellement pitoyable de désirer un homme qui lui témoignait aussi peu de respect et de considération. Tout aussi pitoyable que ces romans dont il était l'unique héros, quand bien même elle lui avait donné six noms différents.

— Vous avez changé d'avis bien vite, observa-t-elle, s'essayant à la désinvolture. Et vous comptez en changer de nouveau demain ? Je ne vous imaginai pas aussi inconstant.

Il serra les mâchoires.

— Je ne suis pas inconstant. En fait, je suis le tuteur de Charlie et je compte le rester.

Mia le fixa, incrédule, puis :

— Vous voulez que nous restions mariés à cause de Charlie ?

Quelle humiliation ! Ainsi, son neveu de huit ans était plus cher à Vander qu'elle-même. Jamais elle ne s'était sentie aussi indignée d'être aimée.

— Pas seulement, rétorqua-t-il, et soudain son regard changea. Écoutez, quoi qu'ait fait ma mère, mon père n'a jamais cessé de l'aimer, pas même quand il était à l'asile.

Mia nota, non sans soulagement, que sa fureur lui permettait d'observer la scène avec un certain détachement, comme si elle assistait à une pièce de théâtre.

— Quel rapport avec notre mariage, répliqua-t-elle. Si vous tenez absolument à parler de nos parents, je crois me souvenir que lorsque j'ai évoqué l'amour qui les liait, vous avez traité mon père de salaud qui avait séduit votre mère, et insinué que je ne valais guère mieux. La pomme gâtée ne tombe jamais loin de l'arbre, n'est-ce pas ?

Silence.

— Je n'ai jamais tenu pareils propos.

— Si, mot pour mot.

— Telle n'était pas mon intention.

— Sur le moment, vous étiez sincère !

— Bon Dieu !

Le juron lui échappa comme si le fil ténu de son sang-froid avait fini par céder. Il fit un pas vers elle.

— Toute ma vie, j'ai cru que ma mère avait trahi mon père, articula-t-il. Mais je sais depuis peu qu'en réalité il la frappait.

Mia tressaillit.

— Je l'ignorais. Je... je suis désolée.

— Il l'a blessée si gravement qu'elle n'a pas pu avoir d'autres enfants après ma naissance.

À son ton, Mia devina que c'était la première fois qu'il faisait cet aveu. Et peut-être la dernière.

— C'est épouvantable.

Elle avait donc raison au sujet des animaux miniatures en cristal. Il lui faudrait demander à un domestique d'emballer toutes ces petites familles fragiles.

— Quand Reeve est arrivé, ce matin, j'étais obsédé par l'idée que j'avais épousé une femme éprise d'un autre, comme ma mère.

— Je...

Il franchit la courte distance qui les séparait, referma les mains sur les bras de Mia, et plongea les yeux au fond des siens.

— Je vous ai laissée partir. Pire, je vous ai chassée tant j'étais convaincu que vous en aimiez un autre. Mais à l'instant où votre voiture a disparu à la vue, j'ai compris. Je me trompais. Vous ne l'aimez pas, n'est-ce pas ? C'est moi que vous aimez, duchesse.

Mia voulut nier, mais il se pencha vers elle et s'empara de ses lèvres avec une ardeur qui menaçait de la consumer. Réussissant, Dieu sait comment, à s'arracher à ses bras, elle lâcha froidement :

— Aussi malheureuse qu'ait été l'histoire de nos parents, je crains qu'elle ne change rien à notre situation. Vous et moi ne sommes pas bien assortis. Nous sommes trop versatiles et trop... J'ai commis certains actes qu'aucune dame digne de ce nom ne devrait s'autoriser. Et lorsque vous vous mettez en colère, vous dites des choses que je ne peux pardonner.

— Je peux changer, contra Vander d'un air farouche.

Mia secoua la tête.

— Il ne s'agit pas seulement de cela. J'ai perdu ma dignité en vous faisant chanter, et encore plus quand... hum... eh bien... vous voyez ce que je veux dire. Si nous demeurons mariés, je finirai par perdre le peu d'amour-propre qu'il me reste.

Les traits de Vander se durcirent.

— Rien de ce que nous avons fait ensemble, *rien*, ne devrait vous embarrasser. Ce que nous avons vécu était un cadeau inestimable. Et je n'aurai jamais d'autre duchesse que vous.

— Vous n'avez pas à me dicter mes sentiments ! Vous ne pouvez pas davantage me jeter, puis exiger de me récupérer, tel un vulgaire bagage égaré ! Ce que nous avons partagé ne suffira pas à fonder une union solide. Alors repartez par où vous êtes venu, je vous prie, ordonna-t-elle, l'index pointé vers la fenêtre.

Le visage fermé, Vander l'attira de nouveau dans ses bras. En un éclair, une onde de chaleur dévastatrice envahit Mia. Quand elle voulut protester, il prit sauvagement possession de ses lèvres.

Lorsqu'elle retrouva la raison, de longues minutes plus tard, Mia était cramponnée à son mari et tremblait de la tête aux pieds. Une fois de plus, elle avait succombé à ses instincts les plus vils. Elle ressentit une honte sans nom à l'idée de s'être ainsi abaissée.

Elle repoussa Vander avec force.

— Partez, dit-elle d'une voix brisée. Vous n'avez pas le droit de vous comporter ainsi avec moi. Je mérite un époux qui me respecte !

— Je vous respecte, assura-t-il, le regard si brûlant qu'une flèche de désir la traversa de nouveau.

— Vous me *désirez*, c'est différent. Vous ne me respectez pas comme un gentleman devrait respecter son épouse. Jamais les héros de mes livres ne diraient les horreurs que vous m'avez dites. Ils ne les penseraient même pas. Quoi que vous prétendiez à présent, vous n'avez cessé de me rappeler quelle piètre opinion vous aviez de moi.

Elle s'écarta de lui, comme si, en mettant une distance physique entre eux, elle l'aimerait moins.

— En vérité, enchaîna-t-elle, je ne suis rien de plus qu'un titre à vos yeux – un titre et le corps qui va avec.

La colère raffermi son courage, et dressa entre eux une barrière infranchissable.

— Vous rendez-vous compte que durant notre brève union, vous ne m’avez pour ainsi dire jamais appelée autrement que « duchesse ». Il m’est arrivé de me demander si vous vous souveniez seulement de mon prénom. Preuve ultime de votre indifférence ? Hier, Edward et vous avez renégocié notre mariage sans prendre la peine de m’interroger sur mes sentiments – alors même que j’étais présente.

— Vous vous méprenez. Cela ne s’est pas passé ainsi.

— Ni l’un ni l’autre n’a songé à me demander si je préférerais restée mariée avec vous ou épouser Edward, continua-t-elle sur sa lancée.

La joie et la passion qui brillaient d’ordinaire dans le regard de Mia avaient disparu, au grand désarroi de Vander. Sa femme se tenait devant lui, lui ordonnant de partir, mais il lui était impossible de s’y résoudre. Elle était à lui, que diable. Fort de cette conviction, il la souleva dans ses bras, ignora ses protestations, et la déposa sur le lit. À la seconde où son corps couvrit le sien, il éprouva un délectable soulagement.

— Être avec vous, c’est être chez moi, murmura-t-il avant de déposer un baiser sur son nez, puis sur sa pommette.

Les mots lui manquant, il prit ses lèvres.

Puis son corps. Quand il glissa la main entre eux, il découvrit qu’elle était déjà tout humide de désir. Il la caressa, vit ses yeux se voiler tandis qu’elle l’enlaçait. Alors il entra en elle sans attendre, et leur union se transforma vite en un assaut furieux et magnifique.

Lorsqu’il roula sur le flanc, pantelant, après l’avoir fait jouir à plusieurs reprises, elle se refusa à croiser son regard. Et quand elle se redressa en position assise, le cœur de Vander sombra.

— Ce n’est pas bien, souffla-t-elle.

— Duchesse...

Elle se tourna vivement vers lui.

— Vous voyez ? Même maintenant, vous ne m’appelez pas par mon prénom !

Vander détesta son regard dur et froid. Il s’assit à son tour, encadra son visage de ses mains comme s’il pouvait le réchauffer à son contact.

— Mia, vous *êtes* ma duchesse. C’est le cadeau le plus précieux que j’ai à offrir. Mon nom, mon titre, tout ce qui m’appartient.

Elle ferma un instant les paupières :

— Cela ne suffit pas. J’ai besoin de respect, Vander. Vous n’imaginez pas à quel point. Je dois me respecter moi-même et être respectée. C’est la seule chose que ma famille n’a pas su m’offrir. Et vous non plus.

— Ce n’est pas vrai, assura le duc, s’efforçant d’adopter un ton posé.

Elle attendit, mais les mots ne vinrent pas. Du moins pas ceux qui convenaient.

— À vos yeux, je ne suis pas digne d’amour, reprit-elle dans un soupir. Et comment vous le reprocher ? J’ai écrit ce poème épouvantable, je vous ai fait chanter, je perds la tête dès que vous me touchez. Avec le temps, je finirais par me perdre moi-même.

Elle se leva sans le regarder, et alla enfileur un peignoir.

— Partez maintenant, Vander, s’il vous plaît.

Il se leva, s’approcha et la fit pivoter face à lui sans ménagement.

— Tout ce que vous avez dit est faux. Ce n’est qu’un tas de fadaïses.

Elle laissa échapper un rire amer.

— Je suppose que vous le pensez vraiment.

Se libérant d’un geste sec, elle leva fièrement le menton. Son regard dur avait laissé la place à la colère et à la détermination.

— Mes sentiments ne sont pas des fadaïses, duc. Que vous ne soyez pas d’accord avec moi n’ôte pas toute valeur à mes propos. En fait, vous n’avez fait que confirmer mon point de vue, à savoir que mes

opinions et mes sentiments n'ont aucune importance à vos yeux. Si nous restions mariés, vous auriez toujours le dernier mot quoi qu'il arrive.

Elle était blessée, et Vander avait l'impression que chacun de ses mots était comme une dague qu'on lui enfonçait dans le cœur.

— Je ne vois absolument pas les choses ainsi, protesta-t-il.

Il aurait voulu lui expliquer que... que quoi ? L'éloquence n'était pas son fort, il n'avait jamais eu besoin d'y faire appel.

— Partez, dit-elle d'un ton las. Laissez-moi seule. S'il vous plaît.

Il fit une ultime tentative.

— Je connais votre prénom, Mia, et je ne veux pas vivre sans vous. J'adore être votre époux. Vous êtes à moi.

— Je ne suis à personne, s'emporta-t-elle. Je suis une femme indépendante, Vander. Et je le serai toujours. Je veux divorcer.

Alors qu'il la dévisageait en silence, il eut une révélation. Mia avait raison.

Il ne la respectait pas comme un héros de roman le ferait. Il ne voulait pas mettre un genou à terre pour lui demander sa main ; il voulait la renverser sur le lit et lui faire toutes sortes de choses irrespectueuses. Il voulait passer sa vie à se chamailler avec elle pour un oui ou pour un non, puis passer l'éponge et l'embrasser jusqu'à plus soif.

Il voulait la posséder, manger avec elle, vivre avec elle et mourir avec elle. Déverser sa semence en elle et avoir des enfants – non parce qu'il lui fallait un héritier, mais pour qu'ils fondent une famille ensemble. Pour que quelqu'un ayant les yeux de Mia, son intelligence et son infinie tendresse vive sur ses terres, en Angleterre. Pour que son sang coule dans les veines des futurs ducs de Pindar et contrebalance la folie du sien.

Il opina sèchement et tourna les talons.

Ce ne fut que plus tard, alors que sa voiture s'engageait dans l'allée de Rutherford Park, qu'il réalisa que saint Frédéric n'aurait jamais prononcé le mot « semence », ni même osé le penser, en présence de Flora. En y réfléchissant, sans doute n'aurait-il pas parlé non plus de la posséder.

Ce n'était pas romantique. Ce n'était pas ce que Mia voulait.

Il n'y avait vraiment aucun moyen de sauver leur mariage.

Le lendemain matin, après seulement quelques heures de sommeil, Vander pénétra dans la salle à manger et découvrit Thorn occupé à étaler de la confiture sur un petit pain en lisant un message de sa femme. Thorn et India échangeaient sans cesse des mots, par valet interposé si Thorn était dans son bureau et India dans le salon, à quelques pas de là, ou par coursier s'il se trouvait à Londres et elle, à la campagne.

Vander songea à écrire à Mia, puis se ravisa. L'écrivain, c'était elle.

— India n'est pas contente, annonça Thorn en levant les yeux.

— Tu lui as parlé de ta côte cassée ?

Son ami secoua la tête.

— Uniquement de l'œil au beurre noir. Nous sommes censés assister à une réception royale lundi prochain, et une face cabossée me laissera au rang de « bâtard » plutôt qu'à celui de « gentleman », dit-il avec une évidente satisfaction.

Thorn avait grandi dans la rue et, ce matin, il donnait l'impression de ne l'avoir jamais quittée.

— Pourquoi diable assister à une réception royale ? Ce sera d'un ennui mortel.

— India tente de me réhabiliter.

Vander ricana.

— Elle se plaît dans la bonne société et je l'aime.

Thorn avait dit cela spontanément, comme si son amour était la chose la plus naturelle du monde. Alors que le mot seul donnait à Vander le sentiment d'être un naufragé échoué sur une petite île au milieu d'une mer démontée.

Jusqu'à récemment, il aurait soutenu que son père l'avait profondément aimé. Et pourtant, à en croire Chuffy, le duc avait attenté à sa vie à plusieurs reprises.

Cela ne signifiait pas pour autant que lui-même était incapable d'aimer. Il avait aimé sa mère, même s'il avait coupé les ponts avec elle. Ainsi que son père, en dépit des tempêtes qu'il avait fort à propos oubliées. Il aimait Thorn. Chuffy. Charlie.

Et Mia.

Lorsqu'il disait qu'elle était à lui, qu'il voulait la posséder, il ne faisait rien d'autre qu'avouer son amour, qu'affirmer que jamais on ne pourrait la lui prendre. Il avait la conviction qu'elle avait rassemblé les morceaux épars de son être et l'avait réparé.

— Ainsi donc, je m'apprête à faire mon entrée dans la haute société, poursuivit Thorn, qui ne se doutait pas que l'univers entier de Vander venait d'être chamboulé.

— Que veux-tu dire ? demanda celui-ci, les lèvres pincées.

Comment diable allait-il convaincre Mia qu'il l'aimait ?

— Un titre de chevalier. Mon père y est favorable, je suppose donc que je n'y couperai pas.

Le morceau de jambon que Vander mastiquait avait un goût de sciure. Il était quant à lui certain que la prédiction de Thorn se réaliserait : le duc de Villiers parvenait toujours à ses fins.

Il devait rejoindre Mia. S'agenouiller devant elle s'il le fallait. Lui parler en termes choisis – éviter à tout prix un vocabulaire trop cru.

— Tu as une sale tête, fit remarquer Thorn. Dois-je en déduire que ton épouse n'a pas l'intention de regagner le domicile conjugal ?

— Je compte bien la faire changer d'avis.

— Je crois pourtant me souvenir qu'il y a à peine plus d'une semaine, tu trouvais son chantage scandaleux.

Vander ne prit pas la peine de répondre. Pendant un moment, seul le cliquetis des couverts rompit le silence tandis que les deux amis engloutissaient œufs, tranches de rosbif et de jambon, ainsi qu'une montagne de petits pains.

Vander avait appris voilà fort longtemps qu'un petit déjeuner distingué était réservé aux chiffes molles qui passaient leur journée entre leur voiture et leur sofa. Lui dévorait comme un homme investi d'une mission, ce qui était le cas – la plus importante de sa vie, en l'occurrence.

— J'espère que je ne te ressemblais pas avant mon mariage, reprit Thorn en posant sa fourchette. Vœu pieu, j'imagine... Cela dit, es-tu sûr que la duchesse n'aime pas Reeve ?

— Oui, répondit Vander sans hésiter. Mais elle a décrété que je ne la respectais pas.

Lorsque Mia employait le mot « respect », il la soupçonnait de penser « amour », en réalité. Et lorsqu'il évoquait *sa* duchesse, c'était aussi d'amour qu'il parlait.

— Tu pourrais lui faire remarquer que le chantage n'est pas précisément... commença Thorn, qui se tut comme son ami lui adressait un regard torve. Bien, je suppose que le bon sens est hors de propos. Je vais donc partir du principe que tu t'es essuyé les pieds dessus. Ce qui signifie que tu vas devoir faire un geste vraiment grandiose.

Vander réfléchit. À quoi tenait-il plus que tout, en dehors de Mia ?

— Je pourrais lui offrir Jafir, suggéra-t-il. J'ai commencé à recevoir des offres avant même la fin de sa première course. Il est d'ores et déjà le cheval le plus convoité d'Angleterre.

— Elle n'a que faire d'un cheval, espèce d'idiot.

À cet instant, Chuffy pénétra dans la salle à manger de sa démarche chaloupée et se laissa choir sur un siège. Ses vêtements étaient froissés, et ses cheveux ressemblaient à un nid grisonnant.

— Messieurs, dit-il, le regard trouble, ne défiez jamais le boulanger du village aux fléchettes. Je n'ai pas gagné une seule partie avant la dernière heure, et uniquement parce que je tiens mieux la bière que lui.

— Vander doit reconquérir son épouse, lui annonça Thorn sans le saluer. Si vous avez des idées...

La tête de Chuffy bascula en avant et se posa en douceur sur la table.

— Je ne suis pas sûr que ce soit possible.

Le cœur de Vander se mit à cogner sourdement.

— Mia me déteste à ce point ?

— Non. C'est juste que tu n'arrives pas à la cheville des héros de Lucibella, répondit Chuffy, la voix étouffée par la nappe.

S'il ne s'agissait pas d'une révélation pour Vander, Thorn, lui, fronça les sourcils, l'air déconcerté.

— À la cheville de qui ?

— Mia est une romancière célèbre qui publie sous le pseudonyme de Lucibella Delicosa, lui expliqua Vander. Mon oncle a lu tous ses livres.

— Des romans et Shakespeare. Pas vraiment ton fort, ironisa celui-ci.

— J'en suis conscient, bougonna Vander.

— Comment se peut-il que Vander n'arrive pas à la cheville d'un personnage de fiction ? s'étonna Thorn.

— Il n'a pas l'âme poétique, répondit Chuffy.

C'était exactement la conclusion à laquelle était parvenu Vander.

— Kinross jure qu'il ne se serait pas marié sans un poème de John Donne, déclara Thorn. Tu pourrais en mémoriser un. Ou essayer d'en écrire un toi-même, suggéra-t-il en grimaçant.

— Kinross, le duc écossais ? fit Vander. J'ai beaucoup de mal à l'imaginer récitant de la poésie.

— Il m'a pourtant affirmé qu'il devait son bonheur conjugal à Donne.

— La poésie serait un bon début, admit Chuffy en se redressant, quoiqu'il donnât l'impression de risquer de s'affaler dans le beurre à tout moment. Mais il n'y a pas que cela. Dans les romans de Lucibella, le héros se distingue toujours par un acte d'une extraordinaire bravoure. Dans celui que Mia écrit en ce moment, Frédéric sauve Flora d'un péril mortel.

— Frédéric est un fieffé crétin, répliqua Vander d'un air sobre, ce qui ne l'empêcha pas de poser la question qui allait de soi. Comment s'y prend-il ?

— Il va sans doute l'arracher d'un orphelinat en feu ou quelque chose de ce genre, suggéra Thorn.

— Non, des griffes d'un tigre, rectifia Chuffy avant de se lever en titubant.

À un moment ou à un autre, il avait perdu sa cravate, et il portait son gilet à l'envers.

— Je monte me coucher, marmonna-t-il.

— Le tigre arrive à la fin du roman ? voulut savoir Thorn.

— Flora s'enfuit du château hanté, mais le vil lord Plum est furieux qu'elle ait repoussé ses avances – alors qu'il séquestre son épouse dans le grenier – et lâche sur elle le tigre mangeur d'homme à demi affamé qu'il garde dans une cage dans la cour de son château.

Chuffy avait débité son histoire sans reprendre son souffle.

— Et qu'en est-il du passage héroïque ? s'enquit Vander.

— Frédéric voit sa bien-aimée sur le point de se faire dévorer par le tigre et se précipite dans la cour pour distraire celui-ci. Au moment où l'animal fonce sur lui, il sort un arc et le tue. J'ai tenté de convaincre Mia qu'un pistolet serait mieux, mais elle trouve les flèches plus romantiques.

Un silence s'ensuivit, tandis que Vander (et sans doute Thorn) s'efforçait d'imaginer cet enchaînement de situations singulièrement improbables.

— Cela semble un peu mélodramatique, admit Chuffy, sur la défensive. Mais c'est parce qu'aucun de vous deux ne connaît ce genre. Je vous assure que les lecteurs de tout le royaume trembleront de terreur en lisant cette scène.

— Malheureusement, il y a pénurie de tigres dans le Berkshire, souligna Thorn. Vander ne pourra donc pas reproduire ce palpitant dénouement.

— Dans l'un des romans les plus populaires de Mia, *Esméralda*, le méchant bondit d'un étalon sur le carrosse de l'héroïne qui finit dans la rivière, expliqua Chuffy, plus alerte. Le héros – ce serait toi, Vander – plonge dans les eaux glaciales afin de sauver l'héroïne et l'attrape alors qu'elle commence à couler.

— Ridicule, grommela Vander en se levant.

— Alors écris ton propre dénouement, mon neveu ! rétorqua Chuffy. Le Duc, la Duchesse et l'Orphelin ! Vendu en édition de luxe doré à l'or fin.

— Si je puis me permettre, tu ferais mieux d'apprendre un poème, suggéra Thorn. Essaie quelque'un de moins connu que John Donne ; qui sait, tu pourrais même réussir à le faire passer pour une de tes œuvres.

— Tu m'imagines vraiment tombant à genoux et récitant un poème ?

Thorn et Chuffy le contemplèrent sans mot dire, et Vander sut ce qu'ils voyaient : un grand gaillard qui n'avait rien d'un duc. Au mieux, son sourire était féroce ; au pire, il était carrément menaçant.

Il n'avait jamais lu un roman de Lucibella, mais il avait passé des années à écouter Chuffy les lui raconter avec animation. Une idée germa dans son esprit.

Il allait devoir solliciter l'aide de Charlie.



Mia se leva à 4 heures du matin pour écrire. Les mots lui venaient aisément, comme si on avait ouvert les vannes d'un barrage.

Flora se révélait étonnamment pragmatique. Après quelques rencontres avec le spectre d'une jeune mariée qui errait en pleurs dans le château après avoir été éconduite en 1217, elle était parvenue à la conclusion que pleurer Frédéric sa vie durant serait un beau gâchis.

À midi, Charlie manquait tellement à Mia qu'elle décida d'aller le chercher et de regagner Carrington House. Sir Richard ne représentait plus une menace, devinait-elle. Au rez-de-chaussée, l'aubergiste l'informa qu'Edward l'attendait dans leur salle à manger privée où le déjeuner serait servi d'ici à quelques minutes.

— Bonjour, le salua-t-elle en franchissant le seuil.

Edward se leva aussitôt, s'inclina et lui baisa la main.

— Vous serez heureuse d'apprendre qu'un sir Richard quelque peu cabossé se trouve désormais entre les mains du juge de paix, en attendant les assises, lui apprit-il en la guidant jusqu'à un siège.

Une héroïne de Lucibella aurait défailli d'horreur en apprenant que sir Richard avait été corrigé physiquement ; Mia, quant à elle, trouvait le châtement mérité.

— J'en suis heureuse, en effet, confirma-t-elle. Plus rien ne m'empêche d'aller chercher Charlie, je suppose. Je souhaiterais que nous nous réinstallions à Carrington House sans délai.

Franchir le seuil de la demeure de Vander pour ne plus y revenir serait une épreuve, elle le savait, mais elle devait être forte. Elle était une femme indépendante, se répéta-t-elle pour la centième fois. Elle n'était pas qu'un titre : duchesse, épouse, fille ou sœur.

Elle était Mia, et Lucibella aussi. Et la mère de Charlie. Cela devrait lui suffire.

Après le repas, Edward alla régler l'aubergiste, et elle se dirigea vers la porte qui donnait dans la cour tout en nouant son bonnet. Elle venait à peine de sortir qu'elle entendit un hennissement familier. Un grand sourire lui vint aux lèvres.

— Pour l'amour du ciel ! s'exclama-t-elle, tandis que Jafir caracolait vers elle. Que diable fais-tu ici ?

Il paraissait extrêmement fier de lui. Avant qu'elle ne pût l'en empêcher, il saisit son bonnet entre ses dents et recula en l'agitant comme s'il s'agissait d'un jeu.

Bien qu'il fût sellé et les rênes enroulées autour du pommeau, il n'y avait personne en vue.

— Où est Vander ? demanda-t-elle au cheval, s'attendant presque qu'il réponde.

Jafir lâcha le bonnet et revint vers Mia qui lui caressa les naseaux en balayant la cour d'un regard circulaire. Elle était déserte à l'exception d'une voiture stationnée tout au fond, gardée par un cocher somnolent. Où étaient donc passés les palefreniers et les coursiers qui flânaient d'ordinaire, attendant leur prochaine mission. Elle plissa les yeux. Ce cocher qui ronflait ressemblait fort à Mulberry.

— Vander ! appela-t-elle.

Un éclat de rire enfantin lui répondit, et Charlie bondit par la portière ouverte. Jafir poussa un hennissement approbateur.

— Mon ange ! s'exclama-t-elle, les bras tendus. Que fais-tu ici ?

Charlie s'élança sur les pavés, le visage radieux.

— Nous sommes venus vous chercher pour vous ramener à la maison ! cria-t-il.

— Nous ? Le duc est avec toi ? demanda Mia avant de déposer un baiser sur le front de son neveu.

— Je dois vous réciter un poème, annonça-t-il en l'étreignant. Sa Grâce et moi, nous l'avons écrit ensemble. Je vais le déclamer à la manière des orateurs romains.

Le souffle coupé, Mia vit Vander descendre de la voiture. Elle reporta vivement les yeux sur Charlie, qui avait grimpé sur la marche de granit devant l'entrée de l'auberge et s'était tourné vers la cour.

Il commença à déclamer avec la majesté d'un jeune lord faisant une déclaration de la plus haute importance à ses compatriotes et au monde.

— Les roses sont rouges, les violettes sont bleues...

Soudain, un bras émergea de l'ombre et s'enroula autour de sa gorge. Mia poussa un hurlement, tandis qu'un sir Richard, ensanglanté et échevelé, poussait Charlie devant lui avec brutalité. Il tenait un poignard contre la gorge du garçon. L'aristocrate distingué avait disparu, remplacé par un prédateur au regard féroce.

Du coin de l'œil, Mia vit Vander faire un pas prudent vers eux. Tout à fait réveillé, Mulberry sauta de son siège.

— Sir Richard, qu'est-ce qui vous prend ? cria-t-elle dans l'espoir de détourner son attention des deux hommes.

— Oh, j'ai juste l'intention de tuer ce petit morveux ! répondit-il avec son accent cultivé, comme s'il parlait du temps qu'il faisait.

— Tante Mia, articula Charlie d'une petite voix, ses grands yeux rivés sur elle.

Un cri monta dans la gorge de Mia, qu'elle s'efforça de réprimer.

— Un meurtre est une solution quelque peu extrême, non ? lança Vander, qui avait rejoint Mia.

Mulberry, lui, s'efforçait de faire discrètement le tour de la cour afin d'approcher l'agresseur par derrière.

— C'est lui le responsable de tout, cracha sir Richard. Je dois quitter ce maudit pays à cause de cet estropié demeuré qu'on aurait dû noyer à la naissance.

Il secoua Charlie et le couteau s'approcha dangereusement de sa gorge.

— Non ! fit Mia qui s'avança en trébuchant. C'est moi qui suis responsable. Tout est ma faute. Par pitié, lâchez Charlie !

En réponse, sir Richard tira la tête de l'enfant en arrière, plaçant le tranchant de son poignard sous son menton. Mia entendit la béquille de Charlie heurter les pavés, même si elle n'osa pas quitter des yeux le visage de sir Richard.

Il était encore pire qu'elle ne l'avait imaginé : cet homme était fou à lier.

— Pourquoi Charlie ? croassa-t-elle. C'est votre neveu ! Il ne mérite pas un tel sort !

— *Maintenant !* aboya Vander.

Sous le regard effaré de Mia, le bras droit de Charlie décrivit un arc de cercle, et la petite dague qu'il serrait dans sa main se planta dans le bras de sir Richard. Sans doute ne parvint-il qu'à le piquer, cependant, la lame du poignard vacilla, offrant à Vander la seconde dont il avait besoin. Bondissant en avant, il arracha Charlie à l'étreinte de son agresseur.

Ce dernier hurla et se jeta sur eux, envoyant Mia voler sur les pavés. Charlie était déjà à l'abri derrière Vander qui arborait une expression si sauvage que sir Richard se pétrifia.

Mais à l'instant où Mulberry s'élançait à la rescousse, sir Richard vira brusquement à gauche, agrippa le pommeau de la selle de Jafir, et se propulsa sur son dos avant de s'enfuir au grand galop. Débitant un flot de jurons, Mulberry se rua hors de la cour.

— Il a volé Jafir ! cria Charlie, la voix vibrante d'indignation.

— Il ne le gardera pas longtemps, assura Vander, qui vint aider Mia à se relever avant de l'envelopper de ses bras.

Elle se laissa aller contre son torse, paupières closes. Il lui sembla qu'il déposait un baiser sur ses cheveux.

— Ne vous inquiétez pas pour Jafir, Charlie, reprit Vander. Sir Richard essaiera de le vendre quand il arrivera sur la côte, mais j'offrirai une récompense si énorme qu'il se retrouvera avec la moitié des hommes du royaume à ses trousses.

Un bruit de bottes résonna sur les pavés.

— Nom de Dieu, j'espère que ce n'était pas Magruder, grogna une voix.

Mia rouvrit les yeux.

— Charlie est trop jeune pour entendre ce genre de langage.

— Pardonnez-moi, dit Edward qui s'était rembruni en la voyant dans les bras de Vander.

— Sir Richard a le juge de paix du Berkshire dans sa poche, fit le duc. Ce qui n'explique pas comment il a su où nous trouver.

— C'est moi qu'il cherchait, j'imagine, dit Edward. Il m'a menacé à plusieurs reprises, la nuit dernière. Après son arrestation, j'ai dit au shérif que j'étais descendu à l'auberge au cas où je devrais témoigner.

Mulberry revint en courant.

— Il a pris la route de Douvres, annonça-t-il, haletant. Il va tenter de rejoindre la France.

Vander hocha la tête, puis se tourna vers Edward.

— Si vous voulez m'excuser, monsieur Reeve, j'aimerais emmener mon épouse faire une courte promenade.

Le silence s'étira.

— Faites, répondit finalement Edward, le ton neutre mais le regard morne. Charlie, mon grand, et si vous veniez à l'intérieur avec moi ?

— Vous avez vu comment j'ai poignardé sir Richard ? s'écria le garçon, qui ne paraissait pas le moins du monde ébranlé par l'expérience.

Vander ramassa la béquille de Charlie, qui s'était apparemment cassée en deux. Stupéfaite, Mia le regarda visser une petite dague à l'intérieur, là où il n'y en avait pas auparavant.

— Vous avez sauvé votre peau, on dirait, commenta Edward.

— Non, c'est le duc qui m'a sauvé, répliqua Charlie avec entrain. Mais j'ai poignardé sir Richard !

Reprenant sa béquille des mains de Vander, il la coinça sous son aisselle et se dirigea vers la porte de l'auberge. Il se retourna soudain.

— Vous revenez, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix qui chevrotait imperceptiblement.

— Dans l'heure, promit Vander.

Cette réponse parut suffire à Charlie, qui entra dans l'auberge en compagnie d'Edward.

— Sir Richard était prêt à tuer Charlie, gémit Mia, qui chancela, encore sous le choc. Son *propre* neveu !

Sans mot dire, Vander la souleva dans ses bras et se dirigea vers sa voiture. Elle aurait dû se débattre. D'ici à quelques minutes, elle serait sans aucun doute capable de s'affirmer comme la femme indépendante qu'elle avait décidé d'être. Mais pour l'instant, elle tremblait de la tête aux pieds, et savourait la sensation merveilleuse d'être dans les bras de l'homme si fort qui les avait protégés, son enfant et elle.

— Sir Richard est fou, expliqua Vander.

Il s'installa sur la banquette, Mia sur ses genoux.

— Il n'aurait sans doute pas hésité à mettre ses menaces à exécution, continua-t-il. Mon propre père constituait un danger pour moi. Je n'en ai aucun souvenir, mais selon Chuffy, il tentait régulièrement de pénétrer dans ma chambre, si bien qu'un valet devait monter le garde devant la porte jour et nuit.

— C'est horrible ! articula Mia. Dieu merci, votre père n'a jamais réussi à vous faire du mal. Je suis certaine qu'il en aurait eu le cœur brisé. Et Dieu merci, ajouta-t-elle d'un ton ferme comme une lueur inquiète s'allumait dans le regard de Vander, vous n'avez pas hérité de sa maladie.

— J'ai hérité de son tempérament, avoua-t-il.

Il donna un coup bref dans le plafond, et la voiture s'ébranla.

— Autrefois, j'avais pour habitude de démolir les meubles, aujourd'hui, je me contente d'échanger quelques coups de poing avec Thorn.

— Jamais vous ne feriez de mal à quelqu'un sous le coup de la colère, assura-t-elle en nichant la joue au creux de son épaule musclée.

— Mais je dis des choses que je ne pense pas. J'ai été odieux avec vous, Mia.

Il l'écarta de lui juste assez pour que leurs regards se croisent.

— Vous êtes la femme la plus belle, la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée, et je vous ai blessée. J'en suis navré, dit-il d'un ton bourru.

Mia devina d'emblée qu'il n'avait jamais dit cela à personne. Sa gorge se noua. Comment pourrait-elle le rejeter ? Pourtant il le fallait.

— Après avoir fait l'amour avec vous pour la première fois, continua Vander, qui lui prit la main et la porta à ses lèvres, je n'avais plus qu'une envie : recommencer.

C'était la chose la plus difficile qu'elle eût jamais eu à faire.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle.

C'était tout ce dont elle avait rêvé – toutefois pas ainsi. Son ton douloureux était humiliant, et il garda le silence. Un silence qu'elle se sentit obligée de combler.

— Ce n'est pas assez, dit-elle, les larmes aux yeux. Je ne veux pas être juste une femme dans votre lit.

— Mon amour pour vous n'a rien à voir avec mon lit, répliqua Vander d'une voix grinçante comme une grille rouillée.

Mia en eut le souffle coupé.

— Qu'avez-vous dit ? s'écria-t-elle.

— Je n'ai pas aimé grand monde et je ne suis pas très doué pour cela. J'aimais mon père, mais il a essayé de me tuer plusieurs fois. J'aimais ma mère, mais j'étais pris entre deux feux et j'avais l'impression de trahir mon père en me montrant aimable avec elle.

Il se tut un instant, et sonda le regard de Mia.

— J'aime Thorn. J'aime India. Chuffy, bien sûr. Charlie. Et *vous*. Vous par-dessus tout, Mia.

Ce discours la prit de court.

— Pourtant, vous m'avez dit des choses blessantes, objecta-t-elle, telle une enfant butée. Vous m'appeliez toujours « duchesse » comme si je n'avais pas d'existence propre.

— Quand je vous appelle ma duchesse, c'est ma façon à moi de dire que je vous aime, que j'ai envie de vous serrer dans mes bras, de vous faire l'amour. Ce mot signifie que vous êtes... tout pour moi.

Il était sincère, cela ne faisait aucun doute.

— M'aimez-vous, Mia ? Si tel n'est pas le cas, je partirai et je ne vous importunerai plus jamais. Je vous le promets.

Le cœur de Mia se mit à battre la chamade, et elle sentit sa détermination chanceler.

— Mais si vous m'aimez, poursuivit-il, lui étreignant les mains, jamais je ne vous laisserai partir. Pas même si Reeve vous écrit une centaine de poèmes d'amour et vous dit toutes ces choses que je suis incapable de dire. Pas même si ce maudit Frédéric se présente en personne. Comprenez-vous ?

Son regard ardent scrutait le sien.

Elle se mordit la lèvre et détourna les yeux.

— Il ne s'agit pas juste...

Il lui prit doucement la joue en coupe, la força à le regarder.

— Il n'y a qu'une question capitale, Mia. M'aimez-vous ?

Le ton était pressant, mais elle y décela une pointe de vulnérabilité, comme s'il lui laissait voir ce qu'il ne montrait que rarement, peut-être même jamais : les tréfonds de son âme. Elle ne pouvait pas lui mentir.

— Oui, souffla-t-elle. Je vous aime, Vander.

— Merci, mon Dieu !

Il l'attira contre lui, pressa le visage contre sa chevelure.

— J'ai été tellement stupide. Dites-moi que vous ne me quitterez jamais.

Sa voix était rauque d'émotion, comme si le guerrier féroce avait enfin mis le genou en terre.

— Jamais.

Le mot parut à Mia aussi naturel que la vie même.

— Je vous aime et vous aimerai toujours, ajouta-t-elle.

Ce qui lui avait paru honteux était désormais une évidence.

— Si vous tenez à le savoir, je vous aime depuis nos quinze ans, confessa-t-elle. Peut-être même avant.

— Je ne vous mérite pas, déclara Vander.

Il se redressa, de nouveau maître de ses émotions.

— Mais j'ai ceci.

De la poche de sa redingote, il sortit une poignée de bouts de papier jauni. L'écriture qui y figurait n'était pas élégante, mais rapide. Mia la reconnut aussitôt.

C'était la sienne.

— À l'époque, j'éprouvais des sentiments pour vous, lui avoua-t-il. J'aimais surtout vos seins, mais aussi votre rire, et cette façon que vous aviez de calmer ma colère même quand votre père était présent.

Mia en demeura sans voix.

— La moquerie est le pire qui puisse arriver à un garçon. À quinze ans, j'en avais déjà subi tellement à l'école que j'étais d'une très grande susceptibilité. Quand Oakenrott est entré dans la bibliothèque ce jour-là, j'étais incapable de raisonner. Il a menacé de parler de ce poème à tout le monde. Votre réputation aurait été ruinée, alors j'ai dit la première chose qui m'a traversé l'esprit pour l'arrêter. Évidemment, je n'ai fait qu'aggraver la situation.

Mia n'arrivait pas à détacher les yeux des morceaux de papier.

— Vous avez gardé mon poème toutes ces années ?

Vander hocha la tête.

— Pas question de laisser partir à la poubelle le seul poème qu'on ait jamais écrit pour moi.

Mia sourit jusqu'aux oreilles.

— Où était-il toutes ces années ?

— Dans une boîte. Jusqu'à ce que Thorn me conseille de faire un geste grandiose et d'écrire un poème à mon tour. Charlie m'a aidé, cela dit nous savions tous deux que nos vers ne valaient pas tripette. C'est alors que j'ai eu cette idée.

— D'où vous est donc venue l'idée de me courtiser avec un poème ? pouffa Mia.

— J'étais désespéré, répondit simplement Vander. Mais j'ai un autre plan en réserve, au cas où le poème ne serait pas assez persuasif.

Elle l'aurait parié.

— Lequel ?

— Tenez.

Il lui tendit une lettre des plus officielles, cachetée du sceau ducal.

Mia haussa un sourcil perplexe et l'ouvrit. Elle la lut une première fois. Recommença. Puis encore une fois.

— Vous me faites *chanter* ?

Il hocha la tête.

— Si vous me quittez, j'enverrai cette missive au *Times*. Le monde entier connaîtra la véritable identité de Lucibella Delicosa, du roi à la fille de cuisine.

Mia éclata de rire et lâcha la lettre.

— Savez-vous ce que je désire le plus au monde ?

— Je suis prêt à vous offrir tout ce que je possède, Mia. À exaucer le moindre de vos vœux.

Il était sincère.

— Un baiser, murmura-t-elle.

Vander ne se le fit pas dire deux fois. La renversant sur la banquette, il captura ses lèvres en un baiser fervent. Le corps de Mia reconnut le sien tandis qu'il se laissait aller sur elle, et des larmes de bonheur lui montèrent aux yeux.

Elle s'agrippa à lui comme si sa vie en dépendait.

— Je vous aime, chuchota-t-il.

Déjà il lui remontait ses jupes.

— J'ai envie de vous, lâcha-t-il.

— Alors prenez-moi, l'encouragea Mia. Je suis à vous, Vander.

Il se figea. La tendresse dans son regard s'était muée en quelque chose d'infiniment plus farouche.

— J'ai envie de vous, Mia, mais surtout je vous aime.

— Je suis à vous, répéta-t-elle.

— Pour toujours ?

— Pour toujours.

Là, sur la banquette étroite de la voiture, Vander lui fit l'amour avec respect, dévotion et... passion.

POÈME ÉCRIT PAR LE DUC DE PINDAR  
AVEC L'AIDE INESTIMABLE DE  
M. CHARLES WALLACE CARRINGTON

*Les roses sont rouges, les violettes sont bleues.  
Votre duc vous respecte, et de vous est amoureux.*

## Épilogue

Le lendemain matin, Gaunt eut un choc en ouvrant la porte d'entrée : Jafir broutait sous la fenêtre de la chambre de Mia, sans cavalier, les rênes pendant sur ses flancs.

Plus tard ce jour-là, le shérif vint les informer que sir Richard Magruder, après avoir été relâché par erreur, avait été désarçonné lors de sa fuite et était mort sur le coup, la nuque brisée.

Jafir n'avait pas, semblait-il, apprécié d'avoir le fugitif sur le dos. Il préférait de beaucoup sa famille : tant qu'elle se trouvait à proximité, il était le plus doux des animaux. Durant l'année qui suivit, il endura de nombreuses promenades d'une lenteur pénible en compagnie de Lancelot et de Mia. Il eut beau faire, Mia refusa toujours catégoriquement de chevaucher sur un cheval de cette taille.

Au printemps, elle changea son discours, expliquant qu'elle ne voulait pas mettre en danger le bébé qu'elle portait en montant un cheval plus énergique que Lancelot.

Deux ans plus tard, elle déclara que Flora se montrait irritable si elle était séparée de sa mère trop longtemps et qu'elle entendait donc l'emmener lors de sa promenade quotidienne. Personne ne confierait Flora, qui avait la crinière brune de son père et le rire de sa mère, à un autre cheval que Lancelot.

Flora fut suivie de Cuthbert (baptisé ainsi en l'honneur d'un grand-oncle bien-aimé) et d'Edward (en souvenir d'un grand ami de sa mère). Ainsi, la duchesse de Pindar évita-t-elle très longtemps de se retrouver perchée sur un gigantesque cheval. À l'époque, Jafir avait remporté toutes les courses qu'il y avait à remporter en Grande-Bretagne, et avait pris sa retraite comme étalon reproducteur, une mission dont il s'acquittait avec enthousiasme.

Puis, tôt un matin, alors que le duc et la duchesse étaient au lit après s'être comportés d'une manière qui aurait choqué leurs proches, Vander fit remarquer que Lancelot commençait à se faire vieux et serait sans doute plus heureux de rester à l'écurie. Comme c'était là l'évidence même, Mia ne discuta pas. Le duc ajouta que Jafir n'était pas si *terriblement* grand, et rappela que leurs trois enfants chevauchaient avec *maestria* des montures tout aussi imposantes.

Traçant des cercles du bout du doigt sur le torse de son époux, Mia soupira :

— Je n'arrive pas à croire que les enfants sont devenus de pareils géants. Ils étaient minuscules, et regardez-les maintenant.

Vander l'embrassa sur le front.

— Ils possèdent votre beauté et ma stature.

— Je crois que Cuthbert a l'étoffe d'un romancier, vous savez. Il m'a raconté une histoire qui s'est passée à Eton, et il possède un sens de la narration époustouflant.

Plus tard ce matin-là, à la stupéfaction de Mulberry, Vander aida sa femme à se hisser sur Jafir. Malgré sa déplorable tendance à s'agripper au pommeau les yeux fermés, ils s'engagèrent au pas sur le sentier qui traversait le bois. À compter de ce jour, Mia n'accepta plus d'autre cheval.

Si elle avait dépensé beaucoup d'énergie à éviter les pur-sang arabes, tel n'était pas le cas de Charlie. Comme Vander l'avait prédit, il devint vite le plus brillant cavalier des cinq comtés réunis. D'une intrépidité sans nom, il parvenait à maîtriser le plus indocile des étalons.

À Eton, on l'avait autorisé à manquer les cours à l'occasion de certaines courses, ce qui suscita dans un premier temps une certaine jalousie parmi ses camarades. Mais ceux-ci comprirent vite que tant que le jeune lord Carrington faisait partie de l'équipe d'équitation, Eton ne perdrait pas la Coupe du Steeple-chase – un trophée en argent que se disputaient Eton et Harrow depuis des années. Dès lors, plus personne ne lui tint rigueur de disposer d'une permission spéciale ni ne se permit de l'appeler « le boiteux » ou « jambe-de-bois ».

En fait, comme Mia le confia à son éditeur, M. William Bucknell – qui était devenu Will quelques années plus tôt –, c'était comme si son neveu avait décidé de devenir Vander.

— Charlie est désormais si musclé qu'il ressemble à mon mari. Les femmes ne remarquent même pas qu'il boite. Il s'exprime aussi comme Vander. À en croire la rumeur, Mlle Alicia Gretly, qui est jolie comme un cœur, se languit d'amour pour mon neveu. Mais quand je lui en ai parlé, Charlie a fait la grimace et m'a répondu que lorsqu'il déciderait de prendre femme, ce serait lui qui la courtiserait, et pas l'inverse. Exactement ce que Vander aurait dit au même âge !

William Bucknell ne put s'empêcher de rire. Il passait chaque année un mois à Rutherford Park, période durant laquelle il éditait le dernier manuscrit de la duchesse.

— S'il suit les traces de votre époux, lord Carrington a encore une bonne dizaine d'années devant lui pour trouver l'élue de son cœur, fit-il remarquer.

— J'ai l'impression qu'hier encore c'était un petit garçon, clopinant avec sa béquille, soupira la duchesse avant de reprendre sa plume. Il serait temps de nous mettre au travail, je suppose. Voilà au moins une heure que nous papotons.

Avant que Will puisse répondre, le duc passa la tête dans l'entrebâillement.

— Puis-je vous enlever mon épouse pour une brève consultation sur une question de la plus haute importance ? s'enquit-il.

Will observa la scène avec intérêt. Selon lui, l'une des raisons pour lesquelles les romans de la duchesse étaient comparés, dans certains cercles, à ceux de Mlle Jane Austen s'expliquait par sa vie privée si visiblement heureuse dont elle partageait certains bonheurs avec ses lecteurs.

Mais Sa Grâce refusa d'un signe de tête.

— Disparaissez, ordonna-t-elle à son mari en lui soufflant un baiser. Pas de *consultations* avant que Will et moi ayons achevé au moins dix pages.

Quand le duc eut refermé la porte, Sa Grâce afficha un sourire espiègle.

— Avez-vous vu avec quel calme il a accepté mon refus ? Croyez-le ou non, mais autrefois mon époux était convaincu qu'il pourrait toujours parvenir à ses fins. Il m'a fallu au moins un an de mariage pour l'en détromper.

À défaut d'une réponse appropriée, Will tapota la pile de pages manuscrites posée devant lui.

— J'aimerais que nous discutions du fait que votre héros, lord Xavier Hawtrey, perd la mémoire après une chute de cheval au point de ne pas reconnaître sa propre épouse.

— Mes lecteurs vont adorer, assura la duchesse, sur la défensive.

— Je n'en doute pas, répondit Will, apaisant. Mais accepteront-ils que lord Xavier ne se rappelle miraculeusement le visage de sa femme qu'une fois convaincu que son vil cousin a assassiné celle-ci ? À mon humble avis, vos lecteurs préféreraient qu'il tente au moins de lui sauver la vie. Par bonne volonté, à défaut d'amour conjugal.

Sa Grâce soupira et tira le manuscrit vers elle.

— Vous avez sans doute raison. Mais il nous faut réfléchir au moyen de garder la scène dans laquelle, en proie à une culpabilité sans nom, il se jette du haut de la falaise. Chuffy adore ce plongeon et vous



savez qu'il est mon meilleur critique.

Pesant ses mots avec soin, Will répliqua :

— Je m'inquiète que lord Xavier puisse mourir avant d'avoir pu...

Et ainsi se poursuivit leur échange.

En vérité, ce mois que Will Bucknell passait chez eux, à revoir son dernier manuscrit et à argumenter avec Chuffy, était aussi l'un des moments de l'année que Mia préférait.

Quand bien même une femme qui aimait avec passion et était aimée tout aussi passionnément avait de multiples raisons d'être heureuse chaque jour que Dieu faisait.

Et tout particulièrement lors des *consultations* avec son époux.

## Une carrière de romancière en 1800 et plus tard

Le présent ouvrage doit beaucoup à ses sources, mais encore plus aux lecteurs qui m'ont soutenue et poussée à écrire vingt-quatre romans à ce jour (ce qui ne cesse de m'étonner). En créant un auteur féminin de romans sentimentaux au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle, je voulais non seulement montrer combien écrire une romance peut être amusant, mais aussi honorer les auteurs de l'époque. Pour la plupart, leur œuvre n'est plus éditée, même si elles étaient prodigieusement populaires en leur temps. Un auteur comme Sarah Scudgell Wilkinson subvenait à ses besoins en écrivant des aventures telles que *La Comtesse fugitive* (1807). Anna Maria Bennett commença sa longue carrière d'auteur à succès avec *Anna* (1785) dont la première édition s'écoula en une journée. Écrire des romans pouvait se révéler extrêmement lucratif : en 1796, Fanny Burney fut payée 2 000 livres pour *Camilla*, droits compris, ce qui équivaut à plus de 100 000 livres aujourd'hui. Bien sûr, cela ne signifie pas que leur œuvre était universellement célébrée. La critique qui tourmente Mia est réelle ; elle fut publiée dans le *Graham's Lady's Magazine* en 1848 et le roman considéré comme « un ramassis de dépravation vulgaire et d'horreurs contre-nature » était *Les Hauts de Hurlevent*, d'Emily Brontë.

J'ai inventé la maison d'édition Brandy, Bucknell & Bendal ; en réalité, l'éditeur de Lucibella aurait sans doute été Minerva Press, maison fondée en 1790 par William Lane qui publiait à la chaîne des œuvres de fiction et créa aussi une bibliothèque itinérante. Spécialisé dans la littérature sentimentale et le roman d'horreur gothique, il aurait adoré les héroïnes en péril de Lucibella. Si la prose de Lucibella est le reflet des romans de l'époque, j'ai tiré l'intrigue d'*Une allure d'ange et un cœur de démon* (un roman de Selina Davenport publié par Minerva en 1818) d'une nouvelle de Dorothy Parker intitulée *Le Niveau de vie*. Afin d'assurer leur accessibilité à la classe moyenne et ouvrière, les romans de ce genre possédaient en règle générale une reliure cartonnée agrémentée d'une étiquette en cuir sur la tranche. La première édition d'*Emma* (1816) de Jane Austen, par exemple, était en « carton gris ordinaire » avec une étiquette de titre en cuir marocain estampé. Mais les reliures plus luxueuses de Chuffy existaient aussi : le plus grand relieur de l'époque était Roger Payne, célèbre pour ses créations originales en cuir de Russie rehaussé de bordures dorées à la feuille, de perles et même parfois de broderies en soie illustrant l'intrigue.

Si le personnage de Mia s'inspire des romancières de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la fin du XIX<sup>e</sup>, sir Cuthbert doit son physique et sa nature enjouée à l'un des célèbres personnages de Shakespeare, sir Toby Belch dans *La Nuit des rois*. Avec espièglerie, il enchaîne les citations de cette pièce que Mia reconnaît, mais mon plus grand espoir est qu'il apporte l'insouciant joie de vivre de son modèle. En parlant de citations, le poème tant décrié de Mia puise dans l'héritage romantique de Percy Bysshe Shelley. Pour finir, le jeune Charles Wallace possède quelque chose de l'intelligence surnaturelle du personnage homonyme de Madeleine L'Engle dans *Un raccourci dans le temps*, même s'il ressemble sans doute davantage à celui du petit Tim, l'enfant invalide de Charles Dickens.